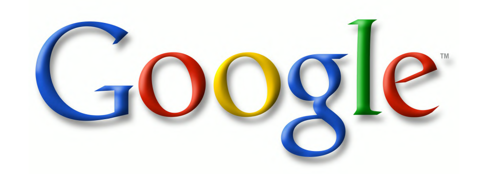
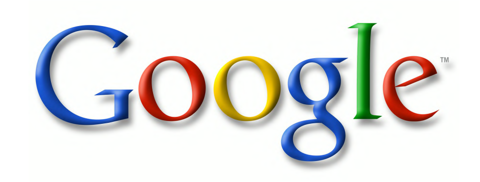
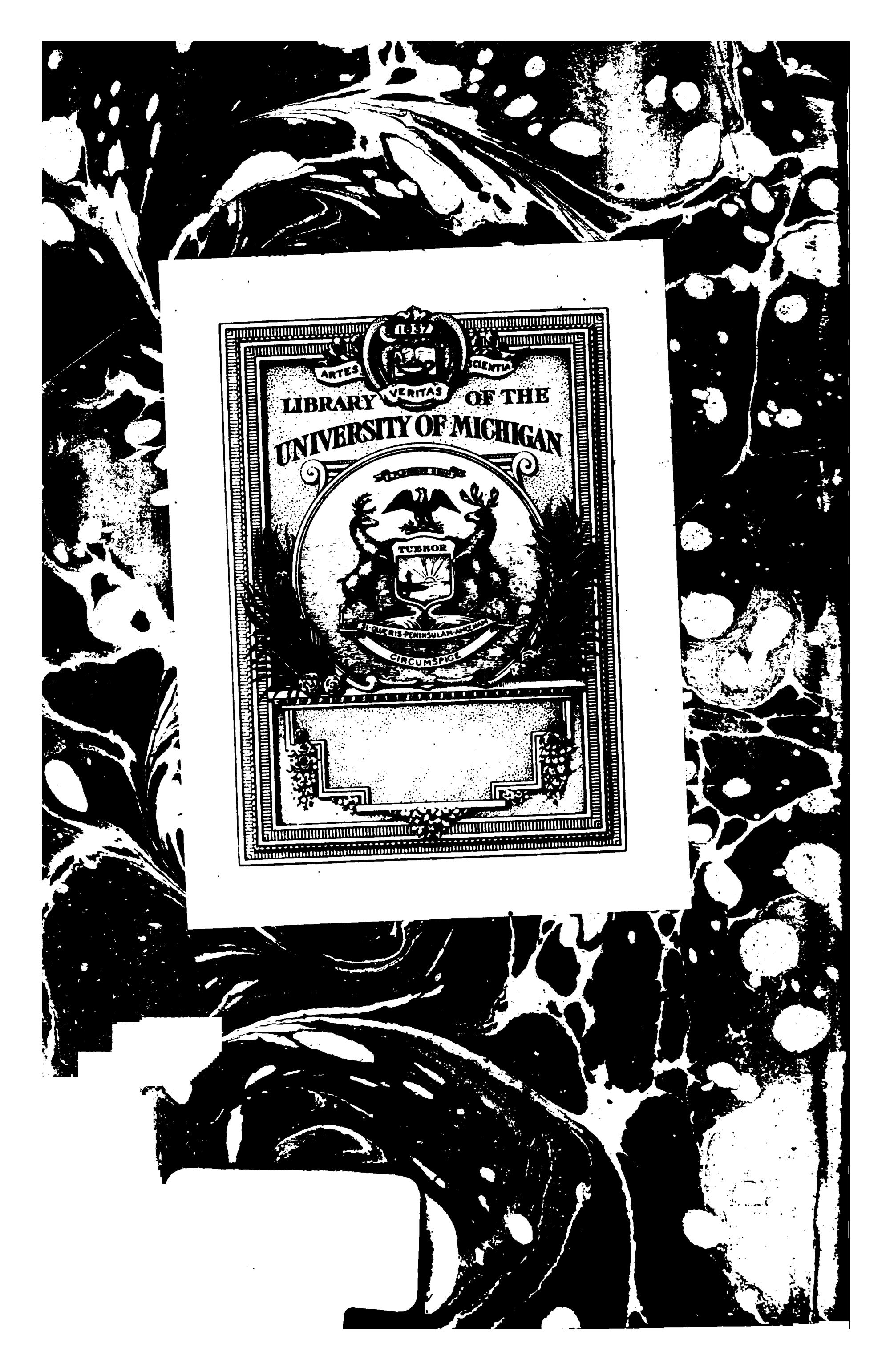






1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA VERTU,

EXTRAITS DU JOURNAL D'UNE JEUNE DAME.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

Rom. Zang.
Wahr
1-21-26
12817



INTRODUCTION

A la continuation des Mémoires de Miſs SIDNEY BIDULPHE, *pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vertu.*

AYANT été ſollicité par beaucoup de perſonnes de publier, s'il étoit poſſible, la continuation des Mémoires de madame Arnil & de ſa famille : pour tâcher d'y parvenir, je me ſuis adreſſé à l'ami auquel j'étois redevable de la première partie de ces Mémoires. Après m'avoir dit à ce ſujet tout ce qu'il put ſe rappeler, il m'ajouta que tous les malheurs ſurvenus à madame Arnil, même depuis l'époque de ſa vie où ſa mère avoit terminé ſa relation, étant arrivés lorſqu'il étoit encore en bas-âge, il ne pouvoit m'en inſtruire que très-imparfaitement ; d'autant plus qu'il avoit toujours évité de faire à ſa mère beaucoup de queſtions ſur un ſujet qu'elle ne ſe rappeloit qu'avec douleur ; mais qu'il ſe ſouvenoit de lui avoir entendu dire qu'elle croyoit Betty Maine, cette jeune femme

qui avoit autrefois ſervi madame Arnil, en poſſeſſion de différens papiers qui contenoient cette hiſtoire en entier. Je lui demandai ſi cette femme étoit encore vivante, & s'il y auroit moyen de découvrir le lieu de ſa demeure. Il me dit qu'elle s'étoit mariée à un M. Askham, qui avoit du bien en Oxford-shire; mais qu'il ne pouvoit me dire ſi elle, ou quelqu'un de ſa famille, étoient encore exiſtans.

Sur ce peu d'eſpoir que je conçus, de retrouver la ſuite d'une hiſtoire auſſi intéreſſante, je me déterminai à partir pour Oxford-shire, où j'appris bientôt que madame Askham & ſon mari étoient morts depuis pluſieurs années; mais qu'ils avoient laiſſé trois filles, entre leſquelles le bien du père avoit été également partagé. Les deux aînées étoient établies en différentes parties de la province; mais la plus jeune, qui étoit la favorite de ſa mère, ayant malheureuſement épouſé un homme qui avoit diſſipé toute ſa petite fortune, étoit reſtée veuve, & demeuroit actuellement dans la ville d'Oxford. Les perſonnes qui me

donnèrent ces éclairciſſemens, ajoutèrent qu'elle tenoit une boutique de clincaillerie ; qu'elle avoit deux ou trois enfans, & qu'ils la croyoient fort mal à ſon aiſe.

J'allai trouver cette veuve, chez laquelle il me fut aiſé de m'introduire, en achetant quelques-unes de ſes marchandiſes. Je trouvai une femme honnête & ſenſible, qui paroiſſoit s'appliquer avec beaucoup d'induſtrie à procurer par un petit commerce, la ſubſiſtance à ſa famille. En même tems il me fut aiſé d'appercevoir que ſon éducation l'eût rendue capable de ſe diſtinguer dans un état plus élevé.

Après m'être fait un peu connoître par deux ou trois viſites chez elle, je pris un jour occaſion de lui demander ſi elle avoit jamais entendu parler à ſa mère de madame Arnil? Elle parut treſſaillir à cette queſtion. Ne ſoyez pas alarmée, madame, lui dis-je, de ma curioſité. La part que madame Askham a eue dans les aventures de cette dame infortunée, fera toujours le plus grand honneur à ſa mémoire.... Ce qui me ſurprend, monſieur, répondit-elle, c'eſt qu'on ait pu-

blié les mémoires de madame Arnil; car, quoique les noms y ſoient tous changés, j'étois ſi bien inſtruite du caractère des perſonnes dont il y eſt fait mention, que je les ai toutes reconnues. Je lui dis alors ſans aucun détour, que j'en avois été moi-même l'éditeur; & lui appris les moyens par leſquels je m'étois procuré le manuſcrit; lui diſant en même-tems que le fils de madame Cécile B.... m'avoit aſſuré que madame Askham avoit conſervé quelques papiers contenant des particularités fort intéreſſantes; & que s'ils étoient reſtés dans ſa famille, je lui aurois une vraie obligation, ſi elle vouloit bien me les communiquer. Elle me dit que ces papiers lui avoient été laiſſés par ſa mère, & qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à s'en ſéparer; mais que ſi je voulois me donner la peine de paſſer deux ou trois matinées chez elle, pour en faire la lecture, elle y conſentoit bien volontiers pour m'obliger.

Je la remerciai de la permiſſion qu'elle vouloit bien m'accorder; & je me rendis chez elle le lendemain matin. Je la trouvai

occupée à mettre en ordre ces papiers sur une table dans la salle à manger. Monsieur, me dit-elle en entrant, vous allez trouver ici de quoi satisfaire entièrement votre curiosité. Voici les copies des lettres écrites par les différentes personnes intéressées dans l'histoire qu'elles contiennent. Elles sont toutes de la main de ma mère qui, ayant été dans la confidence de madame Arnil jusqu'à son dernier moment, les a copiées avec la permission de la famille, dans la vue, comme elle me l'a dit souvent, de préserver de l'oubli quantité d'évènemens extraordinaires de la vie d'une seule personne, & aussi pour laisser une leçon utile à ses enfans. J'étois celle qu'elle aimoit le mieux; & elle me laissa en mourant ces papiers. Vous trouverez dans ce paquet, ajouta-t-elle, la première partie de l'histoire de madame Arnil, conduite jusqu'à cette époque de sa vie où elle quitta Londres, en apprenant la mort de M. Falkland. Si vous êtes curieux de revoir cette première partie, je vais vous la laisser. Je lui dis que je ne toucherois point à ce paquet, ayant

vu les mémoires de madame Arnil précisément jusqu'au tems dont elle me parloit. Alors elle reprit ce paquet, & l'ayant renfermé, elle me laissa seul pour examiner les autres. J'y employai successivement trois matinées : après quoi, ayant fait mes remercîmens à la propriétaire de ces lettres, & lui ayant marqué la satisfaction que m'avoit causé leur lecture, je lui proposai de les lui acheter, imaginant que la situation où elle se trouvoit lui feroit agréer ma proposition. Elle me parut d'abord fort éloignée d'y consentir. Mais ayant employé beaucoup de bons argumens, joints à l'offre d'une somme considérable ; elle se détermina enfin à me vendre ces papiers ; & j'eus la satisfaction d'emporter avec moi la seconde partie de l'histoire de madame Arnil, que je donne ici au public.

Les lettres écrites entre madame Arnil & son amie madame Cécile B..., pendant les huit ou neuf premières années après que madame Arnil eut quitté Londres, ne contiennent rien qui ait rapport à cette histoire. La plus grande partie de celles

qu'elle écrivit à cette amie, pendant les deux ou trois premières années après son départ de Londres, se ressentent de la tristesse où l'avoient plongée les violens chagrins qu'elle avoit éprouvés. Sa patience & sa force d'esprit parvinrent enfin à subjuguer en grande partie sa douleur, ou du moins elles lui apprirent à en supprimer toutes les expressions, dans ses lettres à son amie.

Les seuls événemens que j'aie pu rassembler dans une suite de lettres, durant cet intervalle, sont le mariage de Betty Maine avec M. Askham, la mort de M. Warner, qui, après avoir acheté une terre considérable en Oxford-shire, avec une belle maison qu'il nomma Woodberry, laissa le tout à madame Arnil. Il paroît qu'il mourut deux ans avant la date de la première lettre de cette collection; & il semble que vers le même tems madame Arnil quitta son habitation de Buckingham-shire, & vint s'établir dans celle-ci, près d'Oxford, ne voulant pas s'éloigner du jeune Falkland, qu'elle avoit dessein de faire en-

trer dans cette université. On voit encore par ces mêmes lettres, que Lady V...étoit partie de Lancashire pour venir voir madame Arnil, & qu'elle avoit passé un été entier avec elle. Il paroît aussi que madame Cécile B.... étoit dans l'usage de rendre chaque année une visite à son amie.

Dans le dessein de rapprocher le plus qu'il étoit possible, la narration suivante de cette époque où Cécile termine la sienne, l'éditeur a supprimé toutes les lettres précédentes, & il commence cette collection par celle qui lui a paru essentielle; d'autant plus que la réponse que fait Cécile à cette première lettre, répand le plus grand jour sur la suite de cette histoire.

L'éditeur a de tems en tems donné seulement des extraits de lettres, quand ce qu'elles contenoient étoit étranger à son sujet. Il a entremêlé aussi quelques faits, dont il a rassemblé les circonstances, dans différentes lettres trop longues & trop peu importantes à son objet, pour qu'il ait dû leur donner place dans le recueil qui suit.



MÉMOIRES

DE MISS

SYDNEY BIDULPHE.

LETTRE I.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 9 Mars.

Je vous suis obligée, fort obligée, ma chère, de m'avoir délivrée si promptement de mes craintes. Eh bien! cette chaude alarme s'est donc enfin terminée par un bon petit accès de goutte! J'en félicite de tout mon cœur M. B... Cependant je désirerois que le mal eût été assez complaisant pour s'établir tout d'abord sur son pied, au lieu d'attaquer son estomac. Ce cher homme ne peut pas à présent se passer de sa garde; mais dites-lui que je le trouverai un vrai tyran, s'il ne vous laisse pas

revenir ici dès qu'il se portera mieux. Il y a deux ans que nous ne nous sommes vues : vous arrivez enfin dans cette maison, où à peine étiez-vous depuis douze heures, dont vous en aviez dormi sept, qu'un exprès arrive en grande hâte, qui vous fait repartir sur le champ, parce que M. B... s'imagine vraiment qu'il est à la mort. Oh ! ces hommes, Cécile, ne savent pas souffrir le moindre mal ; mais au premier mal qu'ils ont, ils sentent tout le prix d'une bonne femme. Je vous prie, demandez-lui, ma chère, quelle est la femme, excepté vous-même, qui voudroit passer ses journées entières dans une chambre chaude comme une étuve, à l'entendre grogner dans son fauteuil ? Il doit me trouver assez impertinente de parler ainsi d'une personne dont à peine je suis connue ; mais n'est-ce pas sa faute ? Combien de fois l'ai-je pressé de venir ici ? Non ; « les affaires continuelles de sa charge » ne lui permettent jamais d'aller à la campagne ». On s'imagineroit que vous avez aussi une charge à la cour ; car on n'a guères moins de peine à vous tirer de Londres, auquel j'ai dit un éternel adieu ; & comme c'est votre cher mari qui vous retient, j'en suis réellement courroucée contre lui ; car je puis dire que je vous aime autant qu'il vous aime lui-même.

Souvenez-vous que dans cette visite précipitée,

nous n'avons eu ni le tems, ni le moyen de causer ensemble pendant une demi-heure. La présence de ma petite famille m'empêcha de vous demander ce que vous en pensiez ; & vous êtes si occupée de M. B..... & de sa goutte, que vous ne parlez de rien autre chose dans votre lettre : j'espère que votre première me dédommagera de tout cela. Mais, parlons sérieusement, car il n'y a que la joie que je ressens d'être délivrée de l'inquiétude où j'étois pour votre compte, qui puisse servir d'excuse aux impertinences que je viens de vous dire. Je dois vous féliciter très-sincèrement de ce que le mal de M. B..... a pris un tour si favorable. Suivant l'opinion commune, cela doit vous faire espérer la continuation d'une vie si précieuse. Puissiez-vous un très-grand nombre d'années, continuer de faire le bonheur l'un de l'autre : ce sont les vœux de votre sincère amie, &c.

LETTRE II.

MADAME CÉCILE B... A MADAME ARNIL.

Londres, 12 *Mars*.

SI vous étiez mieux instruite, ma chère Sidney, vous trouveriez moins de raison de gronder M. B..... que de le remercier de son indulgence pour vous & pour moi. Vous savez que je vous

dis que j'avois vu, chemin faisant, lady Maplétof, & que j'étois restée huit jours chez elle. La vérité est, que cela n'étoit pas dans mes projets : l'idée m'en vint sur la route, en voyant sa maison si proche du grand chemin; & comme j'avois congé pour un mois d'absence, je pensai pouvoir vous en voler deux ou trois jours, pour les donner à cette ancienne amie : mais je ne pus me refuser aux instances qu'elle me fit de rester toute la semaine. A présent vous saurez que le pauvre M. B.... passa toute cette semaine dans les plus vives souffrances; car il tomba malade le lendemain de mon départ, & ses médecins ne savoient que dire de son mal. Cependant, lui, supposant que j'étois avec vous, ne voulut pas m'envoyer chercher, que le danger ne fût considérablement augmenté. Voyez donc, ingrate que vous êtes, combien nous sommes redevables à son bon naturel : ainsi au lieu de vous plaindre, dédommagez-moi par votre correspondance de la peine que je ressens d'être privée du plaisir de vous voir; car je ne puis pas m'en flatter d'ici à l'année prochaine.

Vous n'eutes pas le tems, dites-vous, de me demander ce que je pensois de vos enfans. Sidney, vous, qui étant fille, aviez plus de sujet que toute autre femme d'être vaine, n'aviez pas un grain de vanité. J'ai peur que parvenue à l'âge de dis-

crétion, la vanité ne vous tourne la tête sur le compte de vos enfans; que pourrois-je vous en dire? Les filles sont assez bien, à ce qu'il me semble, pour de petites personnes élevées à la campagne, & Falkland votre fils, comme vous l'appelez, me paroît être un bon enfant.

J'ai grande envie d'en rester là: M. B.... au chevet duquel je vous écris, le veut ainsi; & pour se venger de ce que vous dites qu'il grogne, il m'a dicté cette belle réponse. Mais j'ai trop de charité chrétienne & de sincérité, pour avoir la malice de vous cacher mes véritables sentimens. Je vous dirai donc du fond de mon ame, que je ne crois pas avoir jamais vu deux créatures aussi parfaites que vos deux filles. Je ne me serois pas imaginée que deux ans de différence eussent pu produire un aussi grand changement. Elles paroissoient n'être encore que des enfans, à mon dernier voyage en Buckingham-shire; & je crois qu'à présent il s'en faut peu qu'elles ne soient de votre belle taille. Rien n'égale la délicatesse de la figure de miss Arnil; & pour sa cadette Cécile, peut-on voir un plus beau teint, de plus beaux yeux! Oh! si elle étoit à Londres, elle tourneroit la tête à tous nos jeunes gens; cependant j'imagine que quoique sa beauté soit plus frappante, elle captiveroit moins que celle de sa sœur. Il y a une expression de douceur dans les charmes de l'aînée,

qui porteroit au cœur avant qu'on s'en fût apperçu ; & elle a une de ces figures, dont un homme deviendroit amoureux avant d'avoir remarqué qu'elle est belle. Les charmes de leur esprit répondent, j'en suis persuadée, à ceux de leur figure : on ne peut rien ajouter à la modestie & à la politesse de leurs manières. Quant aux talens agréables, dans lesquels bien des parens font consister toute l'éducation d'une fille, elles y avoient fait des progrès si considérables la dernière fois que je les vis, que je les suppose à-présent au point de perfection. En vérité, Sidney, elles n'avoient pas besoin de l'addition de vingt mille livres sterlings chacune, pour rehausser leur mérite ; & je ne puis m'empêcher de trouver que ce fut un étrange caprice à ce vieux fantasque cousin Warner, de leur laisser une telle fortune indépendante de vous. Cependant il a vécu assez pour juger que leur bon naturel ne leur permettoit pas de mal user d'un tel avantage. Que votre situation présente est heureuse, ma chère, si vous pouvez oublier le passé, & regarder devant vous la délicieuse perspective qui se présente ! Puisse votre prudence, votre vertu, votre piété revivre & fleurir, comme fait votre beauté dans la personne de ces deux aimables filles ! Je ne dois pas vous cacher une idée fâcheuse qui m'est venue en regardant attentivement miss Arnil : je

crains que sa santé ne soit pas aussi bonne que je le désirerois. J'ai remarqué une sorte de langueur dans toute sa contenance ; peut-être est-ce une pure imagination, ou bien l'expression ordinaire & naturelle de sa physionomie. Je n'eus pas le tems de vous en parler ; mais, je vous en conjure, prenez avis de quelque habile médecin. Si une consomption.... je n'ose achever.... dieu vous conserve cette chère enfant. Mais, je vous prie, consultez quelqu'un sur sa santé : la plus légère maladie feroit de rapides progrès sur un corps aussi délicat qu'est le sien.

Disons un mot de votre Falkland ; c'est un garçon charmant à tous égards. Vous dites qu'il n'est pas si beau que l'étoit son père : comme je ne l'ai jamais vu, je ne saurois vous contredire ; mais à mon avis, il est assez agréable pour être un objet fort dangereux dans la même maison avec deux jeunes filles. Je sais que vous n'avez point de vues sur lui, pour aucune des deux : ne pensez-vous donc pas qu'il seroit tems de les séparer ? Falkland doit avoir près de dix-huit ans : à en juger par sa figure, je lui en donnerois davantage. J'ai été charmée de toute sa conduite ; son respect filial envers vous, cet innocent & tendre nom de sœur à vos deux filles, m'a enchantée, & a suspendu la crainte que je ressentois, qu'il ne les eût considérées d'un autre œil.

Je le trouve fort heureux d'avoir un auſſi bon tuteur que M. Price, qui paroît avoir bien rempli ſes devoirs dans l'éducation de ce jeune homme. Avec quelle ſatisfaction ce bon vieillard regardoit ſon aimable pupille ! Je voudrois vous dire encore mille choſes ; mais M. B.... s'écrie : « Avez-vous bientôt fini ? Oui, mon ami, car je ſuis à la fin de mon papier. Adieu donc, ma Sidney. Que le ciel comble de bénédictions vous & votre aimable famille. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

EXTRAIT DE LA RÉPONSE DE MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 16 Mars.

QUANT à ce qui regarde miſs Arnil, c'eſt sûrement votre amitié, ma chère, qui vous a ſuggéré des craintes ſur le dérangement de ſa ſanté. Je n'ai jamais eu lieu de m'en appercevoir ; cependant comme je ſais que les jeunes perſonnes ſont ſujettes à cacher de légères indiſpoſitions, je l'ai beaucoup queſtionnée : elle m'aſſure qu'elle ne ſent aucun mal. J'ai cependant, en conſéquence de ma déférence pour votre jugement, conſulté le plus habile

habile médecin du pays. Je ſuppoſe qu'il a cru néceſſaire de me conſeiller quelque choſe; c'eſt pourquoi il m'a répondu que, quoiqu'il n'y ait quant à préſent aucun mal apparent, il n'étoit pas impoſſible que la jeune perſonne ne contractât par la ſuite une diſpoſition à la conſomption; que par cette raiſon, l'uſage du lait d'âneſſe pouvoit être une précaution ſalutaire : il eſt donc décidé qu'elle en prendra tous les matins.

Je ſuis ravie que mon petit Falkland ait votre approbation. Je connois toute la juſteſſe de votre diſcernement dans les manières & la conduite de la jeuneſſe. J'aime cet enfant preſque autant que mes filles : car, Cécile, n'eſt-il pas le fils de celui qui me fut jadis ſi cher, & dont la mémoire me ſera toujours précieuſe ? Il me rappele cent fois le jour le ſouvenir de ſon père : c'eſt la même vivacité agréable, la même adreſſe inſinuante, les mêmes tendres égards pour les perſonnes avec leſquelles il eſt lié. Son gouverneur l'adore : mes deux filles l'ont toujours aimé & conſidéré comme un frère; j'ai même jugé convenable qu'elles l'appelaſſent de ce tendre nom; car ayant pris ſous ma protection ce cher & malheureux orphelin, dans le deſſein de l'élever ſous mes yeux, j'ai penſé que cette précaution ſeroit ſuffiſante pour éloigner mes jeunes gens d'avoir l'idée, encore moins le déſir, qu'aucun autre lien pût jamais les unir. Et réel-

lement mon attente a été remplie : il régne entr'eux une affection fraternelle, mais rien qui annonce une préférence particulière. A vous dire la vérité, je crois qu'il est fort rare que deux personnes élevées ensemble dès l'enfance, se prennent de passion l'une pour l'autre. Les yeux, par l'organe desquels le cœur des jeunes gens est ordinairement séduit, se frappent d'un objet nouveau; & les personnes élevées ensemble dès leur enfance, ne pouvant avoir l'une envers l'autre l'attrait de la nouveauté au tems où leur cœur devient susceptible d'attachement, se prendront plutôt à un objet moins aimable que celui auquel elles sont accoutumées, uniquement parce que cet objet sera nouveau. Je compte établir Falkland le mieux qu'il me sera possible, & je le lui ai toujours dit. Cependant, quelques bonnes qualités que je remarque en lui, & quelque prévenue que je puisse être en sa faveur, je n'ai jamais songé à lui donner une de mes filles. La malheureuse circonstance de sa naissance m'interdit cette pensée, eût-il même une fortune qui pût lui faire espérer des partis aussi considérables que le seront mes deux filles. Après tout, ma Cécile, je pense comme vous, que Roland est parvenu à un âge qui exige de ma part plus de précaution que je n'ai jugé nécessaire d'en prendre jusqu'à ce moment. Je lui ai laissé le choix d'une profession honorable, à la-

quelle ſon inclination le portât; car ſon patrimoine n'eſt qu'une bagatelle.

Son gouverneur, que vous ſavez qui eſt la piété même, auroit voulu lui perſuader de prendre l'habit eccléſiaſtique : car, dit-il, ſes talens le feroient bientôt diſtinguer dans cet état. Mais mon fils, qui a du penchant pour la vie militaire, s'en excuſe modeſtement, & a dit à ſon maître qu'il déſireroit entrer au ſervice : à quoi le pauvre M. Price a conſenti avec peine. Mais ne pouvant ſe réſoudre à le laiſſer entrer ſi jeune dans le monde (car cette propoſition fut faite avant que nous euſſions quitté Buckingham-shire) il m'a demandé de le garder encore un an ou deux ſous ſa tutelle; & depuis il m'a priée avec inſtance, de le faire entrer à l'univerſité d'Oxford, afin, dit-il, qu'il apprenne à eſtimer, comme il le doit, ſes talens littéraires : talens dont le bon Price, comme vous ſavez, fait le plus grand cas. Il a donc été décidé que M. Falkland entrera au collége d'Exeter la ſemaine prochaine. Ainſi vous voyez, ma chère, que vos déſirs ſont prévenus, puiſque Roland va ſortir de ma maiſon; & comme nous ſommes à cinq milles d'Oxford, il y a apparence que nous nous verrons rarement, excepté dans les vacances. Et cependant il ſera aſſez près de nous, pour qu'on puiſſe avoir l'œil ſur ſa conduite. M. Price reſtera

ici comme mon chapelain, quoique mon état ne me permette pas de lui en conférer le titre.

Tout ce qui est auprès de moi, vous baise mille fois les mains. Madame Askham, qui a dîné hier avec moi, vous présente ses respects : elle a été inconsolable d'apprendre que vous étiez venue dans ce canton, sans qu'elle l'ait su. Elle dit que si elle en eût été informée, elle seroit accourue à Woodberry, pour avoir seulement de vous un regard. Adieu, mon amour. Je suis, &c.

LETTRE IV.

MADAME CÉCILE B... A MADAME ARNIL.

Londres, 18 *Mars*.

QUELQUE plaisir que j'aye toujours à recevoir de vos lettres, je n'en eus jamais plus qu'en recevant votre dernière, qui m'est parvenue dans la circonstance du monde la plus favorable. Vous saurez que nous avons eu aujourd'hui la visite du chevalier Georges Bidulphe. Il arrivoit de la cour, & s'est arrêté pour s'informer de la santé de M. B... Il a paru surpris en me voyant; car il ne me croyoit pas à Londres, ayant appris la dernière fois qu'il vint ici, que j'étois partie pour Oxford-shire, où je comptois passer un mois avec vous.

Après les premiers complimens & deux ou trois

imprécations de M. B.... fur ce que la pointe de l'épée du chevalier lui avoit touché le pied ; fir Georges s'adreffant à moi : Eh bien ! madame, comment fe porte ma fœur, car je n'ai pas reçu une ligne d'elle depuis deux mois ? Sidney eft une correfpondante trop formalifte pour moi : car fi je ne réponds pas exactement à fes lettres, je fuis sûr de n'en plus recevoir ; &, ma foi, il eft impoffible à un homme de trouver le tems d'écrire, quand il eft auffi répandu & auffi perpétuellement engagé que je le fuis. Et fe tournant vers la glace, il bleffa encore le pied de M. B... & reçut quelques nouvelles malédictions. Je lui dis que je vous avois laiffée, ainfi que votre famille, en bonne fanté, & que vous m'aviez fait des plaintes de fon filence. Que fait-elle de fes deux filles, dit-il, fe tournant vers moi avec un fouris fardonique ? Compte-t-elle en marier une au jeune Falkland, & l'autre au vieux Price ; car je ne fache pas qu'elles ayent d'autres choix à faire, dans ce maudit endroit où elle les tient enterrées toutes vivantes. Son ton railleur me déplut, & je ne me trouvai pas une réponfe prête telle que je l'euffe voulu. M. B... éclata de rire, & fir Georges continua : Je vous déclare, madame, que vous autres femmes du premier mérite, êtes les plus ineptes perfonnes du monde pour conduire les affaires communes de la vie. Y a-t-il une femme au monde, ex-

cepté madame Arnil, qui voulût tenir deux jeunes personnes comme mes nièces, enfermées dans un coin obscur, où il est impossible qu'elles apprennent rien ? Vous oubliez, lui dis-je, combien votre sœur avoit de talens, quoiqu'elle eût été élevée de la même manière. Je ne parle pas, dit-il, de ces talens qu'on achète en payant un maître : la science que je voudrois qu'elles pussent acquérir, c'est un peu de connoissance du monde, ce que je suis sûr que ma sœur avec toute sa sagesse, ni Price avec toute sa philosophie, ne seront jamais capables de leur enseigner : c'est une science qui ne s'apprend qu'en vivant dans le monde. Il y a trois ans, ajouta-t-il, vous pouvez vous en souvenir, lorsque lady Sarah alla voir ma sœur en Buckingham-shire, elle la pressa de lui laisser emmener les deux miss Arnil, pour passer l'hiver avec elle à Londres; & le refus de Sidney, quoiqu'accompagné de mille belles excuses, est à vous dire vrai la raison pour laquelle nous n'avons pas été la voir depuis ce tems. Elles étoient trop jeunes encore, répondis-je; & j'ajoutai : (vous m'en gronderez peut-être) j'ose dire que si lady Sarah faisoit aujourd'hui la même proposition à madame Arnil, elle la recevroit avec joie. C'est ce que j'ignore, répondit sir Georges : j'ai peur que Sidney ne ressemble à bien des égards.... Il s'arrêta tout court, mais je connus ce qu'il vouloit dire;

& sûrement votre digne mère occupoit alors ses pensées. Au nom du ciel, poursuivit-il du même ton colérique, sauriez-vous ce qu'elle prétend faire de ce garçon ? Le marier avec sa fille aînée, cria M. B... en s'arrêtant sur le dernier mot, à cause d'une douleur de goutte qui lui prit au même instant. Par ma foi, cela pourroit bien être, dit sir Georges. M. B... qui avoit prétendu railler, se plaignit que sir Georges traitât la chose sérieusement. Je puis bien assurer, dis-je, qu'une idée si étrange n'est jamais tombée dans l'esprit de madame Arnil. Je le suppose aussi, dit sir Georges, & que votre mari a voulu plaisanter. Non, madame, continua-t-il très-affirmativement; quelque amitié que j'aie eu pour son brave père, dont je déplore encore aujourd'hui la perte, je ne consentirois jamais que ma nièce épousât le bâtard du premier pair du royaume. Mais dans le cas présent, il n'y auroit que la plus haute folie qui pût suggérer une telle pensée. Un pauvre diable qui n'a rien à prétendre au monde, que ce qu'il tiendra de la bonté de ma sœur ! J'avoue aussi que je ne pourrois pas avoir beaucoup d'affection pour ce jeune homme à cause de sa mère : ce sera, si l'on veut, un préjugé inexplicable, mais il n'en est pas moins difficile à surmonter.

Il en étoit-là quand un domestique entra, qui m'apporta votre lettre : l'ayant lue en particulier,

& ayant trouvé qu'il n'y avoit rien que votre frère ne pût voir, je la présentai à sir Georges, qui avoit gardé un profond silence pendant que je l'avois lue; d'où j'avois conclu qu'il s'attendoit d'en entendre au moins une partie. Je le priai de lire haut, afin que M. B.... pût y participer avec nous. Je vis la contenance de sir Georges s'animer & s'éclaircir, car je le regardois attentivement, quand il fut à cet endroit où vous parlez de vos desseins sur Roland. En me rendant la lettre, votre frère dit: Sidney est plus *raisonnable* que je ne croyois: (Que dites-vous du compliment?) Vous voyez, dit-il, mettant son doigt sur la phrase relative à la naissance de Falkland, que dans ce fait particulier elle juge précisément comme moi. Suffisante raison, ma chère, pour convenir que vous jugez *raisonnablement*. Et cependant, ajouta-t-il en souriant, je vois par d'autres endroits de la lettre de ma sœur, que vous, madame B..... n'étiez pas sans quelque crainte, quoique cette idée vienne de nous paroître à tous si ridicule. Quand à moi, je serai toujours prêt à rendre service à ce jeune homme, & à tâcher de l'avancer dans la profession dont il fait choix: pauvre enfant! il ne doit pas répondre des iniquités de sa mère. Je trouvai que l'humanité revenoit à sir Georges, à mesure qu'il perdoit sa crainte. Ces gens du monde ajustent, je crois leurs sentimens aussi-bien que leur

langage, aux circonſtances extérieures. Quant à mes nièces, ajouta-t-il, il n'eſt pas douteux qu'elles ne ſoient faites pour s'établir dans les meilleures maiſons du royaume : mais à moins que ma ſœur ne s'imagine que, ſur la ſeule renommée de leurs perfections, on viendra les lui demander comme des princeſſes, je ne vois pas comment cela pourroit avoir lieu. C'eſt un meurtre que vous ne les faſſiez pas venir à la ville, dit M. B.... je ne connois perſonne d'auſſi propre que lady Sarah à les introduire dans le mondre. Je me mordis les lèvres à ces mots : ah ! dis-je en moi-même, ma Sidney a une amie que j'oſe croire qu'elle juge auſſi propre que ſon excellence à remplir cette tâche. Mais malheureuſement cette amie n'eſt pas aſſez maîtreſſe de ſes actions pour lui en faire l'offre.

Lady Sarah en ſeroit très-aiſe, dit ſir Georges ; & ſi madame Arnil ſe détermine à les laiſſer venir, je ſerai auſſi diſpoſé que je l'étois à les recevoir ; mais la ſaiſon eſt à préſent trop avancée pour une pareille propoſition, & nous irons de bonne heure cet été en Sommerſet-shire : ainſi ce projet ne pourra avoir lieu que l'hiver prochain : cependant la première fois que j'écrirai à ma ſœur, je lui en renouvellerai mes offres.

Je viens de vous rendre la converſation de ſir Georges ; & à préſent je vous dirai que c'eſt mon opinion auſſi-bien que celle des autres ; qu'il eſt

réellement tems pour des jeunes perſonnes de l'état & de la fortune de vos filles, de voir un peu ce qu'on appelle le grand monde. Leurs établiſſemens ſeront probablement très-brillans, du moins ſir Georges y fera tous ſes efforts ; & il n'eſt pas à ſouhaiter que de jeunes perſonnes paſſent en un inſtant de la ſolitude de la campagne, à un état qui les oblige à la repréſentation. Car quoiqu'elles ayent infiniment d'eſprit, & un très-bon maintien, il y a une certaine aiſance dans les manières que vous ſavez qui caractériſe la bonne éducation, & qu'on n'obtient par aucun autre moyen, qu'en ſe familiariſant avec les uſages de ce grand monde. Et nos merveilleux, qui ne donnent pas à la modeſtie le premier rang dans le catalogue des vertus, ſeroient tentés d'appeler la douce réſerve de miſs Arnil, une timidité provinciale. Elle auroit donc beſoin de la ſurmonter un peu, avant de tenir une maiſon où elle ſeroit obligée de recevoir quelques jours de la ſemaine la moitié de nos fats, & des merveilleuſes de qualité. Sir Georges voit la plus brillante compagnie ; & lady Sarah, quelque pauvre eſprit qu'elle ait, eſt réellement une adepte dans toutes les ſotiſes d'uſage, & paſſe pour une femme qui ſait vivre. D'ailleurs, excepté votre ſoin maternel, quelle ſituation peut être pour elles plus déſirable que la maiſon d'un oncle & la direction de cette dame, jouiſſant tous

deux de beaucoup de confidération ? J'infifte davantage fur ce point, parce que je fais que vous avez fi mauvaife opinion de lady Sarah, que je crains encore votre répugnance à lui confier vos deux filles. Je me fuis preffée de vous en écrire, car je fuis sûre que votre frère vous renouvellera fon offre, & j'ai voulu vous y préparer & vous conjurer de l'accepter. Je vous prie, ma chère, ayez cette condefcendance, & tâchez de penfer un peu comme nous. Je vous embraffe & vos chères filles. Je falue le bon vieillard & le beau jeune homme. Dites, je vous prie, à madame Askam que j'ai autant de regret qu'elle de ce que nous ne nous fommes pas rencontrées.

LETTRE V.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 29 Mars.

CÉCILE, avec tous mes défauts, je n'eus jamais celui d'être inflexible; vous n'aviez donc pas befoin d'unir vos forces à celles de mon frère, pour me perfuader une chofe qu'en elle-même je trouve convenable, & contre laquelle, quoique j'euffe bien quelques objections à faire, je n'en puis pro-

poser aucune à sir Georges; parce que, comme vous savez bien, elles sont toutes relatives à lady Sarah. Pauvre femme! elle a été gâtée étant fille, par la foiblesse & l'indulgence de sa mère. Elle n'a jamais eu d'enfans à elle qui ayent pu lui inspirer ces petites attentions maternelles, si nécessaires à la conduite des jeunes personnes. Et d'ailleurs, quelque opinion favorable que le monde puisse en avoir, je ne lui connois pas beaucoup de prudence; de façon qu'en général je la crois un fort mauvais guide pour conduire une jeune personne à travers les plaisirs tumultueux de votre grande ville. Je me repose davantage sur les soins de mon frère; & j'ai consenti à laisser aller mes deux filles passer chez lui l'hiver prochain: eh bien! êtes-vous satisfaite?

J'ai reçu il y a trois jours une lettre fort obligeante de mon frère, dans laquelle il me renouvelle tendrement son invitation pour mes filles. Mais en même tems il jette à la traverse une idée qui m'a vexée; savoir, que n'ayant point d'enfans pour lui succéder, les fortunes de ses nièces n'en seront pas pires, si elles prennent soin de lui plaire, ainsi qu'à lady Sarah. En lisant cet *item*, ma Cécile, j'étois presque tentée de lui répondre par un refus; car ne semble-t-il pas à un homme du caractère de sir Georges, (vous le connoissez,

ma chère, aussi-bien que moi) que cette raison puisse me déterminer à accepter une proposition que j'avois auparavant refusée. Cependant vous êtes bien persuadée qu'un tel motif n'eût influé en rien sur moi dans aucun tems, s'il eût été balancé par des objections d'une certaine force : que peut-il donc me paroître dans l'opulence où je me trouve à présent ? La vérité est que j'ai cédé aux instances de sir Georges uniquement pour l'amour de mes filles : car je conviens de la force des argumens que vous avez employés pour me porter à cette démarche. Et en même tems j'avoue qu'il m'en eût trop coûté de désobliger un frère avec lequel j'ai bien vécu depuis tant d'années : aussi, par réflexion, je suis charmée que les choses se soient arrangées si bien & si vîte; car je vous dirai sous le secret, que j'avois résolu d'envoyer mes filles à la ville l'hiver prochain, sous la conduite de lady Audley, à qui, après vous, j'aimerois mieux confier cette importante charge qu'à qui que ce soit: car elle réunit des qualités qui se rencontrent rarement dans la même personne : elle est fort sensée, & d'un commerce fort agréable. Je crois vous en avoir déjà parlé comme d'une des premières connoissances que j'ai faites en m'établissant dans ce canton. Elle a une jolie maison à Oxford hors de la ville, où elle passe la moitié de l'année; &

si elle en croyoit son inclination, elle y resteroit l'année entière; mais, par complaisance pour sa fille, elle passe tous les hivers à Londres.

Elle aime passionnément mes filles; & comme il y a une grande intimité entr'elles & miss Audley, je pensois qu'elles ne pouvoient être mieux nulle part que dans sa maison. Je suis sûre que lady Audley sera fort fâchée de ce nouvel arrangement: elle m'avoit pressée sur cela avec beaucoup d'instances; & je lui avois presque promis que mes filles iroient avec elle à Londres, à moins que mon frère ne me les demandât. Mais sir Georges ne me l'auroit jamais pardonné: ainsi je pense que tout est mieux tel qu'il est.

Mon fils a pris congé de nous hier, & est allé à Oxford, où il va commencer ses exercices académiques. Vous ne sauriez vous imaginer combien nous fûmes tous attristés de son départ. Mes deux filles pleurèrent toute la matinée; & lorsque nous nous mîmes à table pour dîner, le laquais, par inadvertance, ayant mis un couvert pour lui, nous déconcerta encore, parce qu'en l'ôtant il dit: J'avois oublié que M. Falkland est *loin*. Qu'appelez-vous *loin?* dit M. Price, avec un regard aussi courroucé que sa douce physionomie pût le lui laisser prendre; n'est-il pas près de nous dans le voisinage? En disant cela il tourna les yeux sur moi

& puis sur mes filles. Ce digne homme étoit sensiblement affecté de son départ, & voyoit combien nous l'étions aussi : mais ce nuage étant dissipé, la tranquillité revint parmi nous.

LETTRE VI.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 26 Mai.

PAUVRE lady V... je suis désolée de ce qui lui est arrivé ! Je viens de recevoir une lettre de miss Darnley, sa jeune nièce, qui me mande qu'ils sont tous dans la plus grande affliction. Je crois vous avoir dit que la conduite du lord V.... avoit tellement chagriné sa mère, qu'elle n'avoit pas voulu le voir depuis la mort de son père. Il étoit celui de ses enfans qu'elle avoit toujours le plus chéri ; & se voyant frustrée de sa plus douce espérance, elle s'étoit dégoûtée du monde, & retirée au château de Burnly. Il paroît que le lord V.... touché de repentir, & revenant à son bon naturel, qui avoit été perverti par de mauvaises liaisons, avoit depuis peu sollicité une réconciliation avec sa mère. Lady V.... reçut avec joie les avances de son fils ; & lui ayant marqué du désir de le revoir, il étoit parti à l'instant pour Lancashire, & arriva il y a environ un

mois à la maison de madame Darnley, où il fut reçu par sa tendre mère avec autant de plaisir, dit miss Darnley, qu'il put l'être en venant au monde: mais cette joie fut d'une trop courte durée. Le lord V... fut invité à un grand repas, où ayant bu quantité de différens vins, il fut saisi d'une fièvre qui l'a emporté en huit jours. Il est mort dans les bras de sa mère, avec les marques du regret le plus vif de sa mauvaise conduite passée envers elle. Quel coup pour une mère aussi tendre! Oh! combien je ressens sa douleur! Sa tendresse s'étoit ranimée dans toute sa force en ce triste moment d'une éternelle séparation; & il est arraché de ses bras, dans un tems où son retour au devoir & à la tendresse filiale, rouvroit à sa mère une source de bonheur qu'elle avoit crue fermée pour toujours. Miss Darnley dit qu'elle est inconsolable, & ajoute que ni elle ni sa mère ne sont à présent en état de la consoler, étant elles-mêmes cruellement affectées d'un évènement si triste & si imprévu. Miss Darnley termine sa lettre par les plus pressantes instances, de me rendre à Burnly. » Je » suis sûre, dit-elle, madame, que votre conver» sation seroit plus propre à calmer la douleur de » ma tante, qu'aucune chose que nous puissions » lui dire: pouvez-vous donc refuser cette conso» lation à la pauvre ladi V.... Si vous nous fa-
vorisez

» vorisez de votre compagnie, je n'ai pas besoin » de vous dire combien vous me rendriez heu» reuse en amenant les deux miss Arnil. Souve» nez-vous, madame, que depuis long-tems vous » nous devez une visite. «

Miss Darnley me dit dans un postscriptum, que le frère cadet, à présent lord V.... est à son régiment en Flandre, & qu'ils l'attendent au retour de la campagne.

Je songe, ma Cécile, que cet évènement me dérange absolument. J'avois comme résolu de ne jamais sortir d'ici, & je commençois à me regarder comme un des arbres de mes bosquets, qui sont destinés à mourir inconnus dans le lieu où ils végètent. Je suis réellement si accoutumée à cette retraite, que je me fais une vraie peine de songer à la quitter, même pour peu de tems. Cependant j'ai peur que ce ne soit être trop personnelle. Oh! combien je me haïrois moi-même, & combien vous mépriseriez votre Sidney, si elle pouvoit préférer sa propre satisfaction à celle d'une amie si chère! Je viens d'écrire une lettre de condoléance à ladi V..., où je lui dis que je suivrai de près ma lettre, & que je compte mener mes deux filles lui baiser les mains : ajoutant que je passerai l'été à Burnly, si madame Darnley veut permettre à ma petite famille de l'incommoder aussi long-tems.

LETTRE VII.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 2 Juin.

NOTRE petit plan de voyage a été un peu dérangé par un accident, qui toutefois à ce que j'espère, n'aura pas de plus fâcheuse conséquence que celle de m'obliger à laisser une de mes filles à la maison.

Un rhume que Dolly (1) a gagné en se promenant trop tard sur le bord de la rivière, m'a fait différer de quelques jours mon voyage en Lancashire : mais, comme elle est mieux à présent, nous étions tout prêts à partir demain matin ; lorsqu'aujourd'hui, en nous mettant à table pour dîner, j'ai apperçu dans l'avenue une caléche dont les chevaux, au grand galop, se sont arrêtés à la grille, & j'en ai vu sortir miss Audley, avec une précipitation qui m'a alarmée : je pensois que quelque chose d'extraordinaire devoit être la cause de cette apparition subite ; & cela étoit vrai aussi ;

(1) Il est d'usage en Angleterre, d'appeler les enfans par leurs noms de baptême ; & la plûpart de ces noms ont des diminutifs. Dolly est celui de Dorothée ; & c'est de miss Arnil l'aînée qu'il est ici question. N. D. T.

car quel plus grand ſujet de conſternation pour une belle fille, que la crainte de perdre ſa beauté? Voici le fait. Le jeune Audley, enfant d'environ neuf ans, & l'idole de la famille, a été pris de la petite vérole. Miſs, qui en a environ dix-huit, ne l'a jamais eue; & le médecin n'eut pas plutôt déclaré la maladie, que la pauvre ladi Audley, dans l'excès de ſa frayeur, envoya ici ſa fille, non moins effrayée qu'elle.

Miſs Audley me dit que l'extrême appréhenſion de ſa mère l'avoit forcée de recourir à ma bonté, en me priant de permettre qu'elle reſtât ici juſqu'à ce que le danger fût paſſé. Je lui répondis que j'étois très-obligée à ladi Audley de m'avoir honorée de la préférence, & que je me trouverois trop heureuſe en ſa compagnie, ſi un engagement indiſpenſable ne m'ôtoit dans ce moment la poſſibilité d'en jouir. Je lui dis alors la parole poſitive que j'avois donnée d'aller en Lancashire: mais, ſans parler du deſſein où j'étois d'emmener mes filles, j'ajoutai que ſi elle vouloit bien ſe paſſer de moi, les deux miſs Arnil & M. Price, que je regardois comme un père de famille, s'efforceroient de lui rendre ſon ſéjour ici le plus agréable qu'il leur ſeroit poſſible. Je ſais, madame, dit-elle, que vous n'allez nulle part ſans les deux miſs Arnil: je ſuis ſûre que vous comptiez les mener

avec vous, & c'est votre politesse qui vous empêche de me le dire.

Je vois que je suis venue ici bien mal à propos : mon dieu, que ferai-je ! Ma chère, repris-je, ce n'est pas en user avec trop de façons, que de vous proposer de vous laisser mes filles ; & je vous proteste que si je pouvois, sans manquer à toutes les loix de l'honnêteté & de l'amitié, aussi-bien qu'à celles de la politesse, je resterois ici moi-même. Comme je n'avois pas par cette réplique, nié mon intention d'emmener mes deux filles, miss Audley répondit : Je ne voudrois pas, madame, pour toute chose au monde, empêcher les jeunes ladys de vous suivre : je suis sûre que lady V... & miss Darnley ne me le pardonneroient pas.

Ma chère madame, continua-t-elle, vous ne pouvez vous imaginer combien je suis désolée ; car sans compter la confiance que maman a en vous, elle n'a réellement pas une femme de sa connoissance avec qui elle pût prendre la même liberté, dont la maison soit à une assez grande distance de la contagion : car il n'y a rien dans la nature que je craigne autant. Je sais qu'elle seroit très-fâchée d'être obligée de m'envoyer à Londres ; & je le serois moi-même d'être si peu à portée d'avoir des nouvelles de mon pauvre petit frère. Cependant je n'ai pas d'autre choix à faire ; car assurément je

ne ſouffrirai pas que les deux miſs Arnil reſtent ici pour l'amour de moi. Eh bien, ma chère miſs Audley, dis-je, je vais m'arranger différemment pour vous mettre à votre aiſe : j'emmènerai l'une de mes filles, & je laiſſerai l'autre ici avec vous. Voilà de quoi contenter tout le monde, s'écrièrent à la fois mes deux filles ! Miſs Audley fit encore quelques objections polies à cette propoſition; mais je n'eus pas de peine à les détruire, & enfin je convins de lui laiſſer Dolly pour lui tenir compagnie, quoique j'euſſe lieu de croire que Cécile auroit été tout auſſi contente de reſter; mais je préférai de laiſſer ſa ſœur par deux raiſons. Dolly a une tendreſſe, une flexibilité de caractère qui approche, comme vous l'avez obſervé, de la mélancolie, & j'ai penſé qu'une maiſon de triſteſſe & de deuil, comme celle où nous allons, ne pourroit que l'augmenter : Cécile eſt d'une extrême vivacité, & n'eſt pas ſi ſuſceptible de pareilles impreſſions. Mon autre raiſon étoit, qu'il me paroiſſoit que j'en uſerois plus honnêtement envers lady Audley, de laiſſer ici ma fille aînée pour me repréſenter.

J'ai donc arrangé de cette manière, ces points importans de cérémonial, qui nous avoient preſque tous mis ſens-deſſus-deſſous; & je ſuis toujours dans la réſolution de partir demain matin; mais je crois que ce petit incident me fera abré-

ger ma visite à lady V.... J'ai reçu cette après midi une lettre de lady Audley, qui étant un peu plus tranquille, me répète en termes très-polis, la demande que sa fille m'avoit faite en son nom. Je viens de lui écrire comment nous avons arrangé les choses. Les deux jeunes personnes paroissent charmées de rester ensemble. Miss Audley est fort aimable; cependant pour son âge, je la trouve un peu trop formée : du moins n'a-t-elle rien de cette timidité dont vous souhaiteriez que Dolly eût un peu moins. Miss Audley, probablement l'aura surmontée par le même moyen que vous conseillez, la fréquentation du grand monde. Cependant je la crois une fort bonne enfant; & je suis sûre qu'elle a en sa mère un excellent exemple. Le fils aîné sir Edouard est au même collège que mon Roland, qui nous en a dit beaucoup de bien; mais j'ai appris d'ailleurs qu'il est un peu extravagant, ayant depuis qu'il est en âge, engagé déja une partie de son bien, qui n'étoit pas fort considérable. Cependant l'économie de lady Audley la fait vivre fort honorablement avec un douaire fort médiocre, suivant ce qu'on m'a dit.

Dolly me demande de vous prier en grâce de lui écrire pendant mon absence. Nous n'avons à présent à Londres d'autre correspondance que la vôtre, & elle dit qu'elle a besoin d'apprendre des nouvelles de votre santé & de celle de M. B....

Adieu, ma Cécile, adressez à présent vos lettres à Burnly.

LETTRE VIII.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Burnly, 15 Juillet.

VOUS ne pouvez imaginer, ma Cécile, le tourment & l'agitation où je me trouve à-présent. Mon cœur est comme s'il étoit séparé en deux, & qu'une moitié fût restée en Oxfordshire, tandis que l'autre reste attachée ici par les tendres liens de ma compassion, aussi-bien que de mon amitié pour la pauvre lady V.... Elle est toujours dans le même état de mélancolie. Cette *stupeur* que je vous ai dit qui avoit succédé aux premiers excès de son chagrin, est beaucoup plus alarmante pour ses amis que ses premiers transports. Elle reste des heures entières sans parler, & personne dans la maison, excepté moi, ne peut la tirer de cette léthargie. Elle ne se plaît qu'à m'entendre raconter les tristes évènemens de ma vie. C'est le seul moyen que nous ayons de lui faire prendre part à la conversation, comme c'est aussi la seule méthode que je puisse employer pour amener par degrés un peu de calme dans son ame; car elle fait la comparaison de ses adversités avec les

miennes, & condamne alors l'excès de son impatience, pour un mal qu'elle avoue être inférieur à beaucoup de ceux que j'ai soufferts. Elle loue mon courage, me promet de l'imiter, puis retombe de nouveau dans sa douleur. Dans une telle circonstance, vous voyez qu'il m'est impossible de l'abandonner. Cependant quand je songe à la situation de ma pauvre Dolly, je suis presque tentée de laisser mon amie en proie à son chagrin, & de retourner vers mon enfant. La pauvre petite vient d'être le témoin trop sensible d'un cruel accident, que sa tendresse pour moi l'a obligée de me cacher, jusqu'à ce que le danger fût passé. J'ai reçu par le dernier courrier, une de ses lettres où elle me dit........

(Ici madame Arnil donne la substance de ce que lui mande sa fille; & comme nous joindrons ci-après cette lettre, nous omettons le compte qu'en rend sa mère, qui continue ainsi.)

Pour vous parler sincèrement, je n'eus pas plutôt lu cette lettre, qu'oubliant les devoirs de la charité, aussi-bien que mon attachement & ma reconnoissance pour lady V.... je pris la résolution de retourner chez moi sur-le-champ. J'allai communiquer ce dessein à madame Darnley, en lui mettant entre les mains la lettre de ma fille. Les larmes vinrent aux yeux de cette pauvre

femme, dans la minute où je parlai de m'en aller, car elle raffolle de sa sœur. Qu'allons-nous devenir, s'écria-t-elle, quand vous serez partie? L'agitation qu'elle remarqua dans ma contenance, lui fit conclure que quelque chose d'indispensable me rappeloit. Après avoir lu la lettre de ma fille: tranquillisez-vous, ma chère madame, dit-elle; relisez cette lettre, & j'espère que vous ne trouverez pas que votre présence soit d'une absolue nécessité à Woodberry. Mes craintes, à la vérité, diminuèrent beaucoup par une seconde lecture; & je trouvai que mon imagination seulement m'avoit peint comme présent, un danger réellement passé depuis quelque tems. Que devient notre raison, ma Cécile, dans ces momens de surprise? Lorsque le tumulte des passions l'épouvante, dans quel coin se retire-t-elle pour dormir, & attendre le calme des momens de réflexions? Je suis sûre que Dolly ne voudroit pas me tromper, ainsi je me flatte que les choses sont comme elle me les représente. Cependant je ne saurois être tranquille à cette distance de ma famille. La pauvre Cécile voudroit être avec sa sœur: en vérité, je me repens presque de l'avoir amenée avec moi: néanmoins comment pouvois-je refuser l'invitation de miss Darnley, sur-tout lui ayant promis de lui mener mes deux filles? Enfin je suis dans une agitation qui rend méritoire mon séjour à Burnly,

Cependant j'ai honte de mettre en balance un excès peut-être de tendresse maternelle, avec les plus importans devoirs du christianisme, qui, dans le cas de la pauvre ladi V... demandent ici ma présence. Et je ne me pardonnerois jamais, si je négligeois les moyens que ses amis jugent qui sont en mon pouvoir de rendre en quelque sorte la tranquillité à son ame. Arrêtée ainsi par devoir, je crois que je dois rester ici, suivant ma promesse, jusqu'à la fin d'août : ainsi vous ne devez attendre rien de moi, que les anecdotes de cette triste maison.

LETTRE IX.

(*C'est la lettre ci-dessus mentionnée.*)

MISS ARNIL A MADAME ARNIL.

Woodberry, 8 Juillet.

NE soyez pas fâchée contre-moi, ma chère maman, pour vous avoir caché un accident qui nous a tous effrayés à la mort. Mais nos craintes sont cessées, dieu en soit loué, dieu en soit loué! Ne soyez pas alarmée, maman, car en vérité le danger est passé. Oh! maman, nous avons pensé perdre le pauvre Roland! Il y a environ huit jours, qu'il vint nous voir un soir; & sir Edouard Audley vint avec lui, pour rendre visite à sa sœur. Je n'ai

jamais aimé ſir Audley, & je l'aimerai à préſent moins que jamais. M. Falkland & lui étoient enſemble dans le jardin ; & ſir Edouard (imprudente créature !) propoſa de ſauter par-deſſus le haha, au bout de la terraſſe dans le pré. Miſs Audley & moi, nous les regardions de la fenêtre de mon cabinet de toilette : ſir Edouard fit le ſaut le premier, & ſe trouva ſur ſes pieds de l'autre côté. Roland le ſuivit ; nous le vîmes tomber, & que même avec l'aide de ſon compagnon, il ſembloit ne pouvoir pas ſe relever. Miſs Audley dit que je m'écriai. Je ne puis dire ce qui en eſt ; mais je ſais que je me trouvai au bout de la terraſſe, ſans ſavoir comment j'y étois arrivée. Le pauvre Roland ſe relevoit en cet inſtant, & paroiſſoit ſouffrir horriblement. Sir Edouard nous dit que la terre étant gliſſante, (car il avoit beaucoup plu depuis peu) lui avoit fait manquer le pied; & que pour ſauter s'étant trop approché du foſſé, il étoit tombé, & s'étoit démis l'épaule. Il marcha, quoiqu'avec peine. M. Price (oh ! le digne homme ! que je l'aime pour ſa tendreſſe paternelle !) étoit dans la plus grande inquiétude. Il envoya ſur le champ à Oxford chercher M. Oſwald, qui ne put être amené tout de ſuite ; & le pauvre Roland ſouffrit pendant quatre heures les plus cruelles douleurs. Je crois que je ne ſuis pas trop douillette, maman, quand j'ai quelque mal ; mais je ne ſais pourquoi

de voir souffrir un autre, cela m'affecte si violemment, que lorsque M. Oswald, qui n'arriva qu'après de dix heures du soir, remit l'épaule à M. Falkland, je m'évanouis deux fois, quoique dans une chambre éloignée de la sienne, uniquement de l'idée de ce qu'il souffroit. Lorsque l'opération fut finie, M. Price le fit mettre au lit, & passa toute la nuit auprès de lui. Mais, étourdis comme nous l'étions tous de cette chûte, nous avions négligé une chose essentielle, qui auroit pu être fatale à M. Falkland; car quant à l'accident de son épaule, M. Oswald assura qu'il n'y avoit aucun danger à craindre. Ce vilain fossé dans lequel il tomba, étoit plein d'eau : il en avoit été mouillé jusqu'à la peau, sans que ni lui ni aucun de nous s'en fussent apperçus. Etant resté si long-tems en cet état, il gagna un rhume qui lui causa le jour suivant une fièvre violente. Je voulois rendre compte de tout cela sur le champ à ma chère maman; mais je suis bien aise de m'être laissé conduire par une meilleure tête que la mienue. M. Price me conseilla de n'en rien faire : il jugea que ce seroit vous causer une peine inutile, & que probablement le mal de son pupille seroit passé dans quelques jours. C'est ce qui m'a empêchée de vous parler de notre situation dans ma dernière lettre. Mais en vérité, maman, vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert depuis ce moment. Ils veu-

lent tous me persuader que Roland n'a jamais été en grand danger; mais ce dont je suis sûre, c'est que je croyois qu'il y étoit; & pendant cinq jours & cinq nuits, je n'ai pas quitté le chevet de son lit, en dépit de ce que M. Price & miss Audley ont pu me dire. Miss Audley a été si bonne que de veiller avec moi : madame Nelson a fait de même; mais cette bonne grosse femme dormoit toute la nuit dans un fauteuil. Dites, maman, n'auriez-vous pas voulu veiller votre Roland, avec autant de soin que je l'ai fait ? Je suis sûre que vous auriez fait tout de même.

Il est mieux à présent, beaucoup mieux. Croyez-en la joie avec laquelle je vous en assure. Il vous présente ses plus tendres & respectueux hommages, & me prie de dire mille choses de sa part à ma sœur. Ayez la bonté, chère maman, d'offrir mes complimens à ladi V... madame & miss Darnley; & de dire à ma Cécile qu'il me tarde bien de l'embrasser. M. Price me charge de vous assurer qu'il ne vous oublie jamais dans ses prières. Je suis, ma chère maman, &c.

LETTRE X.

MISS AUDLEY A SIR EDOUARD AUDLEY.

Woodberry, 10 *Juillet*.

VOus avez tout perdu, vous n'avez plus d'espoir.

J'espère, mon cher Edouard, que vous n'en conclurez pas que,

La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Mais, pour vous dire en prose la pure vérité, tout ce que je me suis efforcée de faire & de dire en votre faveur, ne servira de rien; tous nos projets sont évanouis! Ciel! vous écriez-vous, est-il possible! La douce, la tendre, la flexible Dorothée, (car Dolly ne vaudroit rien dans le style héroïque) peut-elle avec un air si doux, cacher un cœur de rocher? Rien de tout cela, mon enfant. Son cœur est tout aussi tendre que vous le pouvez désirer. Il y a même plus, cette belle insensible, cette statue d'albâtre, comme vous avez coutume de l'appeler, brûle dans ce moment de la plus ardente passion; mais ce n'est pas pour vous, Edouard; non mon frère, vous n'êtes pas cet heureux homme. Qui diable est-ce donc?

vous écriez-vous encore. Nigaud ! ne sauriez-vous le deviner ? Mais je ne dois pas m'étonner que vous ne le sachiez pas. La pauvre petite ignoroit elle-même un secret que j'ai découvert, je vais vous dire par quel moyen. Vous vous rappelez le soir que le jeune Falkland fit cette chûte, miss Arnil & moi étions à la fenêtre à vous regarder. Le cri affreux qu'elle fit en le voyant tomber, & la précipitation extrême avec laquelle elle courut jusqu'à ce fossé, me donnèrent les premiers soupçons de l'état de son cœur, & me firent songer à l'observer avec attention. Il fut aisé de voir l'excès de son chagrin, en appercevant Falkland griévement blessé. Jamais l'amitié, ni même la tendresse fraternelle ne fut portée si loin ; car quelle que soit la mienne pour vous, Edouard, je ne crois pas, si le même accident vous fût arrivé, qu'il m'eût frappée aussi vivement qu'elle le fut de la chûte de Falkland ; & cependant la pauvre innocente se trompoit elle-même, avec l'opinion d'être touchée seulement du désastre arrivé à *notre frère ;* c'est le nom que leur mère les a accoutumées à lui donner. Tant qu'à duré son mal, elle n'a cessé de le croire en danger, & de le veiller toutes les nuits. Je ne pouvois poliment éviter d'en faire autant. Quant au bon Price, après qu'il avoit fumé sa pipe & monté sa montre, voyant qu'il ne pouvoit guérir miss Arnil de ses craintes, il prenoit le parti de s'aller cou-

cher. La femme de charge, par bienséance, étoit toujours de nos parties nocturnes; mais la bonne femme ronfloit tranquillement toute la nuit. Ce fut dans ces momens que je démêlai sans peine la cause naturelle des attentions de Dolly.

Avec quelle tendre inquiétude étoit-elle sans cesse occupée à l'écouter respirer ! S'il soupiroit, elle frémissoit; & avec une voix plus douce que le souffle des zéphirs, elle s'informoit comment il se trouvoit. Elle vouloit lui donner elle-même tout ce qu'il devoit prendre; & en lui présentant un gobelet, j'ai observé plus d'une fois sa main trembler, quand il lui arrivoit de toucher celle de Falkland. Oh! Edouard, ces symptômes étoient trop forts, pour ne pas indiquer le mal, même à quelqu'un plus ignorant que moi. Je connoissois Dolly pour être l'innocence & la franchise même. Cependant l'amour apprend ses ruses aux plus simples de notre sexe; & je résolus d'essayer de connoître les progrès qu'elle avoit faits dans son école. Je fis semblant, l'avant dernière nuit, d'être fort assoupie, & je la priai de me dispenser de veiller avec elle. Grand dieu! dit-elle, sûrement vous ne voudriez pas me laisser seule avec M. Falkland. Vous savez que Nelson ne peut rester éveillée deux minutes. Et de quel usage vous seroit-elle, répliquai-je, quand elle pourroit veiller le mieux du monde; puisque vous voulez prendre vous-même

même le soin de votre malade en entier? Mais, la bienséance, dit miss Arnil.... En quoi donc, ma chère, repris-je, pécheriez-vous contre la bienséance? Rien n'est plus honnête ni plus convenable, que de soigner un *frère* malade. Je prononçai ce mot de frère avec emphase, en fixant les yeux sur elle. Une foible rougeur couvrit son visage; & avec un soupir, elle répondit: Oh! Sophie, vous savez que ce n'est qu'un nom, & que M. Falkland, en réalité, ne m'est rien. Ah! Dolly, m'écriai-je! à la fin je vous tiens. Je n'ai pas besoin de chercher plus long-tems pourquoi vous avez refusé d'entendre tout ce que j'ai pu vous dire en faveur du pauvre Edouard. Elle me regarda d'un air effrayé.... Que voulez-vous dire, miss Audley? Rien, ma chère, si ce n'est que vous aimez mieux Falkland... Certainement... mieux & beaucoup mieux que vous n'aimez qui que ce soit, miss Arnil.... Nous avons été élevés ensemble, dit-elle, (d'une voix tremblante, comme si elle eût eu le frisson) j'ai été accoutumée.... à l'aimer dès mon enfance. Faites, lui dis-je, une question bien simple à votre cœur; & rendez-moi sincérement la réponse qu'il vous fera. Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui vous soit aussi cher que Roland Falkland? Elle s'arrêta un instant, puis fondant en larmes, & se jetant sur mon cou en soupirant: Oh! miss Audley, cela est cruel! Je

la laissai respirer un peu, & puis l'embrassant à mon tour, je ne vois point de sujet à votre confusion, ma chère ; car malgré ma partialité pour mon frère, dont je vois que les espérances sont évanouies, je dois convenir que personne n'est plus aimable & ne mérite mieux votre cœur que M. Falkland. Recommençant de pleurer ! Mon *cœur!* Oh fi, fi d'un tel cœur, qui ne m'a jamais avertie du danger, qu'après qu'il n'y avoit plus de remède ! Mais il me reste une consolation, ajouta-t'elle : Roland n'a pas le moindre soupçon que je... Le formidable mot *l'aime*, lui resta dans la gorge, & elle s'arrêta. J'achevai la phrase pour elle, & je repris froidement ; *vous l'aimez* : il doit donc être aveugle ; car il y a long-tems que je m'en suis apperçue. Que je suis foible & misérable ; s'écria-t-elle ! Pourquoi, ma chère miss Arnel ? est-ce un crime en vous, d'aimer un jeune homme accompli, que tout le monde admire ? Mais dans la circonstance où je suis, dit-elle, & sans la moindre avance de sa part, il ne me considère, j'en suis sûre, que comme une amie... Pour cela, ma chère, je vous crois dans l'erreur ; car, si je ne me trompe, Falkland vous aime autant que vous l'aimez. Je vis un rayon de plaisir ranimer ses yeux languissans. Car, quelque opposée que notre passion puisse être à la prudence, à l'intérêt, au devoir ; à la raison même ; quoique nous nous efforcions de la

cacher, & peut être de nous en délivrer; quoique le but de nos désirs soit à une telle distance, que nous le jugions impraticable; cependant l'espoir d'être aimé de ce que l'on aime, cause un plaisir enchanteur, auquel nous ne pouvons résister. C'est pure vanité, mon frère, mais c'est l'usage constant des femmes, & de vous autres hommes aussi, je crois, si vous étiez assez sincères pour en convenir. Mais votre orgueil vous soutient dans ces occasions; & si vous n'êtes pas favorablement reçus, vous affectez un bel air d'indifférence: vous êtes fâchés d'avoir perdu votre tems, & vous ne voulez pas vous en embarrasser davantage. Avec tout cela, vous donneriez un de vos deux yeux pour que le cœur de la pauvre femme fût au même état que le vôtre.

Vous allez me demander comment il se peut que j'aie non-seulement abandonné votre cause, mais encore que je sois devenue l'avocat de Falkland.

La question est à sa place, monsieur, & mérite une réponse sérieuse; écoutez-la donc.

A vous dire la vérité, quoique je n'aie pu me refuser à vos instances, j'ai eu très-peu d'espérance du succès de votre affaire dès le commencement. La première fois que je parlai de votre amour à miss Arnil, elle s'exprima si poliment sur votre compte, que je vis que tout étoit perdu. Si elle

eût affecté de ne pas m'entendre, ou qu'elle eût paru fâchée contre moi, ou qu'elle m'eût dit beaucoup de mal de vous, j'aurois conçu quelque espérance. Mais rien de tout cela. Elle m'écouta tranquillement lui parler en votre faveur; elle ne laissa pas échapper dans ses réponses un mot à votre désavantage; au contraire, elle fit quelques complimens sur votre mérite; après quoi elle ajouta: Cependant je souhaiterois pour lui autant que pour moi, qu'il eût honoré quelqu'autre de son affection; car, sans parler de quelques objections que maman feroit, j'en suis sûre, je ne me trouve pas véritablement la moindre inclination pour lui.

Cette réponse, sir Edouard, étoit trop mortifiante, pour la répéter à un amant; mais vous savez que sans avoir absolument détruit vos espérances, je ne les ai jamais flattées. Je ne soupçonnois pas encore que vous eussiez un rival; j'ignorois ce que le tems, l'occasion & la persévérance pourroient produire; & n'ayant plus l'espoir de passer l'hiver ensemble à Londres, vous voyez que je m'étois établie à Woodberry pour veiller de plus près à vos intérêts: mais je suis à présent convaincue que tous mes efforts seroient inutiles auprès de miss Arnil; & je vous exhorte très-sérieusement à n'y plus penser. Je vous vois d'ici mordre vos lèvres: *N'y plus penser!* Cela est fort aisé à dire, vrai-

ment ! Ainſi donc, toutes mes eſpérances & vos prétendus efforts pour ſervir votre frère, doivent finir par *n'y plus penſer*. Voilà qui eſt bien ridicule, Sophie. Quand je vous ai dit que j'étois amoureux de miſs Arnil, cela eſt vrai. Mais n'étiez-vous pas un peu épris de ſa fortune, mon cher frère ? Et, quand cela ſeroit, vous ne deviez pas ſi légèrement abandonner mes intérêts, & préférer ceux de mon rival. Je vous prie, quelles raiſons pouvez-vous me donner d'en avoir agi ſi mal ?.... Doucement, ne vous fâchez pas, & je m'en vais vous les dire. Miſs Arnil, je vous le répète encore une fois pour toutes, eſt autant hors de votre portée, que ſi elle étoit dans la lune. J'en ſuis fâchée, parce que je crois que vous l'aimez. En même tems je ne puis m'imaginer qu'une flamme ſi nouvellement allumée ait acquis aſſez de force pour être inextinguible. Ne trouveriez-vous pas le moyen de la porter à ſa ſœur ? Cécile a vingt mille livres ſterlings, auſſi-bien que Dolly. Elle eſt fort jolie, fort vive, on doit la préſumer être ſans engagement ; & comme vous ne vous êtes jamais adreſſé perſonnellement à miſs Arnil, ce que je lui ai dit peut aiſément ſe compter pour rien. J'ai vu une paſſion commencée par pure plaiſanterie, dans la vue de piquer une autre femme, finir par avoir les plus ſérieuſes conſéquences. Je puis vous dire que c'étoit à Cécile, que maman

songeoit pour vous, quand elle a prié madame Arnil de laisser ses filles venir passer l'hiver avec nous à Londres. Car nous avions toutes deux l'opinion que Dolly étoit trop réservée, trop scrupuleusement attachée à ses devoirs, pour oser disposer d'elle-même sans le consentement de sa mère, qu'il ne faut pas se flatter d'obtenir; en effet, madame Arnil n'a pas grande opinion de votre conduite, à ce que m'a fait entendre Dolly. D'ailleurs n'y a-t-il pas des douaires, des préciputs & autres impertinences toujours attachées au consentement des parens? Et vous savez qu'il ne seroit pas à propos maintenant, que votre bien fût rigoureusement examiné par ces gens à grande perruque. Mon avis est donc que vous laissiez Falkland en possession paisible de sa conquête, & que vous tourniez vos batteries vers une forteresse moins imprenable. Vous ayant ainsi donné le bout de mon fil, ne sauriez-vous le dévider jusqu'à ce que vous ayez développé mes raisons qui se tiennent cachées, comme le ver à soie au milieu de sa coque? Vous ne pouvez, dites-vous! Vous êtes bien stupide, Edouard; vous, un logicien! Ne voyez-vous pas que si miss Arnil est encouragée dans son inclination pour Falkland, elle peut être amenée par degrés à l'écouter en particulier. Elle seroit épouvantée aujourd'hui de la seule idée que cela pût jamais arriver; mais cette idée si effrayante

deviendra peu à peu si douce, si conforme à ses désirs, qu'elle peut être imperceptiblement amenée au point important; & ne voyez-vous pas que ce sera vous tracer la route vers sa sœur? Si Dolly, après tout, est assez dupe pour trahir par obéissance les plus chers désirs de son cœur, comme a fait autrefois sa mère, il faudroit bien abandonner notre plan. Mais si, au contraire, cette fille fortement prévenue en faveur de Falkland, & un peu aidée de mes bons avis, peut trouver en elle assez de résolution pour se choisir un mari elle-même, je pense que nôtre, ou plutôt mon dessein, pourra réussir. Il n'y a rien de tel que la force de l'exemple, Edouard; & Cécile a été si accoutumée à prendre sa sœur pour modèle, qu'elle en sera bien plus disposée à suivre un chemin où elle l'aura vue entrer la première. Sans avoir encore par moi-même beaucoup de connoissance du monde, je pourrois citer plus d'un mariage qui a réussi par de semblables moyens. Vous ne sauriez vous imaginer combien une fille trouve mauvais que sa sœur ait un amant, quand elle n'en a point elle-même. Je ne doute pas que Falkland, dès qu'il sera instruit des tendres sentimens de miss Arnil, ne sache s'en prévaloir. C'est votre affaire de l'en informer, comme d'un secret que vous m'avez arraché. Rien ne paroîtra plus simple, &

cela doit l'engager à tâcher d'appuyer vos intérêts auprès de Cécile. On dit qu'un compagnon dans le malheur, le diminue : sans doute qu'il en est de même du blâme ; car généralement nous sommes bien aises de voir les autres participer à la même faute que nous ; & je ne pense pas qu'un jeune homme, de l'âge & de l'esprit de Falkland, soit trop scrupuleux sur ce point : tout comme je ne vois pas la raison pourquoi de jeunes ladis, que la fortune met dans l'indépendance, ne satisferoient pas leur goût dans le choix d'un mari.

J'ai écrit cette lettre par sauts & par bonds, comme j'en ai pu trouver le tems & la facilité. La pauvre Dolly est si effrayée par la découverte qu'elle a faite de l'état de son cœur, qu'elle est sans cesse occupée à se fuir elle-même ; & bien différente de ces amans romanesques qui cherchent la solitude pour se plonger dans leurs rêveries, elle recherche ma compagnie plus que jamais. Ce n'est point pour parler de Falkland, au moins, n'allez pas vous l'imaginer ; elle a peur à présent de l'entendre seulement nommer, & en évite toujours l'occasion. Mais, moi qui pense que ce seroit dommage qu'une si belle flamme pût s'éteindre, faute d'un petit coup d'éventail, je cherche toujours à le faire revenir dans nos conversations, sous le nom de *quelqu'un* ; & sous cette dénomination,

elle me permet de lui dire vingt extravagances, qui la feroient treſſaillir, ſi je m'aviſois d'y joindre le redoutable nom de Falkland.

Quelque longue que ſoit cette lettre, j'ai encore cent choſes à vous dire : mais je vais l'envoyer telle qu'elle eſt. Réfléchiſſez ſur tout ce que je vous écris, après quoi vous m'apprendrez quels ſont vos ſentimens. Je me hâte de finir, car j'entends monter miſs Arnil.

LETTRE XI.

SIR ÉDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Oxford, 13 Juillet.

J'AI pris trois jours pour conſidérer votre longue lettre, par la raiſon que je *réfléchis* comme vous *écrivez* par ſauts & par bonds. J'ai ri de tout mon cœur à cet endroit où vous me recommandez ſérieuſement d'aimer Cécile. Cela m'a rappelé un trait (pardonnez la comparaiſon) de mon laquais David, qui ayant perdu un fort beau chien de chaſſe, que j'aimois à la folie, me dit qu'il verroit à tâcher de m'en trouver *un autre tout auſſi joli.* Butord! lui dis-je, de quoi cela me guérit-il? Seigneur dieu! dit-il, eſt-ce qu'un chien n'eſt

pas aussi bon qu'un autre, monsieur? Vous me paroissez être absolument de l'opinion de David; & vous pensez, Sophie, qu'une *femme* est aussi bonne qu'une autre. Et ma foi, à dire vrai, vous l'avez deviné juste; car, pour moi, la seule différence essentielle est la fortune; & je ne voudrois pas pour mille livres de moins, trouver tous les charmes d'Hélene, & la chasteté de Lucrece par-dessus le marché. Il est sûr que j'aimois la belle Dorothée, & il n'est pas moins sûr que j'aurois été fort aise de l'épouser: mais puisqu'elle m'a glissé dans les mains, je me contenterai de Cécile, qui, comme David dit du chien, est tout aussi jolie que l'autre. Sérieusement miss Arnil me plaisoit beaucoup; & quand je vous ai priée de lui parler de ma passion, je vous regardois comme l'organe des vrais sentimens de mon cœur; car il ne s'en falloit pas l'épaisseur d'un cheveu, que je ne fusse fort amoureux d'elle. Et si elle eût été plus douce!... mais cela ne fait rien, je ne m'en pendrai pas. Mon cœur (oh! que j'aime le coquin à cause de cela!) m'obéit autant que ma main; & je lui ai défendu de jamais pousser un soupir pour elle. *Elle ne se trouve pas la moindre inclination pour moi.*

Essuya-t-on jamais une réponse aussi froide, aussi choquante! Oh! la petite sorcière! Que ne puis-je la tenir en lieu de sûreté! Bien, bien! j'écrirai ces

mots glacés sur un petit rouleau de papier, que je porterai de même que les Juifs portent leurs philacteres, comme un préservatif contre ses charmes insolens. Voilà qui est fait, il faut *n'y plus penser*. Cependant, c'est une charmante créature! Eh bien, Cécile en est une autre! & je vous rends grâces de m'y avoir fait songer: il y a même quelque chose dans ce nom de Cécile, qui me donne l'idée de la couleur & de l'odeur des roses nouvelles, de la fraîcheur des lys, & de toutes les beautés naissantes du printems; car n'en est elle pas elle-même la déesse? La jeunesse & la santé brillent dans ses yeux charmans; & les amours qui la suivent, loin d'être de petits vauriens qui ne se plaisent que dans le mal, sont de bons petits enfans dont les traits chatouillent au lieu de blesser. Mais, après tout, supposons (car il est bon de supposer tout ce qui est possible) que cette fille de même que sa sœur, pût se mettre en tête de ne pas m'aimer, que ferai-je? car positivement je suis ruiné. L'homme d'affaires de mon père, qui prétend avant sa mort m'avoir prêté jusqu'à concurrence de deux mille livres sterlings, s'est déjà, pour se rembourser, emparé d'un de mes domaines; de façon que tant par ses coquineries, que par mes petites folies depuis ce tems, je dois plus de six mille livres, sans parler d'une autre hypothèque sur

mon bien de trois mille livres. Voilà de bien lourdes charges, Sophie, sur douze cens livres de revenu. Pensez-y, ma sœur, & tremblez pour la situation de votre pauvre frère. Après avoir supposé le pis qui puisse arriver, supposons à-présent le mieux, c'est-à-dire, que Cécile ne trouve en elle aucun défaut d'inclination pour moi; comment ferons-nous pour amener cette affaire à une heureuse issue? Car, quant à moi, j'avoue, en dépit de tout votre savoir faire, & de celui de ma mère, que j'y prévois de grandes difficultés. Je suppose que les deux ladys aiment fort tendrement leur amant, n'y a-t-il pas une fort grande différence pour des filles élevées comme elles l'ont été, d'aimer sans la permission de leur mère, ou bien de se marier sans son consentement? Si je n'attendois qu'un peu d'amour, j'aurois de meilleures espérances; car, soit dit sans blesser la chasteté, plus d'une fille est tombée dans un semblable piège; & la pauvre innocente une fois prise, a mieux aimé y rester, que de se tuer comme la souris, en cherchant à se délivrer. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici: vous savez que j'ai au-moins le mérite d'être amant sur un pied honorable. Après tout, vous autres femmes, vous vous connoissez parfaitement les unes les autres; & vous savez s'il arrive que l'amour & le devoir se disputent un cœur femelle, lequel des deux

eſt sûr de l'emporter. C'eſt pourquoi je m'en remets entièrement à vous pour le ſuccès de cette grande affaire ; & j'avoue que vos concluſions m'ont paru très-juſtes. Car puiſque miſs Arnil aime Falkland, quoique je puiſſe l'en maudire, cependant le moyen le plus propre à favoriſer *notre* deſſein (car c'eſt à-préſent *notre* deſſein) eſt d'exciter cet amour : c'eſt pourquoi, Sophie, je vous prie d'uſer judicieuſement de votre éventail. Pour ma part, ſi je puis découvrir dans le cœur de Falkland une ſeule étincelle, ne fût-elle pas plus groſſe que la pointe d'une aiguille, j'y appliquerai un ſoufflet d'orgues, juſqu'à ce que j'en aye allumé une flamme capable de nous éclairer & de nous conduire tous deux au bonheur ; ſans quoi, puiſſe-t-elle le réduire en cendres. Je ne le hais pourtant pas, au contraire il me plaît ; & je le trouve un fort aimable garçon ; mais je vous aſſure qu'il auroit été entièrement gâté, s'il fût reſté encore un an ſous la tutelle de ce vieux imbécille Price ; car vous ne sauriez vous imaginer quelles notions chimériques il avoit mis dans la tête de ſon pupile ? Mais j'eſpère l'en guérir peu-à-peu ; car il a un bon fond, quoiqu'il ait acquis d'étranges préjugés, en paſſant tant d'années dans cette dévote famille. Nous ne devons donc pas, à ce que j'eſpère, redouter beaucoup ſes ſcru-

pules, quoiqu'il en fût prodigieusement troublé à son entrée dans ce collége, ayant coutume de rougir comme une jeune fille; mais il les a déja un peu surmontés, car je l'ai initié dans quelques-uns de nos mystères, & je me propose à son retour, de l'introduire dans une société, dont vous m'avez ouï dire des merveilles. Cela commencera d'ôter un peu de cette rouille superstitieuse & pédantesque, dont le vieux faune des bois de Woodberry avoit incrusté son intellect. Mais je ne pourrai pas lui donner le dernier poli, que je ne le tienne à Londres, ce que je compte faire les vacances prochaines. En attendant, si nous pouvons amener un éclaircissement entre lui & sa maîtresse, je pense que nos affaires prendroient un bon tour, & qu'il ne me resteroit plus qu'à commencer mon attaque, quand la petite Cécile reviendra de Burnly.

Je n'ai de ma vie écrit une aussi longue lettre. Ah! .... il est deux heures du matin & plus..... allons, Audley, couchez-vous. N'est-ce pas une honte à un jeune homme aussi sage que vous l'êtes, d'être debout à cette heure?

LETTRE XII.

MISS AUDLEY A SIR EDOUARD AUDLEY.

Woodberry, 18 *Juillet*.

SÉRIEUSEMENT ! vous voudrez bien consentir à épouser une des plus belles filles d'Angleterre, aussi-bien qu'une des plus riches ? *Je me contenterai de Cécile*. Je voudrois bien voir l'homme qui se serviroit d'une telle expression en parlant de moi. Oh ! l'insolence de ton sexe, Edouard, & sa dissimulation, sont inconcevables ! car même, moi qui vous connois si bien, j'y ai été réellement trompée ; & je vous croyois assez amoureux pour rendre plus difficile la tâche que j'avois entreprise, de vous persuader d'abandonner la poursuite de miss Arnil. Cependant, en cette occasion, je suis bien-aise que vous ayez été un hypocrite ; & je ne suis pas si fâchée contre vous pour m'en avoir imposé, que je le suis contre moi-même de m'être ainsi laissé duper.

Vous m'effrayez par le compte que vous me rendez de la situation de vos affaires : je les croyois bien en mauvais état, mais pas au point où elles le sont. Vous êtes un furieux étourdi, mon frère,

d'avoir laiſſé aller ſi loin les choſes, avant que de ſonger à y apporter aucun remède. En vérité, cela n'eſt pas pardonnable. Voilà qui eſt aſſez gronder ; à-préſent un mot ou deux de conſolation. Miſs Arnil a reçu hier une lettre de ſa mère. Elle accourut vers moi, en la tenant ouverte à la main. Tous ſes traits exprimoient la joie. Votre maman & votre ſœur reviennent ſans doute, lui dis-je. Elle changea de phyſionomie en un inſtant, & ſecouant la tête, je le ſouhaiterois, reprit-elle ; mais elles ne comptent pas revenir d'un mois ou de ſix ſemaines. A voir la gaîté de votre contenance, ma chère, j'ai penſé qu'elles ſeroient ici dans deux ou trois jours. Non, répondit-elle en pliant la lettre pour la mettre dans ſa poche, & rougiſſant, je ſuis ſeulement bien aiſe d'avoir de leurs nouvelles, & de voir que... : Que quoi ? Montrez-moi la lettre, Dolly, vous me l'aviez apportée dans ce deſſein ; qu'eſt-ce qui a changé votre intention ?.. Vous êtes une étrange fille, miſs Audley ! Oui, je vous l'ai apportée pour vous la montrer ; & ſi je vous ai paru contente, c'eſt uniquement parce que maman m'a louée... Louée ! de quoi, ma chère ? allez-vous encore m'impatienter ? Sophie*, tenez, prenez la lettre.... Elle me la donna & s'enfuit hors de la chambre.

Madame Arnil, dans ſa lettre, lui dit : « Je me » réjouis avec vous, mon amour, de la convaleſ-
» ſence

» cence de notre Roland ; & je vous remercie de
» vos tendres soins pour une vie qui nous est à tous
» si précieuse. En vérité, j'ignorois encore com-
» bien il m'étoit cher ; mes craintes viennent de
» me l'apprendre. Je dis mes craintes, parce qu'une
» première lecture que je fis trop précipitamment
» de votre lettre, m'avoit fort alarmée. Je recon-
» nois la bonté & la prudence de M. Price, dans
» le conseil qu'il vous donna de me cacher le dan-
» ger jusqu'à ce qu'il fût passé. Je serois certaine-
» ment partie sur le champ, en apprenant la nou-
» velle de cet accident. Ne souffrez pas ; je vous
» prie, que votre frère retourne au collège avant
» que ses forces soient parfaitement rétablies.
» Dolly, je ne souhaite en cette vie que de voir
» mes enfans heureux. Falkland est un de mes en-
» fans ; il peut y avoir des liens aussi forts que
» ceux qu'on doit à la nature ; car j'ai pour cet en-
» fant la même affection que s'il étoit réellement
» à moi. Si le ciel m'eût favorisée en me donnant
» un fils, j'aurois souhaité qu'il ressemblât en tout
» point à Falkland.

Elle continue à consoler sa fille du désagrément de sa situation présente, qui la retient loin de sa mère & de sa sœur, enfermée dans la chambre d'un malade ; puis des plaintes de la nécessité où elle-même se trouve de rester, suivant sa promesse, encore cinq ou six semaines avec lady V** dont

elle peint la profonde mélancolie, que rien, dit-elle, hors sa conversation, ne peut dissiper. Elle dit à Dolly, qu'elle voudroit la faire venir à Burnly. Mais qu'elle pense qu'après la fatigue de corps & d'esprit qu'elle vient d'essuyer, la tristesse qui règne dans la maison de ladi V... ne seroit nullement propre à la dissiper; & elle ajoute, que si ce n'étoit la bonne humeur & la gaîté continuelle de Cécile, elle-même auroit peine à y résister. Elle finit en disant que si ladi Audley veut bien laisser miss à Woodberry jusqu'à son retour, elle lui en sera très-obligée; car elle est sûre que ma compagnie sera d'une grande consolation pour sa pauvre fille. J'imagine, Edouard, qu'il ne sera pas fort difficile d'obtenir cette permission de ladi Audley. Vous savez que maman avoit compté lui en faire l'offre elle-même: elle me l'écrit dans un billet que j'en ai reçu aujourd'hui. Mais je suis bien aise qu'elle soit prévenue; la proposition venant de madame Arnil, mon séjour ici sera regardé comme une politesse. N'est-il pas étrange que madame Arnil, si remplie de sagesse, de prudence & de discernement, soit si aveuglée sur le compte d'un certain homme de nos amis! Elle vient en ce moment d'enfoncer de plus d'un pouce le trait dans un cœur déjà blessé. Avec quelle tendresse elle s'exprime, & quelle chaleur dans les louanges qu'elle donne à ce bien-aimé Falkland! C'étoit-là l'endroit de sa

lettre qui faifoit tant de plaifir à Dolly; & cependant la petite innocente auroit bien voulu fe faire croire à elle-même, auffi-bien qu'à moi, qu'elle étoit contente feulement de ce que fa mère l'approuvoit. Peu après que j'eus fini la lecture de cette lettre, elle rentra dans la chambre : l'anxiété la plus aimable fe remarquoit fur toute fa phyfionomie, & me prenant par la main : Vous refterez avec moi, ma chère Sophie, jufqu'au retour de maman : fûrement ladi Audley voudra bien me laiffer le plaifir de votre compagnie... Je n'en doute pas, ma chère, fi vous le lui demandez au nom de madame Arnil... Je vais avoir l'honneur de lui écrire tout-à-l'heure. Vous en avez reçu aujourd'hui un billet; j'ai bien peur qu'elle ne vous rappelle, & que vous ne me laiffiez toute feule... Comptez-vous pour rien M. Falkland? Il me femble que nous l'avons toujours compté pour *quelqu'un*. Elle s'efforça de fourire : fes joues devinrent cramoifi.... Il parle de s'en aller cette après dînée.... Un foupir qu'elle ne put retenir, interrompit le dernier mot.... Et vous le laifferez partir, Dolly? Votre maman ne vous recommande-t-elle pas de le garder ici, jufqu'à ce qu'il foit parfaitement rétabli?.... M. Price dit qu'il eft fort bien; & lui ne fe plaint d'aucun mal; je ne voudrois pas le retenir pour tout au monde.... Que vos fcrupules font déplacés, ma chère! Songez

donc à ce que dit votre maman.... Je tenois encore la lettre de madame Arnil : je lus tout le paragraphe relatif à Falkland, & je le lus d'un bon ton, comme vous pouvez croire, & avec emphase. Oh! Edouard, vous n'imaginez pas quel avantage ce peu de lignes reçut de la noble énergie que je donnai aux favorables expressions de madame Arnil. Quelque impression agréable que Dolly en eût déjà reçue, elles opérèrent en ce moment avec bien plus de force. « Il peut y avoir des liens aussi » forts que ceux de la nature ». Sans doute, dis-je, en m'arrêtant comme pour y réfléchir : il y a quelque chose de mystérieux pour moi dans ces paroles. « J'ai la même affection pour cet enfant, que s'il » étoit réellement le mien ; & si le ciel m'avoit » favorisée en me donnant un fils, j'aurois sou- » haité qu'il ressemblât en tout point à Falkland ». N'est-il donc pas en son pouvoir, dis-je, de lui donner la qualité aussi-bien que le nom de son fils? Madame Arnil peut elle-même former un lien » aussi fort que ceux qu'on doit à la nature ». Oui, c'est cela : à présent j'entends ce qu'elle veut dire, & je vois ce qu'au fond du cœur elle souhaite ; quoique l'injuste préjugé auquel elle est un peu trop attachée, l'empêche de se déclarer ouvertement. Supposé, ma chère Dolly, qu'elle vînt à connoître que ce Roland (si cher à nous tous) l'est infiniment à une personne de sa famille, ne pen-

fez-vous pas qu'une mère si tendre & si indulgente.... Bon dieu! interrompit miss Arnil, que prétendez-vous dire? Vous rêvez, Sophie, vous dites des absurdités. Oh! non, non, non, n'en parlez plus, n'en parlez plus, je vous en conjure. Je vis les larmes couler à travers ses doigts.

Ma chère miss Arnil, lui dis-je, c'est l'intérêt que je prends à ce qui touche si essentiellement votre bonheur, qui me fait parler ainsi. Pouvez-vous être fâchée contre moi de ce que je souhaite de vous voir heureuse? Inutile souhait, dit-elle essuyant ses yeux; cependant je vous en remercie, puisque c'est une marque de votre amitié pour moi: mais je suis sûre que si vous étiez à ma place, vous feriez tout comme je compte faire. Qu'est-ce que c'est, ma chère?... Cacher à tout le monde, excepté peut-être à une amie aussi fidèlle que vous, la connoissance d'un secret qui m'épouvante chaque fois que j'y pense,...... Eh! pourquoi vous épouvante-t-il, Dolly? Est-ce un crime d'aimer?... Le crime n'est pas dans la chose même, reprit-elle; mais en moi, c'est le crime de nos premiers parens, le péché de la désobéissance.... Ce fruit défendu est si tentant, Dolly! je vous assure que si je n'étois pas votre amie, je pourrois être votre rivale; car Falkland me paroît un mortel enchanteur: il a de si beaux yeux.... Cependant vous ne voudriez pas de lui, miss Audley, si vous étiez

à ma place.... Je vous proteste que j'en voudrois, si j'avois une fortune aussi indépendante que la vôtre.... Quoi, (avec un regard de surprise & de curiosité) sans l'approbation de votre maman? Je ne dis pas absolument cela : j'ai un aussi grand respect pour l'autorité des parens (je tenois mon sérieux admirablement) que vous pouvez en avoir, miss Arnil; c'est pourquoi je ferois sûrement tous mes efforts pour obtenir le consentement de maman; & si elle ne vouloit pas me l'accorder, oh! alors.... Oui, que deviendriez-vous alors, miss Audley? Que feriez-vous?...Mais, je pense que je pourrois bien me marier sans cela..... Miséricorde! Sophie, vous déraisonnez; mais je suis sûre que vous ne pensez pas ce que vous dites...Pourquoi? Dans ce cas, je crois que je serois aussi effrayée d'une telle démarche, que vous pourriez l'être; car je regarderois le refus de consentement de la part de ma mère, presque comme une défense; & transgresser une pareille défense, me paroîtroit dans un enfant, un acte de rébellion absolue. L'attention qu'elle prêtoit à mes discours, m'encouragea à continuer ainsi. Mais, je suppose que les choses fussent pour moi au même état précisément où elles sont pour vous. Je suppose que maman eût la même tendresse de mère pour M. Falkland qu'à madame Arnil. Je suppose que rien ne pût l'empêcher de lui donner sa fille, qu'une

feule objection, à laquelle encore elle ne s'arrêteroit que par la crainte des sots discours du monde, & celle de déplaire à un frère impérieux : dans ces circonstances, j'avoue que je ne croirois pas manquer grièvement à mon devoir, en épousant un homme que j'aimerois, avant de m'exposer au refus absolu de ma mère; & je m'en reposerois sur sa tendresse, pour obtenir le pardon d'une faute aussi légère. Il y a bien quelques sophismes dans ce raisonnement, Edouard : miss Arnil ne s'en apperçut pas; elle étoit trop agitée du sujet de mon discours, pour avoir le tems de les examiner & de les réfuter. Vous ne parlez que d'une objection, dit elle; oh Sophie! vous ne songez pas à ce que vous dites. Je n'en connois qu'une, dis-je, la malheureuse circonstance de la naissance de M. Falkland, sur laquelle on a passé cent & cent fois, pour des gens qui n'avoient pas la moitié de son mérite. Car, quant à son manque de fortune, la vôtre est si considérable, que cet objet ne peut se mettre en balance avec tant de bonnes qualités, des talens comme les siens, une figure aussi aimable..... Ma chère miss Audley, comment pouvez-vous parler ainsi?... Comment, tout cela n'est-il pas vrai?... Je l'accorde; mais en vérité le zèle de votre amitié vous transporte au-delà des bornes de la raison. Vous oubliez donc que l'homme dont nous parlons, n'a de sa

vie pensé à aucune des chimères dont vous remplissez votre imagination & la mienne en cet instant. Ah, ah! dis-je en moi-même : si c'est-là votre plus grand mal, nous tâcherons de vous en guérir. Il doit donc être tout-à-fait insensible, lui dis-je ; & je crois que c'est-là le dernier défaut que nous voudrions soupçonner dans le caractère de Falkland. Non, Dolly, je vous assure, quand même jusqu'à présent il n'auroit point remarqué vos sentimens, il doit à l'occasion de son accident, les avoir découverts assez clairement, pour encourager ses espérances.

Elle frissonna en m'entendant parler ainsi, & fit la mine que feroit quelqu'un qui apperçoit un petit animal nuisible, pour qui il a de l'antipathie. Oh! miss Audley, que je dois paroître foible à vos yeux! & si je dois le paroître de même à ceux de M. Falkland!... (Elle joignit les mains.) Oh Sophie! cette réflexion m'accable : je ne souhaite pas d'être aimée ; mais en vérité, je ne pourrois supporter d'être méprisée.

Justement comme elle disoit ces mots, nous entendîmes frapper à la porte : nous étions dans le pavillon du jardin. Puis-je entrer, mesdames? dit Falkland (car c'étoit lui.) Miss Arnil se sentant si troublée, ne voulut pas le voir, & passa dans la chambre voisine. Je répondis qu'il pouvoit entrer..... Je croyois que miss Arnil étoit ici,



Qu'avez-vous, ma chère Arnil?

C.P. Marillier, del. J.J. Le Veau, Sculp.

madame, & je venois prendre congé de vous deux..... Est-ce que vous partez tout-à-l'heure, monsieur?... Oui, M. Price dîne aujourd'hui à Oxford, & il juge que je ferai bien d'y aller en cabriolet avec lui, au lieu de ne partir que ce soir, comme je me l'étois proposé.

Mon zèle pour vos intérêts, Edouard, me rendit cruelle en ce moment; car sans laisser à la pauvre Dolly le tems de se remettre, je l'appelai: elle avoit pu de cette chambre entendre ce que nous avions dit. Elle entra, & me fit vraiment pitié, car elle étoit pâle comme la mort. Roland lui prit doucement la main: qu'avez-vous, ma chère Arnil? (il l'appele quelquefois ainsi) point de mauvaises nouvelles de Burnly, à ce que j'espère. (Il savoit qu'elle avoit reçu une lettre:) Comment votre maman & Cécile se portent-elles? Fort bien, répondit-elle; mais, moi-même je suis un peu incommodée aujourd'hui.

Pauvre Dolly, dit Falkland, en baisant légèrement une de ses joues, (douce familiarité qui leur ôta à l'instant la pâleur) c'est le trop grand soin que vous avez pris de moi, lui dit-il, qui vous a rendue malade. Il vaudroit mieux que cent hommes aussi inutiles que moi mourussent, plutôt que de vous faire perdre une heure de santé. Elle n'est malade, dis-je, que d'avoir été plusieurs nuits sans dormir: il n'y paroîtra plus dans deux

jours. Je l'eſpère bien, dit Falkland, j'aurai l'honneur de venir vous voir inceſſamment; je vous prie, que je vous retrouve en bonne ſanté. Adieu, meſdames; miſs Audley n'a point d'ordres à me donner pour ſir Edouard? Il nous fit à toutes deux une révérence gracieuſe, & ſe retira. Nous le vîmes partir le moment d'après avec M. Price.

Pauvre miſs Arnil! oh dieu! Edouard, c'eſt une triſte choſe d'aimer ſans être aſſurée du retour; & c'eſt préciſément le cas où elle ſe trouve. Ce n'eſt pas que j'aie le moindre doute que Falkland ne s'attache tendrement à elle; mais, pour vous dire la vérité, je n'ai rien obſervé en lui qui donne lieu de croire qu'il a déjà de l'amour pour elle. Cependant je puis m'être trompée, & il peut avoir aſſez d'art pour cacher ſa paſſion, quand il voit ſi peu d'apparence d'un heureux ſuccès.

Elle paroît contente de ce qu'il eſt parti, & m'a priée de ne lui en plus parler. Je dois me conformer à ſes déſirs, pour ne pas perdre ſa confiance : autrement, je ne vous ſerois plus bonne à rien. C'eſt à préſent votre affaire, d'engager Falkland à parler pour lui-même; & s'il le fait, je crois pouvoir vous répondre des ſuites. Nous allons mener une vie aſſez ennuyeuſe; & ſi je n'étois la meilleure ſœur du monde, je laiſſerois miſs Arnil lire des homélies avec le vieux Price, & je m'en retournerois à la maiſon; quoique maman, depuis

que nous lui avons écrit, m'ait permis de rester ici, jusqu'au retour de madame Arnil. Je suis, &c.

LETTRE XIII.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Oxford, 20 *Juillet*.

VOUS avez un excellent nez, Sophie, pour employer la phrase d'un chasseur. Vous pouvez découvrir un petit amour caché, d'aussi loin que mon chien sent un lièvre. Vous aviez bien jugé à l'égard de miss Arnil, & vous n'avez pas moins bien jugé de Falkland; car non seulement il n'aime point Dorothée; mais, comme si cela étoit fait exprès pour me contrecarrer, il aime Cécile. Grâce à mon étoile, je ne meurs d'amour pour aucune de ces princesses. Cependant j'en veux avoir une des deux; & puisque mon cœur a eu pour moi la complaisance de passer de Dolly à Cécile, pourquoi Falkland ne feroit-il pas de même? Rien ne l'empêche de revenir de Cécile à sa sœur aînée. Oui, cela doit être: l'échange est facile; & cela nous arrangera si bien tous, que je veux que cela soit. Mais Falkland ne doit pas connoître mon dessein, car de-là dépend le

succès. Il ne s'en est fallu de rien que je ne me sois trahi, ce qui auroit tout gâté.

Avez-vous jamais vu, Sophie, deux petits garçons jouer ensemble? toute la terre est à eux, ils galoppent autour d'une chambre, chacun sur un manche à balai. Un d'eux, fatigué peut-être de ce passe-tems, apperçoit sur le haut d'une tablette; un joujou qu'on y avoit mis, probablement pour qu'il fût hors de leur portée: il grimpe pour en prendre possession; ce que l'autre morveux n'a pas plutôt apperçu, qu'il jette son bâton, & ne veut plus s'amuser de rien que du colifichet de son compagnon: O! monsieur, c'est moi qui l'ai pris le premier. Oh bien! je veux l'avoir, moi! Les voilà à se quereller, à s'égratigner. Voilà ce qui seroit arrivé entre Falkland & moi, s'il eût découvert que j'avois quelques vues sur Cécile. Car quoiqu'il n'ait jamais eu la moindre idée d'obtenir une de ces deux filles, & qu'il les ait regardées comme le joujou sur la tablette, absolument hors de sa portée; cependant s'il m'eût apperçu m'avancer témérairement pour tâcher de m'en emparer, il donneroit tout au monde pour avoir mon colifichet.

Je vais vous dire ce qui s'est passé hier entre nous. Falkland, dis-je, je suis étonné qu'avec la facilité que vous avez eue, vous n'ayez pas fait votre possible, pour avoir une des deux miss

Arnil. *Avoir*, dit-il avec quelque surprise.... Oui, son cœur, j'entends : car alors vous auriez été sûr d'obtenir ensuite la personne. Vous êtes dans l'erreur, sir Edouard, répondit-il. Leur mère les a élevées dans de telles idées de perfection, qu'à peine doivent-elles se croire de simples mortelles ; & comme il n'y a point en ce monde de demi-dieux, je ne sais qui on pourra trouver digne d'être leur époux. . . . .

J'éclatai de rire, & lui répondis : Je gagerois tout ce que vous voudriez, que si j'avois été avec elles, sous le même toît, la moitié du tems que vous y avez été, une des deux seroit descendue de ses célestes échasses, & seroit aujourd'hui ladi Audley. . . . .

Après un moment de silence, il me demanda laquelle des deux j'aurois préférée. Cécile, répondis-je, (prévenu de l'idée que Dolly doit être à lui.) Cécile ! reprit-il vivement, le visage rouge comme du feu. Je connus aussi-tôt l'enclouure ; & avec une présence d'esprit inimitable, elle ne seroit pas de votre goût, m'écriai-je ! Elle me paroît plus belle que la cadette, qui n'est qu'une petite poupée. Il se mit à rire, & reprenant un air tranquille : ma foi, sir Edouard, vous m'aviez effrayé. Comment ! .... La plus jeune est Cécile, pour laquelle, si je pouvois prétendre à l'une des deux, je donnerois ma vie. Quoique jusqu'ici

j'aye tâché d'étouffer une passion sans espoir, l'idée d'avoir un rival, vient de m'en faire sentir toute la force. Vous voyez par-là, Sophie, la justesse de ma comparaison.

Falkland, repris-je d'un air sérieux, je pourrois vous dire un secret qu'un petit oiseau m'a appris. Mais, puisque je connois vos sentimens, je ferai mieux de le garder pardevers moi..... Qu'est-ce que c'est, je t'en prie? dis-le moi..... Bon! à quoi cela serviroit-il? Je vous dirai seulement que je donnerois tout-à-l'heure un de mes membres, pour être aussi heureux que vous, qui ne connoissez pas votre bonne fortune..... Je ne vous le pardonnerai jamais, sir Edouard, si vous me le cachez.... Mais j'ai promis à ma sœur de n'en pas parler..... Et, n'avez-vous jamais manqué de parole à une femme?..... Oui, mais ceci est un cas différent.... Vous pouvez garder votre secret, sir Edouard; mais je ne vous regarderai plus comme mon ami..... Supposez que j'aye à vous dire que Miss Arnil aime un jeune homme insensible & aveugle, qui n'a jamais rien senti pour elle. Il parut frappé de la foudre.

Miss Arnil, entendez-vous Dolly, ou Cécile, car vous ne paroissez pas savoir les distinguer l'une de l'autre? J'entends celle avec laquelle ma sœur est à-présent, celle que je trouve la plus belle des deux, Dolly, si c'est son nom.... Oh! que vous

m'étonnez, sir Edouard ! Comment miss Audley vous a dit..... Ne faudroit-il pas, monsieur le fat, pour flatter votre vanité, vous répéter une seconde fois les tendres aveux d'une des plus belles personnes qu'il y ait au monde ? Non, répliqua-t-il, car je vous proteste que si ce que vous dites est sérieux, j'en suis extrêmement fâché. Oh ! que ne m'en pouvez-vous dire autant de Cécile ! C'est dommage, m'écriai-je, que ces deux filles ne raffolent pas également de vous ! Quelle espèce de tyran es-tu donc, Falkland ? car si cela étoit, une des deux seroit nécessairement malheureuse. Vous ne m'entendez pas bien, dit-il ; je désirerois seulement que Cécile eût les sentimens que vous dites que sa sœur a pour moi : car alors.... Eh bien alors Falkland ?.... Peut-être que vous & moi..... Mais c'est une folie d'y penser. Nous ne pouvons ni l'un ni l'autre nous flatter de les épouser. Votre fortune n'est pas assez considérable ; & quant à moi, né comme je suis sous l'anathême, je n'osai jamais en concevoir l'espérance. J'ai les plus grandes obligations à madame Arnil, & je croirois violer toutes les loix de la reconnoissance & de l'hospitalité, si je m'efforçois de séduire le cœur de sa fille.

Cette dernière phrase me déplut ; j'y reconnus le style du vieux Price. Cependant, lui dis-je, vous souhaitiez tout-à-l'heure que Cécile eût pour

vous les sentimens de sa sœur. J'imagine qu'en ce cas, Falkland, vous violeriez un peu les loix de l'hospitalité. A présent vous écoutez sans peine la voix de ce que vous appelez la vertu, qui n'est au fond que de l'indifférence. Supposé que ce fût Cécile qui vous aimât; ne voudriez-vous pas tout hasarder, risquer de tout perdre, pour tâcher de la posséder? Je n'ose pas m'arrêter à cette pensée, dit-il. Voilà ce qui s'appelle bien répondre, répliquai-je. Où est donc la différence de passer pardessus les formalités: car enfin ce seroit-là tout votre crime, dans la vue de satisfaire votre propre passion, ou bien de faire la même chose par un tendre retour pour celle d'une fille charmante? Dans le premier cas, dit-il, la tentation est une espèce d'excuse; & dans l'autre, m'écriai-je, le motif est beaucoup meilleur. Je respecte miss Arnil, je l'aime & je l'estime; mais je ne l'ai jamais envisagée sous le point de vue dont vous me parlez. Cécile a pris dès son enfance possession de toute ma tendresse, & j'ai toujours pensé qu'elle m'aimoit mieux que ne faisoit sa sœur; c'est peut-être ce qui lui a aidé à se concilier davantage mon affection. Vous voyez, répondis-je, combien vous vous êtes trompé: ce qui vous a induit en erreur, c'est votre peu de connoissance du cœur des femmes. Cécile, qui ne sentoit pour vous que de l'amitié, donnoit l'essor à ses sentimens, & n'ayant point de

raison

raiſon de les cacher, elle vous laiſſoit voir tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La pauvre Dolly, au contraire, ſentant qu'elle vous aimoit avec paſſion, étoit toujours ſur ſes gardes; &, par la crainte de découvrir toute ſa tendreſſe, elle en cachoit peut-être plus qu'il ne falloit. Je crois que vous avez raiſon, dit-il : mille petites circonſtances que je me rappelle à préſent me prouvent la vérité de ce que vous me dites. Il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans la contenance de miſs Arnil, quand je pris congé d'elle hier. Pauvre enfant, quel meurtre!... C'eſt un meurtre, en vérité, qu'elle aime un homme inſenſible qui ne le mérite pas; & j'ajoutai une imprécation terrible. Que voulez-vous que je faſſe, cria-t-il : ne feroit-ce pas trahir baſſement miſs Arnil, que de prétendre avoir pour elle une paſſion que je ne reſſens pas? & ne feroit-ce pas auſſi trahir mes propres intérêts? car en ce cas, je dois abandonner pour toujours toute idée de Cécile. Benêt, m'écriai-je, aviez-vous donc quelque eſpérance de ce côté-là? Pas la moindre à préſent, répondit-il; cependant le tems pouvoit opérer quelque choſe en ma faveur. Je faiſois grand fond ſur la tendreſſe de madame Arnil pour moi; & ſi Cécile eût écouté mes vœux, je penſe que j'aurois pu me haſarder à les découvrir à ſa mère. Et vous aſſurer d'un refus, interrompis-je : non, non, Falkland : quoiqu'un cœur bien

épris puisse surmonter mille difficultés, le sang-froid des parens ne peut jamais.... N'y auroit-il donc pas, reprit-il, la même difficulté pour une sœur que pour l'autre? Indubitablement, m'écriai-je, si la mère devoit être consultée en cette occasion. Il rêva un instant, puis répéta en soupirant: Pauvre miss Arnil!... Je terminai-là notre conversation, jugeant qu'il ne falloit pas en ce moment le presser davantage sur ce sujet. Depuis que j'ai fait connoissance avec Falkland, je l'ai étudié attentivement, & je trouve que son caractère est un mélange de celui de son père & de sa mère: mais j'espère que la dernière partie de cette composition sera prédominante: autrement, même avec le secours de mes avis & de mes bons exemples, il sortira de ce monde sans y avoir rien fait qui mérite qu'on s'en souvienne. J'aurois plus de peine à rendre les traits du caractère de ce jeune homme, que d'aucun autre que j'aie jamais connu. J'ai quelquefois pensé que cela venoit de la même cause, qui rend les figures extrêmement délicates, si difficiles à peindre. Il n'a aucuns traits fortement marqués dans son ame; & si je puis m'exprimer ainsi, les touches en sont foibles & délicates. Je ne le crois pas capable d'une amitié bien solide pour aucune personne de son sexe, ni d'un attachement bien vif ni bien constant pour aucune du vôtre. Cependant il est avec les hommes un compagnon très-

agréable ; & j'ose dire qu'il doit paroître à une femme un amant aussi tendre que sincère. Il aime le plaisir ; mais il ne s'y livre pas avec cette ardeur si naturelle à quelqu'un de son âge. Il peut commettre quelquefois des excès ; mais il semble qu'il y soit plutôt entraîné par la force de l'exemple que par celle de ses passions. Il se livre quelquefois à la paresse, sans que cela vienne d'un goût bien vif pour la dissipation ; comme il est quelquefois fort occupé, sans être pour cela studieux. Enfin, il fait les meilleures choses & les pires avec une égale indifférence. Il aime la dépense, ce n'est pourtant pas qu'il méprise l'argent ; & je l'ai vu à la même heure généreux & près regardant, prompt à former des résolutions, aussi prompt à les rompre. Il a un grand fond de vanité ; mais il a encore plus d'art pour le cacher ; & je crois que je suis le premier qui aye découvert qu'il en eût. Avec tout cela, il a un fort bon sens & une adresse insinuante au-delà de tout ce que j'ai jamais connu. Ses défauts, de même que ses vertus, paroissent attachés à sa constitution ; car il ne fait ni le bien ni le mal par principe. Voilà le sujet sur lequel j'ai à travailler.

Son vieux tuteur (qui est, suivant lui, un aussi bon homme que pouvoit l'être Abraham,) s'est efforcé de lui inspirer toutes ses notions patriarchales, dont quelques-unes ont pris chez lui de

profondes racines ; & il m'en a déjà coûté beaucoup de peine pour arracher les autres : mais je dois débarrasser absolument le terrein de toutes ces herbes nuisibles ; j'appelle ainsi les préjugés de toute espèce ; après quoi je crois que je pourrai y semer toutes les graines que je voudrai.

A son arrivée dans ce collége, il étoit assez revêche ; &, pour dire la vérité, je n'avois pas grande espérance de pouvoir rien faire de lui. A présent même, en dépit de tous mes soins, il retombe de tems en tems dans ses opinions absurdes, & c'est ce qu'il appelle un retour à la *vertu* ; mais c'est ordinairement après une nuit de débauche. Lorsque peut-être la tête lui fait mal le lendemain matin, il proteste qu'il ne veut plus boire, & s'enferme pour trois jours dans sa chambre, où je crois véritablement qu'il dit ses prières. Je laisse ordinairement passer ces accès de pénitence, comme je laisserois passer un accès de fièvre ; après quoi j'applique mes remèdes, par le moyen desquels j'espère l'amener à une parfaite guérison. Sa conscience semble être troublée par une fièvre intermittente ; mais je m'apperçois que les paroxismes en sont moins fréquens, & d'une plus courte durée.

Je ne m'étonne nullement que madame Arnil ait de lui une si haute opinion : les personnes douées d'un extérieur agréable, & qui ne sont pas agitées par de violentes passions, peuvent en

imposer à des yeux plus pénétrans que ne sont les siens. Mais, pour revenir à nos affaires, je pense qu'il est à propos que miss Arnil puisse être persuadée que Falkland l'aime. Vous pouvez bien en jeter quelque idée à la traverse, mais c'est à moi à la lui inculquer. C'est pourquoi je vais joindre à cette lettre une belle petite épître ostensible, que vous pourrez faire voir à votre amie, quand la prudence vous indiquera le moment. Vous devez aussi m'écrire une lettre, que je puisse faire voir à Falkland. Je ferois tort à votre discernement, de m'étendre sur l'utilité de cette démarche : je vous fais sentir seulement que cela me donnera occasion de renouer une conversation, que je ne pourrois pas commencer sans donner quelque soupçon d'un dessein.... Sophie, il faut que je réussisse dans cette affaire, ou bien je suis perdu.

LETTRE XIV.

(Qui étoit incluse dans la précédente.)

VOus me reprochez, ma chère Sophie, ma longue absence de Woodberry. Falkland a été exact à me rendre vos menaces ; mais vous deviez plutôt louer ma sagesse, que me blâmer de ma froideur. Je vous aime, & je respecte miss Arnil ; mais je dois quelque chose à mon propre repos ;

c'eſt pourquoi je trouve prudent de ne pas me livrer à une paſſion ſur laquelle tout eſpoir m'eſt défendu. Les malheureux, à ce qu'on dit, trouvent du ſoulagement dans la compagnie de ceux qui ſont auſſi miſérables qu'eux : ſi cela eſt, j'ai au moins une conſolation; car je trouve que je ne ſuis pas le ſeul infortuné, qui doive ſoupirer en vain. Votre tyrannique amie a un amant, quoique peut-être elle n'en ſoupçonne rien, dont la plus fière de ſon ſexe pourroit ſe faire honneur : mais il n'ornera jamais ſon triomphe. Sans eſpoir de ſuccès, il a juſqu'ici caché ſagement ſon amour; & je ne l'aurois pas même découvert, ſi je ne lui avois fait la confidence du mien. Alors il m'avoua franchement qu'il étoit le compagnon de mes ſouffrances. Sophie, vous voyez que je vous confie un ſecret, que vous ne devez pas laiſſer tranſpirer. Falkland, le pauvre Falkland, (doux & tranquille, comme il vous a toujours paru,) languit en ſecret pour cette.... Je ne voudrois pas ajouter de dures épithètes, cependant je veux la haïr à cauſe de ſon hypocriſie. Oui, Sophie, elle eſt une hypocrite; car, à voir ſa figure, qui eſt-ce qui pourroit la juger froide & inſenſible? Je ne la blâme cependant pas autant que je blâme madame Arnil. Son zèle mal-entendu pour la conſervation des mœurs de Falkland, a expoſé ſon cœur à un danger inévitable. Comment lui eût-il été poſſible de ſe dé-

fendre d'aimer? Et n'eſt-ce pas preſque un miracle qu'il n'ait pas trouvé du retour. Je vous avoue ſincérement que ſi j'avois connu plutôt l'état de ſon cœur, miſs Arnil n'auroit jamais placé mon nom ſur la liſte de ſes eſclaves.

S'il avoit quelque eſpérance de réuſſir, je pourrois l'envier, & peut-être l'en aimer moins; mais je ne ſuis pas capable de m'efforcer de le ſupplanter, ſur-tout quand je conſidère que ſon amour a ſur le mien l'avantage du droit d'aîneſſe. A préſent, il ne nous reſte rien à faire, qu'à tâcher de nous tranquilliſer & de nous conſoler l'un l'autre. Je voudrois pouvoir lui perſuader de ſuivre mon exemple; & en portant ailleurs ſes penſées, d'eſſayer de les détourner de ce qui les occupe trop inutilement: mais c'eſt un fou romaneſque, ainſi je l'abandonne à ſon deſtin. Quant à moi, je ne me donne plus qu'une ſemaine pour me plaindre & gémir en amant maltraité; après quoi je veux briſer toutes mes chaînes, exorciſer le démon de l'amour, l'obliger à me quitter, & à me laiſſer le maître de faire un choix plus heureux. Oh! que j'aurois de joie de pouvoir m'écrier:

La voyez-vous cette fière beauté,
Qui me ravit jadis ma liberté?
Enfin j'ai ſu briſer la chaîne
Où me retenoit l'inhumaine.

Ah, Sophie, joignez vos vœux à ceux de votre

frère, pour que cet heureux moment arrive; & puissiez-vous ne jamais sentir les peines d'un amour mal récompensé.

LETTRE XV.
MISS AUDLEY
A SIR EDOUARD AUDLEY.

Woodberry, 24 Juillet.

CHARMANTE créature! incomparable frère! Oh! combien je vous envie la gloire de votre invention! ce devoit être la mienne. Jamais une aussi bonne idée ne sortit de la tête d'un homme. S'il y eût eu dans votre lettre un mot de plus ou un mot de moins, cela n'eût rien valu. Si vous eussiez traité miss Arnil avec plus de dignité, & que vous eussiez davantage ménagé vos expressions, cela n'eût encore rien valu. Il n'auroit pas fallu non plus y mettre plus de liberté; car je n'aurois pas pu lui montrer votre lettre; mais vous avez mêlé vos ingrédiens avec une précision admirable. Cependant, avec toute votre habileté dans la composition de cette drogue, elle n'eût servi de rien, sans ma dextérité à en faire l'application; car les meilleurs remèdes ne produisent un effet salutaire, qu'autant qu'on saisit le moment où il convient

de les faire prendre aux malades. J'ai pris trois jours pour répondre à votre épître *ostensible*, parce que Dolly pour qui elle étoit écrite, ne l'a vue que ce matin. Je n'avois pas encore déterminé de quelle façon je m'y prendrois pour la lui communiquer. Vous savez que nous étions convenues que je ne lui prononcerois plus le nom de Falkland ; je ne pouvois donc manquer à ma promesse, sans qu'elle en fût, ou qu'elle en parût fâchée ; ce qui pouvoit produire de mauvaises conséquences.

Il falloit aussi que je trouvasse quelque raison apparente de manquer au secret que vous exigez de moi. Le hazard quelquefois nous sert mieux que toute notre application & notre industrie. J'avois laissé tomber, sans aucun dessein, votre lettre ; & Dolly, le plus heureusement du monde, la trouva sur l'escalier, & me la rapporta pliée comme elle étoit. Je n'eus pas plutôt jeté les yeux dessus, que voyant que c'étoit la lettre en question, un mêlange de surprise & de joie se fit sans doute remarquer sur ma physionomie : je la lui repris des mains avec vivacité. Mon embarras ne pouvoit manquer de lui causer des soupçons. Ah ! Sophie, s'écria miss Arnil, vous n'agissez pas avec moi, comme je fais envers vous : je vois que vous avez des secrets que vous me cachez. Vous pensez, repris-je, que cette lèttre me vient d'un amant : en vérité, ma chère, vous vous trompez,

elle eſt de mon frère..... Pourquoi donc cette rougeur, Sophie ?.... Parce que..... dis-je, parce que..... Voyez le deſſus, n'eſt-il pas de la main de mon frère ?.... Parce que.... parce que..... reprit-elle en ſouriant, comment connoîtrois-je l'écriture de ſir Edouard? Je vais vous montrer ſon nom au bas, au-moins les lettres initiales. Je dépliai la lettre : elle remarqua les vers..... Voilà des vers, dit-elle ; ah, petite ruſée ! cela ne vous vient pas de votre frère.... Voyez ſon nom à la fin.... Il peut y avoir d'autres noms que celui de ſir Edouard Audley, qui commencent par un A & un E. Vous n'auriez pas été ſi agitée quand je vous ai rendu cette lettre, ſi elle étoit de lui.... Je lui fis lire la dernière ligne, en cachant tout le reſte. *Les peines d'un amour mal récompenſé*.... Sophie, ce ne peut être de votre frère.... Pourquoi non, Dolly; n'a-t-il pas raiſon de ſe plaindre d'une certaine perſonne?.... Ceci parut la guérir de ſes ſoupçons. Je parierois, dit-elle, qu'il dit bien du mal de moi, & que c'eſt-là ce qui t'empêche de me montrer ſa lettre. Oh ! je t'en prie, dis-moi ce qu'il te mande, car rien ne peut me fâcher de la part d'un tel écervelé. Eh bien, dis-je, ſi vous me promettez de n'être pas fâchée, je vais vous la montrer, quoique mon frère ne me le pardonneroit jamais, s'il le ſavoit. Je la lui remis entre les mains. Elle vit par la

date, qu'elle étoit écrite depuis trois jours, & la manière dont elle l'avoit trouvée, jointe à toute ma conduite, ne lui laissa pas lieu de soupçonner qu'il y eût eu en tout cela le moindre artifice.

Elle lut cette lettre attentivement. Oh! qu'il y auroit eu là, Edouard, de quoi exercer l'habileté d'un peintre. Sa contenance ingénue exprimoit toutes les différentes passions de son ame. Il a raison, dit-elle, grande raison, d'un ton de voix tranquille & sérieux, en lisant le premier paragraphe de votre lettre; cependant je serois toujours bien-aise de voir sir Edouard comme un ami. Je l'observois attentivement: quand elle en fut à ces mots, *les malheureux trouvent du soulagement*, &c. Je la vis soupirer de pitié pour toi, traître! En vérité, j'en suis bien fâchée, dit-elle, ses beaux yeux adoucis encore par la compassion à l'idée de tes prétendues souffrances. Mais nous voici à la pierre de touche: *Votre tyrannique amie a un amant*, &c. Je vis la surprise, la curiosité, l'impatience prendre possession de tous ses traits. Elle sembloit dévorer les lignes avec ses yeux; mais quand le nom de Falkland les frappa, quel éclair je vis briller dans ses yeux! quel éclat sur toute sa physionomie! je ne lui vis jamais un regard si beau. Bon dieu! s'écria-t-elle, seroit-il possible! Elle s'arrêta un instant, puis continua: *Une hypo-*

crite..... Comme ſir Edouard m'appele ! Oh, votre frère ſe trompe bien, Sophie ; vous ſavez bien que je ne ſuis ni froide ni inſenſible..... Elle revint à votre lettre. Pauvre Falkland ! cher Roland ! ſortirent involontairement de ſa bouche..... Sir Edouard blâme ici maman, continua-t-elle ; mais comment pouvoit-elle prévoir que ſes ſoins généreux pour un malheureux orphelin, cauſeroient un jour ſon malheur & celui de ſa trop foible & trop imprudente fille ? Cependant je lui ai plus d'une fois entendu dire qu'il y avoit une fatalité attachée à toutes ſes actions, & que ſes meilleurs deſſeins avoient toujours, dans leur exécution, produit de grands maux..... S'il en arrivoit dans le cas préſent, dis-je, ce ſeroit uniquement ſa faute. Elle ne répondit qu'en ſecouant la tête ; enfin parvenue à la concluſion de votre lettre, elle ſourit, & dit qu'elle vous aimoit pour votre courage, d'avoir pris le parti de ne plus ſonger à elle ; ajoutant qu'elle étoit bien sûre que vous n'auriez pas beaucoup de peine à ſuivre votre réſolution. Je répondis : Mon frère a un cœur fort aiſé à bleſſer ; en même tems il eſt ſi volatil, que je ne ſerois pas ſurpriſe de le voir amoureux d'une autre dans un mois ou deux d'ici. (Je dis cela par manière de préparation à votre attaque ſur Cécile.) Cependant, continuai-je, s'il trouvoit un tendre retour, je ſais qu'il pourroit ſe fixer ; & les plaines de

l'Arcadie ne virent jamais un berger plus tendre ou plus constant que le seroit alors sir Edouard. Etoit-ce là bien faire votre éloge?... J'espère, répliqua miss Arnil, qu'il trouvera bientôt une femme qui, par le retour de son affection, méritera mieux que moi la sienne. Mais laissez-moi vous faire une question, Sophie; avez-vous écrit à votre frère depuis que vous avez reçu cette lettre? Je vis où tendoit cette question, & j'avois ma réponse prête: cependant j'hésitai, comme si je n'en avois pas.... Avez-vous écrit à sir Edouard?.... Oui, je lui ai écrit.... Je crains, Sophie, je crains bien que vous n'ayez trop de confiance dans ce frère: si vous aviez trahi mon secret!... Je me jetai à son cou avec vivacité: Dolly, je ne puis vous tromper; mais vous devez me pardonner: je ne vous laisserai pas aller que vous ne m'ayez promis de me pardonner.... Qu'avez-vous fait, s'écria-t-elle! dites-le-moi promptement. J'ai confié à mon frère, lui dis-je, un secret que j'avois moi-même découvert. Je suis donc perdue, cria-t-elle, en s'éloignant de moi, & se jetant sur une chaise: Falkland sait tout à présent! Cela est bien barbare à vous, Sophie; en aurois-je usé ainsi à votre égard? Mon frère n'en parlera pas, dis-je; je l'en ai bien prié..... Oh! quelle ridicule supposition! pensez-vous que les hommes aient plus de vertu que nous? Ne voyez-vous pas que votre amitié

pour moi vient de l'emporter sur la fidélité que vous deviez à votre frère ? Je parus rester muette à ce reproche, & à la justesse de l'observation ; puis me remettant un peu : Il n'a pas, dis-je, les mêmes raisons pour excuser une indiscrétion, ni les mêmes motifs pour la commettre. J'ai été vaincue par vos importunités ; & si vous n'aviez pas trouvé la lettre de mon frère, & ensuite exigé que je vous la fisse voir, je ne vous aurois jamais prononcé le nom de Falkland. Le même accident ne peut arriver à sir Edouard ; quelle raison auroit-il donc de me trahir ? (Cette foible apologie ne pouvoit pas rester sans réponse.) L'amitié pour Falkland, reprit-elle ; il l'aime, & sera charmé de trouver l'occasion de lui dire une chose qu'il croira lui pouvoir être agréable.... Je restai dans l'étonnement de lui trouver tant de sagacité ; mais voulant toujours excuser ma faute : Je suis extrêmement fâchée, dis-je, d'avoir été si imprudente ; mais je ne sais comment cela se fait, je ne puis jamais rien cacher à mon frère.... Je dis ces mots du ton de quelqu'un qui a honte de sa foiblesse.

A quoi m'avez-vous exposée, s'écria-t-elle, joignant ses mains ! Comment pourrai-je soutenir la vue de Falkland, après un aveu si prématuré & si indiscret ? S'il fût resté dans l'ignorance de ma foiblesse, le tems & mes propres efforts, joints à la persuasion où j'étois de son indifférence, m'au-

roient aidée à me guérir : mais à préſent quelle eſpérance me reſte-t-il ? Si Falkland, encouragé par ce que je ſuis sûre qu'il ſait déjà, oſoit ſe déclarer lui-même, je ſuis perdue ! Sophie, vous ne ſavez pas quelles épines vous avez plantées ici, (en mettant la main ſur ſon cœur...) Ayez pitié de mon repentir, ma chère miſs Amil, & eſpérons que tout ira bien. J'ai été réellement touchée du compte que mon frère m'a rendu de la ſituation du pauvre Falkland. Je penſois que mon frère l'étoit auſſi, & que n'ayant pas d'eſpérance pour lui-même, la connoiſſance de ce ſecret, loin d'exciter ſa jalouſie, lui ſerviroit plutôt de conſolation, en réfléchiſſant que vous n'avez pas donné la préférence à un indigne rival. Allons, ma chère, je vous en conjure, ſéchez vos yeux, car j'y vois couler des larmes. Vous êtes la première femme, je crois, qui ait jamais pleuré de ſe voir adorer par l'homme qu'elle aime. Ce n'eſt pas de cela que je pleure, dit-elle, mais de ſonger combien nous allons être malheureux tous les deux. Si j'avois ſouffert ſeule, mais le pauvre Roland !... Doit être votre mari après tout, Dolly. Elle ſourit à travers ſes larmes, & ſoupira :.. Ah, Sophie, cela eſt impoſſible !... Notre converſation, ſans changer d'objet, comme vous croyez bien, dura juſqu'à ce qu'on nous eût averties d'aller ſouper ; alors la préſence de M. Price

nous empêcha de nous arrêter plus long-tems sur ce sujet.

Tous les habitans de cette maison sont couchés : il n'y a que moi qui passe la nuit, occupée comme une sorcière à son grimoire. Ma chambre joint celle où miss Arnil repose, mais où elle ne repose pas à présent, car je l'entends soupirer. Ces filles si réservées, je l'ai déjà observé, lorsqu'elles aiment, c'est toujours avec excès. Nous autres étourdies, qui avons un grain de coquetterie, nos passions nous tourmentent moins. Un autre soupir ! la potion opère merveilleusement, Edouard ! Voilà qui est très-bien ; mais Falkland ne songe nullement à faire un pas en avant près de nous, qui sommes toutes préparées ici pour le recevoir. J'aurai une très-médiocre opinion de vos talens, si nous ne voyons pas bientôt ces deux amans dans la meilleure intelligence. Si vous pouvez seulement l'amener à faire offre de son cœur, je ne suis pas en peine de la manière dont cette offre sera reçue ; & pour le reste, nous pouvons nous en fier à la sympathie. Mais il est absolument nécessaire de l'attacher à Dolly avant le retour de Cécile. Une fois engagé, il ne pourra plus reculer : la réception favorable qu'il trouvera, doit infailliblement le fixer. Après tout, mettons l'amour à part, il pourra rendre grâce à la destinée, s'il obtient l'une ou

l'autre de ces deux filles. Je suis assurée qu'il n'a pas le moindre soupçon que vous ayez jamais pensé à miss Arnil; rien ne doit donc lui paroître plus naturel que de voir que vous le pressiez, étant déjà si favorisé, de se prévaloir de sa bonne fortune. D'ailleurs l'indifférence que vous avez marquée pour Cécile, ne lui laissera pas concevoir le moindre soupçon; il est donc impossible, quant à présent, que le moindre doute éveille sa jalousie; & une fois la réciprocité de vœux bien établie entre lui & Dolly, (ce qui doit arriver incessamment) il ne pourra plus vous envier un bien à la possession duquel lui-même aura volontairement renoncé. D'un autre côté, Dolly probablement ne sera pas fâchée de voir sa sœur dans la même position qu'elle. Nous sommes toutes des Eves, mon frère, prêtes d'offrir à nos amis le fruit dont nous avons nous-mêmes goûté.

Vous savez que madame Arnil croit ses filles aussi en sûreté auprès de maman qu'auprès d'elle-même; ainsi après son retour de Burnly, nous aurons beaucoup d'occasions de lier de petites parties à la maison, jusqu'au tems marqué pour le voyage des jeunes ladis à Londres, & comme vous comptez quitter l'université à Noël, vous pourrez suivre votre maîtresse pendant tout l'hiver à la ville; car je compte que vous serez assuré de son cœur avant qu'elle quitte Woodberry.

Quelque fatiguée que je ſois d'écrire une ſi longue lettre, je ne veux pas me coucher ſans en faire une petite que vous puiſſiez montrer à Falkland. La difficulté ne ſera pas de trouver les moyens de la lui montrer; mais vous devez employer toute votre habileté pour faire enſorte qu'elle produiſe de bons effets. Vous l'avez ci-incluſe : ainſi adieu.

P. S. Le domeſtique qui vous porte ma lettre reſtera toute la matinée à Oxford, où il accompagne madame Nelſon, qui a mille emplettes à faire : vous pouvez lui dire de repaſſer chez vous; & peut-être aurez-vous le tems de m'apprendre ce qu'aura produit mon billet.

LETTRE XVI.

(*Qui étoit incluſe dans la précédente.*)

IL y a preſque quinze jours que je ne vous ai vu, & vous n'êtes qu'à cinq milles de moi. En vérité, mon frère, cela n'eſt pas honnête, & je commence preſque à croire que vous n'avez point d'amitié pour moi. Vous devriez conſidérer quelle vie ennuyeuſe je mène ici, où je ne vois quaſi perſonne. Quant à la pauvre Dolly, elle eſt devenue ſi mélancolique, qu'elle n'eſt bonne compagnie que pour elle-même; & ſi je ne l'aimois tendrement, je ne pourrois lui

ſacrifier ainſi mon tems. Pauvre petite ! j'en ai une vraie pitié.

Je vous aſſure, Edouard, que je commence à être fort alarmée ſur ſon compte ; car je penſe que le chagrin prend de jour en jour ſur ſa ſanté. Plût à dieu qu'elle n'eût jamais connu un certain homme de nos amis, ou qu'il fût dans un état ſur lequel il n'y eût pas la moindre objection à faire. Mais dans l'état où ſont les choſes, je vous conjure par égard pour la paix de cette famille, & par amitié pour moi, de ne jamais laiſſer rien tranſpirer de ce que j'ai confié à votre diſcrétion. Car ſi cette paſſion devoit avoir des ſuites ſérieuſes (comme ſans doute elle en auroit,) je ſerois certainement ſoupçonnée par madame Arnil d'avoir encouragé l'imprudence de ſa fille ; car je ne ſais juſqu'où la paſſion extrême de Dolly pourroit la conduire, ſi Falkland en avoit connoiſſance, & ſavoit s'en prévaloir.

Sa mère parle de la faire venir à Burnly ; car elle ignore quand elle pourra ſe dégager d'avec ladi V... Je voudrois que cela fût, parce qu'en même tems que ce voyage pourroit la diſtraire, il me feroit quitter une retraite dont je commence à m'ennuyer. Dolly ne paroît pas déſirer de partir : mais j'ai envie de prier maman d'en écrire à madame Arnil : il ſuffira pour la déterminer à rappeler ſa fille, de lui faire connoître ſa mélancolie, qu'elle

ne manquera pas d'attribuer au tèms qu'il y a qu'elle eſt éloignée de ſa famille. Oh! combien miſs Arnil doit envier cette petite folle de Cécile! Sa mère dit qu'elle eſt l'ame & la vie de toute la famille à Burnly, & que ſa gaîté continuelle ſoutient le courage de tous tant qu'ils ſont. Heureuſe enfant! elle ignore juſqu'au nom de ce tyran, qui commet tant de ravages dans le cœur de ſa pauvre ſœur.

Au nom de dieu, Edouard, envoyez-moi quelques livres & quelques nouvelles. Mandez-moi ce qui ſe dit & ce qui ſe fait à Oxford: raſſemblez toutes les anecdotes que vous pourrez, bonnes ou mauvaiſes; empliſſez-en votre valiſe, & venez la vider entre ci & deux jours à Woodberry, ou je ne vous regarde plus comme mon frère, quoiqu'aujourd'hui je me ſouſcrive encore votre affectionnée ſœur S. A.

LETTRE XVII.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Oxford, 25 Juillet.

J'ÉTOIS au lit, quand j'ai reçu votre paquet; & ayant lu la grande & la petite lettre (ce précieux

instrument de nos desseins,) je me suis avisé d'un fort bon expédient, que j'ai mis sur le champ en usage. J'ai sauté hors du lit; & ayant légèrement enlevé le cachet de la petite lettre, j'en ai remis un autre avec autant d'adresse. Ensuite la rendant à David, je lui ai dit de me l'apporter dans un quart d'heure, dans la chambre de M. Falkland. Ne la tenez-vous pas déjà, monsieur, dit David? Pour quelle raison est-ce que je vous l'apporterois donc encore une fois?.... Faites ce que je vous dis, maraut; & ne me faites jamais de questions. Je courus chez Falkland, qui venoit de se lever. Donnez-moi une tasse de café, dis-je, en me jetant dans son fauteuil. Justement comme nous étions à déjeûner, David entra; & avec le plus grand sérieux du monde, & une profonde révérence, me présenta votre lettre. Mais se jugeant lui-même initié à quelque mystère, il ne put s'empêcher de me jeter un clin d'œil, qu'heureusement pour le salut de ses os, Falkland n'apperçut pas.

Ayant lu cette lettre, je la jetai négligemment sur la table. Il me paroît que c'est de l'italien, dit Falkland, en regardant l'écriture à contre sens: de qui cela vous vient-il? (car j'ai d'autres femmes que vous qui m'écrivent, Sophie.)... Si vous en avez quelque curiosité, dis-je, vous pouvez la lire, car le mal est déjà fait, & il n'en sera pas plus

grand pour cela. Il prit la lettre, & pendant qu'il la lisoit, il me fut aisé d'observer sur son visage, que sa vanité n'étoit pas médiocrement satisfaite. Il se leva de sa chaise sans dire mot, & en se promenant, se tourna comme machinalement vers la glace, où ayant jeté un coup d'œil sur sa chère & irrésistible figure : Vous ne sauriez imaginer, me dit il d'un air fort sérieux, combien je suis affecté de ce que votre sœur vous mande sur le compte de la pauvre miss Arnil. Je désirerois, en vérité, comme dit miss Audley, que nous ne nous fussions jamais vus. Cela eût été fort heureux pour elle, dis-je, en remuant mon café; mais il faut espérer que sa mère va la faire aller en Lancashire; &, pour tâcher de guérir sa mélancolie, elle se hâtera de conclure quelque mariage tel quel, comme en usa autrefois pour elle-même la vieille ladi Bidulphe. Oh! que je me moquerois bien de vous, Falkland, si nous allions la voir revenir mariée ! Ah ! s'écria-t-il, comment pouvez-vous railler sur un objet aussi sérieux ! Je ne voudrois pas pour toute chose au monde, voir contraindre l'inclination de miss Arnil; mais je suis sûr que sa maman l'aime trop tendrement, & a d'ailleurs trop d'humanité, pour être capable d'exercer aucune tyrannie envers ses enfans. Je ne voudrois pas me fier à cela, dis-je. Si madame Arnil alloit savoir l'usage que sa fille a déjà fait de son cœur;

& si ma mère tiroit ce secret de Sophie, elle se croiroit obligée en conscience de le lui apprendre: alors les vénérables mères de Burnly, j'entends ladi V.... & madame Darnley, uniroient leurs efforts, pour empêcher ce qu'elles appéleroient *le mal*; & elles ne manqueroient pas de donner leurs sévères avis à madame Arnil, qui naturellement bonne, pourroit bien comme vous dites, ne tyrannifer personne, si elle osoit ne s'en rapporter qu'à elle-même.

N'aurions-nous pas encore à craindre sir Georges Bidulphe, qui avec son arrogance insupportable, viendroit pétrifier toutes ces pauvres femmes? Et ladi Sarah, pinçant la bouche, qui seroit *étonnée* vraiment qu'une jeune personne *alliée*, comme est sa nièce, pût s'oublier au point de consentir.... Arrêtez, sir Edouard, s'écria Falkland; la fortune à la vérité m'a placé au-dessous de miss Arnil, en me privant de l'héritage de mes ancêtres. D'ailleurs, où seroit la différence? Je crois le nom de Falkland au moins aussi respectable que celui d'Arnil, & que celui de Bidulphe, par-dessus le marché... Sans doute, repris-je, je ne vous exprimois pas tout-à-l'heure mes propres sentimens, mais ceux de ladi Sarah, que vous savez qui est la plus orgueilleuse femme d'Angleterre... Maudit soit son orgueil! s'écria-t-il... De

tout mon cœur, dis-je, charmé de le voir si ému...
Je le méprise cet orgueil, dit-il, autant que la fierté de son mari, qui a toujours affecté dès mon enfance, de me traiter comme un pauvre malheureux, qui ne subsistoit que par les bontés de sa sœur. Mais le jour de la vengeance peut arriver pour moi... Je désirerois, lui dis-je, (car je hais cordialement sir Georges), que ses deux nièces voulussent s'enfuir avec deux drôles comme vous & moi. Je pense que ce seroit le chagriner complétement; car je sais qu'il compte les marier chacune à un pair du royaume, uniquement pour le plaisir de dire, ma nièce ladi une telle; quand le titre devroit être ladi Belzébut.

Je vis que Falkland étoit rempli d'indignation. Il fit deux ou trois tours dans la chambre; puis reprenant votre lettre qui étoit restée sur la table, & la lisant une seconde fois; ainsi donc, dit-il, miss Cécile, par sa gaîté, est l'ame de toute la famille à Burnly! Je voudrois qu'elle pût donner un peu de sa vivacité à sa pauvre sœur. Le mot *miss* fut prononcé avec emphase : je m'apperçus combien il étoit piqué en réfléchissant sur l'heureuse indifférence de Cécile. Vous lui avez lancé ce trait-là bien adroitement..... Mais pourquoi donc, sir Edouard, dit-il, n'allez-vous pas voir miss Audley. Je pense qu'elle a grande raison de

ſe plaindre de vous.... Pourquoi, Falkland, répondis-je; en vérité, aller voir ſa ſœur, n'eſt pas un motif aſſez puiſſant pour détourner un homme de remplir des engagemens plus agréables. Si j'avois les mêmes raiſons que vous d'aller à Woodberry, je vous proteſte que je ne donnerois pas lieu à de ſemblables plaintes... Eh bien! ſir Edouard, qui nous empêche d'y aller cette après midi, ne fût-ce que pour aller ſavoir comment ces dames ſe portent?... De tout mon cœur, dis-je en bâillant & m'étendant dans ſon fauteuil... A quelle heure partirons-nous?.... Oh! quand vous voudrez, à cinq heures, je penſe.... Falkland, voulez-vous me prêter ce livre? prenant un recueil de poéſies ſur ſa cheminée; je le quittai en cet inſtant. Vous pouvez, Sophie, vous attendre de voir aujourd'hui Falkland, mais non votre très-humble ſerviteur, comptez-là deſſus. Votre meſſager m'attend; je me hâte de vous faire un paquet d'un fratras de brochures : ſouvenez-vous de me rendre bon compte de la viſite que vous recevrez ce ſoir.

LETTRE XVIII.

MISS AUDLEY A SIR EDOUARD AUDLEY.

Woodberry, 25 Juillet.

EDOUARD, je crois qu'il faut être soi-même amoureux, pour bien entrer dans l'esprit d'une scène d'amour; & s'il y avoit eu ce soir un éclaircissement, je jetterois ma plume de désespoir, plutôt que d'essayer de vous décrire la sublime folie d'un couple d'amans heureux. Mais, je crois que je serai capable de vous bien rendre la scène modérée & passablement forte, qui s'est passée ici aujourd'hui. Ne vous en rapportez pas sur cela au discours de Falkland, mais croyez-en mon récit fidelle.

Il arriva un peu avant six heures: miss Arnil & moi nous étions à travailler dans son cabinet de toilette. M. Price, suivant sa coutume, étoit allé faire un somme. Nous entendîmes Roland sur l'escalier, caressant le petit chien de miss Arnil, qui étoit allé à sa rencontre. Voilà M. Falkland, dis-je. Dolly devint pâle & tira son flacon; ce qui, je crois, l'empêcha de s'évanouir. Le laquais nous l'annonça: il entra. Jamais je ne l'avois trouvé si

beau; l'air conquérant lui fied très-bien. Le vent avoit ôté la poudre de fes cheveux, & rendu plus vives les couleurs de fon teint. La pauvre Dolly fit une grande révérence, fans pouvoir parler. Il me fálua la première; enfuite s'avançant vers elle avec un air que je ne lui avois jamais vu: j'efpère, madame, que vous êtes parfaitement rétablie depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir? *Madame*, étoit une nouvelle expreffion. Elle répondit fur le même ton: Je fuis beaucoup mieux, monfieur; feulement aujourd'hui, j'ai encore eu un peu de mal de tête. Falkland la regardoit attentivement: Dolly ne pouvant foutenir fes regards, baiffa les yeux. Il lui prit des mains fon ouvrage; c'étoit une bourfe qu'elle faifoit pour lui: Voilà qui eft charmant, dit-il, & du meilleur goût! mais, le travail n'augmente-t-il pas le mal de tête? & il la cacha derrière fon dos.

C'eft pour l'amour de vous, lui dis-je, qu'elle eft fi occupée. Pour moi, ma chère, c'eft une raifon de plus pour que j'infifte à vous ôter cet ouvrage; du moins vous n'y travaillerez pas tant que je ferai ici. Mifs Arnil rougit exceffivement, mais elle lui laiffa mettre fon ouvrage dans une petite boîte qui étoit fur la fenêtre. Il le fit avec cet air d'autorité que prend un homme, même dans les moindres bagatelles, quand il fait qu'il

en a le pouvoir. Dolly resta fort embarrassée de sa contenance, n'ayant plus rien pour détourner son attention de Falkland. Il lui dit qu'il prendroit volontiers une tasse de thé, & elle courut à la sonnette avec une promptitude qui faisoit voir l'envie qu'elle avoit de prévenir ses moindres désirs. Je demandai de vos nouvelles : C'est un joli étourdi, répondit-il. Je lui avois proposé de venir ici ce soir, il me l'avoit promis; & à l'heure dont nous étions convenus, il n'y a pas eu moyen de le trouver. Sans doute, quelqu'autre engagement lui aura fait oublier celui-là.

On nous apporta du thé, ce qui devenant une occupation pour miss Arnil, la délivra un peu de l'embarras de sa situation. Mais quelle différence de notre entretien d'aujourd'hui à ceux que nous avions eus dans de semblables petites parties! Rien de vif, rien d'amusant, rien d'instructif ne fut dit de part ni d'autre. Enfin aucun des deux ne dit un mot de sens commun. Une contrainte visible enchaînoit leurs langues; & quiconque ne les eût pas connus, n'auroit jamais pu soupçonner à Falkland toute la vivacité que vous lui connoissez, ni à Dolly tout le bon esprit qu'elle a. Cependant je pus m'appercevoir de toute l'attention que Falkland mettoit dans sa conduite. (Les hommes sont des créatures si rusées!) Il avoit grand soin

de chercher à paroître aimable dans toutes les attitudes qu'il prenoit ; & quand leurs yeux se rencontroient, il avoit l'impudence de rougir : oui, *l'impudence ;* car ce n'étoit pas la modestie ; au lieu que le doux vermillon qui coloroit aussitôt les joues de miss Arnil y étoit répandu par l'innocente main de la pudeur. Il demanda s'il y avoit espérance du prochain retour de madame Arnil ? Non, répliqua Dolly, elle ne peut pas encore quitter la pauvre ladi V... maman est trop sensible à une situation si fâcheuse. Votre sœur doit bien s'ennuyer, dit le malin serpent, faisant semblant d'ignorer ce que vous lui aviez dit à ce sujet. Je l'aurois imaginé aussi, dit Dolly ; mais maman m'assure qu'il n'y a que la vivacité & la gaîté continuelle de Cécile, qui les soutienne tous. C'étoit faire une réponse très-heureuse : Falkland se tut un moment ; ensuite avec une expression dans ses regards, qui signifioit en bon anglois : *Je sais que vous m'aimez, & je suis extrêmement tenté de vous aimer aussi*, il répondit, Quelques personnes sont heureuses par leur indifférence ; je voudrois avoir un cœur comme celui de Cécile. Une espèce de demi soupir ajouta beaucoup d'énergie à cette phrase : venoit-il de réflexion sur l'indifférence de Cécile, ou de compassion pour sa sœur ? c'est ce que je ne puis décider.

La confusion de Dolly étoit trop grande, pour qu'elle pût la cacher. Elle pencha sa tête sur une de ses mains, ayant son beau bras appuyé sur la table à thé, les yeux à demi fermés; & il me parut que Falkland la regardoit avec un air mêlé de tendresse, de reconnoissance & de pitié. Ceci me parut une heureuse crise, qui auroit pu produire un bon effet, si ce n'eût été la présence d'un tiers. Je me levai de ma chaise: Où allez-vous donc, s'écria miss Arnil, sortant subitement de sa rêverie?... Chercher un peu de fil pour achever mon ouvrage; (car j'avois fait semblant de travailler pendant qu'on prenoit le thé.) Je vous prie, ma chère, ne travaillez pas davantage; allons faire un tour dans le jardin... A la bonne heure, je vais donc chercher mon chapeau, répliquai-je. Elle parut embarrassée, comme ayant peur de rester seule avec Falkland; puis se levant: Je vais aussi chercher le mien, dit-elle; & nous sortîmes ensemble de la chambre.

Quelle est votre opinion, me dit-elle, en me prenant sous le bras, comme nous entrions dans mon cabinet de toilette? Votre frère vous a-t-il été fidelle ou non? Je ne sais, répondis-je; mais de quoi je suis sûre, c'est que Falkland vous a marqué ce soir plus d'amour qu'il n'avoit fait jusqu'à présent. Je le pense aussi, dit-elle.... Oh!

Sophie, où tout cela doit-il aboutir?... A votre bonheur mutuel, ma chère, à ce que j'efpère.... Oh! non, de quelque côté que je porte les yeux, je n'apperçois point de bonheur pour moi. Sophie, je vous conjure de ne me jamais quitter, quand Falkland vient nous rendre vifite; car, je vous le répète, je n'ai de sûreté que dans fon filence. Je fouhaiterois que maman revînt, ou me fît partir pour Burnly. Il vaudroit mieux pour moi être dans mon tombeau, que de troubler la paix & renverfer les efpérances de toute ma famille.

Lorfque nous rentrâmes dans la pièce où nous avions laiffé Falkland, nous trouvâmes avec lui M. Price. Ils étoient occupés à traiter quelque fujet de littérature, fur lequel le pupile paroiffoit répondre d'une manière très-fatisfaifante pour fon tuteur, qui nous fuivit à la promenade; ainfi il ne fe paffa plus rien d'intéreffant le refte de la foirée: feulement j'obfervai que Falkland, en prenant congé de mifs Arnil, la regarda... je ne fais comment; mais différemment de ce qu'il avoit coutume. Le vieux Price s'étendit fur fes louanges, tant que dura le foupé; & Dolly en parut fi contente, que je crus deux ou trois fois qu'elle alloit embraffer le bon homme.... Edouard, fi cette affaire devoit avoir des fuites funeftes, je ne me pardonnerois jamais le rôle que j'y ai joué;

car, après votre bonheur, je désire sincérement celui de la pauvre miss Arnil. Cependant, au pis aller, je ne vois pas quel grand mal il en peut résulter, hors un peu de fracas dans sa famille; & s'ils étoient obstinés au point de ne vouloir jamais lui pardonner, elle a par elle-même une fortune suffisante pour vivre heureuse avec l'homme qu'elle aime.

Quant à Cécile, si vous pouvez gagner son affection, (ce que ma prévention pour vous me fait juger probable) je crois qu'il ne vous sera pas difficile d'obtenir sa main. Elle aime la joie, & peut bien être un peu lasse de la contrainte; mais ce dont je suis sûre, c'est que comme elle a plus de courage & d'esprit que sa sœur, elle ne se laissera jamais marier à un homme qu'elle n'aimeroit pas. Je me rappele que nous parlions un jour, elle, sa sœur & moi, de la malheureuse histoire de madame Arnil. Cécile blâma sa grand'mère Bidulphe de ses scrupules touchant M. Falkland, le père de votre ami; & elle alla jusqu'à dire qu'elle trouvoit que sa mère avoit fait un trop grand sacrifice à son devoir, en abandonnant si aisément l'homme qu'elle aimoit..... Voilà qui est pour vous, Edouard; un étourdi comme mon cher frère, ne lui fera peut-être pas tant de peur qu'à sa sœur. D'ailleurs, je pense réellement que votre naissance,

naissance, votre, état vous permettent la recherche d'une fille comme elle : ainsi, abstraction faite du dérangement de votre fortune, je suis bien éloignée de regarder notre alliance comme une injure à cette famille, pas même aux insolens regards de sir Georges Bidulphe, ni au nez pincé de Sarah. J'ai laissé Dolly occupée à lire les gazettes au vieux Price, dont les yeux commencent à lui manquer; & je suis montée ici pour vous écrire. Je vous dépêcherai demain de bon matin, mon courrier extraordinaire, c'est ainsi que j'appelle Jarry. Vous pourrez m'écrire quelques lignes par lui pour m'informer comment bat le pouls de Falkland, si vous l'avez vu depuis sa visitè ici.

J'avois presque oublié de vous dire qu'après le départ de Falkland, je trouvai encore une demi-heure pour causer avec Dolly, qui ne me défend plus à présent de lui en parler. Les circonstances sont changées; nous n'avons plus à craindre son indifférence. Le cœur de la pauvre enfant est encore plus malade qu'il ne l'étoit; & elle en donne pour raison, *qu'elle est désolée de songer que Falkland est aussi à plaindre qu'elle-même.* Je veux mourir, si j'en crois rien. Le plaisir de trouver du retour, fait plus que contrebalancer ses craintes des conséquences. Ce que je crois, c'est qu'en ce moment elle ne peut pas savoir elle-même, si elle est bien aise ou fâchée.

LETTRE XIX.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Oxford, 26 Juillet.

QUELQUES lignes, comme vous dites, Sophie, & rien de plus. Falkland soupa avec moi hier au soir; & après m'avoir grondé sur mon manque de parole, dont je m'excusai à ma manière, il me dit ce qui s'étoit passé dans l'entrevue d'hier, précisément comme vous me l'avez raconté : seulement avec quelques légères additions suggérées, je pense par sa vanité; car il dit que miss Arnil étoit si pâle & si languissante, qu'il en fut excessivement touché, & qu'il seroit capable de se *tuer* lui-même, en songeant qu'il en est cause. Fat! dis-je en moi même, quel dommage que tu puisses te vanter d'une pareille conquête! Il ajouta que la chose étoit à présent si claire, qu'un homme devoit être absolument aveugle pour ne pas s'en appercevoir; & que Dolly devoit le croire bien stupide ou bien ingrat, s'il ne paroissoit pas du moins sensible à l'honneur qu'elle lui faisoit... Cela est vrai, Falkland, indubitablement. Les loix de l'humanité aussi bien que celles de la politesse, exi-

gent cela de vous.... Car, dit-il, quoique rien dans le monde ne soit plus éloigné de mes pensées, que de tirer avantage de sa tendresse, je puis lui marquer beaucoup d'estime & d'amitié, sans prétendre aller plus loin.... Assurément, dis-je, je suppose même que vous y mêlassiez un peu d'amour *platonique*, il n'y auroit pas de mal à cela non plus : deux Séraphins peuvent s'amuser ainsi l'un l'autre ; & miss Arnil me paroît d'une tournure à goûter beaucoup mieux de célestes ardeurs, qu'une passion vulgaire. (Je dis ceci avec une contenance & un ton de voix si graves, qu'il ne s'apperçut pas que je raillois.) Je suis fort de votre avis, répliqua-t-il ; & si je croyois que cela pût contribuer à son bonheur, je lui rendrois mes adorations platoniques de toute mon ame ; car je n'ai absolument point de dessein sur sa personne, quoique je la trouve fort belle : mais Cécile a pris la première possession de mon cœur. Oh bien ! dis-je, il faut pourtant que vous preniez pitié de sa pauvre sœur : faites lui des déclarations en vers, car on ne parle sérieusement qu'en prose ; & si elle vous accorde un jour la permission de baiser le bout de son petit doigt, (quoique je croie que cela même passe les limites du platonisme,) vous devez paroître extasié de cette faveur, & en parler comme du dernier but de vos désirs. Cela la flattera, vous divertira sans qu'il en arrive au-

aucun mal. Il parut charmé de cette idée, & nous achevâmes le repas, en buvant à la santé de miss Arnil. A vous dire vrai, Falkland est trop rusé, pour que j'aie pu jusqu'à présent découvrir le fond de son cœur. J'ignore s'il adopte mon idée uniquement pour sauver sa réputation auprès de moi, ou s'il sera capable d'oublier Cécile, & de s'attacher sérieusement à miss Arnil. Quoi qu'il en soit, le succès est également indubitable; car je n'ai jamais connu un couple d'amans séraphiques, qui n'ayent fini par amener les choses à une conclusion fort terrestre, quels qu'eussent été leurs projets au commencement de leur passion.

Je pense donc qu'il ne s'agit plus que de trouver le moyen que Falkland puisse exprimer à miss Arnil, sans témoins, son *amitié désintéressée* & sa *haute estime*. Je désirerois que le vénérable Price pût faire un somme le reste de l'été; car il barre trop souvent notre chemin. Cependant il dîne quelquefois dehors; vous pourriez m'en avertir; j'engagerois Falkland à vous aller voir ces jours-là. Comptez que je ne le laisserai pas manquer de coups d'éperon; je saurai tirer parti de sa vanité. Vous savez, Sophie, qu'il faut aussi que vous veniez voir de tems en tems votre maman; & pourquoi ne choisiriez-vous pas ces jours-là aussi-bien que d'autres? Vous l'avez absolument promis à votre maman; elle seroit fâchée si vous

lui manquiez. Quant à moi, j'ai tant d'engagemens de toute espèce, que je ne serai jamais en peine de m'excuser pour ne pas accompagner Falkland, quand il me le demanderoit. Ne pourrois-je pas aussi lui dire, qu'ayant moi-même quelque penchant pour miss Arnil, je n'aurois point du tout de plaisir à être l'humble spectateur de son triomphe? Il me semble qu'il n'y auroit point d'inconvénient à cela. Cependant j'emploierai cette défaite ou quelqu'autre, suivant que l'occasion me l'indiquera.

Depuis la date de cette lettre, on en trouve encore quantité d'autres entre miss Audley & son frère, par lesquelles il paroît que Falkland gagnoit de jour en jour plus d'ascendant sur le cœur de miss Arnil. S'il n'adopta pas tout-à-fait le systême platonique, du moins ne fit-il point de déclaration d'une autre nature. Miss Audley rend toujours à son frère un compte détaillé de ce qui se disoit dans chaque visite, dont quelques-unes se passoient en l'absence de M. Price, quoique sans la participation de miss Arnil; & quand miss Audley trouvoit le moyen de s'éloigner pour quelques instans, son amie lui rendoit la substance de ses conversations avec Falkland. Sir Edouard Audley, d'autre part, marque à sa sœur toutes les découvertes qu'il tâche de faire daus *l'examen*

du cœur de Falkland. Il lui mande que ce cœur lui paroît toujours dévoué à Cécile.

On remarque dans le cours de toute cette correspondance, un art merveilleux, pratiqué par cette sœur & ce frère intrigans, pour pervertir deux jeunes gens, sur l'esprit desquels chacun d'eux a beaucoup d'influence. Sir Audley paroît avoir réussi dans son projet, du moins en partie. Miss Audley & son frère se voient rarement : elle lui en donne cette raison dans une de ses lettres, « Il ne me sera pas possible d'aller vous » voir, puisque maman n'est pas à présent chez » elle : je n'aurai point de prétexte d'aller à » Oxford, &c. »

Comme la suite des lettres dont on vient de rendre un compte abrégé, eût trop grossi cette collection, l'Editeur les a omises. Il y en a aussi quelques-unes de madame Arnil, parmi lesquelles il a choisi celle qu'il va mettre sous les yeux du lecteur, parce qu'elle reprend le fil de la narration.



LETTRE XX.

MADAME ARNIL A MISS ARNIL.

Burnly, 3 Septembre.

JE croyois embrasser aujourd'hui ma chère Dolly ; & je suis très-fâchée de l'inconvénient qui m'en empêche, & qui me retiendra ici huit ou dix jours de plus que je n'avois compté.

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre, que les médecins de lady V.... lui avoient ordonné les eaux de Bath. Pauvre femme ! elle a non seulement perdu tout appétit, mais de plus, elle se plaint d'une douleur si continuelle & si violente à l'estomac, que si les eaux ne la soulagent pas, nous en craignons les plus fâcheuses suites. Le jour que son voyage fut résolu & fixé au premier de septembre, je reçus une lettre de lady Sarah, dans laquelle elle m'informe qu'elle va partir pour aller passer deux mois à Bath : Sir Georges l'y viendra prendre pour retourner ensemble à Londres, où elle *espère*, dit-elle, arriver avant les fêtes de Noel. Elle se plaint de sa santé ; mais la vérité, à ce que je crois, est qu'elle s'ennuyoit au château de Sydney ; car elle a de l'aversion pour la cam-

pagne. Il vint malheureusement une idée dans la tête de lady V.... Cette idée en a produit une autre dans celle de lady Sarah, qui m'a extrêmement vexée. Elle m'a priée d'écrire à ma belle-sœur, & de lui demander de vouloir bien louer une maison à Bath pour lady V.... & sa famille; car madame & miss Darnley allant avec elle, il leur seroit agréable de pouvoir loger ensemble, & de trouver une maison prête à leur arrivée.

J'ai donc écrit, comme elle le souhaitoit, à lady Sarah, qui m'a favorisée d'une prompte réponse, dans laquelle elle me dit qu'elle a retenu une maison pour lady V.... & me prie en même-tems de laisser aller miss Cécile à Bath avec ces dames; parce qu'elle est absolument seule, & qu'elle seroit enchantée d'avoir la compagnie de sa nièce. Femme indiscrète! elle ne s'embarrasse du repos de personne, excepté du sien. Ne vous aura-t-elle pas chez elle toutes deux l'hiver prochain? & ce tems ne pourra-t-il pas amener des évènemens qui m'éloigneront nécessairement de mes enfans? Pourquoi donc faut-il me priver de l'agréable compagnie de ma Cécile, avant le tems dont nous étions convenues? Pourquoi vous prive-t-elle du plaisir de revoir votre sœur, après une si longue absence? Car elle ajoute dans sa lettre: « J'emmènerai directement Cécile avec

» moi à Londres; & ſir Geórges, vers le tems » de notre départ, ira chercher miſs Arnil en » Oxford-shire. »

Vous ne ſauriez imaginer, ma chère, combien cette demande faite à contre-tems, m'a fâchée; parce que je ne vois pas comment je pourrois m'y prendre pour la refuſer. Vous connoiſſez le caractère capricieux de lady Sarah, & tout l'aſcendant qu'elle a ſur l'eſprit de votre oncle. Je ſais que mon refus les fâcheroit également tous deux, & peut-être cela vous priveroit-il de paſſer l'hiver prochain à Londres avec ſir Georges, puiſque mon frère ne prend d'autre règle pour toutes ſes actions, que le bon plaiſir de ſa femme.

Lady V.... qui croit que ce voyage doit faire grand plaiſir à Cécile, me conjure de la laiſſer aller avec elle. Sa ſœur & ſa nièce ne ceſſent non plus de m'en preſſer; mais ma petite paroît ſouhaiter de retourner auprès de vous. Cependant je n'ai rien à oppoſer aux vives inſtances de lady Sarah. La compagnie avec laquelle ma fille part, eſt encore un preſſant motif à m'alléguer, pour me déterminer; de façon qu'on a déja obtenu malgré moi mon conſentement.

La maiſon que lady Sarah a retenue, ne peut être prête cette ſemaine, ce qui a retardé le voyage de lady V.... & conſéquemment mon retour à Woodberry. Car je veux paſſer encore ce

peu de jours avec ma Cécile. Elle vous embrasse, mon amour, de tout son cœur. Dites à mon Roland, que je suis enchantée du compte que me rend M. Price, du progrès qu'il fait dans ses études. Il partage également mon cœur avec vous & votre sœur. M. Price se loue aussi beaucoup de vous. Je n'ai pas de peine à croire que vous avez en tout bien rempli ma place, & soutenu le rôle d'une maîtresse de maison. Assurez miss Audley, que je suis très-sensible à la complaisance qu'elle a eue de prolonger son séjour à Woodberry : je ferai aussi mes remercîmens à ladi Audley, de vous avoir laissé jouir d'une si agréable compagnie. Adieu, ma très-chère enfant : je ne vous écrirai plus, parce que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir, & de retourner dans ma paisible retraite.



LETTRE XXI.

MISS AUDLEY A SIR EDOUARD AUDLEY.

Woodberry, 6 Septembre.

Miss Audley ayant dans le commencement de sa lettre, donné à son frère la substance de la lettre ci-dessus, continue ainsi :

QUE pouvons-nous faire à-présent, Edouard? Cela n'est-il pas odieux, que cette petite anguille nous ait ainsi passé à travers les doigts! Elle va être entourée de tous les muguets de Bath; & la petite folle sera comblée d'en être admirée. Si elle eût reçu ses premières impressions *ici*, je ne serois pas à beaucoup près si alarmée; car la constance en amour, qui fait qu'on s'attache irrévocablement à son premier choix, est regardée comme une vertu principale; & tenue en grande vénération par les jeunes filles élevées à la campagne; & vous ne sauriez concevoir de quel avantage il est pour un homme, d'avoir causé une *première* impression dans une solitude. Il conservera long-tems la supériorité qu'il parut *alors* avoir sur tout le genre humain; & les mêmes vœux qui auroient peut-être été rejetés avec mépris dans une

assemblée brillante, auroient probablement été reçu avec transport dans quelque sombre allée d'un bosquet.

Cet accident imprévu m'a tellement découragée, qu'il ne me vient à l'esprit aucune idée consolante. Je voudrois que la mince figure & le mince esprit de lady Sarah, eussent été détenus pour quelques mois au château de Sydney. Que pouvons-nous faire, Edouard? je le répète encore une fois.

LETTRE XXII.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Oxford, 6 Septembre.

JE vais vous le dire, Sophie, ce qu'il y a à faire. Je prends demain matin la poste, pour me rendre à Bath : gagnant ainsi de l'avance sur les tortues de Burnly, je serai tout prêt à recevoir ma petite divinité; & j'aurai soin d'écarter tous les sots qui oseroient s'en approcher. Je danserai, je chanterai avec elle : je ferai des vers pour elle; & je casserai la tête au premier homme qui s'avisera de la regarder. Mon accès auprès d'elle sera facile, puisque sir Georges n'y est pas. Je vais

gagner tous les domeſtiques, faire l'amour au ſinge de lady Sarah, & lui jurer à elle-même, qu'elle eſt la femme de qualité *la mieux élevée* de l'Europe; & ſi les vénérables de Lancashire viennent nous gêner par leurs obſervations critiques, leurs *ſi* & leurs *mais*, il faudra bien auſſi que je tâche de leur gagner le cœur. Je ferai de la morale avec ladi V... des remarques ſur l'économie avec madame Darnley, & de la médiſance avec miſs Darnley : ne m'avez-vous pas dit qu'elle eſt déjà d'un certain âge? En vérité, ma ſœur, je regarde ce voyage à Bath comme la choſe la plus heureuſe qui pût nous arriver; je veux être inceſſamment leur idole à tous; & vous pourriez fort bien apprendre avant la fin de novembre, qu'on m'auroit vu avec Cécile dans un carroſſe à ſix chevaux.... Voilà qui eſt bien, dites-vous; mais quel prétexte avez-vous pour faire ce voyage? Que va dire Falkland d'une telle fugue?... Bon, Sophie, n'avez-vous pas entendu dire que notre oncle Horvel dans la principauté de Galles, qui étoit mourant depuis dix ans, ſe meurt à préſent tout de bon; & qu'oubliant toutes ſes anciennes animoſités, il eſt prêt à faire en ma faveur ſon dernier teſtament, & m'envoie chercher comme ſon héritier, ne voulant s'en remettre qu'à moi du ſoin de lui fermer les yeux?... Vous n'avez pas entendu dire un mot de tout cela? Ecoutez, Sophie, un mot à l'oreille;

Ni moi non plus. Je voudrois que cela fût. Mais enfin, la chose doit être justement comme je vous l'ai dite; & dans dix minutes j'aurai dans ma poche une lettre du maître d'hôtel de mon oncle, qui me presse de partir. De la maison de mon oncle jusqu'à Bath, le chemin n'est pas bien considérable; & le vieux gentilhomme se trouvant un peu mieux, l'esprit tranquillisé par l'ordre prudent qu'il a mis à ses affaires, qu'y a-t-il de plus naturel que moi, pauvre jeune homme, fatigué des soins extraordinaires que j'aurai pris du malade, j'aille pour tâcher de me dissiper, faire un tour aux eaux de Bath? car voilà comme cette histoire doit être débitée... Oui, mais Cécile écrira à ses parens ici, que vous êtes à Bath, & que vous lui faites la cour. Elle l'écrira à sa sœur Dolly, Dolly le dira à Falkland; & alors... Je vous prie, arrêtez, Sophie, ne soyez pas si prompte à tirer des conclusions. Rien de ce que vous craignez n'arrivera. Cécile est la bonté même, & je n'aurai qu'à lui dire en lui serrant doucement la main: (à un bal, je suppose), ma chère miss, lorsque vous écrirez en Oxford-shire, si par hasard vous me faisiez l'honneur de songer à moi, je vous supplie de ne point faire mention de mon séjour ici; car si cela venoit aux oreilles de ma mère, elle en feroit mécontente, parce qu'elle me croit toujours auprès de mon oncle, quoiqu'il m'ait permis de m'en

retourner. Vous savez, chère miss, que les personnes d'un certain âge n'ont pas beaucoup d'indulgence pour les amusemens de la jeunesse. Je suis bien trompé, si elle ne me garde fidellement le secret. La lettre de Burnly n'a été reçue qu'aujourd'hui, à ce que vous dites, après le départ de Falkland. Il n'en aura donc connoissance qu'à sa première visite, probablement dans trois ou quatre jours; & il faudroit que le diable s'en mêlât, pour qu'il pût soupçonner que j'en avois connoissance avant lui. Je prétends ce soir, (car je ne l'ai pas vu de la journée), lui faire voir la lettre du maître d'hôtel de mon oncle qui, hélas! n'est pas en état d'écrire lui-même, & lui dire que je laisse à ma mère le soin de vous informer de mon départ précipité, n'ayant pas une minute de tems pour vous écrire une seule ligne. Ainsi, ma petite, reprenez vos esprits; car je vous assure que notre vaisseau a le vent en pouppe.

Voilà, je pense, assez de rodomontade pour servir de réponse à votre question plaintive, *Que pourrons-nous faire, Edouard?* Mais parlons sérieusement. Nous avons considéré, vous & moi, cette circonstance du voyage de Cécile à Bath, sous des jours bien différens. Si Falkland eût eu assez d'amour ou de courage; (car je ne sais lequel des deux lui manque), pour amener les choses à une conclusion avec miss Arnil, le retour de Cé-

cile à Woodberry eût été alors une chose désirable ; & j'aurois pu, conformément à vos idées, me hasarder de lui offrir mon encens dans quelque *sombre allée*, sans craindre de voir traverser mes vœux par aucun rival. Mais, dans l'incertitude de tous les projets de Falkland, qui ne paroît pas fort disposé à bien profiter de ses avantages auprès de miss Arnil, le retour de Cécile, à laquelle je sais qu'il est toujours attaché, eût été une chose fort à craindre ; & quoiqu'il n'ait pour lui-même aucune espérance, il auroit certainement barré toutes mes prétentions. Au contraire, ne pouvant à présent se flatter de la revoir, puisqu'elle doit aller de Bath directement à Londres, je pense que suivant les règles de la prudence, il sera assez sage, pour ne pas vouloir abandonner la substance pour l'ombre, & que profitant des heureuses dispositions de miss Arnil, il saisira la première occasion favorable de lui offrir ses vœux. Une fois déterminé & fixé, il n'est plus à craindre, & rien ne m'empêchera de suivre mes vues sur Cécile. Je passerai tout l'hiver prochain à Londres : autre avantage dont il ne jouira pas, selon les apparences. Je vais cultiver avec soin la connoissance de ladi Sarah, afin d'être reçu chez elle à la ville, pendant que le pauvre Falkland sera peut-être trop heureux d'employer mon crédit auprès de sa maîtresse ; car je ne suppose pas que la petite poltrone prenne

prenne tout d'un coup le parti de s'enfuir avec lui. Vous voyez que par-là je me rendrai nécessaire à Dolly : ce qui doit l'engager à soutenir mes intérêts auprès de sa sœur. Ainsi, quoique les choses aient pris, à bien des égards, un tour différent de celui que nous attendions, notre principal but n'en est point dérangé. Ce qui me reste à souhaiter, c'est que par votre moyen, Falkland puisse hâter les progrès de son amour : c'est un thermomètre que je recommande à vos soins, ne manquez pas de m'instruire de toutes ses variations.

P. S. Notre maman est dans le secret, & elle vous informera *convenablement* de mon départ pour la province de Galles.

LETTRE XXIII.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Bath, 20 Septembre.

JUSQU'A présent, chaque chose est arrivée précisément comme je l'avois prévu. Où croyez-vous, Sophie, que je sois logé? Sous le même toit avec ma Cécile; car tout en arrivant, j'ai eu soin de retenir un logement dans la même maison qu'occupe ladi Sarah, qui raffolle déjà exactement

de moi. Que pensez-vous de cela, Sophie? Quant à moi, je ne changerois pas ma dissimulation contre une fortune de cinq mille livres sterling de revenu, & cette préférence est fondée; car je pourrois dissiper l'une en peu d'années, & l'autre est un trésor inépuisable.

Ladi Sarah, à qui je me hâtai d'aller faire ma cour, me dit comme une nouvelle, (vous savez que j'arrivois de ce prétendu voyage), qu'elle attendoit sa nièce dans un jour ou deux. Cela est bien honnête à votre excellence, dis-je, de prendre chez vous cette pauvre enfant; car, à dire la vérité, madame Arnil, avec tout le mérite qu'elle peut avoir, n'est pas tout-à-fait le modèle qu'on voudroit choisir pour former de jeunes personnes qui probablement tiendront un rang considérable dans le monde. Vous l'avez dit, sir Edouard, l'éducation de ces deux enfans ne sauroit être que bien rustique.... Oh! madame, elles seroient totalement perdues, si vous n'aviez songé à les avoir auprès de vous; car personne n'ignore qu'il n'y a point de femme de qualité en Angleterre qui possède à un si haut degré que vous la science de la bonne éducation.... Oh! monsieur, vous me flattez beaucoup. Puis avec un air aussi doux que sa petite figure rechignée pût le lui laisser prendre: A vous dire vrai, je crois que je dois m'y entendre un peu mieux que la pauvre madame Arnil...

Comment passez-vous le tems, ladi Sarah ? Y a-t-il bonne compagnie ici à présent ?... Mon dieu ! je ne sais : je ne fais que d'arriver moi-même ; mais je m'imagine qu'il n'y a encore ici presque personne qu'on puisse voir.... Si votre excellence daigne m'employer, je la supplie de croire que je suis entièrement à ses ordres. Nous allâmes nous promener : elle se prit de passion pour un cabaret de porcelaine du Japon, qui étoit sur la fenêtre d'une boutique près de laquelle nous passâmes. Mais l'ayant marchandé, & le trouvant trop cher, elle s'en revint sans l'acheter. J'eus soin de le faire porter à l'instant chez elle, & j'en reçus une invitation d'aller prendre du thé dedans dès le même soir.

Lorsque la famille de Burnly arriva, m'étant déjà si bien établi auprès de ladi Sarah, je résolus de ne pas perdre un pouce de terrein par l'arrivée de Cécile ; au contraire, je me suis rendu nécessaire à toutes ces femmes. Je vais à l'église avec ladi V.... & faire des emplettes avec madame Darnley, qui ne s'en rapporte pas pour cela à ses domestiques. Je vais chez la marchande de modes commander des parures pour ladi Sarah & pour sa nièce. Enfin elles s'accordent toutes à dire que je suis un jeune homme fort doux & fort aimable ; & si ma fortune étoit considérable, ladi Sarah ne seroit pas éloignée de songer à moi pour une de

ses nièces. Voilà ce qu'elle a dit à madame Darnley, qui l'a redit à sa femme de chambre, laquelle l'a redit à David qui dit tout à son maître. Vous voyez que toutes ces femmes servent non-seulement à la décoration de la scène, mais encore forment un chœur qui peut contribuer au succès de ma pièce, quoiqu'aucune d'entr'elles n'y joue un rôle intéressant. Le principal personnage, l'héroïne de la pièce est Cécile; & il ne m'a pas encore été possible de la tirer de ce groupe de figures surnuméraires. Elle est vive comme l'éclair, il n'est pas plus aisé de la définir que de l'arrêter; & quand il me faudroit mourir en cet instant, ou décider si je lui plais ou non, je ne saurois qu'en dire; mais j'aime mieux croire que je ne lui déplais pas. J'ai déjà cherché plusieurs fois à m'expliquer, & elle m'écoute toujours avec gaieté. Je lui fais ma cour jusques sous les yeux de ladi Sarah qui, par cette raison-là même, regardant le tout comme une plaisanterie, ne me décourage pas. Mais si je prends le ton sérieux de tems en tems, comme il m'arrive dès que je puis tenir Cécile dans un coin, la petite tigresse appelle toujours miss Darnley à son secours; & alors je me trouve si à mon aise, que je crois que je sentirois moins les piqûres d'un essaim de mouches à miel, que celle de la langue de ces deux filles. Après tout, Sophie, je ne suis encore qu'à l'ouverture de la camp-

pagne ; j'espère bien retourner vers vous, couronné de lauriers ; & alors je pense qu'en y joignant les myrthes de Falkland, nous pourrons former une jolie guirlande.

LETTRE XXIV.

MISS AUDLEY A SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 25 Septembre.

VOus êtes en vérité trop paresseux, mon frère, de ne m'avoir pas donné plutôt signe de vie, puisque vous savez bien que connoissant, comme je fais, l'irrégularité de vos mouvemens, je ne me serois pas hasardée à vous écrire avant de savoir précisément où vous adresser ma lettre. En relisant ce que vous me mandez, & en le comparant avec ce qui se passe sous mes yeux, je suis obligée de convenir que si les femmes ont l'imagination plus vive que les hommes, ceux-ci ont le jugement plus profond, & s'entendent mieux à tirer des conséquences ; car nos affaires ici commencent à prendre la route que vous aviez prédite & prévue. Falkland semble être piqué du voyage de Cécile à Bath, au moment où il s'attendoit de la voir revenir ici avec sa mère ; & pour se venger

de ce mépris d'une paſſion qu'elle ignore, & qu'elle dédaigneroit vraiſemblablement ſi elle la connoiſſoit, il eſt devenu plus aſſidu que jamais auprès de Dolly. Que cela eſt ridicule ! cela eſt pourtant dans la nature, ou du moins c'eſt le naturel des jeunes gens. Une choſe qui me ſurprend, c'eſt qu'il n'ait pas encore eu le courage de s'expliquer clairement; car je ſuis sûre qu'il ne l'a pas fait, & miſs Arnil tâche d'endormir toutes ſes craintes, par le moyen d'une agréable idée dont elle ſe berce l'imagination depuis peu; ſavoir, qu'il ſubſiſte entr'eux *la plus parfaite amitié ;* qui, ſi ce n'étoit la conſidération du devoir, pourroit, elle l'avoue, ſe changer en une paſſion réciproque. Mais ſentant tous deux la néceſſité de retenir leur tendreſſe dans les bornes de l'*eſtime*, ils ne déſirent pas de plus grande félicité que celle de ſe voir & de s'entretenir l'un avec l'autre. Je me prête un peu à cette folie romaneſque, & je m'en repoſe ſur votre ſagacité, pour juger de quelle manière tout cela doit finir à la première occaſion favorable. Je ſuis retournée chez maman, comblée d'amitié & de remercîmens. Le lendemain de l'arrivée de madame Arnil chez elle, & depuis ce tems, les viſites de Falkland à Woodberry n'ont pas été ſi fréquentes; car la bonne dame n'aime point de trop fréquentes diſtractions dans *nos études*. Mais vous jugez bien que je ne laiſſe pas languir une amitié

si *innocente* & si *désintéressée*, faute d'employer des moyens pour la ranimer. C'est pourquoi toutes les fois que Dolly vient me voir sans sa mère, ce qui arrive souvent, Falkland est toujours de la partie. Il demeure si près de nous, y a-t-il rien de plus naturel que de l'envoyer prier de venir prendre du thé avec sa sœur Arnil? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que dans ces occasions, je ne puis poliment trouver aucun prétexte de les laisser tête à tête; & je ne crois pas que ce soit la mode aujourd'hui, comme ce l'étoit jadis, que les amans s'expliquent en présence d'un confident. Toujours ai-je trouvé le moment de donner à Falkland un petit coup d'aiguillon, dont j'attends de très-bons effets.

J'allai hier matin rendre une visite à miss Arnil. Pendant que j'étois avec elle, on lui apporta une lettre de Bath : elle étoit de Cécile. Dolly l'ouvrit avec impatience; & je m'apperçus qu'elle sourioit en la lisant. Qui est-ce qui vous divertit tant, lui dis-je?... Vous connoissez, dit-elle, la vivacité de Cécile : elle est tout-à-fait plaisante dans ses petites narrations.... Eh! pourquoi, ma chère, ne me faites-vous pas partager votre plaisir? Elle me lut la première page de la lettre, dans laquelle Cécile rend compte fort agréablement de la compagnie de Bath, des divertissemens, &c. Au bas de cette page elle s'arrêta tout court, sauta

quelques lignes, & recommença une frase de l'autre côté... Sur quoi héſitiez-vous-là, Dolly?.... C'eſt un ſecret qu'on recommande à ma diſcrétion.... Voilà qui eſt bon! dites-le-moi tout-à-l'heure : je ne vous ſais pas le moindre gré du reſte, ſi vous ne me dites le ſecret. Eſt-ce que je voudrois en avoir pour vous? ah fi! miſs Arnil... Elle ſourit encore, & me donnant la lettre, liſez donc, me dit-elle; pour moi je ne vois rien du tout à cela, & je ne conçois pas pourquoi ma ſœur me recommande le ſecret; mais puiſqu'elle le ſouhaite, je vous prie, Sophie, de n'en parler à perſonne. Maman a tant d'indulgence, qu'elle ne demande jamais à voir les lettres que nous nous écrivons ma ſœur & moi.

Cécile, après avoir parlé en badinant de pluſieurs conquêtes qu'elle a faite, s'exprime ainſi : » Je les regarde tous comme de jeunes fous qui » ont pour moi l'empreſſement qu'ils auroient » pour une nouvelle mode. Mais j'ai ici un amant » qui paroît vouloir l'être tout de bon : car quand » un homme s'efforce de gagner l'eſtime de nos » parens, on peut croire qu'il a d'autres vues que » de faire un pur compliment. Vous feriez bien » ſurpriſe, ſi je vous diſois ſon nom; mais ce ne » ſera qu'à notre première vue : j'ai même des » raiſons particulières pour ſouhaiter que ce que

» je viens de vous dire ne soit pas divulgué : ainsi
» je vous prie, ma chère, de n'en parler à qui
» que ce soit. «

Je rendis la lettre à Dolly, en lui disant qu'il me paroissoit que sa sœur n'avoit rien confié du tout à sa discrétion. Je conclus que cet amant sans nom, n'étoit autre que vous-même ; & je trouvai que Cécile étoit très-fidelle à vous garder le secret de votre voyage à Bath. Je résolus en même tems de faire un bon usage de ce qu'elle avoit mandé à sa sœur.

Avec la permission de madame Arnil, j'engageai Dolly à venir passer le jour suivant avec moi. Elle est donc venue ce matin. Falkland étoit avec nous : pendant que nous nous promenions dans le jardin, il lui demanda si elle avoit des nouvelles de sa sœur : j'en ai reçu hier, répondit-elle... Miss Cécile se porte bien, à ce que j'espère ? ... Fort bien, fut toute la réponse de Dolly. Mais moi qui étois déterminée à lui en apprendre un peu davantage... Vous ne lui dites rien de l'amant de Cécile.... Dolly me jeta un regard... Je mis la main sur ma bouche, en m'écriant : Oh ! que je suis bavarde !.... Bavarde, en vérité, reprit Dolly un peu fâchée. Je vous proteste, miss Audley, que je ne vous confierai plus rien. Falkland rougit jusqu'aux yeux ; mais s'efforçant de rire, Oh ! de grâce, dites-moi quel est cet amant....

Ce n'eſt rien qu'une pure plaiſanterie, répondit miſs Arnil; mais j'aime la fidélité juſque dans les moindres bagatelles... Je fis un ſigne à Falkland qui ſignifioit : ne faites plus de queſtions. Il m'entendit, & changea de converſation; mais comme je m'y attendois, auſſitôt que miſs Arnil fut partie, il me demanda une explication. J'affectai d'abord du myſtère : enfin, après qu'il m'eut beaucoup preſſée, je lui dis que Cécile avoit mandé à ſa ſœur, qu'un jeune homme dont elle lui parloit avantageuſement, étoit très-aſſidu auprès d'elle; qu'il s'étoit même rendu agréable à ladi Sarah : mais que juſqu'à ce que ſon excellence ou ſir Georges en euſſent informé ſa maman, elle lui demandoit le ſecret ſur tout cela. Falkland me demanda le nom de l'amant : je lui dis que Cécile ne l'avoit point nommé, à moins que ce ne fût Dolly qui m'en eût fait un myſtère; & je le priai inſtamment de n'en plus parler à miſs Arnil, parce que cela ne ſerviroit qu'à m'attirer de nouveaux reproches de mon indiſcrétion. Il me parut très-mortifié; mais il m'aſſura que je pouvois compter qu'il ne feroit plus la moindre queſtion ſur un ſujet qui ne le regardoit en aucune façon... Bon, dis-je en moi-même, mon enfant, je ſuis trompée, ſi vous n'allez devenir amoureux tout de bon par dépit!... N'appelez-vous pas cela, Edouard, hâter le progrès de ſon amour?

(On trouve encore ici plusieurs lettres de sir Edouard & de miss Audley, qu'on a omises, parce qu'elles ne contiennent rien d'essentiel. Sir Edouard, dans plusieurs des siennes, fait voir qu'il a quelque espérance de réussir auprès de Cécile; puisque ladi Sarah non-seulement permet, mais encourage ses assiduités. Miss Audley dit à son frère que sa jeune amie, sans le croire elle-même, s'attache de plus en plus à Falkland, qui paroît devenir plus tendre.

La lettre suivante est celle qu'on a jugée la plus nécessaire, pour suivre le fil de cette histoire.)

LETTRE XXV.

MISS AUDLEY À SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 2 Novembre.

TRIOMPHE! victoire! ô Edouard, que je souhaiterois que tes vœux fussent reçus par Cécile avec autant de solennité, que ceux de Falkland l'ont été hier par miss Arnil. Je vous l'avois bien prédit, que les choses en viendroient-là. Enfin, ces amans, sans être absolument mariés, sont pris dans les liens où nous souhaitions de les voir.

Miss Arnil vint ici hier à cinq heures du soir.

Elle avoit obtenu la permiſſion de ſa mère pour aller avec moi à une aſſemblée, & conſéquemment devoit coucher au logis cette nuit; car madame Arnil lui laiſſe un peu plus de liberté depuis l'abſence de ſa ſœur. Maman, comme ſi cela eût été concerté, ſortit immédiatement après le dîné. On la vint chercher en grande hâte pour une de ſes intimes amies qui étoit en travail. Il n'y avoit pas moyen de ſe diſpenſer d'y aller : elle nous dit qu'elle feroit ſon poſſible pour rentrer d'aſſez bonne heure, pour nous mener à l'aſſemblée. Dolly arriva : Elle étoit miſe le plus élégamment du monde, & belle comme un ange; mais dans la minute qu'elle entra, je vis à toute ſa contenance que quelque choſe lui faiſoit de la peine. J'ai oublié de vous dire que Falkland étoit au logis, & qu'il devoit nous accompagner à l'aſſemblée. Je fis à Dolly les excuſes de maman, & lui dis que ſi elle ne pouvoit pas ſe dégager aſſez tôt d'avec ſon amie, je tâcherois d'engager quelque ladi de ſa connoiſſance à nous mener au bal. Je ſuppoſe, dit Falkland, que nous vouluſſions changer le plan des amuſemens de cette ſoirée, & qu'au lieu d'aller à cette ennuyeuſe aſſemblée, nous reſtaſſions ici comme nous ſommes?... De tout mon cœur, répondis-je.... Et de tout le mien, s'écria miſs Arnil; car je ne me trouve pas à préſent fort bien diſpoſée pour un ſemblable divertiſſement.

Falkland alors s'approcha ; & s'asséyant auprès d'elle, il prit respectueusement sa main : Quelque chose vous fait de la peine, ma chère miss Arnil, dit-il, je l'ai vu dans vos regards au moment que vous êtes entrée ; dites-moi ce que c'est ? Il y a de certains tons persuasifs, que Falkland possède en perfection, auxquels on ne peut résister. Il peut, quand il lui plaît, prendre un son de voix doux & plaintif, ce que j'ai souvent observé être un dangereux avantage.

Dolly, je crois, en sentit toute la force dans cet instant. Elle retira doucement sa main d'entre les siennes ; & n'osant pas avouer la vraie cause de son trouble, elle répondit : Je suis la personne du monde la moins propre à mener une vie dissipée ; vous ne sauriez imaginer combien j'ai été troublée aujourd'hui, en songeant à la scène de tumulte & de dissipation continuelle dans laquelle je serai plongée chez mon oncle Bidulphe ; car ladi Sarah ne se plaît que dans la foule. Vous ne pensez pas à partir sitôt pour Londres, s'écria Falkland ? On m'avoit dit que sir Georges ne comptoit y retourner qu'à Noël.... Il a changé d'avis, répondit Dolly ; ou plutôt ladi Sarah en a changé pour lui ; car ils se proposent de partir tous deux de Bath dimanche prochain, & mon oncle viendra me chercher la semaine d'après pour m'emmener à Londres... Je crois, ajouta-t-elle,

que sir Georges a déjà un mari en vue pour ma sœur ; car il mande à maman que milord V... est à présent à Bath. Il en fait le plus grand éloge ; & dit que lui & ladi V... seroient charmés de le voir devenir l'époux de Cécile, dont il paroît être fort amoureux ; ainsi je suppose qu'il est cet amant dont ma sœur m'avoit parlé. Je vis le sang monter aux joues de Falkland, & le dépit se peindre sur sa phisionomie. Etoit-ce la pensée du mariage de Cécile, ou la crainte de perdre sa conquête par l'éloignement de Dolly ? c'est ce que je ne puis décider, n'ayant pas bien discerné lequel de l'amour ou de la vanité prédominoit en lui dans cet instant. Ils restèrent quelques momens en silence, les yeux de Falkland arrêtés sur miss Arnil, qui avoit les siens fixés vers la terre ; & je m'apperçus qu'elle avoit peine à retenir ses larmes. Il le remarqua bien aussi ; il étoit tems de parler... Vous nous quittez, dit-il, madame ; vous allez recevoir l'hommage de tout le monde. Ce petit coin de terre n'occupera plus vos pensées, & vous oublierez peut-être jusqu'à *l'amitié* dont vous m'avez honoré.... Non ! fut tout ce que Dolly put répondre. Elle n'osa confier rien de plus à sa voix affoiblie : & même ce pauvre petit monosyllabe prononcé avec effort se fit à peine entendre. Ils gardèrent encore une fois le silence ; & moi je les regardois faisant, je crois, la même mine que

ſont dans une baſſe-cour des oies qui attendent la pluie. Que n'aurois-je pas donné en cet inſtant, pour avoir un prétexte honnête de les quitter! La criſe étoit violente: n'en pas profiter, c'étoit riſquer de n'en trouver jamais une ſemblable. Enfin j'étois prête à me lever pour ſortir, ſans en avoir aucune raiſon, lorſque le haſard m'en offrit une très-bonne. Nous entendîmes frapper un grand coup à la porte de la rue, & je me levai précipitamment, pour aller dire aux domeſtiques de ne laiſſer entrer perſonne. Je le leur dis en effet; mais ayant oublié de prendre un peu plutôt cette précaution, le portier s'étoit hâté d'ouvrir, & l'on m'annonça miſs Leatham. Je la conduiſis dans le petit ſalon. Je demandai des lumières, & nous nous aſsîmes. Je fus très-aiſe de cette viſite, quelque inſipide qu'elle m'eût paru dans un autre moment; mais dans celui-ci, j'y trouvois une bonne excuſe pour laiſſer enſemble nos deux amis, pendant le peu de tems néceſſaire pour leur faire découvrir la fauſſeté de leur ſyſtême platonique.

Miſs Leatham devoit aller à l'aſſemblée; mais comme elle eſt une de celles qui affectent d'arriver toujours tard en public, elle voulut me gratifier d'une demi-heure de ſa compagnie, avant que de s'y rendre. Quand elle ne ſut plus que me dire, elle me demanda, obſervant que j'étois parée, ſi je ne comptois pas aller à l'aſſemblée?

Je lui dis que je m'étois arrangée pour y aller ; mais qu'une jeune ladi qui devoit y venir avec moi, & qui étoit actuellement dans la maison, s'étoit trouvée incommodée, ce qui avoit dérangé mon projet. Elle comprit qu'elle ne devoit pas me retenir plus longtems, & s'en alla. Je retournai dans la salle, & je fus bientôt convaincue que Falkland n'avoit pas mal employé le tems. Dolly n'eut que celui de retirer une de ses mains qu'il baisoit lorsque j'entrai. Je n'eus besoin que de les regarder, pour savoir ce qui s'étoit passé, comme si tous deux me l'eussent raconté. On voyoit sur le visage de Falkland, un air de triomphe mêlé de satisfaction & de reconnoissance ; sur celui de Dolly, le plaisir & une augmentation de tendresse retenue par la crainte. Falkland reprit la conversation avec autant de gaieté que de liberté, je veux dire cette espèce d'aisance, que fait voir quelqu'un qui ayant heureusement terminé une affaire importante qui lui pesoit, se rend aux petits devoirs de la société, avec la disposition à s'amuser de tout. Dolly, d'autre part, étoit en silence, & paroissoit même embarrassée. Cependant je pus découvrir à travers cet embarras, une satisfaction intérieure, qui prouvoit que son cœur étoit plus à l'aise qu'auparavant. Elle sembloit être plus réservée que de coutume ; Falkland beaucoup moins. Il s'aventura plus d'une fois à lui prendre

prendre la main, elle la retiroit toujours; mais ſes regards ne paroiſſoient pas déſapprouver cette liberté. O dieu, les jolies folies que celles-là! J'aurois en cet inſtant donné ſix ſous pour avoir moi-même un amant; & ſi Cécile & vous euſſiez été préſens, je parie tout au monde qu'elle vous eût écouté volontiers: car je vous l'ai déjà dit, Edouard, nous autres filles nous n'aimons point à être là comme des zéros.

Maman rentra pour ſouper, n'ayant pu ſortir plutôt de chez ſon amie. Nous étions tous de fort bonne humeur, mais un peu ridicules; car chacun étoit ſi plein de ſes propres idées, que nous nous faiſions mille queſtions, ſans en attendre la réponſe. Falkland ayant pris congé peu de tems après le ſoupé, miſs Arnil & moi nous montâmes à ma chambre, où elle voulut paſſer la nuit avec moi. Lorſque nous fûmes ſeules, Eh bien, ma chère, dis-je? ... Oh Sophie! élevant ſes mains, qu'ai-je fait! ... Ce que vous avez fait, Dolly: point de mal, j'en ſuis sûre... Je me ſuis donnée moi-même: j'ai fait une promeſſe irrévocable de n'être jamais la femme d'aucun autre homme que de Falkland! ... Bravo! dis-je... Bon dieu! s'écria-t-elle joignant les mains, vous n'êtes pas épouvantée de la folie de cette action? Pour moi je frémis, en ſongeant combien nous devons peu nous fier à nous-mêmes. Oh! miſs Audley, vous

m'avez quittée dans un fatal moment. Si j'avois pu en échapper, j'étois déterminée à ne jamais donner d'autre occasion semblable à M. Falkland; car jusqu'à hier au soir, il ne s'étoit pas encore expliqué... Et que vous a-t-il dit hier, Dolly? car jusqu'à présent, quels que puissent être ses désirs secrets, il me semble qu'il ne vous demandoit que de l'estime & de l'amitié... Sophie, dit-elle, tant que vous vivrez, ne contractez jamais d'amitié avec aucun homme: c'est ce mot trompeur qui m'a fait tomber dans le piège, & m'a fait oublier les règles du devoir, de la confiance & de la reconnoissance envers la meilleure des mères. Cécile aussi, que dira-t-elle de sa sœur après une action si téméraire?... Un torrent de larmes sortit de ses yeux... N'avez-vous pas, lui dis-je, ma chère, reçu les vœux de Falkland en retour?.. Oh oui, répondit-elle! cependant je ne sais comment cela s'est fait: mon esprit étoit si troublé, je n'entendois rien, je ne songeois à rien si ce n'est que je n'existois que pour lui; & je crois qu'il a obtenu ma promesse avant de l'avoir demandée. Dans l'instant où vous nous quittâtes, sentant ma propre foiblesse, & effrayée de ma situation, je fondis en larmes; Falkland pleura en même tems: je ne pus supporter cela, je me levai précipitamment pour m'enfuir; & je crois que j'aurois été vous trouver les yeux rouges & chargés de pleurs, mais il me retint par la main...

Vous m'allez quitter, ma chère miſs Arnil, dit-il; vous allez devenir l'idole de mille cœurs, & je ſerai oublié... Impoſſible, m'écriai-je : oh ! Falkland, vous ſavez trop bien que cela eſt impoſſible.... Promettez-moi donc, dit-il, que je ne perdrai jamais la place que j'ai le bonheur d'occuper à préſent dans votre cœur... Abîmée dans ma confuſion, j'articulai à peine ce mot, *jamais*.... Vous voulez donc être à moi, me demanda-t-il?.... Je ne ſais quelle réponſe je fis; un conſentement ſans doute, car dans l'inſtant, pour la première fois, il prit la liberté de me ſaluer *à l'Angloiſe*; & dans les expreſſions les plus fortes, il me jura qu'il vouloit vivre uniquement pour moi... Eveillée, comme d'un rêve, je m'écriai, Qu'ai-je dit?.... Ce qui m'a rendu le plus heureux des hommes, répondit-il, vous m'avez promis d'être à moi.... Voyez, Sophie, continua-t-elle, dans quelle faute irréparable quelques minutes peuvent nous jeter!... Il me propoſa enſuite un mariage ſecret, n'ayant point d'eſpérance d'obtenir le conſentement de ma famille. Mais je le conjurai de ne pas me parler de cela.... Comment! qu'entendez vous donc, ma chère, interrompis-je? ſûrement vous vous propoſez de remplir vos engagemens avec Falkland?... Sans doute, dit-elle, j'épouſerai lui ou mon tombeau; mais puis-je me déterminer tout d'un coup à une

action si téméraire, & que je prévoyois si peu il y a quelques heures ? Nous sommes tous deux bien jeunes, nous pouvons attendre encore. Le tems avec l'entremise de quelques amis touchés de pitié, peuvent opérer quelque chose en notre faveur. Je sais que mon oncle a des vues ambitieuses pour ma sœur & pour moi ; mais quand il aura donné un mari titré à Cécile, peut-être me laissera-t-il en liberté de faire un choix plus humble. Si ma sœur vouloit épouser milord V... Je l'arrêtai à ces mots, jugeant que c'étoit le moment de parler de vous : A propos, Dolly, lui dis-je, vous imaginez que milord V... est cet amant dont Cécile vous parloit dans une première lettre ; mais je suis d'une opinion différente, & je soupçonne plutôt que c'est mon étourdi de frère. Quoique j'eusse affecté de dire cela en riant, miss Arnil parut surprise, & me demanda pourquoi j'avois cette idée... Parce que, dis-je, j'ai reçu depuis peu une lettre de lui, dans laquelle il me dit qu'il a passé quelque tems à Bath ; mais il me recommande de n'en point parler à maman, à cause qu'elle seroit fâchée qu'il eût quitté sitôt mon oncle Horvel. Il ajoute ensuite que pour tâcher de vous oublier, & en même tems de se venger de vos mépris, il fait l'amour à votre sœur. Ne reconnoissez-vous pas bien-là sir Edouard, dis-je en riant ? Il me mande que Cécile l'écoute avec

bonté, & qu'il est fort avant dans les bonnes grâces de ladi Sarah. Je suppose qu'il avoit prié Cécile de lui garder le secret sur son voyage à Bath; elle s'en est acquittée bien fidellement : n'est-ce pas une preuve de sa bonté pour lui?... Je le pense comme vous, dit miss Arnil en souriant; & je suis charmée de voir que la légère blessure que je lui avois faite, ait été sitôt guérie. Mon frère, dis-je, n'a pas les idées assez romanesques, pour aimer sans espoir de retour; mais si Cécile prenoit du goût pour lui, je me flatte, Dolly, que vous ne chercheriez pas à l'en détourner, en lui disant ce qui s'est passé relativement à vous... Ah! miss Audley, répliqua-t-elle, je n'ai pas à présent le droit de conseiller ma sœur : je suis trop humiliée à mes propres yeux, pour m'aviser de prêcher autrui. Elle dit cela du ton fâché de quelqu'un qui se voit dans la dure nécessité de se conformer, bon gré malgré, à la volonté de ceux au pouvoir desquels il s'est mis. Et ce n'est pas-là, Edouard, le moindre des maux que nous autres pauvres femmes avons à craindre, si nous dérivons tant soit peu du sentier étroit de la vertu. A la bonne heure, que miss Arnil fasse cette réflexion, cela ne nuit point à nos desseins; car on obtient quelquefois par crainte, ce que l'amitié & la reconnoissance même voudroient refuser. S'il arrivoit, lui dis-je, que sir Edouard fût assez heureux pour

réussir auprès de Cécile, cela applaniroit la route à Falkland. La disparité entr'eux n'est pas si grande, qu'entre votre amant & le lord V... & votre choix ne nous jetteroit pas à tant de distance de votre sœur. Cette seule considération devroit vous porter à soutenir les prétentions de mon frère. D'ailleurs l'étroite amitié dont ils sont liés, vous mettra à portée de savoir des nouvelles de Falkland, & de le voir plus souvent que vous ne le pourriez sans cela... Non, Sophie, dit-elle, ma sœur n'aura jamais mon exemple pour appuyer sa désobéissance. Je ne mettrai point d'obstacle aux progrès que sir Edouard peut faire sur son cœur, (quoique je ne croie pas qu'ils puissent jamais obtenir le suffrage de mes parens), mais Cécile n'aura pas pour excuse d'un choix imprudent, la connoissance de la foiblesse de sa sœur aînée. Car soyez assurée que je lui cacherai mes engagemens avec Falkland, aussi soigneusement qu'à toute autre de mes amies, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les divulguer. Quelle perverse idée lui est venue-là... Edouard! Voilà qui détruit le principal ressort de notre machine; cependant j'ai l'espérance que Dolly ne sera pas capable de tenir sa résolution.

Mais, si après toutes les peines que je me suis données pour vos intérêts, milord V.... venoit vous arracher le fruit de nos travaux! oh! cette

pensée n'est pas soutenable, Edouard! cela ne tient pourtant qu'à un point : il s'agit de savoir si une fille jeune & vive, préférera un étourdi de vingt-trois ans à un homme excessivement grave, (l'opposé de son caractère), & qui pour le moins a dix ans de plus qu'elle.... Oui-dà, cela a quelque vraisemblance. Cependant les prétentions de milord V.... me déplaisent beaucoup, & je voudrois qu'il fût encore en Allemagne.

Maman se propose de partir pour Londres dans quinze jours. Je suppose que vous nous y joindrez bientôt; & comme vous êtes bien venu chez lady Sarah, il vous sera aisé de continuer de rendre des soins à Cécile. Lorsque Falkland viendra à Londres, j'imagine que vous l'engagerez à loger avec nous. Notre connoissance, j'entends celle de maman & la mienne avec ladi Sarah, est fort légère; mais nous comptons la cultiver; ainsi ses deux nièces seront souvent avec nous. Cécile doit donc nécessairement découvrir en quels termes sa sœur est avec Falkland. Que deviendront alors les sages précautions de Dolly ? Et qui sait si ce sentier battu par l'aînée, ne paroîtra pas tellement agréable à la cadette, qu'elle le voudra suivre jusqu'où nous voulons la conduire ?..... Adieu, mon cher Edouard; il me semble que je suis devenue bien intrigante pour votre service.

LETTRE XXVI.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Bath, 8 Novembre.

EH bien ! miſs Arnil s'eſt donc engagée ſérieuſement avec Falkland : il en a obtenu une promeſſe irrévocable, dites-vous ! Grand bien lui faſſe ! Mais parlons d'autre choſe, car je n'ai pas le tems de ſonger au bonheur d'autrui, quand je ſuis moi-même au déſeſpoir. Les Bidulphe ſont partis ce matin pour Londres, & ont emmené ma petite Cécile. J'ai perdu au jeu depuis que je ſuis ici..... plus que je n'oſe vous dire. La ſociété des Bidulphes l'ignore ; mais toutes les nuits je me rendois dans une maiſon où l'on donnoit à jouer, & où j'ai été abſolument dépouillé. Voilà encore mille livres ſterlings de plus, dont je ſuis endetté depuis que j'ai quitté Oxford. Mais ce n'eſt pas encore là ce qu'il y a de pis : le rival qui m'eſt ſurvenu, eſt horriblement redoutable. C'eſt ce lord V....., qui eſt venu ici rendre ſes devoirs, comme ils le diſent, à ſa mère : il eſt fort amoureux de Cécile ; mais heureuſement elle paroît ne point s'en ſoucier du tout. Car d'ailleurs, c'eſt un de ces paiſibles mortels, ſur le compte deſ-

quels il n'y a rien à dire, & à qui tous les grands parens de l'univers s'empresseroient de donner en mariage une jeune personne, qui seroit sous leur tutelle. Il a le titre de comte, & je ne suis qu'un simple baronet; conséquemment il a trois degrés au-dessus de moi dans les bonnes grâces de lady Sarah. Sir Georges l'a invité à venir souvent dans sa maison à Londres : il seroit au désespoir, dit-il, de perdre une semblable connoissance..... Oh! sans doute, & le lord V..... en seroit pour le moins aussi fâché, puisqu'il adore Cécile.... Oh! que je leur donne à tous de malédictions! Que vous dirai-je, Sophie? je suis désespéré; & s'il n'arrive incessamment une heureuse révolution dans ma fortune, je ne sais à quelle extrémité je suis capable de me porter. Si je vois mon rival prêt à m'arracher le fruit de tant de peines, croyez-vous que je le souffrirai? Non, j'enlèverai Cécile, & je laisserai ensuite à son bon naturel, & au christianisme de madame Arnil, le soin d'obtenir mon pardon. Falkland, à ce que je crois, ne laissera pas non plus échapper sa conquête; il est trop heureux de l'avoir obtenue de bonne prise. Ne seroit-ce pas bien nous venger de l'orgueilleux sang des Bidulphe? Je partirai de Bath incessamment, pour me rendre tout de suite à Londres, au lieu de retourner à Oxford, comme je l'avois projeté.

(On trouve ici dans le manuſcrit, pluſieurs lettres entre M. Falkland & miſs Arnil, après le départ de celle-ci pour Londres. Elle les recevoit ſous le couvert de miſs Audley. Comme elles ne contiennent rien que des expreſſions d'une affection mutuelle, on les a omiſes. Miſs Arnil, dans une des ſiennes, s'exprime ainſi : « Nous voyons » ſouvent ici la famille des Audley, & c'eſt-là » ma plus grande conſolation ; car Sophie & moi » nous paſſons des heures entières à parler de » vous. Sir Edouard prétend toujours être fort » amoureux de ma ſœur, mais elle ne l'aime » pas ; & en vérité, il eſt ſi étourdi, ſi volage, » qu'on ne peut jamais diſtinguer s'il raille, ou » s'il parle ſérieuſement. »

LETTRE XXVII.

MISS CÉCILE ARNIL A MADAME ARNIL.

Londres, 18 *Décembre*.

VOus dites, ma chère maman, que je ſuis « une des meilleures filles qui ſoient au monde. » Ce ſont-là les douces paroles qui terminent votre dernière lettre. Puiſſé-je mériter toujours un ſemblable éloge. Mais je ſuis à-préſent ſi flattée & ſi careſſée, que je cours grand riſque d'être

gâtée. Je ſuis l'idole de ladi Sarah : il eſt vrai que mon oncle Bidulphe préfère ma ſœur à moi, ſans quoi ma vanité pourroit bien m'entraîner, faute de contrepoids.

Je n'ai pas à-préſent moins de quatre amans. Dolly, qui hait la compagnie, vit ſi retirée, qu'elle n'en a pas un ſeul, au moins pas un qui ait haſardé une déclaration. Ladi Sarah l'appelle *une prude*, & dit qu'elle glace les hommes par la froideur de ſes regards. Mon oncle jure qu'elle eſt plus belle que moi, & je n'ai pas de peine à embraſſer ſon opinion...... Je reviens à mes quatre amans, dont vous connoiſſez déja trois : le lord V.... eſt le quatrième. Il eſt arrivé depuis peu à Londres, & nous eſt venu voir pluſieurs fois. Oh ! qu'il m'a dit de belles choſes ! Ma chère maman, vous ne ſauriez imaginer comme ils travaillent tous à me tourner la tête. Je laiſſe le champ libre à ma vivacité en vous écrivant, parce que je connois votre indulgence pour mon babil. Cependant j'aurois bien ſujet d'être grave. Car je ſoupçonne qu'on a de ſérieux deſſeins ſur moi. Je me ſuis moquée de mes trois premiers amans. Mais j'ai peur d'être vexée par le quatrième. Sir Georges & ladi Sarah en parlent comme d'une alliance déſirable. Mais je dois vous dire, maman, que je n'aime pas le lord V.... De grâce, ſouvenez-vous-en, & je ſuis ſûre que vous ne voudrez

pas contraindre votre pauvre Cécile. Ma sœur lui accorde aussi son approbation : je pense qu'il seroit un excellent mari pour elle qui est si sérieuse ; leurs caractères auroient beaucoup de rapport, & il lui seroit parfaitement égal qu'il eût douze ou quatorze ans de plus qu'elle..... Elle lit sur mon épaule, & dit : « Oh, pour cela oui. » .... Eh bien ! prends-le donc, Dolly, car je puis m'en passer à merveille..... Nous finissons ensemble, ma chère maman, par vous assurer de notre respectueuse tendresse. J'ai écrit la lettre, miss Arnil, ainsi mon nom sera signé le premier.

C. A.

D. A.

P. S. Vous voulez bien que M. Price trouve ici nos respects, & Roland nos amitiés. Envoyez-le nous, je vous prie. Pourquoi donc ne vient-il pas nous voir à Londres ?

LETTRE XXVIII.

MADAME ARNIL A MISS CÉCILE ARNIL.

Woodberry, 22 Décembre.

CONSERVEZ, ma chère, conservez cette charmante vivacité qui vous rend si agréable à tous vos amis, & qui a été le soutien de ma vie, pendant mon triste séjour à Burnly. Mais prenez

garde, ma Cécile, de vous y laiſſer entraîner pour des choſes qui demandent le ſang froid de la réflexion. Je ne crains point votre vanité; votre bon ſens, j'en ſuis sûre, y ſerviroit de contrepoids, quand même votre oncle ſeroit auſſi prévenu pour vous, qu'il l'eſt pour votre ſœur. Ce n'eſt donc point votre amour propre que je crains, dis-je; mais j'ai peur de votre caprice; car n'y a-t-il pas un peu de cela dans la réſolution que vous avez tout d'un coup priſe de ne point aimer milord V.... Je ne vois pas, mon enfant, que vous puiſſiez faire aucune objection raiſonnable contre lui.

Je me rappelle de l'avoir vu fort jeune, quand il partit pour l'armée. Il étoit alors d'une très-belle figure, & le tems ne ſauroit avoir opéré de grands changemens ſur un homme qui n'a pas beaucoup plus de trente ans. Ainſi il eſt sûrement très-bien, quant à l'extérieur. A l'égard de ſon caractère, il réunit tous les ſuffrages des gens ſenſés & vertueux.

Je ne voudrois pas vous contraindre, Cécile : non, il n'entre pas dans l'eſprit d'une tendre mère, de vouloir contraindre ſon enfant; mais je voudrois vous conſeiller, ma chère, vous conſeiller pour votre bien.

Le conſeil d'une mère fut toujours enviſagé par moi comme un ordre; je ne ſouhaite pas que vous regardiez de même les miens. Nous avons

été élevées différemment. Je n'ai pas lieu de me repentir de vous avoir toujours traitée avec la plus grande indulgence. Quant à moi, quoique tendrement aimée de ma mère, je fus accoutumée de bonne heure à ne connoître, même dans les plus petites choses, d'autre volonté que la sienne. Cette obéissance passive dont je ne m'étois jamais écartée, me servit encore de règle pour abandonner l'objet de mes plus chers désirs. Peut-être votre grand-maman exigea-t-elle alors trop de moi; car lorsqu'elle me proposa d'épouser M. Arnil, elle savoit que j'avois plus qu'une simple inclination pour un autre. Mais vous n'êtes point dans le même cas, Cécile; votre cœur ne peut pas être engagé : pourquoi donc rejeter une offre si honorable, si avantageuse, si désirable aux yeux de tous vos amis ? Je vous en parle plus sérieusement, ma chère, parce que j'ai depuis peu reçu une lettre de ladi V.... à ce sujet. Elle me dit que son fils est devenu passionnément amoureux de vous, (ce sont ses termes) dès le premier instant qu'il vous a vue. Ce qu'il aura appris touchant votre fortune & votre éducation, n'a pas probablement refroidi sa passion. Lady V.... me dit ensuite : « Si vous voulez bien vous en » rapporter au jugement d'une mère qui n'a pas » été accusée de trop de partialité envers le » lord V.... je puis vous dire que c'est un jeune

» homme rempli de mérite, & digne, à tous » égards, d'être le fils de ma chère madame » Arnil. Elle ajoute : Rien au monde ne pourroit » me flatter davantage, que de voir notre an» cienne amitié resserrée par un tel lien ». Voyez donc, mon amour, à ne pas rejeter légèrement le moyen de faire votre propre bonheur & celui de toute votre famille. Cependant, je vous le repète encore, je ne veux point vous contraindre, & jamais je ne le voudrai. Mais je serois très-fâchée que ma Cécile refusât l'alliance du lord V.... sans pouvoir m'en donner d'autre raison qu'une pure fantaisie.

Dites à ma chère Dolly, que je ne lui crois pas moins de mérite, parce qu'elle a moins d'admirateurs que sa petite follette de sœur. Elle peut avoir autant d'amans ; & Cécile n'en doit pas être plus fière, pour en avoir tant qui se soient ouvertement déclarés.

Faites agréer mes tendres complimens à mon frère & à ladi Sarah. M. Price vous baise les mains à tous deux ; & mon Roland, qui étoit ici quand j'ai reçu votre dernière lettre que je lui ai lue, se promet d'avoir bientôt le plaisir de vous voir. Je vous embrasse de tout mon cœur, mes chers enfans, & je ne cesse de faire des vœux pour votre bonheur.

LETTRE XXIX.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 20 *Décembre*.

QUE je maudis mon étoile, pour ce qui m'eſt arrivé ! Que je maudis ma propre folie, ma vanité, ma ſotte pitié ! Mais ſur-tout, que je vous maudis ! Oui, vous dont les ſoins officieux d'une amitié aveugle ſe ſont combinés pour ma perte. Ne vous avois-je pas dit dès le commencement de notre liaiſon, que j'aimois Cécile, que je l'adorois, que je ne ſentois rien pour ſa ſœur, qu'une ſimple amitié ? Pourquoi donc avez-vous éveillé ma compaſſion, en me découvrant qu'elle m'aimoit ? Pourquoi m'avez-vous encouragé à nourrir une paſſion que je n'avois jamais ſongé à faire naître, & que je ne pouvois partager ? Voilà, voilà ce dont je vous accuſe ; mais je me fais encore à moi-même de plus ſanglans reproches. Je me reconnois aſſez fat pour avoir été flatté de la conquête d'un cœur, auquel mes ſentimens n'attachoient aucun prix, & ne me donnoient pas le moindre droit. Je me reconnois aſſez ſot, pour avoir dans quelques inſtans pris pour

de

de l'amour, la pitié que je ressentois; & j'avoue que j'ai été assez traître, pour avoir laissé croire à une innocente créature, que les expressions de ma reconnoissance étoient celles d'un véritable amour. Mon orgueil l'a emporté sur mon inclination, & j'ai senti un secret plaisir à la pensée d'humilier sir Georges Bidulphe, en triomphant de celle qu'il appelle *la gloire de sa famille*. Je vous découvre la source de mes actions : pitoyable sot que j'étois, de me laisser ainsi entraîner par les passions les plus méprisables ! Cette fatale lettre écrite par l'arrogante main de Bidulphe, a mis le comble à mon malheur.

« Il avoit déja accordé Cécile au lord V...... » disoit-il. Cécile elle-même mandoit à sa sœur qu'elle avoit un amant, & la cruelle ne daigna pas ajouter qu'elle le haïssoit ! Quel fardeau de remords cette déclaration m'eût épargné ! Je la crus irrévocablement perdue pour moi. La tendresse de sa sœur me toucha : la jalousie & l'indignation se mêlant à la reconnoissance & à la pitié, allumèrent dans mon cœur une flamme momentanée. J'offris mes vœux à miss Arnil, que mon cœur traître envers elle aussi-bien qu'envers Cécile, me força un instant de croire sincères. Je reçus en échange les siens, hélas trop sincères, oui, trop sincères pour un perfide, un lâche tel que moi; car ne me donnerez-vous pas ces noms, quand

je vous dirai que dès le lendemain je repris toute mon indifférence, & que je ne trouvai plus rien dans mon cœur que de la jalousie contre le trop heureux lord V....

Les lettres que j'ai reçues de miss Arnil depuis son départ pour Londres, sont toutes remplies de tendresse. J'y trouve à chaque ligne un nouveau sujet de reproche pour moi. Que de peine j'avois à lui répondre! Non, je ne suis pas assez accoutumé à la fourberie, pour exprimer facilement un amour que je ne ressens pas. Car, en dépit de tous mes efforts, je sens bien que Cécile occupe toujours sa première place dans mon cœur. J'ai souvent été cruellement troublé de cette pensée; mais ce qui est arrivé hier a achevé de me désespérer. J'étois avec madame Arnil, quand elle reçut une lettre de Cécile, dans laquelle elle dit positivement à sa mère, « qu'elle ne peut pas aimer le lord V.... Je fus enchanté de cette déclaration, jusqu'au moment où je me rappelai mon fatal engagement. Mais ce n'est pas tout, elle parle d'autres amans. Je demandai à madame Arnil qui ils étoient. Elle nomma comme l'un d'entr'eux *sir Edouard Audley*. Sir Edouard Audley, l'amant de Cécile! *Cette figure de poupée, dont la beauté n'étoit pas comparable à celle de sa sœur*! Je serois capable de vous poignarder, pour avoir osé songer à elle; & rien

ne vous sauve de ma vengeance, que l'indifférence de Cécile pour vous. Je suis plus d'à-moitié fou, sir Edouard, ne vous fâchez de rien de ce que je puis dire.

Je redoute la vue de miss Arnil; mais je redoute mille fois davantage l'invincible Cécile, dont le cœur peut être encore en liberté. Quelle tempête s'est élevée dans mon sein? Je pars pour Londres dans quelques jours, & malheur au rival que je pourrai croire heureux; car, je vous le dis, j'aimerois mieux voir Cécile morte, que dans les bras d'un autre.

LETTRE XXX.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Londres, 25 Décembre.

HA, ha, ha, ha! pauvre Falkland! vous voilà donc livré à la componction & aux remords. Tous les fantômes que le vieux Price avoit coutume d'évoquer pour vous effrayer dans votre enfance, vous ont suivi, à ce que je vois, jusqu'à l'université. Oh, fi, fi, Roland! en vérité j'ai honte pour vous. Je croyois vous avoir guéri de toutes ces sottises, avant mon départ; mais je vois qu'il

n'y a pas moyen de se fier à un pécheur à-demi converti. Je n'ai pas plutôt le dos tourné, que vous retombez dans toutes vos anciennes erreurs.

Tu es le garçon le plus fantasque que j'aie jamais vu. Le chien du jardinier est ton vrai prototype. A quoi songes-tu, de te plaindre du lord V..... & de moi, parce que nous tâchons de happer la proie à laquelle tu ne peux atteindre? Mais votre grande consolation est que ce morceau délicat est également hors de notre portée; car, de son propre aveu, elle ne donneroit pas une épingle ni de lui ni de moi. Je le crois fermement, Falkland: ainsi les choses sont au même état qu'elles étoient au commencement; car quant à vos vœux, votre reconnoissance, votre bassesse, votre sensibilité, votre perfidie & votre repentir, c'est tout autant de galimathias *Arnilien*. Et je rougis d'entendre un homme d'esprit parler, comme feroit un belître prêt à être pendu, prononçant son dernier discours à Tyburn, conjurant les bonnes gens d'éviter la mauvaise compagnie qui a causé sa chûte, & l'a amené à une si honteuse fin. Vous m'accusez le premier, & vous vous accusez ensuite. Tel est exactement le jargon des malfaiteurs. Mais je vous prie, mon jeune pénitent, qu'avons-nous fait l'un ou l'autre, pour mériter condamnation? Voici le précis de l'affaire: Je découvre par hasard, qu'une fille

charmante vous aime passionnément : je conviens que je l'aimois moi-même, & j'aurois donné un œil dans ce tems-là, pour être à votre place ; mais faisant céder ma jalousie à mon amitié pour vous, je vous informe de votre bonne fortune, & je vous exhorte comme j'aurois fait mon propre frère, à en tirer le meilleur parti possible. Y a-t-il du mal à cela, je vous prie ? Vous me dites que vous aviez depuis long-tems de l'inclination pour la sœur cadette de cette jeune personne. Je vous demandai si vous lui aviez fait la moindre déclaration ? si vous en aviez reçu quelque encouragement ? ou enfin si vous aviez quelque espérance d'obtenir sa main ? Non, non, non, fut la réponse à ces trois questions. Je vous recommandai de laisser l'ombre & de vous attacher à la substance : n'étoit-ce pas là le conseil d'un ami ?

Voilà pourtant ce qui m'attire aujourd'hui de si belles malédictions à l'égard de ce qui s'est passé entre vous & miss Arnil. Vous savez mieux que moi en quoi cela consiste. Si les choses ont été jusqu'à la conclusion, je n'ai plus rien à dire ; mais si au contraire la nymphe est *in statu quo*, & que vous fassiez pour rien tout ce vacarme, (j'appelle rien des vœux, des protestations d'amour) en vérité, vous êtes au-dessous de la pitié. Vous ne serez plus propre qu'à composer des romances, où vous nous représenterez « l'ombre d'une jeune fille ve-

» nant de nuit arracher les yeux à son perfide » amant ?

Nigaud que tu es ! un serment te reste donc à la gorge ! Quel animal est-ce qu'un serment ? Je veux être pendu, si j'en sais rien. Je sais ce que c'est que de jurer tout rondement à une femme que je l'aime, & que je l'aimerai uniquement toute ma vie. Je me suis fait jurer aussi la même chose plus d'une fois ; mais il ne m'est jamais tombé dans l'esprit, qu'elle pût s'attendre que je garderois mes sermens, non plus que je m'attendois qu'elle dût garder les siens, qu'autant que nous nous aimerions réciproquement. Si c'est-là ce que vous appelez des *vœux*, j'en ai fait & rompu autant qu'aucun particulier d'Angleterre ; mais je ne me rappelle pas que jamais mon sommeil ait été troublé par le souvenir des nymphes injuriées..... Oui, mais le cas est différent : ma nymphe est immaculée : Diane elle même ne mériteroit pas de lui être comparée.... Je fais cette réponse pour vous, Falkland, parce que je suis sûr que vos entreprises n'ont pas été plus loin qu'à lui baiser la main. Si cela est, dites-moi, je vous prie, quel mal lui ont fait vos vœux ? Vous aurez perdu l'un & l'autre quelques paroles... Oh ! mais rompre sa promesse, ses sermens ! Pauvre sot ! qui a jamais imaginé qu'un serment fait à une femme fût obligatoire ? Elles-mêmes ne s'y attendent pas. Le plus

solennel de tous n'eſt-ce pas celui du mariage, que l'on viole tous les jours. En a-t-on plus mauvaiſe opinion du mari, pour les infidélités qu'il fait à ſa femme ? & ne ſe moqueroit-on pas d'une femme qui voudroit s'en plaindre ? Je ſuis ſurpris qu'avec autant d'eſprit & de jugement, vous ayez encore de ſi fauſſes notions de l'honneur. Je croyois que vous aviez mieux profité de mes leçons ; mais je vois combien il eſt difficile de déraciner de premières impreſſions.

Parlons un peu des amans de Cécile, un deſquels eſt ſir Edouard Audley ; ce que vous marquez avec un point d'admiration long d'un pied. Qu'y a-t-il de ſi extraordinaire à cela ? Sir Edouard Audley eſt l'amant de toutes les jolies femmes qu'il voit. Il eſt vrai que j'aurois préféré ſa ſœur ; mais trouvant que vous étiez entré dans ſon cœur avant moi, j'abandonnai toute idée de réuſſir auprès d'elle ; & ſuppoſant que votre intérêt devoit vous y fixer, je regardai Cécile comme un droit de commune, où chacun de ceux qui en uſent, ne font tort à perſonne.

Mais je vous avouerai franchement que je n'ai à préſent aucun eſpoir de ſuccès. Je ne dis pas cela, Falkland, pour me garantir de vos menaces. Si j'avois quelque eſpérance de gagner la belle, je me moquerois de toi & de ta vengeance ; oui, je m'en moquerois. Mais la vérité eſt que j'ai beſoin que

vous vous unissiez à moi dans une noble entreprise que j'ai conçue, qui ne va pas à moins qu'à enlever par force ou par stratagême, ces deux pernicieuses beautés; & quand nous les aurons en notre pouvoir, je vous en laisserai faire le choix; car je suis assez bon pour me contenter de celle qui tombera dans mon lot.

Le lord V... est le favori de l'odieux couple Bidulphe & de tous leurs adhérens; & quoique Cécile n'ait pas de goût pour lui, elle peut, à force de persuasions, se résoudre à l'épouser. Réfléchissez-y un peu; envisagez vos espérances perdues pour toujours, & sa pauvre sœur condamnée à la virginité, ou mariée à quelqu'un qui l'épouse uniquement par pitié. En ce cas, nous serons tous mécontens. Cécile sera mécontente de s'être mariée à un homme qu'elle n'aime pas: milord V... qui se donne pour avoir ce que les femmes appellent *de la délicatesse*, sera sûrement mécontent de ne pas posséder le cœur de sa femme. Voilà donc un couple misérable. Il en sera de même de vous & de miss Arnil. Vous soupirerez pour Cécile dans les bras de miss Arnil: cette pauvre petite sera désolée de voir qu'elle n'est pas aimée de son mari: autre couple malheureux. Quant à moi, je serai prêt à me brûler la cervelle, pour avoir si mal réussi dans mes projets; au lieu que de l'autre manière, au moins la moitié du mal est sauvée. La

possession de Cécile vous rendroit heureux comme un dieu : moi, comme simple mortel, je me contenterai de sa sœur ; & je veux mourir, si dans quelque tems elles ne raffolent pas toutes deux de nous. Au pis aller, si elles étoient assez obstinées pour garder leur indifférence, l'indifférence se trouveroit du bon côté ; car élevées comme elles l'ont été, je pense que nous n'aurions rien à redouter de leur infidélité.

Je crois vous avoir démontré clairement, que par cet arrangement il n'y aura personne à plaindre que le lord V... qui, à ce que je m'imagine, n'excitera pas plus vos regrets que les miens. Mais la gloire de notre triomphe sera dans la *déconfiture* des Bidulphes. Si nous pouvions, comme deux faucons, fondre du haut des airs sur notre proie, & enlever dans nos serres, comme de tremblantes colombes, les deux miss Arnil ! Cette idée me ravit ! Ne vous enchante-t-elle pas, Falkland ? Hâtez-vous donc de venir à Londres : finissez de bouder, de soupirer au coin de votre cheminée, & de rêver sur le passé. Qu'est-ce que le passé ? c'est ce à quoi on ne doit plus songer. Pensez au présent, à l'avenir, à Cécile, à vous-même, à votre ami ; & songez qu'un coup hardi peut nous rendre tous heureux.

LETTRE XXXI.

SIR GEORGES BIDULPHE A MADAME ARNIL.

Londres, 26 Décembre.

MA CHÈRE SŒUR,

La vie tumultueuse qu'on mène ici, & la multitude de mes engagemens, m'empêchent d'être un correspondant aussi exact que je le serois sans cela. En vérité, je puis à peine gagner sur moi de prendre une plume, à moins de quelque affaire importante, comme celle qui fera le sujet de cette lettre.

J'imagine que votre fille Cécile vous aura informée que milord V... lui fait la cour avec mon approbation, que j'ai cru pouvoir m'aventurer à lui donner, sans vous avoir préalablement consultée; parce que je suis sûr que vous ne pouvez faire aucune objection contre lui. Je suis très-disposé à accorder à une jeune personne toute l'indulgence qu'exige la légéreté de la jeunesse, & à la laisser jouir des hommages que peut attendre sa beauté; mais cela ne doit pas être porté trop loin, & un homme du rang de milord V... d'un mérite gé-

néralement reconnu, ne doit pas être traité sur le même pied qu'un sir Edouard Audley. Je suis fâché que Cécile sache si peu en faire la distinction, & que jusqu'ici elle n'ait pas fait plus d'attention à la passion véritable d'un homme fort sensé & très-aimable, qu'elle n'en a fait aux prétentions de ce jeune évaporé.

Sydney, ceci n'est pas une offre à négliger; & nous ne devons pas nous flatter de recevoir tous les jours des propositions aussi avantageuses que celles de milord V... Je ferois fâché d'interposer l'autorité des parens en cette occasion; mais lorsqu'une jeune étourdie ne sait ce qu'elle doit choisir pour elle-même, c'est le devoir de ses amis de choisir pour elle. Cécile ne peut pas avoir pris d'engagement précédent, au moins sa sœur ne lui en connoît aucun en Oxford-shire; & ladi Sarah est certaine qu'elle n'en a point contracté à Bath, où elle n'est pas sortie de dessous ses yeux; & elle marque la plus grande indifférence pour tous les hommes dont elle a fait la connoissance depuis qu'elle est ici. Qu'y a-t-il donc, hors la vanité & le désir d'être admirée, qui puisse lui donner de l'aversion pour le mariage? Le lord V... n'est plus d'un âge à se laisser amuser: cependant il est si amoureux de cette petite folle, qu'il admire jusqu'à ses défauts. Je ne prétends pas dire qu'il y ait aucune chose réellement blâmable dans sa con-

duite ; au contraire, je la crois une excellente fille ; & quand elle deviendra un peu plus sérieuse, elle pourra faire le bonheur de celui qui aura été assez heureux pour lui plaire. Le lord V... avoit envie d'aller vous faire une visite : je l'ai détourné de ce dessein ; car je m'imagine que son excellence a plus de chemin à faire pour arriver au cœur de Cécile. Je l'ai assuré qu'il n'y avoit aucun doute d'obtenir votre consentement, s'il pouvoit gagner celui de votre fille. Je vous demande donc, Sydney, avec instance, de lui écrire fortement sur ce sujet. Je trouve qu'elle a un subterfuge auquel elle a toujours recours, quand je la presse sur ce point : maman, s'écrie-t-elle, ne voudra pas me contraindre à ce qui me déplaît. J'ai peur que cette indulgence ne produise d'aussi fâcheuses conséquences, que la trop prompte soumission de sa maman en a produit dans une autre occasion.

Ladi Sarah est toute à vous. Je ne vous dis rien pour mes nièces, parce qu'elles ignorent que je vous écris ; mais toutes deux vous aiment & vous honorent. Je suis, &c.

LETTRE XXXII.

MADAME ARNIL A SIR GEORGES BIDULPHE.

Woodberry, 28 *Décembre*.

MON CHER FRÈRE,

Vous avez rendu justice au lord V... en supposant que je ne pouvois faire aucune objection contre lui. Je n'en ai point : au contraire, je regarderois son alliance comme un honneur pour ma fille & pour moi. J'aime son excellente mère, & je révère la mémoire de son digne père, auquel j'ai eu des obligations qui ne peuvent jamais s'oublier. Je n'ai que peu de connoissance personnelle de milord lui-même ; mais tout ce que je sais de son caractère, me fait désirer de le voir s'unir à nous par les plus tendres liens ; & je n'ai pas moins de surprise que de chagrin, en apprenant que Cécile a de l'éloignement pour lui. Elle n'en peut avoir une cause raisonnable ; c'est pourquoi j'espère que le tems & un peu de persévérance du côté de milord vaincront sa résistance. Je viens de lui écrire sur ce sujet, d'une manière que je crois que vous approuverez. Je n'exercerai jamais l'autorité d'une mère. J'ai fait une trop

cruelle expérience des conséquences d'un pareil procédé. A l'égard des remontrances, des avis & des conseils, je ne les lui ai pas épargnés. J'ai promis à mes deux filles de ne jamais les presser d'accepter un mari contre leur gré. Mais mon serment ne vous lie pas; vous êtes donc en liberté d'user de tous les moyens, (hors la force absolue), pour obtenir de Cécile de recevoir, comme elle le doit, une offre aussi avantageuse. J'avoue que j'aurois désiré que Dolly eût été le choix du lord V... parce que je crois que son caractère sérieux lui auroit beaucoup mieux convenu, & que je suis sûre que sa douceur & sa complaisance naturelle, l'auroient fait céder sans répugnance à la volonté de ses amis. Mais comme nous ne pouvons diriger le choix du cœur, & que milord V... a déjà fixé le sien, il ne nous reste plus qu'à faire tous nos efforts, pour tâcher de lui procurer le retour qu'il mérite.

J'assure de mes devoirs ladi Sarah; & suis, &c.

(La lettre à miss Cécile, dont madame Arnil fait mention, ne se trouve point dans ce recueil.)

LETTRE XXXIII.

MADAME CÉCILE B... A MADAME ARNIL.

Londres, 3 Janvier.

La lettre à laquelle celle-ci sert de réponse est omise, parce qu'on en trouve ici la substance.

JE ne sais comment m'acquitter de la négociation dont vous me chargez, ma chère Sydney. Je trouve à Cécile beaucoup d'éloignement pour le lord V... cependant je ne puis tirer d'elle aucune raison satisfaisante de son dégoût. Vos deux filles, d'après mon invitation, ont passé avec moi la journée lundi dernier; & je me hâtai de traiter le sujet qui nous intéresse tous. N'est-ce pas, dis-je à Cécile en parlant du lord V... un fort bel homme? (Vous savez que c'est la première considération pour la plupart des jeunes filles)... Oui, certainement, il n'est pas mal de sa personne... il a des talens, des connoissances? ... Sans doute! il parle plusieurs langues, il a très-bien fait ses études, & c'est un excellent musicien... Extrêmement bien élevé, doux & d'un bon caractère? ... Cet homme est fort poli, & je ne l'ai jamais vu en colère. (Comment trouvez-vous ces petites réponses?) Il n'y a rien à dire sur ses mœurs? (Elle

tourna les yeux vers moi avec un regard si malin, qu'à peine je pus m'empecher d'éclater de rire.) Je ne sache pas, madame... N'a-t-il pas une fortune considérable?... Je n'ai pas besoin d'argent, madame... Il est d'une famille & d'un rang distingués?... Je ne désire pas de titre non plus.... Que désirez-vous donc, Cécile?... Seulement de me satisfaire moi-même. Et en disant cela, elle secoua sa petite tête, de façon que la poudre de ses cheveux, & une partie de ses boucles lui tombèrent sur le visage. Il n'est pas possible de s'imaginer une petite figure plus singulière & plus jolie. Miss Arnil la reprit : Cécile, vous êtes trop étourdie... Dolly, vous êtes trop grave, répliqua-t-elle. Je n'ai que ma gaieté qui puisse soutenir mon courage; car en vérité, ma chère madame B.., je suis cruellement tourmentée par mon oncle, relativement à ce lord V... Je voudrois qu'il fût resté où il étoit, ou qu'il eût fait choix de ma sœur au lieu de moi; elle lui conviendroit à merveille... Elle courut ensuite à mon clavecin; elle en joua quelques minutes; puis se mit à chanter & à danser seule quelques tours de menuet avec une vivacité & une grâce inimitable. Enfin il n'y a pas moyen de se fâcher de rien avec cette enfant. C'est une petite enchanteresse qui vous persuade tout ce qu'elle veut. J'essayai encore deux ou trois fois de renouer cette conversation; mais il

il ne me fut pas possible de lui faire prendre un ton sérieux. Sir Georges envoya son carrosse les chercher à huit heures du soir. En s'en allant, elle me dit : madame, vous me trouvez sûrement bien folle; mais j'ai mes heures de tristesse... Pourquoi, ma chère?... Oh! dit-elle en baissant la voix, vous saurez tout avec le tems. Elle me fait la révérence, & la voilà partie comme un petit vanneau. Je la trouve toute différente de ce qu'elle étoit, quand je l'ai vue près de vous. Peut-être la présence d'une mère l'empêchoit de donner tant d'essor à sa vivacité. Cependant, que cette vivacité est charmante, quand elle se joint à autant d'innocence & de douceur de caractère qu'elle en possède! Je ne m'étonne pas qu'elle attire plus d'amans que Dolly, quoiqu'à mes yeux, la beauté de celle-ci soit plus propre à captiver. Mais l'autre est un petit feu follet, après lequel les hommes courent. Parlons de Dolly : en vérité, ma chère, je crains que cette pauvre enfant n'ait quelque dérangement dans sa santé, qui la menace d'une maladie sérieuse, quoiqu'elle-même ne s'en apperçoive pas. Son abattement est encore augmenté, ses regards sont languissans; & je l'ai trouvée fort changée de ce qu'elle étoit, lorsque je la vis à mon dernier voyage à Woodberry. Elle dit que les veilles auxquelles elle est obligée de s'assujettir chez votre frère, ne lui plaisent point

du tout. Cela peut-être; mais je donnerai à ladi Sarah le même avis que je vous avois déjà donné, de consulter sur son état quelque habile médecin. M. B... & moi nous allons dîner chez elle aujourd'hui. Je vais laisser cette lettre ouverte jusqu'à mon retour; peut-être aurai-je quelque chose de bon à y ajouter : je le désire d'autant plus, que tout ce que je viens de vous dire n'est guères satisfaisant.

Jeudi, 4 Janvier.

J'ai, en vérité, quelque chose à ajouter, ma chère, que je crains qui ne vous soit pas agréable; mais je crois devoir vous le dire. Nous avons, comme vous savez, dîné hier chez sir Georges : il y avoit une foule insupportable. Le lord V... ladi Audley & sa fille y étoient, & huit ou dix autres personnes que je connois à peine. Après le dîné, nous revînmes dans le grand salon, où les tables de jeu étoient préparées; car ladi Sarah dit qu'il falloit bien faire une petite partie. Avant de la commencer, pendant qu'on prenoit le thé & le café, chacun se cantonna. Cécile, comme une petite divinité, étoit assise entre ses deux adorateurs : le lord V... d'un côté; de l'autre sir Edouard, qui vint à l'issue du dîner. Elle paroissoit leur accorder une égale part de son esprit, de sa gaieté, de sa vivacité. Ladi Sarah avec quelques autres femmes, faisoit une dissertation sur un nouveau

tapis de Perse, mis sur le parquet pour la première fois ce même jour. Mon seigneur & maître, qui avoit commencé à table une dispute politique, la continuoit, ayant rassemblé autour de lui un petit auditoire. Miss Arnil étoit assise auprès de moi; & sir Georges jouant avec mon éventail, se tenoit debout devant nous, & nous parloit à toutes deux. Telle étoit la disposition des choses; je sais que vous aimez qu'on vous la rende exactement. Un grand coup frappé à la porte, nous avertit de quelque prochaine visite. Ladi Sarah, toujours attentive aux petites choses, tourna les yeux machinalement sur les bougies, puis sur la parure de ses nièces & sur la sienne, pour voir si rien n'y manquoit. Miss Arnil, qui s'étoit plainte d'être enrhumée, fut obligée de mettre une coëffe; ce qui cachant son beau profil, la faisoit paroître tout-à-fait à son désavantage. Pour Cécile, jamais je ne l'ai vue plus jolie qu'elle étoit hier. Le valet de chambre annonça M. Falkland, & nous vîmes entrer votre fils Roland. Tout ce qu'il y avoit de monde assis se leva, comme de raison. Ladi Sarah jeta les yeux sur lui, & les détourna aussitôt, avec un regard qui vouloit dire: Ah! ce n'est que vous!... Falkland fit ses révérences de fort bonne grâce, sans pouvoir distinguer tout ce qui étoit-là, & un peu étourdi, je crois, de voir tant de monde. Il s'avança pourtant

vers ladi Sarah... Votre servante, monsieur, dit-elle; & se retournant d'un air maussade, se mit à raccommoder le feu qui n'avoit pas besoin de l'être..... Votre serviteur, M. Falkland, cria sir Georges se baissant assez bas; mais se relevant vîte, & d'un air négligé qu'un homme ne prend jamais qu'avec ses inférieurs ou ceux avec qui il est tout-à-fait libre. Le domestique avoit avancé une chaise. Asséyez-vous, M. Falkland, dit sir Georges d'un ton impératif qui signifioit, *Jeune homme, ne tenez pas la compagnie debout.* Il y avoit de la rudesse & de la dureté à sir Georges, de vouloir rabaisser Falkland, & lui faire entendre qu'il ne méritoit pas l'attention de la compagnie. Il le remarqua très-bien, car il rougit excessivement; mais comme il a du savoir vivre, il se contint, & ayant aussitôt pris place, chacun reprit la sienne, excepté Cécile, qui s'éloignant de ses deux amans, vint s'asseoir entre sa sœur & moi.

Falkland commença à discerner les figures qu'il connoissoit. Il adressa en différentes fois la parole à ladi Audley, à sa fille, à moi, aux deux miss Arnil, & enfin à sir Edouard. Vos deux filles qui avoient rougi de joie en l'appercevant, avoient les yeux fixés sur lui depuis qu'il étoit entré; mais n'ayant pu lui parler, avant qu'il se fût approché d'elles, elles sembloient l'attendre avec impatience.

La converſation qu'il avoit interrompue, ne s'étoit pas ranimée. Chacun paroiſſoit retiré en lui-même; & le pauvre Roland avoit l'air aſſez embarraſſé. Sir Georges éleva la voix : Quand avez-vous quitté Oxford, M. Falkland?... Ce matin, ſir Georges... Vous avez laiſſé ma ſœur en bonne ſanté, à ce que j'eſpère?... Des cartes, des cartes, cria ladi Sarah; & les femmes ſe levèrent avec la même promptitude, que de jeunes filles qui entendent le ſon du violon qui commence une contredanſe. Je fis ſigne à Falkland d'approcher de nous pendant que ladi Sarah arrangeoit ſes parties. Il vint près de moi; & ſe tenant debout dans l'attitude de quelqu'un qui ſalue, vos deux filles lui tendirent au même inſtant une de leurs mains, qu'il prit dans chacune des ſiennes, s'informant affectueuſement de leur ſanté. Miſs Arnil lui fit pluſieurs tendres queſtions ſur votre compte. Cécile lui en fit une douzaine, ſans en attendre la réponſe. Je trouvai que Falkland, quoiqu'il ne fût pas le très-bien venu chez votre frère, y étoit pourtant attendu; car vos filles diſent qu'elles le croyoient arrivé de la veille, ſuivant ce que vous leur aviez marqué dans votre dernière lettre.

Ladi Sarah fait toujours jouer ſes nièces. Elle nous appela en cet inſtant pour commencer no-

tre partie, nous ayant mises à la même table. Les deux sœurs étoient partners, le lord V... étoit le mien. Falkland s'appuya sur le dos de mon fauteuil. Ladi Sarah lui avoit demandé légèrement s'il vouloit jouer; il s'en étoit excusé. Je pus remarquer que le lord V... qui se trouvoit vis-à vis de lui, le regardoit fort attentivement: sans doute, il se rappeloit son pauvre père. Je crois vous avoir entendu dire qu'ils étoient parens; mais il ne se pressera pas d'avouer la parenté. Le procès commencé par les héritiers de ce malheureux lord, établit trop clairement l'illégitimité de la naissance du fils; & j'ai entendu dire à ladi Sarah, qu'elle ne trouvoit pas que ce jeune homme fît bien de porter le nom d'une famille qui ne voudroit pas le reconnoître. Vous ne sauriez imaginer, ma chère Sydney, combien je me sentis peinée de sa situation. Je voudrois pouvoir en demeurer-là: mais vous aimerez mieux apprendre par moi ce qui se passa ensuite, que par une relation peut-être chargée de la part de votre frère.

Dolly paroissoit n'être point du tout bien: elle dit que son rhume la faisoit souffrir, & changea de couleur plusieurs fois, au point que je la crus près de s'évanouir. La chambre, disoit-elle, étoit trop chaude... Vous feriez mieux de sortir, ma chère, lui dis-je, l'air vous feroit du bien; don-

nez votre jeu à M. Falkland. C'est ce qu'elle fit, & M. Falkland prit sa place. Miss Audley, qui ne jouoit pas, sortit avec elle.

Ladi Audley ayant fini son rob, se leva, & dit qu'elle étoit engagée à aller à l'assemblée de madame L... Vous saurez que cette madame L... est la grande rivale de Ladi Sarah. Elles s'arrangent pour avoir ce qu'elles appellent *leurs soirées*, précisément les mêmes jours; & leur grand plaisir est de s'arracher la compagnie l'une à l'autre. Trois ou quatre autres femmes se trouvèrent avoir le même engagement *indispensable* que ladi Audley, qui étoit déjà partie avec sa fille; & ladi Sarah se vit réduite aux hommes qui lui restoient. Mais elle eut la consolation de réfléchir que ce n'étoit pas une de *ses soirées*. La compagnie étant ainsi diminuée, il ne restoit plus que notre table de jeu, & quelques hommes qui se promenoient dans la chambre, avec l'air de ne savoir que devenir. Ladi Sarah paroissoit de fort mauvaise humeur. M. B... qui aime beaucoup le whist, proposa de faire une partie entre hommes.... Eh bien! nous vous laisserons ensemble tout-à-l'heure, dit ladi Sarah, dès que madame B... aura achevé sa partie.... Nous eûmes bientôt fini; & M. B... donnant à tirer, le hasard lui donna pour partner le lord V..... Sir Edouard Audley & M. Fal-

kland furent ensemble tous quatre à la même table.

Ladi Sarah dit tout bas à M. B... » Vous sou-» pez avec moi ce soir? « De tout mon cœur, dit M. B... Et vous, milord? (tout bas au lord V...) Je rends grâces à votre excellence, mais je suis engagé, répondit-il.... Nous les quittâmes donc: ladi Sarah, Cécile & moi nous montâmes à la chambre de miss Arnil pour voir comment elle étoit. Je viens de m'arrêter sur des bagatelles; mais vous allez voir que ces bagatelles ont servi de préliminaire à des choses sérieuses.

Nous trouvâmes un peu de fièvre à Dolly, & nous l'engageâmes à se mettre au lit. En vérité, Sydney, j'ai peur que cette vie peu réglée ne s'accorde pas avec la délicatesse de sa constitution. Cependant ne vous alarmez pas, ma chère, elle est à présent beaucoup mieux. J'y ai été ce matin, elle étoit levée, & m'a dit qu'elle se portoit bien.

Nous restâmes à causer auprès d'elle jusqu'à l'heure du souper. Et étant descendues pour nous mettre à table, nous ne trouvâmes que sir Georges & M. B... les autres étoient partis. Je remarquai que sir Georges avoit l'air troublé.... Je suis fâchée, dit ladi Sarah, que le lord V... n'ait pas pu rester avec nous: je voulois le proposer à

ſir Edouard; mais je ne pouvois lui parler, ſans que M. Falkland m'entendît, & je n'ai pas jugé néceſſaire de l'inviter... Je ſuis très-aiſe que vous n'ayez rien propoſé à ſir Edouard, dit ſir Georges, d'un ton que je ne lui ai jamais vu prendre avec ladi Sarah... Bon dieu! pourquoi donc, ſir Georges?... Parce que c'eſt un petit fat, répondit-il. Son ami Falkland ne vaut pas mieux, & dorénavant ma porte leur ſera fermée à tous deux. Cécile, ajouta-t-il, votre ſœur me paroît aimer beaucoup miſs Audley; mais, à vous dire vrai, je ne crois pas qu'elle, ni ſa mère, ſoient de ſi bonnes connoiſſances; ainſi vous ferez bien de les laiſſer-là. Ladi Sarah eſt maîtreſſe de faire ce que bon lui ſemble; mais je crois pouvoir demander cela à mes nièces. Sir Edouard n'eſt pas votre favori, je crois? L'eſt-il, répéta-t-il avec un ſourire amer?... Non aſſurément, monſieur, répondit Cécile... En vérité, ſir Georges, je ne vous comprends pas, s'écria ladi Sarah: que ſignifie tout ceci?... Bon, bon, ſir Georges! dit M. B.... laiſſons cela. Je penſe que ſir Edouard avoit un peu trop bu ce ſoir. (Je vous dirai que je croyois auſſi m'en être apperçue.) Plaiſante apologie, répondit votre frère... Ma chère, dit-il à ladi Sarah, je vous conterai cela dans un autre moment. La préſence des domeſtiques empêcha ladi Sarah de faire d'autres

questions; mais elle bouda pendant tout le souper, & la pauvre Cécile étoit toute effrayée.

Après le souper, M. B.... empêcha sir Georges de reprendre le même sujet, en soutenant la conversation sur d'autres : ainsi nous sortîmes, sans en entendre parler davantage ; mais voici le compte que m'en a rendu M. B....

Il semble que le lord V..... commit, vers la fin de la partie, une petite inadvertance, qui tourna à son avantage & à celui de son partner. Sir Edouard & Falkland perdoient déja. On n'y fit pas grande attention dans l'instant même, & le lord V..... sortit dès que le jeu fut fini ; mais M. B.... que vous savez qui aime à parler sur le jeu, se vanta de son triomphe. Sir Edouard lui dit que s'il avoit gagné, il pouvoit en rendre grâces à la *dextérité* de son partner. Il appuya sur le mot *dextérité* avec emphase, pour faire sentir qu'il vouloit dire plus que la science du jeu, qu'à la vérité le lord V..... possède très-peu. Falkland fut assez imprudent pour se joindre à lui ; & il dit que le lord V..... avoit laissé tomber une carte *fort à propos*. Sir Georges immédiatement prit feu, & soutint le parti du lord V.... M. B.... dit, avec trop de chaleur. Sir Edouard jaloux, je suppose, du lord V..... lança quelques traits piquans contre lui ; & Falkland, soit pour s'unir

à son ami, soit qu'il fût offensé de ce que le lord V..... ne lui avoit rien dit, se déclara pour l'opinion de sir Edouard. Sir Georges leur dit qu'ils étoient deux enfans : ils répondirent qu'ils étoient assez âgés pour soutenir ce qu'ils avançoient..... Seriez-vous contens, messieurs, que le lord V..... fût informé de tout ceci ?.... Tout comme il vous plaira, sir Georges, fut leur réponse. M. B..... dit qu'il crut devoir s'en mêler, sir Edouard lui paroissant un peu pris de vin. Il dit à votre frère qu'il étoit convaincu que le lord avoit fait une faute involontaire, (ce qui n'étoit pas douteux) & qu'il ne falloit plus parler de tout cela. Sir Edouard & Falkland étoient couleur de feu. Sir Georges leur dit : Jeunes gens, vous feriez mieux d'aller vous rafraîchir. Sur quoi ils prirent brusquement leur chapeau, & sortirent sans autre cérémonie. Après qu'ils furent partis, sir Georges déclara que, quoiqu'il ne jugeât pas convenable de leur attirer une querelle de la part du lord V.... cependant il ne vouloit plus les recevoir chez lui. Sir Edouard, dit-il, encouragé par l'indulgence de ladi Sarah, a eu l'audace de faire sa cour à ma nièce ; mais, comme j'aimerois autant la donner à satan, (ce fut son expression) je suis fort aise d'avoir cette occasion de me débarrasser de lui. Pendant que j'étois avec Dolly ce matin, miss Audley est venue s'informer de sa santé, & de-

mander à la voir. On ne l'a pas laissée entrer. *Les deux miss Arnil sont sorties :* voilà la réponse qu'on lui a faite à la porte. Vos pauvres enfans sont désolées de cette querelle ; car non seulement cela les prive d'une connoissance qu'elles aiment, mais encore de voir Falkland. Il loge chez ladi Audley, & toute communication est désormais interrompue.

Vous ne sauriez croire combien cet incident m'a fâchée ; car quoique je ne pense pas que l'amitié de votre frère fût jamais d'une grande ressource à Falkland, cependant on ne voudroit pas qu'un jeune homme qui entre dans le monde, débutât par s'y faire des ennemis. Vous, ma Sydney, qui avez supporté patiemment des évènemens beaucoup plus fâcheux, j'espère que vous ne vous laisserez pas trop affecter de celui-ci.

LETTRE XXXIV.

MISS ARNIL A MISS AUDLEY.

Londres, 4 Janvier.

JE n'avois pas besoin, non, ma chère Sophie, je n'avois pas besoin de ce dernier coup, pour accabler mon cœur déja oppressé. Votre frère vous a dit, je suppose, ce qui s'est passé hier au soir entre lui & sir Georges ; mais il ignore de

quelle fatale conféquence fon indifcrétion a été pour moi. Oh! ma chère, je n'étois pas fortie, quand vous m'avez demandée ce matin; mais mon oncle eft fi plein de reffentiment contre fir Edouard, qu'il exige que ma fœur & moi rompions tout commerce avec votre famille; fpécialement, parce qu'il fait que votre frère avoit quelques deffeins fur Cécile. Comment Falkland a-t-il pu être affez cruel envers moi, pour me priver par fon imprudence, du feul plaifir qui foutient ma vie, celui de le voir quelquefois; car ne pouvoit-il pas deviner de quelle conféquence il étoit d'offenfer mon oncle Bidulphe? C'eft tout ce qui pouvoit m'arriver de pis: *Il ne le recevra plus chez lui.* Ma chère mifs Audley, dites à Falkland que s'il a quelque égard à mon bonheur, il s'efforce de réparer fa faute; car sûrement il en a commis une. Qu'il faffe la meilleure excufe qu'il pourra à fir Georges: autrement, fongez à ce que je dois fouffrir, à ce qu'il doit fouffrir lui-même, étant privés de la vue l'un de l'autre. Il eft impoffible que je puiffe le voir ailleurs qu'ici ou chez vous; & l'un & l'autre à préfent me font également défendus par mon oncle.

Dans la feule maifon où je pourrois encore le rencontrer, je n'ofe le propofer, c'eft chez madame B.... mais M. B.... lui-même a été fi offenfé

de la conduite des deux jeunes gens, que je doute qu'il voulût recevoir les visites de M. Falkland.

Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit. Cécile est fort fâchée aussi de ce qui est arrivé ; mais qu'est-ce que son chagrin, en comparaison du mien ? Je vous conjure, ma chère, d'empêcher que l'amitié de M. Falkland pour votre frère, ne l'engage à refuser ce que j'exige de lui. Dites-lui que je le prie instamment d'écrire à mon oncle, avant qu'il soit trop tard : plus il attendra, plus la réconciliation deviendra difficile. Oh ! que maman sera fâchée en apprenant tout cela. Je ne sais comment je dois m'y prendre pour l'en informer. Je n'ai personne à qui j'ose confier mes pensées. Vous étiez la seule, & je me vois encore privée de cette consolation : en vérité, Sophie, cela est trop cruel.

Si M. Falkland veut m'écrire un mot, le domestique qu'il enverra, n'aura qu'à demander Hélène. Je suis obligée de me fier à elle, pour recevoir & envoyer mes lettres. Grand dieu ! suis-je donc obligée d'employer des ruses !

LETTRE XXXV.

M. FALKLAND A MISS ARNIL.

Vendredi au soir.

Cette lettre étoit renfermée dans une de miss Audley, qui est omise.

JE suis très-fâché, ma chère miss Arnil, de vous refuser la première demande que vous m'ayez jamais faite. En vérité, j'ai pour vous un respect si sincère, que si je ne croyois pas mon honneur engagé dans l'occasion dont il s'agit, je me rendrois certainement à vos désirs. Un homme doit être plus honteux de soutenir une faute, que de la reconnoître; & personne ne s'y prêteroit plus volontiers que moi; mais ce n'est pas ici le cas. Lorsque j'ai pris le parti de sir Edouard Audley, j'ai pensé qu'il avoit raison : je le pense encore; & votre oncle peut, comme il nous l'a laissé entendre, informer, s'il lui plaît, le lord V.... de nos sentimens. Quant à sir Georges Bidulphe, il est clair qu'il a été charmé d'avoir un prétexte de rompre avec un homme qu'il a toujours traité avec une arrogance indécente.

Demandez-vous donc à vous-même, si vous souhaiteriez de me voir exposé à d'autres insultes

de sa part. Je pense que vous, qui avez tant de délicatesse, seriez fâchée d'en trouver moins à un ami, que vous honorez de votre estime.

J'espère qu'il viendra un tems où je pourrai, sans sa permission, vous assurer combien je suis

Votre très-dévoué serviteur,

F**

LETTRE XXXVI.

MISS ARNIL A MISS AUDLEY.

5 Janvier.

Dans cette lettre, celle qui précède étoit renfermée.

SOPHIE, lisez la lettre ci-jointe, & dites-moi si réellement vous croyez qu'elle ait été écrite par Falkland? Vous me l'avez envoyée comme la tenant de lui : c'est son écriture; mais, bon dieu! qu'est devenu le cœur qui avoit coutume de me parler? Qu'il refuse ce que je lui demande; qu'il préfère, puisqu'il le veut, ses notions imaginaires d'honneur à mon bonheur réel; qu'il s'éloigne volontairement de ma vue : mais pourquoi me répondre avec une froideur qui m'a glacée? Le *respect* qu'il a pour moi, l'*estime* dont je l'honore!.... Oh! plût à dieu que ce ne fût que de l'estime!

l'estime ! je ne sentirois pas, comme je fais, son indifférence. Donnez-lui la lettre que je vous envoie, ou je ne lui fais aucun reproche. Sans doute, il étoit encore plein de ressentiment quand il m'a écrit ; & je dois attribuer sa froideur au trouble d'un esprit irrité ; mais sûrement il ne peut pas être en colere contre moi. Si mes parens se sont mal conduits envers lui, ce n'est pas ma faute. Ah ! Sophie, voyez ce que c'est que de donner son cœur, sans y être autorisé.

La Lettre que miss Arnil écrit à Falkland, manque à ce recueil, où l'on trouve plusieurs autres lettres qu'ils s'écrivent réciproquement. Celles de miss Arnil sont remplies de tendres plaintes sur l'indifférence de Falkland, qui dans les siennes se défend avec beaucoup d'art & de politesse ; mais on n'y remarque point le style d'un amant.

En cet endroit du manuscrit, on trouve un recueil séparé, dans lequel madame Askam rend compte de quelques particularités de la conduite de M. Falkland & de sir Edouard Audley, pendant leur séjour à Londres. Ce qu'elle en dit ne leur fait pas honneur ; & il paroît que sir Edouard avoit trop malheureusement réussi à corrompre les mœurs de son compagnon. L'Editeur, pour éviter la prolixité, a omis tout cela, à l'exception d'une petite narration extraite de quelques lettres écrites

par M. Maine (1) à sa sœur Askam, qu'il insère ici, comme ayant quelque rapport avec la suite de cette histoire.

M. Maine, dans sa première lettre, mande à sa sœur qu'une jeune & belle fille, qu'il appelle Théodore Williams, ayant perdu ses parens, gens bien nés, qui avoient laissé une nombreuse famille sans aucun bien, avoit été envoyée de sa province à Londres, & recommandée à madame Maine, pour tâcher de la placer dans une bonne maison, ou de lui procurer de l'ouvrage; car elle travailloit fort bien en linge. Madame Maine n'ayant pas pu lui trouver tout de suite une maison, lui avoit loué tout près de la sienne, un logement, & ne la laissoit pas manquer d'ouvrage. Lui ayant donné du linge à faire pour sir Edouard Audley, elle lui envoya dire de le lui apporter; sir Edouard étant dans ce moment à sa boutique. Il la vit pendant quelques instans; & l'effet de cette malheureuse entrevue, fut que la jeune fille, au bout de quinze jours disparut de son logement, sans que personne pût dire ce qu'elle étoit devenue.

(1) M. Maine, dont on a parlé dans la première partie de ces mémoires, étoit frère de madame Askam; & il avoit épousé la fille de M. Price. Il étoit marchand de toile, établi à Londres depuis plusieurs années.

M. Maine, dans sa lettre, qui est longue & circonstanciée, marque qu'il a de grands soupçons que sir Edouard est l'auteur de la fuite de cette jeune personne. Il exprime beaucoup de regret de cet accident, arrivé à la fille d'un de ses anciens amis.

Dans sa seconde lettre, il dit à sa sœur, qu'après une recherche infructueuse de huit ou dix jours, il a enfin par hasard découvert le lieu de sa retraite : qu'en passant un soir dans la rue de Bedfort, il avoit vu sir Edouard Audley entrer dans une maison d'assez mauvaise apparence ; & jugeant que c'étoit-là le lieu où la malheureuse fille étoit cachée, il s'étoit résolu, dans la chaleur de son zèle, d'y retourner le lendemain matin, afin de la ramener avec lui, s'il étoit possible, ou en cas qu'elle le refusât, de l'accabler de reproches. Y étant retourné, on le laissa monter, après quelques difficultés ; & il fut admis dans une espèce de salle à manger, où il trouva la pauvre Théodore seule, les yeux rouges & pleins de larmes. Il étoit environ neuf heures du matin ; & sir Edouard, qui étoit dans la maison, n'étoit pas encore levé.

La jeune fille lui raconta ainsi les particularités de son histoire. Sir Edouard, dit-elle, après m'être venu voir deux ou trois fois, sous le prétexte de me presser d'achever son linge, m'écrivit une let-

tre passionnée, dans laquelle il me demandoit en grâce de me voir seule le lendemain au soir, n'ayant pas encore pu me parler de son amour, parce qu'il avoit toujours trouvé avec moi une femme que j'avois prise pour m'aider à mon ouvrage. Convaincue que j'étois que sir Edouard n'avoit pas de bons desseins, je fis voir sa lettre à cette femme, lui marquant en même tems mon indignation d'une telle proposition; mais elle se moqua de mes craintes, & me dit que je n'étois pas la première fille d'une condition obscure, dont la beauté avoit fait la fortune; que je pouvois sans aucun danger, entendre ce que ce gentilhomme vouloit me dire, & que je serois toujours à tems de rejeter ses propositions, si je les trouvois malhonnêtes. Séduite par les argumens de cette femme, & éblouie par l'extérieur de sir Edouard Audley, je lui accordai l'entrevue qu'il désiroit sans la présence d'un tiers. Dans cette visite, il m'expliqua clairement ses desseins; & après avoir mis en usage toutes sortes de persuasions, il conclut par des offres considérables. Je me flatte, monsieur, que vous jugez bien que je les reçus avec beaucoup de mépris, assurant sir Edouard que j'avertirois les personnes chez qui je logeois, de ne le plus laisser entrer dans la maison.

Il se retira là-dessus, donnant de grands élo-

ges à ma vertu, & déclarant qu'il m'aimoit plus que jamais.

Je reçus une lettre de lui le lendemain, dans laquelle il me disoit que trouvant qu'il lui étoit impossible de vivre sans moi, il avoit pris la résolution de m'épouser, & qu'en conséquence il étoit nécessaire qu'il eût encore une conversation avec moi; qu'il me demandoit la permission de me voir seule. J'avouerai, monsieur, que ma vanité ne fut pas à l'épreuve de la flatteuse perspective qui s'ouvroit devant moi. Je le reçus donc le soir de ce jour-là, & il me renouvela les mêmes protestations qu'il m'avoit faites dans sa lettre; mais en ajoutant qu'il étoit pour lui de la dernière importance de cacher, du-moins pendant la vie de sa mère, un mariage si disproportionné; que je devois consentir que la cérémonie se fît avec le plus grand secret, dans une maison particulière; parce qu'il n'oseroit pas risquer de la faire célébrer à l'église. Je consentis assez facilement à tout cela, lui demandant seulement la permission de vous informer, ainsi que madame Maine, de ma bonne fortune. Mais sir Edouard me le défendit expressément, me disant que vous ne manqueriez pas d'informer sa mère de ce dessein, ce qui seroit le vrai moyen de la renverser. Voilà, monsieur, ce qui m'a rendue coupable d'assez d'ingratitude envers vous, pour vous cacher toute cette

affaire. Je dis alors à ſir Edouatd, que je ne déſirois rien autre choſe que d'avoir une de mes amies préſente comme témoin. Il me reprocha la méfiance que j'avois de lui, & puis me demanda quelle étoit la perſonne à qui je comptois confier un pareil ſecret. Je lui nommai celle qu'il avoit vue deux ou trois fois avec moi, comme étant la ſeule connoiſſance que j'euſſe à Londres, excepté votre famille. Il me dit qu'on devoit ratement ſe fier à des perſonnes d'un ſi bas étage; puis m'ayant fait pluſieurs queſtions toutes relatives à cette femme, il conſentit enfin qu'elle ſervît de témoin à notre mariage.

Il m'indiqua cette maiſon pour le lieu de notre rendez-vous; & m'aſſura qu'il auroit un eccléſiaſtique tout prêt, le lendemain à dix heures du matin, me priant d'amener mon amie avec moi à cette même heure. Après quoi il me quitta avec toutes les marques de reſpect que pouvoit attendre une femme, qui alloit devenir la ſienne.

Je ne manquai pas d'informer le ſoir même ma compagne, du tour heureux que prenoient mes affaires, & de la prier de ſe tenir prête le lendemain matin, pour venir avec moi au lieu marqué, où je croyois que mon bonheur alloit être aſſuré pour la vie.

J'étois convenue d'aller la prendre à ſon logis; & vous croyez bien que je fus exacte à m'y ren-

dre : mais je ne fus pas médiocrement ſurpriſe & fâchée, en apprenant qu'elle étoit ſortie. Elle avoit laiſſé à la fille de la maiſon, un billet pour moi, dans lequel elle me diſoit, » Qu'une de » ſes parentes qui ſe mouroit, l'avoit envoyé » chercher ; qu'elle n'avoit pu ſe diſpenſer d'y » aller : mais qu'elle ne s'y arrêteroit pas long- » tems ; qu'elle me prioit d'aller toujours de- » vant, parce qu'elle ſe rendroit ſans faute dans » la maiſon que je lui avois indiquée, qui ſe » trouvoit ſur ſon chemin, pour revenir chez » elle. « Il étoit près de dix heures : je ne doutai point qu'elle ne me tînt ſa parole ; & ne ſoupçonnant aucun mauvais deſſein, je pris une chaiſe à porteurs, & je me fis conduire dans cette fatale maiſon. Sir Edouard vint me prendre au bas de l'eſcalier, & me conduiſit dans la pièce où nous ſommes, où je trouvai un eccléſiaſtique auſſi en habit canonique. Sir Edouard me demanda où étoit mon amie ? Pour réponſe, je lui montrai ſon billet. Je penſe, dit-il, qu'elle ſera ici tout-à-l'heure. Nous reſtâmes une demi-heure à l'attendre inutilement. Sir Edouard s'impatientant, me dit que ſi j'avois voulu me fier à lui, il ſe ſeroit pourvu d'un témoin qui auroit été plus exact. L'eccléſiaſtique tira ſa montre, & dit qu'il étoit indiſpenſablement obligé d'aller à onze heures lire les prières à l'égliſe qu'il deſſervoit ; & que ſi la cérémo-

nie se retardoit, il ne pouvoit pas rester pour la faire.

Je fus saisie d'effroi, & je demandai en tremblant, à sir Edouard, si cela ne pouvoit pas se remettre à un autre jour; résolue, s'il y consentoit, de sortir tout de suite avec l'ecclésiastique. Mais il me répondit en jurant : Ce sera tout-à-l'heure, madame, ou ce ne sera jamais : je ne puis supporter d'être traité avec tant de méfiance. L'ecclésiastique dit alors, quoiqu'il fût plus régulier d'avoir un témoin, que, cependant le mariage étoit également bon sans cela, & qu'il ne se faisoit point de scrupule de nous unir, si j'y consentois. Sir Edouard ne répondit rien; mais il se promenoit dans la chambre d'un air courroucé.

Que pouvois-je faire, monsieur, dans une telle situation? J'avois peur que trop de scrupule ne me fît perdre un bon établissement; & comptant sur la parole de l'ecclésiastique, je me tournai vers sir Edouard, & lui dis que si le mariage étoit légitime, je ne faisois point de difficultés.

Enfin, monsieur, nous fûmes mariés; & immédiatement après la cérémonie, l'ecclésiastique passa dans une autre chambre, où étant resté quelques minutes, il revint dans celle-ci prendre son chapeau, & s'en alla. Je remarquai qu'il n'avoit plus sa soutane, & que le chapeau qu'il prenoit étoit celui d'un laïque. Je demandai à sir Edouard ce

que cela ſignifioit. Il me dit que pour éviter toute obſervation, il avoit prié l'eccléſiaſtique de s'habiller ainſi, & d'envoyer ici d'avance ſes autres habits, qu'il avoit repris pour plus de décence, & les avoit enſuite quittés par la même raiſon qu'il venoit de me dire. Cela me paroiſſant aſſez vraiſemblable, je ne conçus dans ce moment aucun doute.

Sir Edouard me dit que ſi j'étois contente de ce logement, je ferois bien d'y reſter, parce qu'il ſeroit difficile d'en trouver un plus caché, & que je devois conſentir à garder un nom différent de celui que j'étois en droit de porter; puiſque lui-même n'étoit pas connu des gens de cette maiſon par ſon vrai nom. Je conſentis à tout ce qu'il voulut; & quoique je ne trouvaſſe pas ce logement aſſez beau pour ſa femme, je le trouvois aſſez beau pour moi. Il ajouta qu'il paſſeroit avec moi le plus de tems qu'il pourroit; mais que ſa mère avec laquelle il vivoit, étant fort âgée & fort exigeante, il étoit obligé de paſſer une partie de la journée avec elle.

Comme ſir Edouard aime à reſter longtems au lit, il avoit donné ordre qu'on n'entrât point le matin dans ſa chambre, à moins qu'il ne ſonnât. Je me levai le lendemain matin à huit heures; & laiſſant ſir Edouard endormi, j'entrai doucement dans cette pièce. Une fille qu'il avoit arrêtée pour

me servir, monta un moment après, & me dit qu'il y avoit en bas un homme qui demandoit M. Edouard; (c'étoit le nom que sir Edouard avoit pris), qu'elle avoit répondu qu'elle n'osoit réveiller son maître; mais que cet homme avoit insisté, en disant que l'affaire qui l'amenoit étoit pressée, & qu'il falloit absolument qu'il lui parlât. Je rentrai aussitôt dans la chambre, & j'éveillai sir Edouard, pour lui dire que quelqu'un demandoit à lui parler. Il me dit d'ordonner à la fille de le faire monter, & me pria de passer dans cette pièce. Je fis ce qu'il souhaitoit. Sir Edouard se leva aussitôt; & venant un moment après me trouver, il me dit que son laquais lui avoit apporté une lettre qui exigeoit réponse sur le champ. Il demanda du papier, une plume & de l'encre, & rentra dans sa chambre.

Je descendis pour donner quelques ordres à ma servante; & je remontai au même instant que le laquais de sir Edouard sortoit de la chambre de son maître, tenant à la main la lettre qu'il venoit d'écrire. Mais, monsieur, quelle fut ma surprise, lorsque dans la personne de ce valet, je reconnus le prétendu ecclésiastique qui nous avoit mariés le jour précédent.

Il me salua en passant sur l'escalier, mais sans parler. Je fus frappée comme de la foudre, à la vue de cet homme. J'étois restée pendant assez de

tems la veille auprès de lui; & je le regardai assez attentivement dans cet instant, pour être sûre que je ne me trompois pas. Cependant cela me paroissoit si affreux & si incroyable, que je crus ne devoir rien dire à sir Edouard, de crainte de l'offenser par mes soupçons.

J'entrai dans cette pièce, en même-tems que sir Edouard sortoit de sa chambre. Il me demanda d'un air inquiet, d'où je venois? Le lui ayant dit, il répondit : ma chère, je voudrois vous prier pour le présent de ne pas vous laisser voir aux étrangers. Je lui dis que personne ne m'avoit vue que son laquais. Vous a-t-il parlé, reprit-il avec un regard troublé ? Je répondis que non. Cela est surprenant, dit-il, car c'est un drôle un peu familier; & comme j'ai été obligé de me confier à lui, j'aurois cru qu'il auroit été charmé de vous faire connoître qu'il étoit dans notre secret. Il tint les yeux fixés sur moi pendant qu'il parloit. Je ne fis point de réplique; & il sortit un moment après, en me disant qu'il craignoit d'être retenu toute la journée par ses affaires; mais qu'il reviendroit le soir de bonne heure.

Etant restée seule, je ne pus ôter de ma tête l'idée de cet ecclésiastique : plus j'y réfléchissois, plus j'étois convaincue que lui & le valet de sir Edouard, n'étoient qu'une seule & unique personne. Et il étoit encore plus probable qu'il m'eût

fait passer son valet pour un ecclésiastique, qu'il ne l'étoit qu'un ecclésiastique lui servît de valet. Cependant que pouvois-je faire? je n'avois point de témoin de mon mariage; ainsi je jugeai inutile d'en parler.

Je passai tout le jour dans une grande inquiétude. Vers dix heures du soir, sir Edouard rentra, amenant avec lui, à mon grand étonnement, un jeune homme qu'il me dit avoir engagé à venir souper avec moi. Il me le présenta sous le nom de Falkland, mais ne me présenta pas à lui; & de toute la soirée, ne m'appela que par mon nom de baptême. Je restai triste & tout-à-fait décontenancée; car il me parut que M. Falkland, qui avoit l'air d'un jeune homme poli & bien élevé, me traitoit avec moins d'égards qu'il n'en auroit eu pour la femme de sir Edouard, s'il eût cru que je l'étois. Ces messieurs me parurent se livrer à la gaieté, & se disposer à finir leurs bouteilles : je jugeai convenable de me retirer, & je passai dans ma chambre.

A peine avois-je eu le tems d'en fermer la porte, que j'entendis sir Edouard demander à son compagnon, comment il me trouvoit. Vous ne doutez pas, monsieur, que j'eus la curiosité d'écouter la réponse; & mettant l'oreille au trou de la serrure, j'entendis M. Falkland dire, » Elle » est fort jolie, & paroît même aussi fort inno-

» cente. Je ne l'aurois pas prise pour une fille de » cette espèce. « Qu'appelez-vous espèce? reprit sir Edouard. Je veux bien que vous sachiez que c'est une fille aussi sage qu'il y en ait en Angleterre. M. Falkland éclata de rire, & lui dit: sans doute que vous aurez pris la pauvre enfant avec la vieille amorce, une promesse de mariage? Sir Edouard fit une réponse que je ne pus entendre, & ils changèrent aussitôt de discours. Mais ma curiosité étant devenue plus vive, par ce que j'avois entendu, j'en perdis toute disposition au sommeil, & je restai à la même place, dans l'espérance de découvrir par leurs discours, quelque chose de plus sur ma malheureuse situation. Car il étoit clair que sir Edouard m'avoit fait passer auprès de son ami pour une fille qu'il entretenoit. Mais je n'entendis rien qui m'en apprît davantage, si ce n'est que tous deux étoient fort libertins.

Je m'allai coucher fort affligée, considérant que l'innocence de mes intentions ne m'avoit pas empêchée de courir à ma perte. Sir Edouard remarqua ma tristesse le lendemain matin; & avec sa tendresse ordinaire, m'en demanda la raison. Je lui dis que je soupçonnois que l'homme que j'avois vu la veille, étoit la même personne qui nous avoit mariés... Qui, mon valet David? dit sir Edouard en riant: par ma foi, mon enfant, il peut faire un aussi bon mariage qu'aucun ecclésiastique

d'Europe.... Je l'interrompis : Oh ! monſieur, ſi vous aviez eu la barbarie d'en uſer ainſi après toutes vos promeſſes !... Il m'arrêta tout court; & toujours en raillant : Si vous vous imaginez être mariée, dit-il, votre vertu eſt en sûreté tout comme ſi un archevêque nous avoit unis : tout cela ne conſiſte que dans l'imagination. Mais ne devenez pas ma femme, ma chère Théodore, en commençant à me gronder : ſongez que nous ſommes encore dans notre mois de miel. (1) Il me donna un petit coup ſur la joue; & me ſouhaitant le bon jour, il ſortit.

Je ne vous ferai pas, monſieur, le détail de mes triſtes réflexions : je dirai ſeulement que je vis bien que j'étois perdue, & que je pouvois m'attendre que dès que ſir Edouard ſeroit las de moi, il m'abandonneroit, ſans que je puſſe avoir aucun recours contre lui.

Tandis que je m'abandonnois à la triſteſſe, cette femme de ma connoiſſance qui avoit ſi honteuſement manqué à la parole qu'elle m'avoit donnée, vint me voir. Elle me fit quelques excuſes, qui ne valent pas la peine d'être répétées. Puis examinant mon logement, elle me dit en ſouriant : En vérité, miſs Williams, je ſuis charmée de vous voir ſi bien établie. J'eſpère que

(1) Les anglois appellent ainſi le premier mois du mariage.

l'amour de ſir Edouard durera longtems; mais, au pis aller, il auroit ſoin de vous pourvoir convenablement.

Je fus exceſſivement choquée de l'entendre parler ſur ce ton. Je ne me ſuis point oubliée moi-même, dis-je; mais ſans prendre les airs d'une ladi, je vous prie de vous ſouvenir que je ſuis la femme de ſir Edouard Audley. Elle éclata de rire. Vous ne prétendez pas me perſuader cela, me dit-elle?... Pourquoi ne vous le perſuaderai-je pas, répondis-je? Quelle raiſon avez-vous d'en douter?... Mon dieu, mon enfant, dit-elle, j'ai cru que vous ne cherchiez qu'une belle excuſe pour vous mettre entre les mains de ſir Edouard, quand vous me dites qu'il comptoit vous épouſer. Pouviez-vous croire qu'un gentilhomme amenât ſa femme dans un lieu comme celui-ci?.. Je ne ſais ce que c'eſt que ce lieu-ci, répondis-je; mais il eſt certain que nous avons été mariés avant-hier.

A la bonne heure, dit-elle, avec un ſourire qui ſignifioit qu'elle ne le croyoit pas; toutefois je ſuis bien-aiſe de n'y être entrée pour rien. Je fus ſi indignée des propos de cette femme, que je lui dis que puiſqu'elle étoit réſolue à ne pas croire ce que je lui diſois, ou à faire ſemblant de ne le pas croire, ſa compagnie ne m'étoit nullement agréable. Elle me dit que ſi j'étois devenue ſi fière pour avoir changé de logement, elle ſavoit auſſi-bien que moi

tenir son rang; & ajoutant qu'elle étoit fâchée d'avoir pris la peine de venir me voir, elle me quitta.

J'avois l'esprit presque renversé par la honte & le chagrin. Je conclus aussi-tôt que cette vile femme avoit été gagnée par sir Edouard. Je me rappelai toutes les questions qu'il m'avoit faites à son sujet; & comme je lui dis qu'elle étoit dans la misère, il lui avoit sans doute donné de l'argent pour m'abandonner comme elle avoit fait. Car il ne pouvoit pas ignorer que, quoique la cérémonie du mariage eût été faite par son domestique, moi ignorant cette tromperie, & ayant un témoin, le mariage eût été jugé valide. Je me souviens d'avoir entendu parler d'une affaire semblable, arrivée dans notre voisinage en province.

Vous pouvez juger, monsieur, de quelle manière je passai le reste du jour. Je ne vis sir Edouard que le soir. Il rentra à neuf heures: il me parut fort ivre; mais comme il étoit de bonne humeur, je crus que c'étoit le moment de tirer de lui la vérité. Je lui demandai, en m'efforçant de sourire, si c'étoit réellement son laquais David qui nous eût mariés?... Mais oui, dit-il, & je vous réponds que vous n'avez jamais été mieux mariée en votre vie: c'est un habile garçon, je vous en assure.... Je le crois, monsieur; mais je crains pourtant que ce mariage ne puisse pas durer... Il durera

rera aussi long-tems que tout autre mariage dureroit avec moi, dit-il, c'est-à-dire, aussi long-tems que j'aimerai ma femme.

Il n'étoit pas en état qu'on pût lui parler sérieusement : ainsi je ne lui en dis pas davantage pour ce moment. Mais quand je voulus reprendre le même sujet le lendemain matin, il avoit oublié, ou il feignit d'avoir oublié ce qu'il m'avoit dit la veille. Il s'efforça, tout en riant, de m'ôter mes craintes; mais sans me donner aucune assurance qu'elles étoient mal fondées. Enfin il finit par me dire qu'il s'étoit toujours flatté d'employer agréablement le tems qu'il pouvoit passer auprès de moi; qu'autrement je ne devois pas compter sur sa compagnie. Je ne voulus pas le presser davantage. Je m'étois privée moi-même de la protection de mes amis; quelle ressource me restoit il? Je ne savois que devenir. Je voyois trop clairement que sir Edouard ne me regardoit pas comme sa femme; cependant je sentois bien que je ne méritois pas un autre nom. J'ai passé chaque jour depuis, dans la même perplexité. Sir Edouard tourne en ridicule mes scrupules. Je l'ai conjuré hier, s'il avoit quelque amitié pour moi, de consentir, pour ma tranquillité, que nous fussions mariés de nouveau, en présence d'un témoin, même de ce valet qui étoit déjà dans la confidence. Il se fâcha extrêmement de ma proposition, & me dit que je prenois un

fort mauvais moyen, pour m'assurer de son affection. J'ai pleuré toute la nuit, & je suis résolue à me soumettre à tout, plutôt que de rester avec lui comme j'y suis.

Voilà, monsieur, ma malheureuse histoire; & quoique je redoutasse plus que toute autre chose de vous voir ou madame Maine, cependant je me trouve heureuse que vous soyez venu ici, parce que j'espère que vous me direz ce que je dois faire.

Je dis à cette pauvre enfant, continue M. Maine, que je craignois que son malheur ne fût sans remède; parce que sir Edouard étant résolu de ne la pas reconnoître pour sa femme, je ne voyois pas comment elle pouvoit l'y contraindre, n'ayant pas de témoins; car le valet qui avoit fait la cérémonie ne manqueroit pas de nier le fait aussi-bien que son maître. Cependant, ajoutai-je, je parlerai à sir Edouard avant de sortir d'ici; & après que j'aurai entendu ce qu'il a à dire, je serai plus en état de vous donner des conseils.

Elle parut effrayée de ce qui pourroit résulter de ma conversation avec sir Edouard. Mais je lui dis de ne point s'inquiéter, parce que, dans une cause juste, nul homme vivant sur la terre ne pouvoit me faire peur. Sir Edouard se leva un moment après, & entra négligemment dans la chambre où nous étions, ne s'attendant guères à y trouver per-

sonne, hors-la pauvre abusée. Il s'arrêta tout court en me voyant, & rougit jusqu'au blanc des yeux... Votre serviteur, M. Maine, dit-il.... Votre très-humble serviteur, sir Edouard.... Avez-vous quelque affaire avec moi, M. Maine?... Monsieur, je voudrois avoir l'honneur de vous parler.... Vous savez où je demeure, monsieur, quelle est la raison qui vous a fait venir me chercher ici?... Je ne m'attendois pas de vous y trouver, monsieur; j'avois à parler à cette jeune personne; mais puisque je vous ai rencontré ici.... Il m'interrompit; & se tournant d'un air courroucé vers la pauvre fille qui baissoit les yeux: Je suppose, madame, que c'est vous qui avez envoyé chercher votre ami Maine? Je croyois vous avoir suffisamment fait connoître mes intentions... Sir Edouard, elle ne m'a point envoyé chercher; mais comme elle a été mise par ses parens entre les mains de ma femme & les miennes, j'ai jugé qu'il étoit de mon devoir de découvrir le lieu de sa demeure.... Eh bien! monsieur, vous l'avez trouvé: que s'ensuit-il de-là?... Sir Edouard, vous me permettrez de vous faire une question: cette jeune personne est-elle votre femme? car elle m'a dit que vous l'aviez épousée... Je t'en prie, mon ami Maine, ne me fais point de questions impertinentes; car il est sûr que je n'y répondrai pas. Cette femme est à moi; & je ne sache pas que vous ayez rien à faire

avec elle ni avec moi... Sir Edouard, je ne prétends pas avoir rien à faire avec vous ; mais je me crois responsable des actions d'une jeune fille dont on a confié la conduite à mes soins. Elle est mécontente de sa situation. Si elle n'est pas votre femme, & qu'elle désire de vous quitter, je pense que toutes les loix divines & humaines m'autorisent à vous l'ôter. D'autre part, si elle est mariée avec vous; quoique je convienne que pour l'amour de votre famille j'eusse empêché ce mariage, s'il m'eût été possible, je vous donnerai ma parole, si vous l'exigez, de vous en garder le secret, pourvu que vous me fassiez connoître l'ecclésiastique qui vous a mariés, & que vous me permettiez de tirer de lui un certificat de célébration.... Je vous ai déjà dit, reprit-il, que je ne répondrois à aucune de vos questions. Quant à vous, madame, puisque vous avez été assez imprudente pour trahir vos propres intérêts, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que j'aurai soin de vous mettre en quelque endroit où vous ne pourrez pas vous exposer, ni me compromettre..... De quelle autorité, sir Edouard, l'emmeneriez-vous?... De la mienne, monsieur; elle m'appartient... Miss Williams, dis-je, êtes vous la femme de sir Edouard?... Nous avons été mariés, répondit-elle en pleurant.... Vous entendez ce qu'elle dit, sir Edouard?... Eh! que vouliez-vous qu'elle vous dît?.. Oui.... mais

que dites-vous, sir Edouard?... Rien, monsieur, je ne vous dirai rien; mais emmenez-la, si vous l'osez, nous verrons!... Monsieur, si elle est votre femme, vous aurez les loix pour vous; mais comme ce mariage lui paroît une dérision, la cérémonie ayant été faite par votre valet, &, vraisemblablement, celle qui devoit servir de témoin, subornée pour ne pas paroître, je ne vois pas que vous ayez aucune autorité pour la retenir. C'est pourquoi, si elle souhaite de s'en aller avec moi, je me crois obligé à la recevoir & à la protéger.

Il parut consterné de ce que je disois. Il vit bien à la manière ferme dont je lui parlois, qu'il ne réussiroit ni à se moquer de moi, ni à m'effrayer.

Vous savez fort bien, dit-il, dans quelle contrainte je suis à cause de ma famille, ce qui m'empêcheroit de me faire rendre justice dans une affaire de cette espèce; autrement vous n'oseriez pas en user comme vous faites. Mais je vous proteste que si vous entreprenez par ruse ou par force, de m'enlever cette fille, je vous traiterai comme un voleur... J'espère, sir Edouard, dis-je, que vous ayez trop d'honneur pour attaquer un homme désarmé, & sous votre propre toit: ainsi, quant à présent, je ne m'alarme pas de vos menaces. A l'égard de ce qui peut m'arriver dans la suite, je dirai seulement que je saurai toujours me défendre contre la violence; mais comme je ne me crois pas

obligé de me battre, vous pouvez compter, ſir Edouard, que j'aurai recours à la juſtice pour la réparation de toutes les injures que vous voudrez me faire; & je prends la liberté de vous dire que je regarde cette jeune femme comme étant ſous ma protection, non ſous la vôtre, à moins que vous ne me prouviez qu'elle eſt votre femme. Si cela eſt, je m'engage, comme je l'ai déjà dit, à vous en garder le ſecret. Il me demanda, en jurant, quelle raiſon j'avois d'en douter?.. Le compte qu'elle m'a rendu, répondis-je: elle croit avoir été abuſée, & j'avoue que j'ai la même opinion... Elle n'a pas le ſens commun, ni vous non plus... Sir Edouard, les injures ſont inutiles, elles ne m'épouvantent point. Puis me retournant vers Théodore: Exigez-vous, madame, la preuve que j'ai demandée à ſir Edouard, ou êtes-vous contente de vivre avec lui ſans cela? Elle reprit courage en me voyant ſi déterminé à la défendre. Je ne veux point vivre avec lui ſans cela, répondit-elle; & s'il refuſe de vous ſatisfaire, c'eſt me déſavouer. Monſieur, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à ſir Edouard, à dieu ne plaiſe que je cherche à vous attirer le reſſentiment de votre famille: je ne déſire point d'être connue pour votre femme, juſqu'à ce que vous le jugiez à propos; mais je ne veux point que vous me faſſiez paſſer auprès de vos connoiſſances pour une fille entretenue, comme je ſuis ſûre que

M. Falkland le croit. Si nous avons été légitimement mariés, vous ne devez avoir aucune peine à m'en fournir la preuve; & en ce cas, je suis prête à me retirer où vous voudrez, & je me cacherai à tout le monde, excepté à vous, si vous le souhaitez. A l'égard de M. Maine, comme je lui ai dit tout ce qui s'est passé, on peut lui confier la preuve du mariage aussi-bien qu'à moi-même, d'autant plus qu'il vous offre de garder le secret aussi long-tems qu'il sera nécessaire.

Le courage de cette fille, à faire une si belle proposition, mit sir Edouard au pied du mur. Il affecta un air d'indifférence; & se dandinant sur sa chaise: Par ma foi, madame, je ne vous aurois pas crue si bien instruite des usages du monde. Je m'imaginois avoir pris une fille sans expérience; mais je trouve...... Elle l'interrompit avec vivacité: Monsieur, vous avez pris une honnête fille, j'ose dire, une fille d'honneur.... A merveille, ma'am! où avez-vous joué de semblables farces? car ce ne peut pas être là votre première aventure. La pauvre fille fondit en larmes. Vous êtes bien inhumain, monsieur, d'ajouter les insultes à la fourberie...... Par Jupiter, dit-il, je crois que cette fille a été sur le théâtre; voici du beau tragique! Mais allons, M. Maine, ajouta-t-il en se levant, faites-moi le plaisir de descendre l'escalier. Je ne veux point vous faire de violence;

ſeulement je vous conſeille en ami, de vous en retourner tranquillement, & de ſonger à votre boutique; autrement, ſans vous faire inſulte, je vous montrerai le chemin de la porte.

La pauvre fille me ſaiſit par le bras, déclarant qu'elle vouloit s'en aller avec moi, & qu'elle étoit déterminée à ne pas demeurer une nuit de plus ſous le même toit avec ſir Edouard. Il la tira rudement d'auprès de moi, l'appelant une petite ſotte, une petite ingrate, qui vouloit ſacrifier ſon devoir & ſon intérêt à une pure fantaiſie. J'allois lui répondre, lorſque nous entendîmes frapper à la porte, & tout de ſuite nous vîmes entrer M. Falkland. Il parut ſurpris de me voir; mais après m'avoir poliment demandé comment je me portois, il pria ſir Edouard de paſſer avec lui dans la chambre voiſine. Ils y entrèrent tous deux. J'entendis ſir Edouard (que vous ſavez qui parle haut & avec véhémence) jurer deux ou trois fois; & d'après ce que nous pûmes entendre, il paroît que M. Falkland étoit venu l'avertir de quelque danger, de la part d'un créancier impatient; car ſir Edouard dit : J'ai écrit hier à ce faquin pour lui marquer mes embarras; pourquoi eſt-il ſi preſſant?

Comme je ne déſirois rien tant que de conclure avec le moins de bruit qu'il étoit poſſible, la malheureuſe affaire dans laquelle j'étois en-

gagé, je comptois attendre que M. Falkland fût parti pour recevoir, s'il étoit possible, une dernière résolution de sir Edouard, touchant cette fille infortunée. Mais elle, qui n'avoit en tête que de le quitter, s'imagina que nous devions saisir cette occasion de nous en aller, afin de m'éviter toute insulte, & à elle la crainte de ses violences, en cas qu'il voulût la retenir de force. Elle me proposa donc de l'emmener à l'instant; & jugeant qu'elle avoit raison, je n'hésitai point à la prendre sous le bras, vêtue comme elle étoit, sans chapeau ni mantelet. Nous descendîmes doucement l'escalier, puis doublant le pas, nous fûmes en une minute dans la rue, où je la fis monter dans un carrosse, qui nous conduisit promptement chez moi. Je racontai en peu de mots, sa malheureuse aventure à ma femme, qui la reçut avec beaucoup d'amitié.

Telle est la substance de la seconde lettre de M. Maine à madame Askam: Dans une troisième, qu'il lui écrit peu de jours après, il lui mande que sa femme & lui ne jugeant pas convenable que Théodore restât à Londres, de crainte qu'elle ne tombât une seconde fois entre les mains de sir Edouard Audley, ils avoient pris la résolution de la faire sortir plutôt de la ville, en ayant précisément trouvé une occasion favorable. Une dame qui se fournissoit à leur boutique, & qui logeoit

dans leur maison quand elle venoit à Londres, ce qui arrivoit rarement, avoit écrit depuis peu à madame Maine, pour la prier de lui chercher une jolie femme de chambre. Ce fut chez cette dame qu'ils se déterminèrent à envoyer Théodore, après lui avoir fait écrire à sir Edouard, une lettre que madame Maine lui dicta en ces termes.

MONSIEUR,

« Comme je serois très-fâchée que vous pussiez me soupçonner d'infidélité, de légèreté, enfin d'avoir manqué à mon devoir, je me crois obligée de vous déclarer de la manière la plus solennelle, que je ne me suis déterminée à vous quitter, que par la croyance presque portée jusqu'à la conviction, que vous m'aviez trompée, & que je ne pouvois vivre avec vous comme étant votre femme. Votre conduite avec M. Maine ne m'ayant laissé aucun lieu de douter de mon infortune, m'a presque ôté toute espérance; car pour votre amour, monsieur, si vous en avez toujours pour moi, je n'en ferai jamais le moindre cas, tant que vous ne me jugerez pas digne de votre estime. J'ai été extrêmement sensible à l'honneur que vous m'aviez fait, en consentant à me prendre pour votre femme. Si vous m'eussiez jugée digne d'en porter le nom, je me serois efforcée de vous convaincre par

ma reconnoiſſance & mon attachement, que peut-être je le méritois.

Quand cette lettre vous ſera remiſe, je ſerai déjà bien loin de vous; mais ſi quelque jour vous pouviez ſouhaiter de tirer de la misère, de la honte & de la douleur, une pauvre malheureuſe qui ſans vous n'eût peut-être jamais connu que le premier de ces maux avec lequel elle eût encore pu vivre contente, mon ami M. Maine vous donnera les moyens de me trouver. Toute la grâce que je vous demande aujourd'hui, monſieur, c'eſt d'ordonner que le peu de nipes que j'ai laiſſées à votre logis ſoient portées chez M. Maine. Vous connoîtrez aiſément de qui vient cette lettre, ſans que je ſigne un nom que je n'oſe pas porter ».

Quoique ma femme, continue M. Maine, jugeât convenable d'écrire à ſir Edouard que la pauvre enfant ſeroit bien loin avant qu'il reçût ſa lettre: cependant il lui parut néceſſaire de la garder avec nous, juſqu'à ce qu'on lui eût rendu ſes habits; car elle n'avoit au monde que ce qui étoit ſur elle. Nous envoyâmes cette lettre chez ladi Audley; & le même ſoir tous les habits de la jeune femme nous furent apportés par un crocheteur; mais pas un mot de la part de ſir Edouard, d'où je conclus qu'il prétendoit aſſoupir cette affaire; & ne voyant point de poſſibilité de faire rendre juſtice à cette malheureuſe enfant, je crus qu'elle

n'avoit rien de mieux à faire que de partir promptement.

Le jour suivant, je reçus une visite de M. Falkland. Je viens vous voir, M. Maine, dit-il, de la part de sir Edouard Audley, qui a reçu une lettre fort extraordinaire de la jeune femme que vous avez fait sortir hier de chez lui. Elle parle dans cette lettre d'un mariage, & elle accuse sir Edouard de l'avoir trahie. Je ne prétends pas le justifier d'avoir fait quitter un métier honnête à une fille, enfin de l'avoir séduite & engagée à vivre avec lui. Mais je viens vous assurer de sa part que l'histoire de la cérémonie d'un mariage est toute de l'invention de cette fille, & qu'elle l'a imaginée pour s'excuser auprès de vous & de madame Maine, lorsque vous avez découvert où elle étoit.

Ma femme interrompit ici M. Falkland. Monsieur, dit-elle, je serois fâchée de croire que vous avez aucune part aux mauvais desseins de sir Edouard. Au contraire, j'aime mieux imaginer qu'il vous en a réellement imposé, comme il voudroit s'efforcer aussi de nous en faire accroire. Mais je vous prie, M. Falkland, laissez-moi vous faire une question : Si cette pauvre jeune fille avoit consenti volontairement à vivre avec sir Edouard, comme sa maîtresse, qui est-ce qui l'obligeoit à le quitter si subitement ? car elle ne dit point qu'il ait eu de mauvaises façons pour elle : au contraire,

elle convient qu'il en étoit fort amoureux; & si elle n'eût voulu que s'excuser auprès de nous, elle n'avoit qu'à dire à M. Maine qu'elle étoit mariée, & qu'il étoit nécessaire de tenir cette affaire secrette. Sir Edouard, j'en suis sûr, n'auroit pas fait scrupule de confirmer la même chose, si elle eût voulu s'en tenir à sa parole, sans exiger d'autre preuve; & en ce cas, M. Maine ne pouvoit rien exiger de plus.

Ma chère madame, dit M. Falkland (dont les paroles sont douces comme la soie), ce que vous dites est bien vrai, & c'est précisément l'objection que j'ai faite moi-même à sir Edouard, quand il m'a montré la lettre de cette jeune personne, en me priant de vous venir expliquer le fait. Mais la réponse que m'a faite sir Edouard, est que dans la chaleur de sa poursuite, il avoit fait à cette fille quelques promesses de mariage. Je lui en fis des reproches. Vous savez combien il est vif & adonné à ses plaisirs : il ne fit que se moquer de moi, & me répondit qu'il avoit fait les mêmes promesses plus de vingt fois en sa vie, & que cette fille étoit la première qui eût songé à en demander l'accomplissement : que c'étoit une chose d'usage, imaginée seulement pour donner à une fille un prétexte de céder de meilleure grâce à sa propre inclination; & qu'il imaginoit que la personne en question avoit assez d'expérience pour savoir com-

bien on doit ſe fier aux hommes en de ſemblables occaſions.

Madame Maine leva les yeux & les mains en l'entendant parler ainſi. M. Falkland invectiva beaucoup contre le libertinage du ſiècle, & dit qu'il étoit fort fâché que ſa liaiſon intime avec ſir Edouard lui en eût tant appris; mais qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rompre avec lui. Il nous dit enſuite que cette fille, en conſéquence des folles proteſtations de ſir Edouard, l'avoit vivement preſſé de l'épouſer; qu'il s'étoit d'abord efforcé de ſe refuſer à ſes inſtances, eſpérant de les voir ceſſer en peu de tems; mais qu'il avoit trouvé que c'étoit une créature artificieuſe, qui n'avoit conſenti à ſe donner à lui, que par des motifs d'intérêt; & qu'elle avoit aſſez de vanité pour croire qu'il conſentiroit à tout plutôt que de la quitter. Qu'il prenoit donc la réſolution de ne plus s'embarraſſer d'elle; mais que pour qu'elle ne pût pas lui reprocher de lui avoir fait perdre ſon tems, il lui envoyoit cinquante guinées, que M. Falkland au même inſtant me préſenta dans une bourſe, me priant de les lui faire tenir dans l'endroit de ſa demeure, & de faire en ſorte qu'il ne fût plus queſtion de cette affaire, qui cauſeroit beaucoup de chagrin à ladi Audley, ſi elle en étoit informée.

Je dis à M. Falkland que je le priois de me diſpenſer de recevoir une ſomme d'argent, que j'étois

sûr que la jeune femme rejetteroit avec mépris. Que puisque je voyois qu'elle n'avoit rien à attendre de la probité de ſir Edouard, elle ne voudroit pas être redevable à ſa charité. M. Falkland remit la bourſe dans ſa poche, me diſant que c'étoit-là tout ce dont on l'avoit chargé; & il ajouta qu'il ſe flattoit que ma prévention en faveur de cette jeune perſonne ne me porteroit pas à croire tout ce qu'elle pourroit dire au préjudice d'un gentilhomme qui, quoique volage & un peu extravagant, étoit ſûrement incapable d'une action auſſi baſſe que celle dont elle le chargeoit.

Il prit enſuite congé de nous, me diſant qu'il étoit fâché, très-fâché pour l'amour de nous, de ce qui étoit arrivé, & qu'il me conjuroit de n'en rien mander à Woodberry, de peur que ladi Audley ne vînt à le ſavoir. Par cette raiſon je vous prie, ma chère ſœur, de me garder le ſecret ſur toute cette affaire qui, ſi elle étoit ſue, attireroit peut-être à M. Falkland une querelle de la part de ſon meilleur ami.

Nous avons informé la pauvre Théodore de tout ce qui s'étoit paſſé. Son chagrin ne peut pas s'exprimer. Elle nous a proteſté de la manière la plus ſolennelle, qu'elle ne nous avoit dit que la pure vérité, & qu'elle étoit d'autant plus outrée d'un procédé ſi lâche, qu'elle avoit cru être aimée de bonne-foi.

Il ne nous restoit plus rien à faire qu'à l'éloigner du lieu de son infortune ; c'est pourquoi nous l'avons fait partir hier pour la maison de campagne de cette dame qu'elle va servir, où la pauvre créature peut languir le reste de sa vie dans le chagrin, tandis que le misérable qui l'a doublement trahie, triomphe du succès de sa méchanceté ».

LETTRE XXXVII.

MADAME CÉCILE B... A MADAME ARNIL.

Londres, 1 Février.

JE suis si troublée, ma chère Sydney, que je puis à peine arranger mes pensées, & encore moins mes paroles, de manière à ne vous pas causer plus de peine que n'en exige le sujet que j'ai à traiter.

Vous croyez bien que je veux vous parler de ce mariage que vous avez tant à cœur. Je dois vous dire que cette affaire se traite on ne peut pas plus mal chez votre frère. Je crains que sir Georges n'abuse de l'autorité que vous lui avez confiée. Il ne cesse de presser Cécile d'accepter la main du lord V... Ladi Sarah est violente dans ses instances. Milord lui-même se rend excessivement assidu. Miss Arnil, excitée par son oncle, conjure tendrement sa sœur de rendre heureux le lord V...

&

& de satisfaire toute leur famille. M. B... & moi, à votre requête, aussi-bien qu'à celle de sir Georges, joignons nos exhortations à toutes celles-là. Mais tout cela est inutile. Cécile demeure inflexible, & a demandé à son oncle la permission de retourner en Oxford-shire : il la lui a refusée, à moins, dit-il, que vous n'ordonniez absolument son retour. Mais « il suppose que vous avez un » peu trop de prudence pour le vouloir » : ce sont ses propres mots. J'avoue que j'ai peine à concevoir cette obstination invincible dans une jeune personne élevée comme votre fille l'a été. Sydney, je crains qu'elle n'ait dans le cœur quelque inclination que vous ignorez. Peut-être sir Edouard Audley.... cependant je ne le crois pas. Elle assura sir Georges en ma présence, avec une indifférence qui ne paroissoit nullement affectée, qu'elle n'avoit pas le moindre goût pour lui. Elle a deux autres amans ; qui sait.... On vient m'interrompre : le domestique me dit que miss Cécile Arnil est dans le sallon. Sa sœur n'est point avec elle. Voilà une singulière visite, ma chère ; car c'est aujourd'hui dimanche, & l'heure d'être à l'église : mais je ne me portois pas assez bien ce matin, pour avoir voulu sortir. Je vais trouver votre fille ; vous saurez le résultat de notre conférence.... Une singulière visite, vous disois-je, avant d'avoir vu Cécile ; je le dis encore plus depuis que je l'ai vue. Je l'ai trou-

vée seule, un air d'embarras répandu sur toute sa jolie petite mine. Elle m'a fait des excuses de venir à une heure si indue, en me disant que c'étoit le seul tems dont elle pût disposer. Ladi Sarah, dit-elle, ne me permet jamais *à présent* de sortir sans elle, excepté pour aller à l'église; & elle ne se lève pas assez matin pour y aller. Je me suis dispensée de ce devoir ce matin, afin d'avoir occasion de vous trouver seule; car j'ai pensé que votre indisposition vous retiendroit au logis. En vérité, madame, je suis par trop vexée : ils me mettent au désespoir; je ne puis plus le supporter, & je suis venue pour vous supplier, madame, d'écrire à maman, & de la prier de me rappeler auprès d'elle. Vous savez que mon oncle a déclaré qu'il ne me laisseroit pas retourner à Woodberry, à moins que maman ne l'exigeât. Je suis sûre qu'elle ne refusera rien de ce que vous lui demanderez. Ma chère madame, me serrant la main, conjurez maman de m'envoyer chercher.

Elle parloit si rapidement & avec tant de chaleur, qu'il me fut impossible de l'interrompre. Mais prenant mon air le plus grave : Vous savez, miss Cécile, dis-je, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire en faveur de vos intérêts; mais permettez-moi de vous dire que ce que vous me demandez ne me paroît pas à sa place. Je ne pense pas qu'il me convînt de me mêler de cette affaire de

la manière que vous souhaitez. J'ai déjà pris mon parti. Sir Georges & ladi Sarah ont fait usage de tout le crédit que je suppose qu'ils ont sur vous, pour vous persuader de céder aux désirs de toute votre famille. J'y ai aussi employé tous mes efforts; & quoiqu'ils n'aient pas réussi, je ne puis me résoudre à abandonner les intérêts de tous ceux qui ont droit à votre obéissance, pour vous aider à éviter leurs importunités.

Elle parut consternée de mon refus; & après un moment de silence, elle alloit répliquer, lorsque nous fûmes interrompues par une visite soudaine & très-inattendue.

Votre fils Falkland entra dans la salle où nous étions. Cécile tressaillit en le voyant. Je crois que j'eus aussi l'air fort étonné. Il me fit son compliment avec politesse, & avec une aisance qui me fit imaginer qu'il avoit beaucoup vu le monde depuis son arrivée à Londres. Il me demanda pardon de la liberté qu'il prenoit de venir chez moi avant de m'en avoir demandé la permission; qu'il avouoit y avoir été engagé en passant devant ma porte, où il avoit vu le carosse de sir Georges Bidulphe, d'où il avoit conclu que les deux miss Arnil étoient avec moi; car il savoit que sir Georges ni ladi Sarah ne faisoient pas de visites de si bonne heure; qu'il comptoit sur ma bonté pour pardonner son impatience de venir savoir des nouvelles de ses sœurs,

qu'il ne lui étoit pas possible de voir ailleurs. Il ajouta avec un air de respect & de sincérité, qu'indépendamment de tout autre motif que celui de me faire sa cour, il auroit recherché depuis long-tems cet honneur, s'il n'avoit craint que ses visites ne fussent pas agréables à un aussi grand ami du lord V... & de sir Georges Bidulphe, que l'étoit M. B... Il rougit en prononçant ces derniers mots, ce qui me fit voir tout ce qu'il gardoit de ressentiment dans le cœur contre eux deux. Comme je connoissois sur cela la façon de penser de M. B...; je ne pus faire d'autre réponse qu'une politesse générale, qui ne signifioit pas que je désirasse ses visites.

Sydney, ce jeune homme a infiniment d'adresse, & quelque chose de si séduisant dans les manières, que quoique sa visite parût faite un peu mal-à-propos, je ne pus m'empêcher d'en être satisfaite.

M. B... n'étoit pas au logis; &, à dire vrai, je ne fus pas fâchée de cette interruption; car je ne me souciois pas d'être pressée davantage par Cécile sur le sujet de sa visite, & j'imaginois qu'après le refus que je venois de lui faire, elle ne se presseroit pas de reprendre la même conversation; mais je me trompois: elle en étoit trop occupée pour la laisser tomber si aisément. Après que j'eus répondu à Falkland, comme je viens de vous le dire, il s'adressa à Cécile, & lui demanda froide-

ment : *Quand pourrai-je, madame, vous faire mon compliment ?* Cécile répondit avec vivacité : « Quand vous me verrez délivrée de la persécu- » tion, si jamais cela arrive. » Persécution ! répéta Falkland... Oui, reprit votre fille, tous mes amis se sont réunis pour me rendre malheureuse. Ils veulent me forcer d'épouser le lord V... Non, *jamais* je ne le voudrai. Et elle prononça ce mot *jamais* avec une énergie extrême.

Vous faites tort à vos amis, ma chère, lui dis-je, lorsque vous les accusez d'user de force. Ils ont jusqu'ici essayé seulement de vous persuader, & j'ose dire qu'ils n'ont jamais prétendu porter plus loin leur autorité. Elle secoua la tête : Ah ! madame, vous ignorez quelle sorte de persuasion mon oncle & ma tante emploient. Leurs conseils sont des ordres, & leurs persuasions des menaces : enfin je crains qu'ils n'en viennent à la violence. Si j'étois à Woodberry, je sais bien que je pourrois compter sur la tendresse de la meilleure des mères. Elle ne sait pas ce que je souffre. Elle ne put en dire davantage, & parut prête à fondre en larmes.

Que n'écrivez-vous à votre maman, dit Falkland, pour lui demander la permission de retourner auprès d'elle ? C'étoit pour obtenir de madame B... de vouloir bien lui écrire pour moi, que je suis venue ici ce matin. Et le ferez-vous, madame, s'écria vivement Falkland ?... Je répondis à peu-

près dans les mêmes termes que j'avois déjà fait à votre fille; & j'ajoutai : A présent, M. Falkland, j'en appelle à votre jugement; mettant à part tous les petits préjugés que vous avez pu concevoir contre le lord V... n'est-ce pas, à tous égards, un mariage désirable pour Cécile, & un sujet contre lequel elle ne peut faire aucune objection raisonnable? Je fis alors l'énumération de toutes les qualités personnelles & de tous les avantages que possède le lord V... & je le priai de me dire sincèrement son opinion. Je crois, madame, que tout ce que vous dites de lui est véritable. Ce fut sa réponse.... Doit-il donc être refusé, M. Falkland?.. Le cœur de Cécile peut seul répondre à cette question, madame... Cécile gardoit le silence, & paroissoit impatiente d'entendre ce que nous pourrions dire de plus sur le même sujet. Je souhaiterois, dis-je, que milord V... eût fait choix de miss Arnil au lieu de sa sœur.... Je le désirerois aussi, interrompit Falkland?... S'il l'eût choisie, continuai-je, je pense que nous aurions trouvé moins d'opposition. Cécile prit alors la parole : Je voudrois de tout mon cœur, dit-elle, que ma sœur fût mariée au lord V... alors nous pourrions être *tous* heureux... Est-ce que miss Arnil l'aime, demanda Falkland?... Non, répliqua Cécile, mais je crois qu'elle n'en aime point d'autre. Ces mots lui échappèrent; elle rougit extrêmement après les

avoir prononcés, sentant bien ce qu'ils pouvoient signifier... Peut-être, ma chère, vous n'êtes pas dans le même cas, dis-je? (Elle s'efforça de sourire.) Ma chère madame B... est-ce qu'une jeune personne ne peut pas trouver qu'un tel homme lui déplaît, sans avoir de goût particulier pour un autre?... Sans doute, Cécile; mais comment savez-vous que le cœur de miss Arnil est dans l'état d'indifférence où vous dites qu'il est?.. Elle ne m'a jamais dit un mot qui pût me faire imaginer le contraire... Cela peut être; mais les sœurs ne sont pas toujours les confidentes l'une de l'autre... Cela est très-vrai, dit-elle; & se recueillant en elle-même, elle parut absorbée dans ses idées pendant deux ou trois minutes. Falkland lui demanda ce qu'elle comptoit faire, ajoutant que c'étoit une misérable situation d'être journellement exposée aux assiduités d'un amant qui déplaît, & d'essuyer en même tems les sollicitations importunes de parens peu délicats.. Puisque madame B..., dit Cécile, ne trouve pas à propos d'intercéder pour moi, j'écrirai moi-même à maman pour implorer sa protection. Si elle veut me recevoir, je serai fort heureuse de rester comme je suis; sinon... (Elle s'arrêta tout court.) Eh bien! quoi, ma chère Cécile, dit Falkland?... dieu sait ce qui en arrivera, dit-elle, en se levant avec vivacité, mais, en vérité, je ne serai jamais la femme du lord V... Elle

me dit adieu en cet instant ; & Falkland prenant aussi congé, lui donna la main pour descendre. L'ayant fait entrer dans le carrosse, j'observai de ma fenêtre, qu'il monta sur le marchepied ; & s'appuyant sur la portière, il resta quelques momens à lui parler, après quoi il lui baisa la main, & elle partit.

Je suis fort embarrassée, ma chère Sydney, de savoir quel avis je puis vous donner, parce que je m'égare moi-même dans mes conjectures. Si le cœur de Cécile est engagé, c'est un secret qu'elle a gardé avec la plus grande précaution, puisque sa sœur même l'ignore. Mais quoi ! si cette affection que vous avez cultivée dès leur enfance entre elles & Falkland, avoit dans le cœur de cette pauvre enfant passé les bornes que votre soin maternel auroit voulu prescrire, ma chère, il n'y auroit rien en cela de bien surprenant. Cependant, si cela est, je suis sûre que Falkland l'ignore autant que tout le reste du monde. La manière dont il lui a fait cette question sur son mariage avec le lord V...; m'a convaincue qu'il envisageoit cette affaire comme étant près de se terminer. En supposant les choses dans cet état, je pense qu'il vaudroit mieux ne jamais faire de questions à Cécile sur cet objet. Lorsque nous arrachons le secret de quelqu'un sur une chose qui doit nous fâcher, & que peut-être sans notre importunité nous n'aurions

jamais sue, il me semble qu'en conséquence de cet aveu, nous avons les mains liées, & nous ne pouvons plus agir avec autant de liberté que si nous eussions toujours ignoré, ou paru ignorer les désirs secrets de cette personne. Je suppose au contraire, que votre fille eût le courage de vous confier d'elle-même un pareil secret, vous n'êtes point en ce cas dans l'obligation de lui marquer la moindre indulgence pour une passion téméraire & imprudente; & vous pouvez faire tous vos efforts pour l'engager à se vaincre, sans blesser votre délicatesse ni la tendresse que vous avez pour elle. Je viens de vous dire sur cela tout ce que je pense, & qui ne servira peut-être à rien; car il se peut faire que mes soupçons soient mal fondés. Vous savez que je n'ai point voulu m'engager à vous conseiller de faire revenir votre fille auprès de vous; cependant je ne puis m'empêcher de croire qu'il est plus en votre pouvoir qu'en celui de toute autre, d'engager son petit cœur rebelle à se rendre aux désirs de ses parens. Autant que j'ai pu observer le caractère de Cécile, il ne me paroît pas être de ceux qui souffrent patiemment la contradiction. Vous, ma chère, n'avez jamais eu l'occasion d'en faire l'épreuve. Vous, qui êtes la bonté même, avez toujours tempéré votre autorité par tant de douceur, que vos enfans, je crois, n'ont jamais eu en leur vie le moindre mérite à leur

obéissance. N'est-il donc pas naturel de s'attendre qu'une jeune fille remplie d'esprit & de vivacité, sentant ce qu'elle vaut, élevée d'ailleurs avec une indulgence peu commune, se révolte contre le premier acte de violence faite à ses inclinations; surtout si cette violence lui vient de la part de ceux dont elle ne peut croire l'autorité sacrée, comme celle d'une mère? Je n'ai pas besoin de vous dire que sir Georges ne sait pas se modérer, & qu'il emploieroit autant de force pour lever une plume que pour soulever une poutre. Pour la pauvre ladi Sarah, comme elle n'a jamais eu le don de se concilier l'affection de personne, eût-elle plus de sens que le ciel ne lui en a départi, je ne pense pas qu'elle pût rien gagner sur Cécile, qui a beaucoup d'esprit & un très-bon naturel; mais elle a aussi une *volonté*, Sydney, une volonté qui a besoin d'être doucement conduite, & non pas rudement poussée. Je suis sûre qu'elle seroit capable de faire plus pour vous épargner une heure de chagrin, que pour se procurer à elle-même une couronne.

Je suppose que vous recevrez d'elle une lettre bien pressante pour obtenir son retour à Woodberry. Je viens de vous rendre compte dans le plus grand détail, de toutes les circonstances que j'ai pu recueillir, aussi-bien que tout ce que je pense sur cet objet, afin de vous mettre plus en état de

prendre votre résolution. Si vous jugez à propos d'envoyer chercher votre fille, souvenez-vous, ma chère, que vous avez des mesures à observer avec sir Georges Bidulphe, & qu'il faut tâcher de le convaincre que c'est pour unir vos efforts à ceux de toute la famille que vous prenez ce parti, & non pas pour favoriser Cécile dans ce que je ne puis m'empêcher d'appeler son obstination.

(La lettre que miss Cécile Arnil écrit à sa mère, pour lui demander son retour auprès d'elle, est omise.)

LETTRE XXXVIII.

MADAME ARNIL A SIR GEORGES BIDULPHE.

Woodberry, 6 Février.

JE ne puis vous exprimer, mon cher frère, à quel point je suis fâchée de l'inconcevable obstination de Cécile. Je m'étois flattée que le mérite du lord V...., joint à la soumission qu'elle doit à la volonté de ses parens, l'auroient, avec un peu de tems, déterminée à un mariage si honorable & si avantageux ; mais je vois avec douleur, que

je suis trompée dans mon attente, & dans l'opinion que j'avois trop aisément conçue de la prudence de ma fille : j'en ai reçu une lettre, par laquelle elle me demande la permission de revenir en Oxford-shire. J'ignore si vous avez eu connoissance de sa lettre, & s'il convient que je lui accorde une demande qui paroît dictée par le caprice plutôt que par le jugement. Cependant, si vous ne le désapprouvez pas, je serois bien aise qu'elle revînt ici. Ne vous imaginez pas, mon cher frère, que ce soit par indulgence pour sa fantaisie. Au contraire, je n'ai d'autre motif pour la rappeler auprès de moi, que l'espérance de pouvoir ramener son esprit par des moyens plus efficaces que ne l'ont été tous les argumens que j'ai jusqu'ici employés inutilement dans mes lettres. Il y a mille petites routes pour arriver au cœur, qui sont fermées & imperceptibles à tout le monde, excepté à ceux qui les ont tracées dès l'enfance. Je pense que Cécile m'aime, & qu'elle ne pourra supporter d'être témoin du chagrin qu'elle cause à une mère qui l'a toujours chérie.

Si milord V... n'est pas rebuté d'une poursuite infructueuse, je serai charmée de le recevoir ici ; & il peut compter d'avoir en moi un défenseur très-zélé. Un peu de tems peut opérer un changement favorable ; & Cécile qui a marqué en cette

occasion une résistance dont je ne l'aurois pas crue capable, peut, étant moins sollicitée, réfléchir d'elle-même sur ses véritables intérêts, & en consentant à son bonheur, nous satisfaire tous.

Quant à ma fille Dolly, je me flatte qu'elle continuera par sa conduite de vous donner lieu, ainsi qu'à ladi Sarah, d'en être contens. Je n'ai de peine relativement à cette chère enfant, que pour sa santé. Elle ne se plaint d'aucun mal; cependant je ne suis pas sans inquiétude. Je cherche néanmoins à me rassurer, en songeant qu'elle est entre les mains de si bons parens. J'espère que ladi Sarah voudra bien lui continuer ses tendres soins aussi long-tems qu'elle jugera convenable de la garder à Londres. S'il n'arrive rien qui me fasse changer de dessein, je compte envoyer la semaine prochaine mon carrosse à Cécile. Madame Askam veut bien me faire le plaisir de l'aller chercher, & de me la ramener.

Voulez-vous bien, mon cher frère, en avertir ma fille; car je ne compte pas répondre à sa lettre. Je vous prie aussi de lui dire que pour la première fois de sa vie, elle m'a beaucoup déplu par sa conduite. Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

MADAME ASKAM A MADAME ARNIL.

Londres, 12 Février.

MA TRÈS-CHÈRE MADAME,

Comme vous comptez de me voir arriver demain à Woodberry avec miſs Cécile, & que mon retard pourroit vous inquiéter, je dois avoir l'honneur de vous informer que je crains d'être retenue à Londres encore quelques jours. Je ſuis sûre que vous m'excuſerez, quand vous en ſaurez la raiſon; c'eſt que ma ſœur Maine vient de perdre ſon plus cher enfant, & elle ſe trouve au moment d'accoucher. Mon frère m'a priée inſtamment de ne la pas quitter dans une occaſion ſi fâcheuſe. Comme je n'ai pu me refuſer à ſa demande, j'eſpère que vous me permettrez d'attendre pour partir qu'elle ſoit accouchée. Je vais à préſent vous rendre compte de ce que j'ai fait depuis que je ſuis ici.

En y arrivant hier, je me ſuis fait conduire tout de ſuite chez ſir Georges; & ayant en entrant dit mon nom, on m'a fait monter dans le cabinet de toilette de ladi Sarah. Il étoit près de deux heures. J'ai trouvé ſon excellence à ſa toilette. Miſs Arnil étoit auprès d'elle à travailler, & ſir Georges liſoit

des gazettes. Il jeta celle qu'il lisoit, comme j'entrai, & me regarda assez froidement, à ce qu'il me parut; cependant il se leva, & me salua fort poliment. Miladi, qui me vit dans son miroir, vis-à-vis duquel je me trouvois, me demanda comment je me portois, mais sans retourner la tête. Ma chère miss Arnil accourut à moi pour m'embrasser. (Je sais, madame, que vous aimez les détails.) Je crois, madame, dit sir Georges, que madame Arnil vous envoie ici, pour lui ramener sa *prudente* & *obéissante* fille. (Il appuya sur ces derniers mots.) Je viens, monsieur, lui dis-je, chercher miss Cécile, en supposant qu'elle ait votre permission & celle de miladi, pour s'en retourner... Ladi Sarah dit seulement, *hum!* avec son air dédaigneux, mais toujours sans ôter les yeux de dessus son miroir. J'ai bien du regret, dit sir Georges, de m'être mêlé de ses intérêts. Elle m'a extrêmement fâché; mais vous ne vous en trouverez que mieux, Dolly... Miss est-elle ici, monsieur, dis-je?... Vous pouvez bien imaginer, répondit ladi Sarah, que nous ne souffririons pas qu'une jeune personne aussi volontaire qu'elle, eût la liberté de sortir sans un de nous deux. Quant à moi, je ne voudrois pas m'en charger; car réellement on ne sait pas... Elle s'arrêta là. Je fus bien choquée d'apprendre que miss Cécile étoit dans la maison, & de ne l'avoir point

trouvée avec sa sœur & ses parens. Je craignois qu'ils ne lui eussent interdit leur présence... Puis-je aller lui parler, madame, dis-je; car j'ai ordre de l'emmener demain; je crois que miss seroit bien aise d'être avertie aujourd'hui, afin de tout préparer pour son départ... Oh! répondit sir Georges, je suis sûr que vous la trouverez prête; cependant, madame Askam, si vous voulez, vous pouvez monter chez elle. Prenez garde de n'être pas trop *sévère* avec cette pauvre enfant: n'allez pas lui dire des *duretés* de la part de sa *mère*.... Sir Georges dit cela d'un ton ironique, dont je ne fis pas semblant de m'appercevoir. Je crois, monsieur, lui dis-je en me levant, qu'elle trouvera sa maman fort fâchée contre elle; mais je ne prendrai pas la liberté de lui rien dire sur ce sujet. Miss Arnil se leva en même tems, sans doute à dessein de me montrer la chambre de sa sœur. Mais sir Georges l'arrêtant, Où allez-vous, Dolly, dit-il? Madame Askam & votre sœur peuvent avoir des secrets; je vous prie, ma chère, ne les interrompez pas. Miss Arnil se rassit tout aussitôt... Sur mon ame, dit sir Georges, si vous n'étiez pas la meilleure enfant du monde, cette petite obstinée auroit été capable de vous gâter... En même tems il dit à la femme de chambre de miladi, de me conduire à l'appartement de miss Cécile.

Je trouvai cette chère enfant toute seule, fort occupée

occupée des apprêts de ſon voyage, arrangeant tous ſes ajuſtemens. Elle courut à moi dès qu'elle m'apperçut; & me jetant les bras au cou, après s'être informée de la ſanté de ſa maman & de M. Price : Quand partons-nous, dit-elle ?... Demain, ma chère, répondis-je; (car je n'avois pas encore été chez mon frère.) Dieu en ſoit loué ! Dieu en ſoit loué, répondit-elle ! j'eſpère que maman n'eſt pas bien fâchée contre moi ?...... Ma chère miſs, vous ne pouvez imaginer qu'elle ſoit bien ſatisfaite de votre conduite; mais je ne ſuis chargée de vous rien dire à ce ſujet... J'aimerois beaucoup mieux, dit-elle, que maman vous eût chargée de me bien gronder, & que cela fût fini; car je crains plus la douce réprimande d'un de ſes regards, que toute la violence de mon oncle, & la méchanceté de ladi Sarah. Je ſouhaiterois, continua-t-elle, que la pauvre Dolly s'en retournât avec moi; car je ſuis sûre qu'elle ſe déplaît autant que moi ici. Seulement elle n'a pas le courage de le dire... J'eſpère, ma chère, lui dis-je, que vous ne lui mettez pas ce deſſein en tête; car ce ſeroit le moyen de brouiller votre maman avec ſir Georges... Non aſſurément, répondit-elle en ſouriant. Il compte faire ma ſœur ſon héritière, ſi elle ne le déſoblige pas comme j'ai fait. Je ne voudrois pour rien au monde l'en empêcher; mais d'ailleurs cela n'eſt pas en mon pouvoir; car vous

saurez qu'il y a plus de huit jours qu'ils ne permettent pas que ma sœur cause avec moi, de crainte, comme dit mon oncle, que je ne la pervertisse... Juste ciel ! miss Cécile, m'écriai-je, est-il possible que les choses en soient venues-là ?... Oh oui ! dit-elle ; vous voyez que je suis devenue une méchante fille, depuis que j'ai quitté Oxford-shire ; & tout cela parce que je refuse d'épouser un homme que je n'aime pas... Comme je ne voulois pas m'étendre sur ce sujet avec elle, je répliquai : mais comment peuvent-ils vous priver de la conversation de votre sœur ? Je croyois que vous couchiez dans la même chambre toutes deux... Non, répondit-elle : nous avons toujours eu ici nos appartemens séparés, comme au logis ; néanmoins nous avions coutume d'avoir nos heures pour causer ensemble ; mais à présent, nous ne pouvons jamais parler qu'en la présence de mon oncle & de ma tante, ce qui réduit notre conversation au tems des repas. Car je prends de leur compagnie le moins que je puis ; & ma pauvre sœur est toujours attachée à la manche de ladi Sarah. C'est une terrible vie, ajouta-t elle : croyent-ils m'amener à leur but par tant de sévérité ? Non, non, madame Askam ; mon cœur se révolte contre une telle tyrannie. Cependant je suis bien aise qu'ils l'ayent mise en usage, parce que... Parce que, quoi ; ma chère ?... Parce que je sens

doublement le plaisir d'aller trouver une mère, de la tendresse de laquelle je puis tout me promettre.

Je ne répondis rien à miss Cécile. Mais ici, ma très-chère & très-honorée dame, vous m'excuserez, si j'ose vous dire que je crains que la confiance de miss Cécile, dans la douceur de votre caractère, ne l'ait encouragée dans sa résistance à la volonté de ses amis. Peut-être, madame, si vous étiez un peu moins indulgente, miss pourroit devenir plus traitable. Elle n'aime pas la contradiction; & je ne doute pas que sir Georges n'en ait usé trop durement. Elle fuit aujourd'hui de chez lui vers vous; peut-être si elle trouvoit votre contenance un peu changée à son égard, elle voudroit fuir de chez vous chez milord V.... dont elle sait qu'elle est aimée à l'adoration, & qui sûrement a tout ce qu'il faut pour la rendre heureuse. Je prends bien de la liberté, madame, de vous faire part de mes idées; mais comme vous avez bien voulu quelquefois me demander mon opinion, & même prendre mes avis, j'espère que vous me pardonnerez.

Je ne crus pas devoir rester plus long-tems avec miss: je la quittai, en lui disant que je la viendrois prendre le lendemain. Je descendis pour aller demander à sir Georges à quelle heure il jugeoit convenable que je revinsse le lendemain.

Il me dit, à l'heure qu'il vous plaira. Je répondis, à huit heures du matin. Sir Georges répliqua négligemment : de tout mon cœur. La pauvre miſs Arnil me regarda tendrement, d'un air qui ſignifioit qu'elle étoit bien fâchée de me voir partir ſi vîte ; car je ne m'étois pas aſſiſe en rentrant dans le cabinet de toilette de ladi Sarah. Sir Georges le remarqua : Allons, dit-il à miſs, je vois que vous avez envie de cauſer un peu avec votre ancienne amie.... Ladi Sarah, dînez-vous ici ? .... Vous excuſerez mon obſervation, madame ; mais je penſe que ſir Georges fit cette queſtion à miladi, pour la faire ſonger à me prier à dîner, quoiqu'il n'osât pas ſe haſarder lui-même à inviter une perſonne que miladi ſe rappeloit avoir vue au ſervice de ſa ſœur. Mais moi, je m'en ſouviendrai toujours avec plaiſir, quand même je ne vous devrois pas, madame, la proſpérité dont je jouis aujourd'hui.

Miladi répondit : ſans doute, ſir Georges, vous ſavez que nous avons du monde prié. Miſs Arnil alors prit courage, & dit : madame Askam, pouvez-vous me faire le plaiſir de me venir voir cette après midi ? car à peine ai-je eu le tems de m'informer de la ſanté de maman, & je ſerois bien aiſe de vous demander auſſi des nouvelles de notre voiſinage. Je ne ſavois trop quelle réponſe je devois faire ; car quoique je déſiraſſe autant que

ma chère miss de la voir encore, j'ignorois si ma visite seroit agréable à ladi Sarah. Mais avant que j'eusse le tems de répliquer, son excellence dit : venez si vous pouvez, madame Askam ; car sûrement ma nièce sera charmée de vous voir. Je dis à miss Arnil que je ne manquerois pas de revenir l'après midi, & je pris congé. Ayant trouvé la famille de mon frère dans un si grand chagrin, j'avois une raison de plus, pour retourner dire à miss Cécile, que son voyage seroit différé d'un jour ou deux. Je me rendis donc chez sir Georges à cinq heures du soir, & je demandai miss Arnil : le domestique me dit qu'elle étoit encore dans la salle où l'on avoit dîné ; mais que miss Cécile étoit remontée dans sa chambre, & que si je voulois, il iroit l'appeler. Je le priai d'y aller, & elle accourut aussi-tôt à moi. Je suis fâchée, miss, lui dis-je, de voir que vous ne restiez pas davantage avec vos parens, sur-tout étant à la veille de les quitter..... Je n'aime pas qu'on me fasse mauvaise mine, répondit-elle. Au commencement, tout ce que je disois, tout ce que je faisois, étoit admiré ; mais les tems sont bien changés pour la pauvre Cécile. D'ailleurs je n'aime pas la compagnie qu'ils ont aujourd'hui : ce sont de vieux colers montés. J'ai été ravie de pouvoir m'échapper. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de milord V.... fort honnête, fort convenable, ajouta-t-elle tout

de suite ; cet homme a du bon sens & quelque délicatesse : je suis obligée de le haïr pour cela, parce que cela me fait paroître plus inexcusable.

Je voudrois pouvoir l'aimer ; mais..... je suis une grande sotte ; & voilà tout..... Elle me donna alors sa lettre à lire, me disant en même tems que milord V.... s'étoit abstenu de venir voir sir Georges depuis deux ou trois jours, & que son oncle & sa tante, s'en prenant à elle, l'en avoient encore plus tourmentée.

Après avoir lu cette lettre, je dis à miss que je ne croyois pas pouvoir partir le lendemain, ce qui me parut la fâcher beaucoup. Je lui dis aussi que j'allois vous écrire, pour vous informer de la cause de ce délai, & que je ferois bien aise qu'elle voulût me permettre de vous envoyer la lettre de milord V...... Ma chère madame Askam, dit elle, comment pouvez-vous me demander pareille chose ? Je ne l'ai montrée à qui que ce soit qu'à vous ; & je ne voudrois pas pour tout au monde, que maman la vît. Je lui paroîtrai si déraisonnable, si obstinée !..... Je suis donc fâchée, miss, lui dis-je, que vous me l'ayez montrée ; car je pense qu'il est de mon devoir d'informer votre maman de tout ce que je puis apprendre qui vous regarde. Ainsi vous pouvez aussi bien me laisser cette lettre pour la lui envoyer ; car assurément je lui en manderai tout le contenu.....

Eh bien, mettez-la donc dans votre poche, dit-elle d'un air un peu fâché, & ne la laissez voir ici à personne. Dans l'instant nous entendîmes miss Arnil à la porte, qui, s'informant si j'étois arrivée, venoit me trouver. Elle me fit plusieurs tendres questions sur sa chère maman, & demanda des nouvelles de ses amies du voisinage, & si vous aviez reçu depuis peu des nouvelles de M. Falkland, qu'elle me dit n'avoir pas vu depuis une petite dispute qu'il eut un soir avec sir Georges. Les deux miss me parurent fort fâchées de cette aventure, & dirent qu'elles se flattoient que cela ne vous auroit laissé aucune mauvaise impression sur le compte de M. Falkland, parce que vous saviez que sir Georges n'avoit jamais été bien disposé en sa faveur.

Je crains, madame, que la santé de miss Arnil ne soit pas bonne. Elle est plus maigre qu'elle n'étoit, & paroît un peu languissante : peut-être n'est-ce que l'effet du chagrin qu'elle a de voir partir sa sœur. Et j'espère bien que les inquiétudes de madame B..... sur sa santé, ne se trouveront pas fondées, car miss elle-même dit que si elle reprenoit sa vie tranquille, elle croit qu'elle seroit parfaitement bien. Je le crois aussi; cependant je suis certaine qu'en la rappelant près de vous, vous désobligeriez extrêmement sir Georges, qui l'a prise en grande affection. Je

pense donc, madame, que vous jugerez convenable de la laisser chez lui, au-moins jusqu'à la fin du printems.

J'insère ici la lettre de milord V...... Comme j'ai pensé qu'elle vous seroit agréable, je n'ai pas voulu différer de vous la montrer jusqu'à notre retour, qui pourtant, à ce que j'espère, ne sera retardé que d'un ou de deux jours. Je suis, &c.

LETTRE XL.

LORD V... A MISS CÉCILE ARNIL.

Londres, 12 Février.

MADAME,

Je ne donne pas le nom d'une apologie aux raisons que je vais vous offrir, pour avoir pris la résolution de m'absenter de chez vous. Une excuse suppose au moins l'apparence d'une offense, & quand l'indifférence est parfaite d'un côté, l'assiduité ou la négligence de l'autre passe également, sans être remarquée; & dans ce cas, une apologie seroit ridicule. Cependant, madame, si dans vos heures de loisir, vous me faisiez, par hasard, l'honneur de penser à moi, je vous supplie de ne pas imaginer que je me plaigne de

votre froideur pour moi, que je vous en blâme, ou que je puiſſe jamais ceſſer de vous admirer & de vous reſpecter. Et tandis que je déplore mon infortune, de n'avoir pas été capable d'obtenir votre affection, je voudrois du moins pouvoir me flatter que cela ne vient pas d'averſion, mais d'un ſentiment de délicateſſe. Le mérite & la beauté connoiſſent ce qu'ils valent : ils ſont toujours jaloux de leurs privilèges; & l'on n'obtient point d'accès auprès d'eux par les routes communes.

J'aurois dû conſidérer que mon bonheur dépendoit uniquement de vous : je devois au moins eſſayer d'obtenir de vous-même l'aſſurance que votre cœur ne m'étoit pas abſolument contraire, avant de me haſarder à vous expoſer aux ſollicitations de vos amis en ma faveur. Je reconnois mon erreur, madame, & je vous en demande pardon; cependant c'eſt une erreur dans laquelle j'ai été entraîné par la prévention de ſir Georges Bidulphe & de miladi V..... qui ont encouragé mes ſecrets déſirs, preſque auſſi-tôt que je les ai eu conçus, & qui m'ont flatté de la certitude, avant que j'oſaſſe me flatter de l'eſpérance. Mais quoique j'aye été ſuffiſamment puni de ma préſomption, je penſe que je vous dois une réparation pour le trouble que je vous ai cauſé. Je ſuis extrêmement redevable à ſir Georges, pour le zèle avec lequel il s'eſt efforcé de me ſervir; mais je

ne puis ſupporter de vous voir tourmenter, vous pour qui je voudrois ſacrifier ma vie. Je ne connois d'autre moyen pour vous délivrer des ſollicitations de vos amis à mon ſujet, que celui de retrancher mes aſſiduités importunes. Cependant ne croyez pas, madame, que je ſois aſſez maître de ma paſſion, pour céder entièrement toute prétention à votre faveur. Si votre cœur n'eſt pas déja engagé, je le diſputerai dorénavant à tout rival qui oſera ſe préſenter; mais je ne veux le devoir qu'à vous ſeule. Sir Georges Bidulphe m'a fait part du deſſein où vous étiez de retourner à la campagne. Si c'eſt pour m'éviter, madame, laiſſez-vous conjurer de ne pas priver vos amis du plaiſir de votre ſociété, ni vous-même de la ſatisfaction que vous pouvez recevoir dans leur compagnie. Mon bonheur eſt de trop peu de conſéquence, pour être mis en balance avec le vôtre; & je vous promets, quoi qu'il m'en puiſſe coûter, de ne pas entrer dans la maiſon de ſir Georges Bidulphe, tant que vous y reſterez; à moins que vous ne m'en donniez une permiſſion expreſſe. Et relativement à ſir Georges, comme la politeſſe m'oblige à juſtifier cette partie de ma conduite envers lui, je m'y prendrai de manière à ne pas vous expoſer au moindre reproche.

Le tems & votre propre généroſité, madame, ſont les ſeuls avocats que je veux employer dé-

formais. Si madame Arnil avoit tant de bonté, que de vouloir bien seconder leurs opérations, je ne désespérerois pas du succès, Je connois trop bien son caractère, pour craindre que vous ayez rien à souffrir de la rigueur de l'autorité. Et si mon cœur me forçoit à vous porter mes vœux en Oxfordshire, quoique je pusse être assez malheureux pour les voir encore rejetés, je n'aurois pas du moins le surcroît de chagrin de vous voir persécutée pour des refus dont vous ne devez compte qu'à vous-même. Je suis, &c.

LETTRE XLI.

MADAME ARNIL AU LORD V...

Woodberry, 15 Février.

MILORD,

J'ai vu la lettre que vous avez écrite à ma fille; quoique je doive vous avouer que je ne suis pas redevable à sa confiance de cette participation. Elle l'a montrée à une seule personne, qui a insisté sur l'obligation où elle croyoit être de me l'envoyer.

Je vous rends grâces, milord, de la candeur, aussi bien que de la tendresse de vos procédés, pour une jeune personne qui, à ce que je crains,

n'a pas encore été capable de sentir ce que vous valez. J'attends ici ma fille aujourd'hui ou demain. Ayant cédé aux instances qu'elle m'a faites de la rappeler près de moi, j'ai envoyé une personne de confiance à Londres la chercher, il y a quatre jours. Comme il se peut que vous ignoriez ses mouvemens, j'en informe votre excellence, afin que vous ne vous absentiez pas inutilement de chez mon frère, qui, j'en suis sûre, vous estime & vous honore sincèrement.

Tout ce que je puis dire de Cécile, c'est que, comme elle n'est pas naturellement ingrate, j'espère que lorsque le tems & la réflexion lui auront fait connoître tout votre mérite, son cœur lui dictera les sentimens que vous avez lieu d'en attendre. Cependant vous pouvez compter sur tous mes bons offices. Je donnerai des avis & des conseils, & comme amie, & comme mère; mais, comme vous l'avez observé, je ne puis exercer la rigueur de l'autorité.

Je serai toujours charmée de vous voir à Woodberry, quel que soit le motif de vos visites; & soyez assuré, milord, que je vous y recevrois encore avec plus de satisfaction, si je pouvois me donner à moi-même un titre plus doux que celui de

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLII.

MISS CÉCILE ARNIL, A MISS ARNIL.

Woodberry, 28 *Février*.

DOLLY, ma chère Dolly, ne ſoyez pas en colere contre votre ſœur, de ce qu'elle vous a quittée. En colere, dis-je! non, je ſuis ſûre que vous ne pouvez pas y être. Depuis que je ſuis au monde, je ne vous ai jamais vu froncer le ſourcil. Laiſſez-moi donc vous prier ſeulement de n'être pas fâchée de mon abſence. En vérité, ma chère, ſi j'avois cru pouvoir ſupporter la vie déſagréable que je menois à Londres, j'aurois tâché, pour l'amour de vous, de m'y accoutumer. Mais, vous ſavez que cela étoit impoſſible. Aſſiégée journellement par les aſſiduités d'un homme que je ne pouvois aimer, en même tems que je rendois juſtice à tout ſon mérite; ſollicitée juſqu'à l'importunité, par des parens que je reſpecte, & qui m'accuſoient d'ingratitude & de déſobéiſſance, dans le tems que mon cœur étoit rempli de tous mes devoirs: ma chère, c'eſt une miſérable ſituation pour une fille qui n'eſt pas une folle, de n'avoir rien que la *volonté* à oppoſer à la *raiſon*; & telle étoit la ſituation de votre pauvre ſœur. Car à préſent que je n'ai plus ſous les yeux milord V.... je ſuis

prête à convenir qu'il mérite de trouver une femme qui vaille mieux que Cécile. Plût à dieu qu'il en eût une dès demain mille fois plus belle, plus riche, plus sage, meilleure! À présent, je pense que me voilà quitte envers lui; car il ne m'a jamais souhaité d'autre mari que lui-même.

Maintenant je dois vous dire que quoique je sois bien aise d'être revenue ici, il s'en faut bien que j'y sois aussi heureuse que j'avois coutume de l'être. Maman, oh! chère sœur, maman est entièrement dans les intérêts de milord V... & me condamne extrêmement. M. Price en fait autant. Ce digne vieillard, je l'aime, quoiqu'il me gronde du matin au soir. Madame Askam, qui est ici du conseil secret, a pris le même ton: ainsi ils se renvoient l'un à l'autre votre pauvre sœur, comme une balle de paume. Il est vrai que leur jeu n'est pas si rude que celui de mon oncle & de ladi Sarah. D'ailleurs j'ai de plus longs répits, je m'échappe souvent dans le jardin; & quoique la saison ne soit pas fort agréable pour la promenade, l'allée sablée du bosquet est toujours sèche... Ah! Dolly, je voudrois bien vous dire quelque chose; mais le tems n'est pas venu, peut-être ne viendra-t-il jamais. Cependant j'ai dans la tête qu'il ne se passera pas encore bien du tems, sans que je dévoile le mystère.

Comme je hais fort à être gênée en quelque

chose que ce soit, mais particulièrement dans ce que j'écris, si vous voulez que je vous fasse part de toutes mes idées, comme je suis sûre que vous le souhaitez, vous devez permettre que je vous écrive sous le couvert de M. Maine, que je ne présume pas qui puisse faire scrupule de rendre secrètement des lettres d'une sœur à l'autre. Car si mon oncle doit voir toutes mes lettres, vous n'en recevrez d'autres de moi, que quatre lignes sèches de ma meilleure écriture, comme en reçoivent une fois l'année les maîtres d'école de leurs écoliers, qui demandent pardon de leurs fautes passées, & promettent de se corriger à l'avenir.

J'ai commencé par envoyer celle-ci à Maine, en le priant de vous la remettre. Ladi Sarah recevra par la même poste une belle lettre de remercîmens, pour toutes les politesses dont elle m'a comblée. J'aurois autant aimé pouvoir m'en dispenser; mais maman l'a exigé; &, à dire la vérité, ladi Sarah m'a bien traitée dans les commencemens; & je crois qu'elle auroit continué, si le lord V..... avec son amour, ne fût venu troubler notre union. Savez-vous que maman lui a écrit, & lui a fait entendre qu'elle seroit charmée de le voir ici? Cela est très-vrai, je vous en assure, elle m'a fait voir une copie de sa lettre. S'il vient encore me trouver ici, qu'ils prennent tous garde de me porter aux extrêmités. De qui

ai-je hérité cette obstination ? Je ne me souviens pas de mon papa ; mais j'ai souvent entendu dire que c'étoit un homme doux : & pour maman, n'a-t-elle pas été un prodige de douceur & de patience ! Ah ! Dolly, que ne puis-je lui ressembler !... Adieu, ma très-chère Dolly. Je suis votre Cécile.

LETTRE XLIII.

EXTRAIT DE LA RÉPONSE DE MISS ARNIL A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Londres, 23 Février.

LADI Sarah m'a paru contente de votre lettre : vous savez qu'elle aime à être flattée ; mais mon oncle vous a appelée une petite hypocrite.

Le lord V... est venu hier nous voir. Il nous dit qu'il avoit été incommodé pendant quelques jours, ce qui l'avoit empêché de venir ici. Il exprima beaucoup de regret d'avoir été cause de votre départ de Londres. Il se blâma lui-même de s'être trop hâté dans sa poursuite, avant qu'une plus longue preuve de son affection lui eût donné quelque droit d'en attendre du retour. Il dit qu'il avoit reçu de maman une lettre fort obligeante, qui lui avoit rendu la vie, parce qu'elle l'assuroit

qu'elle

qu'elle contribueroit de tout ſon pouvoir à lui faire obtenir l'objet de ſes vœux. Il ajouta qu'avec cet encouragement, il ſe propoſoit de renouveler ſon attaque en Oxford-shire; mais qu'il vouloit auparavant laiſſer repoſer Cécile de la fatigue que lui avoient cauſée ici ſes importunités. Mon oncle parut charmé de cette démarche de maman; car je crois qu'il avoit peur que milord n'eût entièrement abandonné ſes pourſuites. Après que ſon excellence fut ſortie, il dit, en parlant de vous: Cette fille eſt le plus fieffé petit tyran qu'il y ait ſous le ciel. Elle a différentes manières de ſoumettre chaque perſonne à ſa volonté. Elle tient en crainte le lord V... par la fierté de ſes regards, & ſubjugue ſa mère avec ſes careſſes ruſées. Je ſuis le ſeul qui puiſſe en venir à bout. Ma ſœur prétend, ajouta-t-il, être bien fâchée contre elle; mais nous verrons ſi elle aura aſſez de réſolution, pour exercer une autorité convenable en cette occaſion. Car je ſuis déterminé à me trouver à Woodberry en même tems que milord V... autrement, je ſuis sûr que ſon voyage ne lui ſerviroit à rien... Combien je tremble pour vous, ma pauvre Cécile! Cependant, en vérité, ma chère, je trouve que milord V... eſt digne de vous. Il eſt généralement aimé & eſtimé: tout parle en ſa faveur, excepté ce petit cœur obſtiné pour lequel il ſoupire. Mais, peut-être ma Cécile n'en a plus un dont elle puiſſe

difpofer. Ah ! ma chère, il y a un fecret renfermé dans votre fein, que vous voudriez me confier. Confiez-le-moi, mon amour, je vous promets de le garder inviolablement, fi vous l'exigez. Si vous aimez un homme de mérite, je fais des vœux pour que vous trouviez du retour; car ne feroit-ce pas un grand malheur d'aimer, fans être aimée? Il y en a un plus terrible encore, c'eft de perdre le cœur fur lequel on croyoit avoir des droits. Je ne fais pourquoi ces triftes réflexions s'offrent à mon efprit; mais je me fens d'un abattement inconcevable. M. Falkland, à ce qu'on m'a dit, eft parti de Londres aujourd'hui. Je fuis bien aife qu'il retourne à Oxford; & je défirerois qu'il ne fût pas venu ici, où je crains qu'il n'ait mené une vie bien diffipée. Mais il a un bon naturel, & il eft capable de fe rappeler fes devoirs. Dites-lui ce que je viens de vous dire. M. Maine m'a promis de me rendre exactement toutes vos lettres : ainfi, ma chère, laiffez courir votre plume.



LETTRE XLIV.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 27 Février.

DITES-moi, ſir Edouard, l'homme doit-il payer par le remords, chaque plaiſir qu'il goûte ? Eſt-ce donc la redevance attachée à ſa mince portion de bonheur ? Sans ce cruel remords, quel jour d'extaſe & de raviſſement celui-ci eût été pour moi ! Non, jamais dans tes plus grands excès, tu n'as pu en concevoir même l'idée. Quand je vous en aurai dit la cauſe, vous devez m'aſſurer, me jurer que j'ai les ſentimens d'un honnête homme ; car malgré tous mes tranſports, quelque choſe me frappe au cœur, & me dit : » Falkland, tu es un » traître ! « Spectre importun, éloigne-toi, n'interromps pas ma joie par ton maudit murmure.

M'étant arrêté en chemin pour faire une viſite, je ſuis arrivé tard hier au ſoir à Oxford ; & j'en ſuis parti ce matin à dix heures, pour aller rendre mes reſpects à Woodberry. On me dit à la porte, que madame Arnil & M. Price étoient allés à une noce du voiſinage, & qu'on ne les attendoit que le ſoir. Il paroît que M. Price faiſoit

la cérémonie du mariage, & que madame Arnil avoit doté la mariée. Je demandai miss Cécile; on me dit qu'elle étoit au logis. J'entrai dans le château, le cœur palpitant de joie. Elle descendit ou plutôt vola sur l'escalier, & accourut vers moi. Je la serrai dans mes bras par un mouvement involontaire. Ma très-chère Cécile?... Cher Roland, que je suis aise de vous revoir!... Oh! qu'elle me parut belle! Je lus dans ses regards un plaisir mêlé de tendresse, que je n'avois jamais observé auparavant.

Après quarante questions de son côté, relatives à la famille Audley, & autant du mien, sur le compte de ses parens, nous restâmes tous deux en silence, chacun paroissant désirer que l'autre parlât le premier. A la fin; comment se peut-il, dit-elle, que vous ayez quitté sitôt Londres? Parce que, dis-je, il n'y avoit rien là qui eût aucun charme pour me retenir... Vous avez donc rapporté votre cœur, me dit-elle avec un regard enchanteur?... Ah! Cécile, je ne l'avois pas porté à Londres... Cette réponse m'échappa, j'étois hors de moi, je ne sais si je dis autre chose; mais ce peu de paroles étoit accompagné d'une expression dans ma contenance, qui n'exigeoit pas plus d'explication. Le vermillon le plus vif couvrit son beau visage jusqu'au cou. Elle garda un moment le silence; puis prenant un air grave, Falkland,

dit-elle, parlez-moi sincérement; avez-vous donné votre cœur? J'ai, pour vous faire cette question, une raison importante, qui exige que vous me disiez la vérité.

Quelle tentation étoit-ce-là, Audley, de devenir un traître ébloui par l'espérance. Je ne songeai à rien; je ne sentis plus rien, que le désir de posséder Cécile. Je saisis une de ses mains; & la serrant sur mes lévres: Oui, m'écriai-je, oui, j'aime! Vous avez droit de connoître les secrets de mon cœur, un cœur qui étoit à vous-même, avant que je connusse que j'en avois un à donner. Je suis satisfaite, dit-elle; la contrainte & la dissimulation sont désormais inutiles. Je n'avois besoin que de cette assurance: à présent je ferai connoître la raison pour laquelle j'ai refusé milord V... Quelle généreuse sincérité, Audley! où trouveroit-on une semblable femme? Pas la moindre affectation d'embarras ni de fausse modestie, après une telle déclaration! Surpris, accablé, pénétré jusqu'au fond de l'ame, je tombai à ses pieds; & lui serrant les genoux avec la violence d'un homme fou: Oh Cécile! m'écriai-je, dois-je en croire mes sens? Est-il possible que le pauvre infortuné qui est devant vos yeux, le négligé, le méprisé Falkland, puisse être l'objet des vœux secrets de ma chère Cécile? Oh! que n'ai-je pu deviner ce qui se passoit dans votre cœur! En ce moment, Aud-

ley, un fatal souvenir s'offrant à mon esprit, je fus prêt à lui déclarer... Mais la crainte, l'amour ou la trahison, (appelez cela comme vous le voudrez) me ferma la bouche... J'ai toujours pensé que vous m'aimiez, dit-elle; cependant Falkland, vous auriez dû parler le premier, & m'épargner la peine de tirer de vous cet aveu. Si vous me l'eussiez fait plutôt, il eût pu m'éviter bien des difficultés, dans lesquelles je me trouve à présent embarrassée... Ah! combien cela m'en eût évité aussi, dis-je en moi-même, en murmurant une malédiction sur ta tête, Audley! Accoutumé dès l'enfance, répliquai-je, à vous regarder comme quelque chose de sacré, je n'ai jamais osé vous laisser entrevoir ma passion... C'est précisément, dit-elle, cette crainte modeste, cette défiance de votre propre mérite, qui m'a touché le cœur, & m'a depuis long-tems déterminée en votre faveur. Et si j'ai jusqu'à présent caché à tout le monde mes sentimens pour vous, c'étoit par un petit mouvement d'orgueil; ou peut-être dois-je y donner un nom contraire, & appeler cela *de l'humilité*. J'ignorois si l'inclination d'un jeune homme, quelque vive qu'elle fût, n'étant ni encouragée ni soutenue par aucune espérance, ne s'éteindroit pas par l'absence, & par la vue de quelqu'autre objet. Mais, puisque je vois que je suis toujours aimée, quelle raison aurois-je de

cacher un attachement honnête & bien fondé? Roland, ajouta-t-elle, prenant une contenance grave & même majestueuse, j'ai aussi peu de légèreté & autant de véritable honneur au fond de l'ame, qu'aucune personne de mon sexe; mais je ne me rendrai pas l'esclave d'une fausse délicatesse, & je ne veux point sacrifier le bonheur de ma vie à la vanité de mes ambitieux parens. Savez-vous, continua-t-elle avec sa vivacité ordinaire, que mon oncle & milord V... doivent venir ici? Je me jetterai aux genoux de maman; je sais qu'elle vous aime : si nous obtenons son consentement, je ne m'embarrasserai guères du mécontentement de mes autres parens... Saisi de crainte en l'entendant parler ainsi, mes idées étoient dans la plus grande confusion. Il étoit trop tard, pour lui faire l'horrible aveu... Je baissai la tête, sans trouver la force de lui répondre. Etes-vous effrayé, dit-elle, d'avouer la vérité à maman?... Cette question me suggéra une réponse. Je suis perdu, lui dis-je; madame Arnil ne voudra pas, non, je suis sûr qu'elle ne voudra pas consentir à mon bonheur; & la défense d'une mère me privera pour jamais de ma Cécile. Je ne saurois consentir de faire dépendre ma vie (car il ne s'agit pas de moins que cela) d'une parole de madame Arnil. Sa tendresse pour vous lui feroit, je crois, pardonner nôtre mariage, s'il étoit fait.

Mais elle n'osera sûrement pas y donner son consentement auparavant. Madame Arnil ne vit pas pour elle-même : elle s'est toujours rendue l'esclave des caprices des autres... Cela est vrai, reprit Cécile ; cependant je pense qu'il nous sera possible de la gagner... Oh ! jamais, jamais, dis-je. N'a-t-elle pas déjà, pour ainsi dire, donné sa parole au lord V... en l'engageant à venir ici ? Votre oncle Bidulphe y vient aussi, pour encourager sa sœur par son exemple, à s'armer de sévérité contre son propre enfant. Il me sera défendu de penser à vous, je serai banni de votre présence, peut-être insulté par l'homme contre lequel, pour l'amour de vous, je n'oserois élever mon bras. Vous serez exposée aux reproches de votre famille, & probablement à de nouvelles persécutions, & tout cela sans ressource. Ah ! ma Cécile, seroit-ce une consolation pour un malheureux amant, de songer que celle qu'il adore se dévoue pour l'amour de lui au célibat, & ne tire d'autre fruit de sa constance, que des persécutions ? J'avois saisi sa main en lui parlant ; elle la retira pour essuyer une larme qui sortoit de ses yeux... Si milord V... & mon oncle viennent ici, dit-elle, & que j'en sois encore tourmentée ; Falkland, je crains, en vérité, je crains de passer les bornes du devoir ; car la violence me met au désespoir... N'appelez pas désespoir, lui

dis-je, de consentir d'épouser l'homme qui vous adore. Quand une fois nous serons unis, qui pourra rompre ce nœud? Laissez-moi seulement vous conjurer, quant à présent, de garder votre secret avec la même précaution que vous avez fait jusqu'ici. Notre affection mutuelle une fois connue, la conséquence en seroit une éternelle séparation. Cachons-là donc, jusqu'à ce qu'il ne soit plus au pouvoir humain de nous séparer.... Quoique je ne veuille point me soumettre, me dit-elle, à prendre un mari contre mon gré, cependant j'aurois bien de la peine à me marier sans l'approbation de maman, & contre son absolu commandement. Certainement je ne le voudrois jamais... Il n'y a pourtant que cette alternative, m'écriai-je, ou de me bannir pour toujours de vos pensées, ou de me rendre heureux, sans courir le hasard d'une défense expresse du contraire. Car soyez assurée, Cécile, que vous la recevriez de votre maman, qui soumise à la tyrannie du devoir, se croiroit obligée en cette occasion, d'agir conformément aux désirs de sa famille, quoique son propre cœur, peut-être, lui dictât des sentimens plus doux... Ecoutez ma résolution, Falkland, dit-elle, en mettant sa main sur la mienne. Le repos de ma mère m'est aussi cher que le mien propre. Si je puis éviter ce mariage avec le lord V... j'attendrai patiemment que le ressentiment de mes

parens soit un peu appaisé : alors je suis déterminée, à tout évènement, d'ouvrir mon cœur à maman ; & je pense qu'elle ne voudra pas sacrifier le bonheur de sa fille à un sot préjugé. Mais, si, au-contraire, ils veulent me forcer à me marier, (car je ne sais pas de quoi mon oncle est capable) cette main, sans autre considération, est à vous... Ne pensez-vous pas, Audley, que je baisai plus de cent fois cette belle main, le gage de mon bonheur futur ? Plaise au ciel que milord V... & sir Georges Bidulphe viennent incessamment à Woodberry, afin que ma petite colombe se sentant poursuivie, puisse voler pour son refuge entre mes bras ! Elle n'a jusqu'à présent pris conseil que d'elle-même, je l'ai conjurée d'en faire autant à l'avenir. Sa sœur est trop timide pour divulguer ce qui s'est passé entr'elle & moi, à moins que ce ne fût pour empêcher ce qu'elle ne saura que quand elle ne pourra plus y mettre d'obstacle. Et alors, à quel propos troubler une paisible union par une découverte inutile ? Ai-je donc aucune raison de redouter les conséquences ? Je voudrois bien être content ; cependant il y a quelque chose qui s'y oppose, & qui me dit que j'ai mal fait. Néanmoins, comment, en quoi ? J'ai fait à une autre quelques légères promesses extorquées dans un moment de trouble & de dépit. Quel mal y a-t-il à cela ? Ne seroit-ce pas un plus grand crime

de remplir ces promesses que de les rompre ? Dans le premier cas, j'unirois pour jamais une malheureuse fille à un homme qui ne peut l'aimer, & qui par conséquent ne la mérite pas. Dans l'autre, je lui coûterai peut-être quelques larmes, je lui causerai du chagrin pendant quelques semaines : elle m'appellera perfide, me chassera de son cœur, & voilà tout. Je t'en prie, Audley, dis-moi, n'est-ce pas-là la bonne manière d'envisager tout cela ?

Il est fort tard ; je te quitte pour m'aller coucher, & rêver, si je puis, de ma bien aimée.

(*Vendredi matin.*)

J'ai interrompu ma lettre cette nuit, & me suis mis au lit, dans l'espérance de jouir encore dans le sommeil, des plaisirs du jour précédent. Tant s'en faut, j'ai passé la plus mauvaise nuit, & me voici debout à cinq heures du matin, ayant rallumé ma bougie, car je ne puis dormir. Oh ! puisse ma Cécile prendre un plus doux repos ! Je disois que je voulois rêver d'elle, aussi ai-je fait. Mais c'étoit quelque mauvais génie, & non le dieu d'amour qui présidoit à mes songes. Vous vous moquerez de moi, je le sais, mais en vérité je suis extrêmement troublé ; & j'attends le jour avec impatience, pour sortir & tâcher de dissiper mon inquiétude.

Ecrivez-moi, sir Edouard, encouragez moi ;

soutenez-moi ; sans quoi, malgré mes efforts, je succomberai avant de pouvoir arriver au comble de mon bonheur.

LETTRE XLV.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Londres, 1 Mars.

JE ne sais pas, Falkland, ce que tu deviendras à la fin ; quant à présent, dis-moi, n'es-tu pas un fat bien visionnaire ? Un rêve t'épouvante : ton imagination malade produit des fantômes qui te poursuivent jusques dans ton sommeil, & tu t'écries bravement : *Au secours, soutenez-moi, encouragez-moi !* Oh, cœur de poule mouillée ! ne faut-il pas te donner des coups d'éperon, pour te faire avancer sur la route du bonheur ? Ton chemin n'est-il pas devenu une belle pelouse ? Quels obstacles as-tu à craindre, à moins que tu n'en formes toi-même ? Sous quelle heureuse étoile es-tu donc né ? Oh ! le beau berger d'Ida, qui n'a commerce qu'avec des divinités ! pendant qu'un pauvre malheureux, comme moi, doit se contenter avec des grisettes. Eh bien, je ne vous envie pas vos succès auprès de Cécile : ce que j'ai pu

lui marquer d'amour, étoit un pur badinage; car j'aime réellement sa sœur, & je ne l'aurois pas voulu céder à tout autre qu'à vous. Croyez-moi, nos affaires à présent sont en bon train; vous avez mis en sûreté votre amour, aidez-moi à m'assurer du mien, & je chanterai vos louanges d'aussi bon cœur, que je vous ai appelé *poule mouillée.*

Je suis entiérement de votre opinion touchant vos engagemens avec miss Arnil. Il y auroit même de la cruauté d'exiger d'une pauvre fille l'accomplissement d'une promesse qu'elle a faite, comme elle l'a avoué à ma sœur, dans un moment où elle ne savoit ce qu'elle disoit, & dont malgré son affection pour vous, elle s'est repentie plus de cent fois depuis. Sophie, qui, comme vous savez, est fort dans sa confidence, m'a dit que miss Arnil lui a souvent répété qu'elle voudroit pour tout au monde n'avoir pas fait une promesse aussi téméraire. Non pas, disoit-elle, que je n'aime Falkland, & ne voulusse le préférer à tout autre homme; mais la désobéissance envers maman, le chagrin que je lui causerois, le courroux de toute ma famille que cela m'attireroit: oh! je n'en puis supporter l'idée. Puis elle fondoit en larmes, & souhaitoit ne vous avoir jamais connu. N'est-ce pas là, Falkland, un amour bien flegmatique, bien différent de celui de ta Cécile? Je crois réellement, & je vous le dis sérieusement,

tout intérêt personnel à part, qu'après le premier choc que sentira son orgueil, en se voyant ainsi délaissée, elle sera très-aise au fond du cœur, de se trouver dégagée d'une promesse qui l'épouvante chaque fois qu'elle y songe, & qu'elle n'auroit jamais eu le courage d'exécuter, je vous en donne ma parole. Elle seroit excellente pour être maîtresse d'un don Belianis, d'un sir Lancelot, qui faisoient vœu de roder par le monde pendant sept ans, sans se raser, sans boire ni manger, pour prouver leur constance; & qui se seroient crus trop payés de leur peine au bout de ce tems-là, d'approcher leur barbe de la main blanche de leur maîtresse, à travers les barreaux de la fenêtre d'une tour enchantée. Elle seroit très-bonne, dis-je, pour un amant qui se contenteroit de faire l'amour à la manière antique. Mais, pour nous autres galans modernes, qui n'aimons pas à soupirer si long-tems, parlez-moi d'une fille qui ait le courage de sauter d'une fenêtre entre nos bras, d'une fille comme Cécile, qui, sans aucun déguisement, déclare sa passion; &, en dépit de l'autorité des parens, donne son bien & sa personne à l'homme auquel elle a donné son cœur. A l'égard de Dolly, son ame est si froide, que je m'étonne qu'une étincelle ait pu se former dans la glacière de son cœur. Le petit dieu d'amour doit s'être bien fatigué à la souffler pour en allumer une

flamme ; encore n'eſt-ce qu'une foible lueur prête à s'éteindre ſous l'éteignoir du devoir.

Comptez ſur ce que je vous dis, Falkland ; cette fille timide n'auroit jamais rempli ſes engagemens, ou du-moins elle vous auroit fait faire un auſſi long apprentiſſage, que celui que fit, pour obtenir ſa femme, un vieux patriarche dont j'ai oublié le nom. Les affaires ſe conduiſoient mieux en ces tems-là, que de nos jours. Un homme avoit la liberté d'épouſer les deux ſœurs : c'eſt ce que fit ce patriarche. C'eſt dommage pour vous, que la mode en ſoit paſſée ; vous commenceriez par épouſer Cécile, & Dolly vous attendroit patiemment pendant quatorze ans.

Après tout, Falkland, je penſe que le mieux que vous puiſſiez faire, eſt de me céder vos droits imaginaires ſur cette fille ; car de réels, vous n'en avez point. Je la prendrai de toute mon ame, & je ne l'en trouve pas pire pour avoir aimé un plus beau garçon que moi. Je m'en rapporte à ſa religion, pour me garder fidélité, quand une fois je ſerai revêtu du nom reſpectable de mari. Ces préjugés ſont fort bons à nourrir chez les femmes : ils les empêchent ſouvent de faire tout ce qu'elles feroient ſans cela. Donnez-moi donc votre parole par écrit, afin de ne me pas faire après cela de mauvaiſes chicanes, que vous abandonnez toutes prétentions

ſur Dorothée Arnil ; après quoi, ce ſera mon affaire de m'en emparer.

Sir Georges Bidulphe part inceſſamment pour Woodberry..... Bon ! voilà qui nous produira bientôt une criſe. Sa mauſſade femme n'eſt pas ſi vigilante que lui ; & ſi je ſavois le jour, l'heure & la minute que vous ſerez uni à Cécile, au même jour, à la même heure, à la même minute, je voudrois poſſéder cette aînée, l'eſpoir de la famille. J'ai conçu mon plan ; mais votre main, Falkland, doit m'aider à l'exécuter ; & dès que notre oncle Bidulphe aura le dos tourné, vous recevrez de mes nouvelles.

LETTRE XLVI.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD.

Oxford, 4 Mars.

MON bon génie ne ceſſe de travailler pour moi. Que béni ſoit le lord V.... pour avoir pris la réſolution de venir à Woodberry ! Il arriva hier ici ; le ſot ne s'imaginoit guères qu'il venoit travailler à renverſer ſes eſpérances. Quel accueil gracieux lui fit madame Arnil ! Quelle délicieuſe froideur de la part de mon adorable ! Oui ; je l'eſpère, comme vous le dites, nous aurons bientôt

une

une crise. Mais ce lord V..... est si modéré ; les quatre élémens sont mêlés si également dans sa composition, que jamais le vent de ses soupirs n'élévera la tempête qui doit chasser ma Cécile du port des bras de sa mère. C'est sir Georges Bidulphe, qui, comme un vent de nord furieux, va tout renverser sur son passage, & forcera ma pauvre petite barque d'amarrer. Que n'est-il déja arrivé !

Mais à quoi peut vous servir son absence de Londres ? Pensez-vous que cela rendra votre accès moins difficile auprès de miss Arnil ? Soyez assuré, Audley, que je souhaiterois sincèrement que vous puissiez l'épouser ; & je renonce ici authentiquement à tout ce que je puis avoir de droits sur elle. Je suis certain que vous serez pour elle un meilleur mari que je ne pourrois être ; ainsi je serai toujours prêt à concourir avec vous dans les mesures que vous prendrez pour l'obtenir. Mais, pour vous dire la vérité, la chose me paroît si impraticable, que jusqu'à ce que vous m'ayez fait connoître votre plan, je regarde vos espérances comme n'étant nullement fondées ; & je ne puis m'empêcher d'être fâché pour votre compte, au milieu de toute la joie qui remplit mon cœur.

Je commence à me réconcilier avec moi-même, & si mes heures de solitude sont encore obscurcies par quelques remords, les rayons des yeux de

ma Cécile les dissipent aussi promptement, que le soleil chasse les vapeurs du matin.

LETTRE XLVII.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

(La lettre à laquelle celle-ci sert de réponse est omise).

Woodberry, 9 Mars.

JE désirerois, ma chère, pouvoir répondre à vos questions d'une maniere satisfaisante; mais à vous dire le vrai, les affaires ici sont en plus mauvais état qu'elles n'ont jamais été. Vous savez que je vous ai mandé qu'après avoir dit à ma fille tout ce qu'il étoit possible de lui dire pour la déterminer en faveur du lord V..... j'avois cru convenable d'être quelque tems sans lui en parler, espérant qu'elle seroit sensible à cette condescendance de ma part, & que ses propres réflexions, aidées de sa tendresse pour moi, seroient plus capables de la ramener, que les violens procédés de mon frère, & la mauvaise humeur de ladi Sarah, qui n'ont servi, suivant ce que dit Cécile, qu'à augmenter sa répugnance pour le lord V...., qui avoit été la cause innocente des désagrémens qu'elle avoit eu à souffrir.

Les choses étoient en cette situation, lorsque je reçus une lettre polie du lord V...., par laquelle il me demandoit permission de me rendre une visite. Cette lettre étoit accompagnée d'une autre pour Cécile, remplie de tendresse & de respect, mais rien qui décelât les transports & l'impatience d'un amant. Cécile dit, en la lisant : Je souhaiterois que milord V..... voulût bien me laisser en repos; il sait que j'ai quitté Londres tout exprès pour l'éviter; pourquoi veut-il me poursuivre jusqu'ici ? Je fus offensée du ton & de la manière dont elle parloit, & je lui dis qu'elle ne devoit pas tant présumer de mon indulgence pour traiter avec mépris, ou même avec indifférence, un homme que je respectois infiniment, & à la famille duquel j'avois les plus grandes obligations. Elle parut confuse de ma réprimande, & dit, qu'elle se conduiroit toujours envers le lord V... avec l'estime & la déférence qui lui étoient dûes.

Je répondis sur le champ à la lettre de son excellence, qu'il m'avoit envoyée par un exprès; & le soir du jour suivant, j'eus le plaisir de le recevoir ici. Avec quelle satisfaction j'embrassai l'aimable fils de ma chère ladi V... & de son digne époux. Il ne m'étoit pas resté la moindre idée de ses traits; car il y avoit treize ans que je ne l'avois vu. La noblesse de sa taille & son air martial donnent une dignité à toute sa personne, qui pré-

vient en sa faveur au premier coup d'œil; & je ne pus m'empêcher de jeter un regard d'étonnement sur Cécile, qui étoit près de moi quand il entra. Elle le reçut avec beaucoup de politesse, mais avec une froideur qui parut le mortifier. Mon fils Falkland étoit ce jour-là avec nous : milord le salua poliment, mais sans lui parler. Roland devint rouge comme le feu; je vis qu'il avoit gardé le ressentiment que vous me mandâtes cet hiver qu'il avoit conçu contre lui. Je fus fâchée que Roland se fût trouvé présent; & pour l'amour de lui, j'aurois pris soin de lui faire éviter cette entrevue, si j'eusse imaginé que milord V... fût venu si promptement après la réception de ma lettre. Je souhaitois de les rapprocher un peu l'un de l'autre, ce qui me fit demander à milord s'il ne trouvoit pas que M. Falkland ressembloit extrêmement à son père? Il répondit que l'ayant fort peu vu en sa vie, il n'avoit qu'un souvenir imparfait de ses traits; il prit de-là occasion de s'adresser à Roland, & de lui faire quelques questions relatives à ses études : milord avoit été élevé dans la même université : c'étoit traiter le sujet favori de M. Price : aussi entra-t-il avec vivacité dans la conversation, où il trouva occasion de parler du dessein qu'avoit son pupille d'embrasser l'état militaire. Milord V... loua beaucoup son choix, Roland reçut ses politesses avec froideur, & nous quitta promptement.

Après qu'il fut parti, son excellence me dit qu'il auroit bientôt une place de cornette vacante dans son régiment, parce que l'officier qui en étoit actuellement pourvu, avoit demandé de quitter à cause de sa mauvaise santé, & qu'il comptoit revenir en Angleterre dès qu'il seroit en état de supporter la fatigue du voyage. Cette cornette, ajouta-t-il, est au service de M. Falkland, & je lui en aurois fait l'offre à lui-même, si vous aviez déclaré, madame, votre sentiment touchant le genre de vie dont il a fait choix; mais si vous l'approuvez, je m'estimerai heureux qu'il veuille bien accepter cette marque de ma considération pour lui. Je témoignai, comme je le devois, ma sensibilité à milord V... pour sa bonté & ses égards envers un jeune homme que je lui dis que j'avois toujours considéré comme mon propre fils. M. Price le remercia avec autant de chaleur que si c'eût été pour son propre compte, & dit qu'il trouvoit son jeune ami singulièrement heureux d'être sous la protection du lord V...

Je me trouvai, en vérité, moi-même fort obligée à son excellence; cependant je sentois bien à qui j'étois redevable de son attention: il voulut plaire à Cécile, en distinguant ainsi celui qu'elle chérit comme son frère. Je ne sais si elle le remarqua, mais elle n'y parut point sensible; & sa conduite, le reste de la soirée, fut fort contrainte.

Vous ſavez que je me lève de bonne heure; cependant milord V... me prévint le lendemain matin, & je le trouvai dans le ſallón quand j'y deſcendis. Ni M. Price, ni Cécile, n'étoient encore levés.

Après nos premiers complimens : Eh bien! ma chère madame, dit-il, puis-je me flatter de la plus légère eſpérance?... Je lui avouai franchement que je ne croyois pas qu'il eût fait le moindre progrès dans le cœur de ma fille, lui en marquant en même tems ma ſurpriſe & mon chagrin, & l'aſſurant que rien ne pouvoit me cauſer plus de ſatisfaction que l'honneur de ſon alliance... Je me trouve à préſent, dit-il, dans le plus grand embarras du monde; je ne ſuis pas venu ici pour importuner miſs Cécile : le principal motif de ma viſite a été de vous rendre mes reſpects, & je ne comptois faire ſouvenir votre fille de mon amour, que par ma ſoumiſſion & mon aſſiduité à tâcher de lui plaire; mais ſir Georges Bidulphe me dit la veille de mon départ de Londres, qu'il ſe rendroit ici inceſſamment. Je crains extrêmement que la chaleur avec laquelle il voudra me ſervir, ne nuiſe à mes intérêts au lieu de m'être utile; c'eſt ce que je me ſuis haſardé d'inſinuer doucement à ſir Georges, lui diſant en même tems que j'avois plus d'eſpérance de réuſſir, s'il vouloit me permettre de ſuivre ma méthode, en m'efforçant de

gagner l'affection de sa nièce, qui avoit déjà été trop tourmentée à mon sujet. Il se moqua de moi, & me dit que je ne la connoissois pas; mais je n'ose vous répéter tout ce que me dit sir Georges à cette occasion.

Je répondis à milord que je connoissois les manières de mon frère; ainsi que je le priois de ne me rien cacher de tout ce qu'il avoit pu lui dire.... Vous me promettez donc de n'en être pas fâchée, reprit le lord V..... voici les propres mots de sir Georges: « Cécile est vaine, & elle aime à être » admirée. Elle a eu sa petite cervelle tournée par » la flatterie, & s'imagine qu'il est beau de pouvoir faire durer six ou sept ans, un cours de » galanterie romanesque. Sa mère » (souvenez-vous, madame, que vous m'avez promis de ne vous point fâcher contre moi) « l'a gâtée par une » trop grande indulgence; & un vieux fou s'est » avisé de lui laisser une fortune indépendante » de ses parens, ce qui acheve de la rendre in- » traitable. Quoique j'aye d'ailleurs très-bonne » opinion d'elle, cependant je pense qu'une fille » dans sa situation, ayant le pouvoir de choisir » un époux à sa fantaisie, peut fort bien vouloir » user de ce pouvoir, & je ne voudrois pas répondre du choix d'une jeune fille sans expérience. » Je crois que son cœur n'a encore reçu aucune » impression: elle a eu trois adorateurs, sans

» compter votre excellence, pendant qu'elle étoit » chez moi; mais elle n'a pas marqué la moindre » préférence pour aucun d'eux; & sa sœur, sur la » parole de qui je puis compter, m'a déclaré » qu'elle croit son cœur parfaitement libre. C'est » d'après cette assurance que j'ai pris avec elle un » ton plus décisif, parce que je regarde le refus » quelle fait de votre main, comme le pur effet » de l'obstination & du caprice; & si nous lui cé- » dons en cette circonstance, la première dé- » marche qu'elle fera, se croyant sûre de l'indul- » gence de ses parens, ce sera de choisir un mari, » qui n'aura peut-être d'autre mérite que celui » que son imagination lui prêtera. Ladi Sarah & » moi, ajouta sir Georges, désirons ardemment » votre alliance; ma sœur & sa fille aînée, ne » la désirent pas moins; vous savez que les sen- » timens de miladi V..... & ceux de tous nos » amis, sont conformes aux nôtres. »

J'interrompis alors sir Georges; mais si les sentimens de Cécile, dis-je, me sont contraires, je ne suis pas un amant assez dépourvu de délicatesse pour recevoir sa main contre son gré, & la tenir uniquement de l'autorité de ses parens..... Bon! s'écria sir Georges, ce sont des amans tels que vous, qui rendent les femmes si fières: pensez-vous donc qu'il soit absolument nécessaire que la femme que vous épouserez, ait autant d'amour

pour vous que vous en aurez pour elle? Je lui dis que non, mais que je croyois absolument nécessaire qu'il n'y eût point du moins de répugnance de la part d'une femme. Sir Georges voulut bien ici me dire des choses flatteuses, peu méritées, & que je ne répéterai point; puis il me dit de me souvenir que vous, madame, aviez marqué le plus grand attachement à un époux, que vous aviez pris uniquement par complaisance, ayant le cœur prévenu en faveur d'un autte, & que, dans le tems même où il mit votre vertu aux plus rudes épreuves, vous en aviez toujours usé avec lui, comme s'il eût été l'homme de votre choix..... J'interrompis milord, pour l'assurer que mon frère lui avoit dit la vérité..... Tout cela, je vous l'avoue, madame, reprit-il, m'a encouragé à persévérer; mais ce qui me désole aujourd'hui, c'est que je crains que sir Georges, en arrivant ici, ne veuille porter les choses à l'extrémité; car il a déclaré que si sa nièce s'obstine toujours dans ses refus, il la renonce pour toujours. Que ferons-nous, ma chère madame? ajouta-t-il; car je vous proteste, que quelque vive que soit ma passion pour miss Cécile, j'abandonnerois toute prétention sur elle, plutôt que de l'exposer au ressentiment de sa famille; mais l'affaire a déja été portée si loin, que cette démarche de ma part ne lui attireroit pas moins le cour-

roux de fir Georges, qu'un refus abfolu de la fienne..... Je dis à fon excellence qu'il tiroit des conclufions fort juftes, & que tout le blâme retomberoit fur Cécile, de quelque manière que notre projet vînt à échouer. Je ne connois donc point d'autre méthode à fuivre, ajoutai-je, que de laiffer mon frère le maître de décider en cette occafion. Si la réfiftance de ma fille ne va pas jufqu'à l'averfion, (ce que je ne faurois croire ni imaginer) elle aimera sûrement mieux céder à fon oncle, que de fe brouiller avec lui, & en ce cas, vous pouvez compter fur la bonté de fon cœur pour le retour que mérite votre tendreffe. D'une autre part, fi fon caprice eft infurmontable, je lui connois affez de réfolution pour perfévérer dans fes refus, quoi qu'il en puiffe arriver..... Si ce doit être mon fort, madame, reprit le lord V..... je vous conjure de ne pas faire fentir à Cécile le reffentiment d'une mère, c'en eft déja trop fi elle éprouve celui de fes autres parens; mais de grâce, fouvenez-vous qu'on ne commande point au cœur..... Oh! combien j'admiré, ma chère, la générofité de ce digne lord?

Je paffe rapidement fur quatre ou cinq jours, jufqu'à l'arrivée de mon frère, pendant lefquels Roland ne vint point nous voir, quoique M. Price lui eût écrit pour l'informer des bonnes difpofitions de milord V... en fa faveur, & lui eût recomman-

dé de venir en remercier son excellence. Je crains que ce jeune homme ne soit d'un caractère fier & vindicatif.

Le lord V... pendant tout ce tems-là, ne parla point à Cécile de son amour; elle sembloit l'écouter avec plaisir sur tout autre sujet, & le pauvre amant me paroissoit craindre de lui voir perdre sa gaieté, en lui parlant de sa passion.

N'ayant point eu de nouvelles de mon frère, ni rien su de la visite qu'il comptoit me faire, que ce que m'en avoit dit le lord V... qui, lui-même, ignoroit le jour de son arrivée, il nous surprit tous hier au soir, en arrivant un peu brusquement, au moment où nous allions nous mettre à table pour souper. Cécile pâlit en le voyant entrer; il me parut que sir Georges ne savoit trop quelle mine il devoit lui faire, comme s'il eût résolu de se comporter avec elle, suivant qu'il la trouveroit disposée en faveur du lord V...

Vous auriez été enchantée de la conduite aimable du lord V... en cette occasion: il affecta une satisfaction que je savois qu'il étoit loin de ressentir: il mit une aisance dans toute sa conduite avec sa maîtresse, telle qu'auroit pu l'avoir un amant encouragé.

Le trouble de Cécile étoit trop visible, pour n'être pas observé par mon frère: il attendit seulement que les domestiques fussent éloignés, pour

lui demander trop durement à ce qu'il me parut, si elle avoit conservé la jolie obstination qu'elle avoit rapportée de Londres ? Elle ne répondit rien... Doucement, mon cher sir Georges, dit milord, il ne faut pas troubler notre bonheur par de trop dures interrogations ; je n'ai jamais ressenti de satisfaction aussi complète que celle que j'ai goûtée depuis cinq jours... Vous avez donc fait usage de votre raison, ma nièce, reprit mon frère, en regardant Cécile avec une sorte de plaisir mêlé de défiance... Je vous répète, dit milord en soûriant, que nous n'aimons point les questions ; miss Cécile est la condescendance, la bonté même. Je suis charmé de ce que vous me dites, s'écria mon frère... Ma sœur ! M. Price ! qu'en dites-vous ? car il ne faut pas toujours en croire un amant sur le compte de sa maîtresse... M. Price garda le silence, il indiqua seulement par un petit signe de tête, qu'il n'avoit pas grande espérance de cette affaire... Je ne sais trop ce que je puis vous répondre, mon frère, dis-je... Ha ! je m'en doutois bien, s'écria mon frère. Dites-moi, je vous prie, milord, jusqu'où a pu aller la condescendance de miss ? à rester assise dans la même chambre avec vous, peut-être, & à souffrir que vous ayez ramassé son gant, s'il lui est arrivé de le laisser tomber ? Cécile se mordoit les lèvres, & ses regards marquoient son impatience... Je n'ai point de raison de me plaindre,

ſir Georges, dit milord avec le ton ferme d'un amant bien traité... Je veux être déshonoré, s'écria mon frère, ſi vous avez gagné un pouce de terrein depuis que vous êtes ici!... Je me flatte que je n'en ai point perdu, dit milord, & je ſuis parfaitement content de la perſpective de mon bonheur, quelque éloigné qu'il puiſſe être... Je révère infiniment la patience de votre excellence, dit mon frère, quoique ce ſoit une vertu que je n'ai jamais poſſédée : je ne trouve point mauvais, continua-t-il, qu'un homme emploie quelques mois à tout le cérémonial de l'amour, pourvu qu'il ſoit aſſuré de n'être pas trompé à la fin; mais excuſez-moi, meſdames, je ne voudrois pas ſacrifier mon tems à aucune d'entre vous, ſans avoir une certitude parfaite d'obtenir le prix de mes ſoins; & je vous avoue, milord, que vous ne me paroiſſez pas être dans ce cas-là... Je ſuis cependant réſolu d'attendre, ſir Georges, & de ne devoir qu'à madame elle-même, un bonheur qui me flattera doublement, ſi je l'obtiens de ſon libre aveu... Voilà qui eſt à merveille, dit mon frère, je vois que vous êtes prodigieuſement avancé, milord; mais enfin, vous êtes le maître de ſuivre votre méthode... Je vous en rends grâces, ſir Georges, dit milord V... Que dit-on de nouveau à Londres? Cette queſtion fit changer la converſation, & nous parlâmes de choſes indifférentes le reſte de la ſoi-

rée, jusqu'à l'heure où j'ai coutume de me retirer; milord V... se leva & nous souhaita le bon soir. M. Price, qui par complaisance pour mon frère, étoit resté plus tard qu'à l'ordinaire, se retira au même instant : Cécile en alloit faire autant, lorsque mon frère la pria de s'arrêter un moment; elle se remit à sa place... Je vois, lui dit-il, par ce qui s'est passé ce soir, que milord V... est précisément aussi avancé qu'il l'étoit au commencement. J'avois espéré, Cécile, que les bons avis de votre mère auroient eu assez de force sur vous pour vous faire surmonter cette obstination impardonnable qui a déjà tant rebuté tous vos amis; mais comme il me paroît que tout cela n'a rien produit, je ne vous demande d'autre faveur, que de me répondre à une question bien simple que je vais vous faire, & sur laquelle je veux être éclairci, autant pour votre propre honneur, que pour le repos de milord V... Il pense que vous avez été trop pressée par vos parens, vous le croyez peut-être aussi; qu'on auroit dû vous laisser tout le tems que vous auriez jugé nécessaire pour le connoître & l'estimer; qu'après cela vous pourriez le choisir de vous-même pour époux. Il ne veut devoir ses succès qu'au tems & à vous-même : dites-moi donc sincérement, si vos parens consentent à vous accorder tout le tems que vous pouvez souhaiter, croyez-vous pouvoir vous déterminer à épouser le

lord V...? Prenez garde, mon enfant, de jouer la coquette; milord V... n'eſt pas un homme qu'on doive amuſer : répondez-moi ſans détour; j'ai bonne opinion de votre franchiſe. Si vous ne voulez que mieux éprouver votre amant en le tenant encore le bec dans l'eau pendant quelques mois, je ne m'y oppoſe point; milord V... eſt le maître de faire durer ſon procès amoureux auſſi long-tems qu'il voudra... Cécile qui avoit tenu les yeux fixés ſur la table pendant que ſon oncle parloit, les tourna en cet inſtant ſur lui : J'eſpère, monſieur, dit-elle, que vous ne ſerez pas fâché ſi je réponds avec cette ſincérité que vous m'avez demandée : je ne puis ſonger à épouſer le lord V... Elle détourna auſſitôt les yeux de deſſus le viſage de ſir Georges, ſur lequel je vis la colère s'allumer... Vous préférez ſir Edouard Audley, peut-être? Croyez-moi, monſieur, je n'ai jamais eu de goût pour lui... M. Hyndford apparemment, ou M. Gage? (Vous ſavez qu'ils lui avoient fait la cour.) En vérité, monſieur, je n'aime ni l'un ni l'autre... Fut-il jamais une petite créature auſſi incompréhenſible? dit ſir Georges avec colère. Du moins, je ne puis croire que vous vous ſoyez oubliée au point d'accorder votre affection à quelqu'un que vous n'oſeriez nommer! Et à propos, ma ſœur, que devient votre Falkland, que fait-il à préſent? Le ton dont mon frère pro-

nonça ces derniers mots, en fixant des regards courroucés sur Cécile, me fit voir trop clairement où tendoient ses soupçons; je pensai tout de suite à vous, ma chère, à qui la même idée étoit venue l'année passée, & je sentis mon cœur se révolter. Quelque aveugle que puisse être Cécile, relativement au lord V... répliquai-je, je suis bien sûre que sa prudence & l'attachement à ses devoirs ne lui permettront jamais d'accorder son affection d'une manière contraire aux intérêts & à la satisfaction de sa famille... Vous oubliez, s'écria sir Georges, que de jeunes filles élevées à l'ombre des bois, auprès du murmure des eaux, consultent toujours le penchant de leur cœur, plutôt que ce qu'elles doivent à leur famille. » Car que sont » les titres, la richesse ou la renommée, près de » l'amour? «

L'air satyrique dont mon frère accompagna ces derniers mots, parut piquer Cécile au vif. Elle se tourna vers moi, & me prenant la main avec vivacité: S'il m'est permis, madame, dit-elle, de refuser l'alliance du lord V... vous verrez que je justifierai l'opinion que vous voulez bien avoir de moi, & je vous donne ma parole que, quelque inclination que je puisse avoir, (car je ne prétends pas répondre de mon cœur) je ne manquerai jamais à ce que je vous dois... Nous devons donc nous contenter de cette belle défaite, miss, dit mon

mon frère, & attendre que votre capricieuse excellence soit en humeur de nous satisfaire ! la même réponse équivoque ne peut-elle pas vous servir pour refuser tout autre mariage que celui qu'on vous propose aujourd'hui ? Si vous avez pris la résolution de garder le célibat, vous feriez mieux de nous le dire tout de suite... Monsieur, je n'ai point pris cette résolution... Voilà qui suffit, miss, vous pouvez vous retirer, nous vous en dirons davantage demain.

Je ne sais que faire de cette fille, dit sir Georges, après qu'elle fut partie; mais, ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a ici quelque chose de plus que de la répugnance pour milord V... Si son cœur est engagé, il l'est, j'ai honte de le dire, mais il l'est, il doit l'être à Falkland; car soyez assurée, Sydney, que ce jeune homme a hérité de tout l'artifice de sa maudite mère... Cher frère, comment pouvez-vous être si implacable ! Vous avez déjà, dit-il, été le martyr de votre propre crédulité & de celle des autres; pour l'amour de dieu, ma sœur ayez à la fin, un peu de sagesse mondaine. Je connois la haine de Falkland pour le lord V... & sans vouloir assurer positivement qu'il est le favori de Cécile, je suis sûr qu'il a cherché à la prévenir contre le lord V... car ce soir je l'ai trouvée plus absolue dans ses refus, que je ne l'avois jamais vue... Je ne pus m'empêcher de convenir de

la justesse de son observation... Je pense donc, dit-il, que plus rarement vous admettrez ses visites, mieux ce sera, & vous me ferez un vrai plaisir si vous l'empêchez de venir ici, du moins pendant le tems que j'y resterai, car je ne me soucie nullement de le voir depuis ce qui s'est passé entre nous, dont je suppose que votre fille vous aura informée... Je lui dis que M. Falkland n'étoit pas venu chez moi depuis le soir de l'arrivée de milord, & lui fis part de l'offre obligeante de son excellence pour M. Falkland. C'est beaucoup plus qu'il ne mérite, dit mon frère, & si j'avois informé milord des mauvais propos de cet étourdi, il eût pu s'attendre à un compliment tout différent de celui-là. Je me sais bon gré de n'en avoir point parlé, & je suis charmé d'apprendre que Falkland est sur le point de quitter ce pays-ci.

Je comptois faire partir cette lettre aujourd'hui; mais comme le paquet en seroit considérable par la poste, je différerai de l'envoyer jusqu'à demain par une occasion; car on vient de me dire qu'un des domestiques de milord V... lui a apporté des lettres de Londres, & qu'il y retourne demain. Je ne suis pas encore sortie de ma chambre ce matin; mais voici que l'on vient m'avertir pour déjeûner, ainsi je quitte la plume.

(*Lundi au soir.*)

Rien, ma Cécile, rien, que de nouveaux em-

barras; il n'y a que dieu qui ſache quand ils finiront! Milord V... a reçu un paquet de Londres ce matin; dans une de ces lettres, on lui apprend la mort de cet officier dont il a promis la commiſſion à Roland. Milord a paru regretter cette perte comme celle d'un honnête homme & d'un brave officier; mais en même-tems il a marqué ſa ſatisfaction de ſe voir en état de remplir ſa promeſſe à M. Falkland, plutôt qu'il ne l'avoit eſpéré. Mon frère a pris la parole pour dire qu'il penſoit que M. Falkland ſeroit fort aiſe d'avoir cette occaſion d'entrer tout de ſuite au ſervice, & que la campagne étant près de s'ouvrir, il ne pouvoit rien faire de mieux que de partir ſur le champ pour aller joindre ſon régiment. Milord V... fut de cet avis, ajoutant que la vie militaire, étant abſolument nouvelle pour ce jeune homme, il ſeroit avantageux pour lui d'avoir un peu de tems pour s'y accoutumer, avant que de ſe trouver à quelque affaire... Quelle eſt votre opinion, ma ſœur? dit ſir Georges... Milord & vous, êtes de ſi bons juges de cette queſtion, répondis-je, que je ne puis héſiter une minute à me ranger à votre avis... Qu'en dites-vous, mon bon Monſieur? (s'adreſſant à M. Price)... Je ſuis entiérement de votre avis, dit M. Price; l'armée eſt ſans contredit la meilleure école où il puiſſe apprendre ſa profeſſion... Et vous, miſs Cécile, (fixant ſes regards

fur le visage de ma fille) qu'en pensez-vous?... Elle ne leva pas les yeux de dessus son ouvrage; mais, en rougissant excessivement, elle répondit :... Je pense comme vous, monsieur... Je désirerois, reprit froidement mon frère, que vous puissiez m'en dire autant à d'autres égards. J'observai que les yeux de milord V... s'étoient tournés sur Cécile à l'instant où mon frère lui fit cette question. Sa confusion trop remarquable, eut un effet visible sur lui : il pâlit, se leva, & sortit de la chambre. Sir Georges dit qu'il seroit à propos d'informer Falkland de ce que venoit de nous dire milord, afin qu'il pût se disposer à partir. Une ou deux lignes de vous, ma sœur, suffiroient pour cela. Je suppose qu'il ne lui faudra guères de tems pour se préparer au voyage... Je répondis que j'allois lui écrire sur le champ. A peine étois-je entrée dans mon cabinet, que mon frère vint frapper à ma porte, me priant de lui ouvrir, parce qu'il avoit encore quelque chose à me dire : l'ayant fait entrer : Eh bien! me dit il avec sa brusquerie ordinaire, pensez-vous que votre fille aime Falkland ou non? car je ne doute pas que vous n'ayez remarqué aussi bien que moi, le trouble que lui a causé la nouvelle de son prochain départ. Il est vrai, lui dis-je, que je m'en suis apperçue, & j'en suis extrêmement alarmée... Quelle bassesse de sentimens dans cette maudite petite créature! dit-il,

en frappant du pied. La malédiction des indignes maris est-elle donc attachée à notre famille? Doucement, cher sir Georges... Doucement! cria-t-il; je perds patience en songeant à une telle dépravation d'esprit: nous devons en vérité attendre d'admirables fruits de son éducation, quand nous la voyons préférer à un homme tel que milord V..., un petit misérable, sans famille, sans fortune, & même sans nom! Oh! Sydney, voyez ce qu'a produit votre imprudente charité! Epargnez-moi vos reproches, mon cher frère, si la chose est comme vous l'imaginez.... Comment! interrompit-il, avez-vous encore quelque lieu d'en douter? Laissez-moi du moins vous avertir d'une chose; c'est de ne rien dire à votre fille sur ce sujet: je connois l'ascendant qu'elle a sur vous, & combien votre cœur est facile à s'attendrir; son secret une fois déclaré, elle ne croira plus avoir de mesures à garder; il n'y a que son orgueil qui me laisse encore quelque espérance de la détourner de ce scandaleux attachement. Tant qu'elle croira que nous l'ignorons, elle aura honte d'en convenir; & si nous sommes une fois délivrés de Falkland, un peu de tems la ramènera peut-être à la connoissance de ses devoirs. Il ne faut pas perdre l'occasion qui se présente de le faire sortir promptement du royaume. Ma froideur pour lui, qu'il n'ignore pas, sera une excuse suffisante pour que vous ne

le fassiez pas venir ici tant que j'y serai, & je compte y rester jusqu'à ce qu'il soit sorti d'Angleterre : vous voyez que cela coupe toute communication entre lui & Cécile; je m'imagine qu'elle deviendra plus docile à ce que nous voulons, après qu'il sera parti. Voilà ce que je voulois vous dire, qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas la moindre objection à faire à ce que vous proposez, répondis-je; seulement je pense qu'il seroit convenable que milord V... & moi, vissions M. Falkland avant son départ; & je crois, qu'il paroîtroit singulier à milord lui-même qu'on ne permît pas à Roland de venir dire adieu à Cécile... Je hais *ces adieux*, répondit sir Georges : néanmoins, au moment de son départ, cela peut s'arranger; mais, sur toutes choses, je vous prie de ne pas souffrir qu'ils se voient en présence de milord, de peur que l'émotion de Cécile ne trahisse sa folie. Le lord V... connoît trop le monde pour prendre les effets de la passion pour ceux d'une prétendue affection fraternelle... Mon frère me quitta en achevant ces mots, & je me remis à mon secrétaire pour écrire un billet à Roland, dans lequel je l'informois des nouvelles que milord V... avoit reçues ce matin, & qu'en conséquence ses amis (je me nommois moi-même, milord, & M. Price) jugeoient convenable qu'il partît incessamment pour son régiment. Je lui recomman-

dois de ſonger à tout ce qui pourroit lui être néceſſaire pour ſon départ, lui ajoutant que M. Price lui porteroit dans deux jours la ſomme d'argent qui lui ſeroit néceſſaire ; & que trouvant que mon frère avoit conſervé beaucoup de reſſentiment contre lui, j'étois obligée de me priver du plaiſir de le voir ici tant que ſir Georges y reſteroit, lui faiſant entendre cependant, que je trouverois quelque moyen pour que nous nous viſſions avant ſon départ. J'envoyai ma lettre tout de ſuite, & on me rapporta un billet de Roland, par lequel il m'aſſuroit qu'il ne manqueroit à rien de ce que je lui recommandois. Il écrivit en même-tems une lettre polie au lord V... pour le remercier de la place qu'il lui avoit fait l'honneur de lui accorder.

Je n'ai plus rien à ajouter à cette lettre, déjà trop longue, que mes triſtes réflexions. En vérité, ma chère, je crains exceſſivement que ma pauvre malheureuſe fille n'aime.... ma main tremble en ajoutant le nom de Falkland : les ſoupçons que vous aviez déjà eus à ce ſujet, ne me paroiſſoient pas fondés ; car je penſois que j'aurois dû être la première à découvrir cette fatale inclination. N'eſt-il pas ſurprenant que cette enfant, qui n'eſt jamais ſortie de deſſous mes yeux, ait pu être capable de cacher un ſecret de cette nature ? Néanmoins j'eſpère que Cécile n'a pas été plus

loin qu'à donner dans son cœur une préférence secrète à Falkland; mais s'ils se sont expliqués, & que leur amour soit mutuel, bon dieu! où en sommes-nous! quelle terrible situation! cependant, je ne puis avoir aucun éclaircissement sur ce sujet; vous-même m'avez conseillé de n'en point parler à Cécile, & j'ai suivi en cela votre avis, plutôt par l'opinion que j'ai que votre jugement est supérieur au mien, que par aucun autre motif: aujourd'hui que malheureusement je vois plus clair en cette affaire, mon frère se trouve parfaitement d'accord avec vous; il m'a fait sentir qu'il étoit nécessaire que je ne parlasse de rien à Cécile, & je le lui ai promis. Peut-être que l'absence de Roland opérera un heureux changement en faveur de milord V... Je voudrois bien me flatter que l'attachement de Cécile ressemble à ceux des enfans qui oublient l'objet de leur passion dès qu'ils ne le voient plus. J'ai remarqué, en nous mettant à table pour dîner, qu'il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit pleuré. Cependant elle a affecté d'être aussi gaie qu'à son ordinaire. Mon frère a paru charmé de l'effort qu'elle faisoit sur elle-même, & qui justifioit l'opinion où il est, qu'elle n'osera jamais avouer une foiblesse dont elle ne croit pas que ses amis la soupçonnent. Milord V... fut triste & fréquemment absent, mais sans rien retrancher de sa tendre attention pour Cécile. Je crois

que toutes nos penſées ſont concentrées dans le même objet, quoique nous en ſoyons tous différemment affectés. Plaiſe au ciel donner une favorable iſſue à une affaire qui nous tient ſi cruellement en ſuſpens.

LETTRE XLVIII.

MISS CÉCILE ARNIL A MISS ARNIL.

Woodberry, 10 *Mars*.

LE tems eſt venu, l'heure eſt enfin arrivée où il eſt permis à Cécile d'ouvrir ſon cœur & d'en verſer les ſecrets dans le ſein de ſa chère Dolly; cependant, ma douce & philoſophique ſœur, n'allez pas me regarder avec dédain, parce que votre eſprit plus ſublime eſt peut-être incapable d'une paſſion à laquelle ma foible raiſon a cédé. Vous ſavez que je ſuis une petite ſotte aſſez fière, & que je ne puis ſupporter le mépris.

(Elle continue enſuite de rendre compte à ſa ſœur de l'affection mutuelle qui règne entr'elle & M. Falkland, & de la manière dont ils ſe ſont expliqués l'un avec l'autre : ce qui eſt exactement ſemblable à ce qu'en avoit mandé précédemment M. Falkland à ſir Edouard Audley; après quoi,

elle lui raconte tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'arrivée de ſir Georges Bidulphe à Woodberry juſqu'à la période où madame Arnil termine ſa dernière lettre ; & elle continue ainſi :)

Je jugeai, d'après tout ce que j'avois obſervé, que mon oncle ſoupçonnoit que M. Falkland étoit l'homme qu'au fond de mon cœur je favoriſois, & que cette raiſon, plus que toute autre, l'avoit déterminé à le faire partir ſi promptement. Je voyois trop clairement que maman, relativement à mon mariage avec le lord V..... comptoit céder le droit qu'elle a de diſpoſer de moi, & léguer ſon pouvoir à ſir Georges ; & j'avois lieu de croire que la paſſion de milord V.... pour moi étoit aſſez forte pour lui faire prendre la réſolution de m'épouſer, quoique bien convaincu que je n'avois aucune inclination pour lui, pourvu qu'il ne pût attribuer mon indifférence à aucun engagement précédent ; c'étoit un point que j'étois ſûre que maman & mon oncle s'efforceroient de lui perſuader. La première, faute de ſoupçonner la vérité ; l'autre, par la croyance où il étoit que je n'oſerois jamais l'avouer. Je tirai toutes ces concluſions de pluſieurs petites obſervations que j'avois faites à différentes fois ſur la conduite de chacun d'eux. Quel parti me reſtoit-il donc à prendre ? J'avois promis à Falkland d'être à lui, en cas que je ne viſſe

point de moyen d'éviter l'autre mariage. Il me pressoit vivement d'accomplir ma promesse; cependant ma tendresse pour lui ne m'aveugloit pas au point de me faire oublier tout ce que je devois à maman, & je ne pouvois y songer sans frémir; enfin je m'avisai d'un expédient que vous trouverez, je crois, fort étrange; cependant l'événement a justifié ma prudence dans le choix que j'en ai fait. Cet expédient n'étoit autre chose, que de faire une entière confidence au lord V..... & d'implorer son assistance contre ses propres intérêts, les intérêts de son amour.

Après avoir formé ce dessein, je ne tardai pas à l'exécuter. J'écrivis deux lignes à milord V..... dans lesquelles je lui marquois qu'ayant quelque chose d'important à lui dire, je le priois de vouloir bien venir me trouver le lendemain à sept heures du matin dans le petit sallon boisé. Vous savez qu'on ne fait presque jamais usage de cette pièce, ce qui m'ôtoit la crainte d'être interrompue, même par les domestiques. Je me hasardai de porter moi-même mon petit billet sur la table de milord, où je savois qu'il ne pouvoit manquer de le trouver en s'allant coucher.

Je fus si agitée toute la nuit en pensant à ce que j'avois à lui dire, que je ne fermai pas l'œil un instant; & dès que je vis la pointe du jour, je

me levai, je m'habillai toute seule, & descendis doucement l'escalier.

Il n'étoit que six heures trois quarts, cependant milord m'avoit prévenue, & je le trouvai dans le cabinet. Je lui dis que j'espérois ne l'avoir pas fait attendre, & que je m'en rapportois à sa montre pour prouver qu'il n'étoit pas encore l'heure convenue. En matière de pure affaire, madame, dit-il, un homme peut se contenter d'être simplement exact à l'heure; mais jamais un amant ne manqua de la devancer, ou cet amant devoit être bien froid. Je me sentis excessivement embarrassée, je ne savois par où entamer la conversation. Milord V..... a un air majestueux, qui inspire une espèce de crainte. J'aurois presque voulu être encore dans ma chambre; mais il n'étoit plus tems. Je fis un mouvement pour le prier de s'asseoir, il le fit, & je me plaçai vis-à-vis de lui. Il resta sans parler, annonçant par ses regards une impatience mêlée d'amour & de respect. Je me recueillis de mon mieux, & lui adressant la parole: Si je n'avois pas, lui dis-je, la plus grande opinion de la générosité de votre excellence, aussi-bien que de votre prudence & de la bonté de votre cœur, je n'aurois pas osé risquer la démarche que je fais en ce moment. Je dois avoir excité votre curiosité sur ce que je puis avoir à vous

dire, milord; je prétends vous ouvrir entièrement mon cœur. Il s'inclina profondément vers moi, & me parut trembler de la tête aux pieds, ce qui m'encouragea à continuer. Il faudroit que je fusse insensible, & tout-à-fait ingrate, dis-je, pour méconnoître les tendres sentimens dont vous m'honorez, & l'extrême délicatesse avec laquelle vous vous êtes comporté envers moi; mais, milord, quand je dis que je les reconnois, je dois ajouter que je ne puis y répondre que par mon estime & ma reconnoissance. Le retour que vous désirez n'est pas en mon pouvoir. J'avoue que vous méritez mon cœur; mais je l'avois donné longtems avant de vous connoître, sans quoi je me blâmerois moi-même de ne vous avoir pas accordé une préférence dont vous êtes si digne à tous égards. Il se baissa une seconde fois. Je vous devois cette explication, milord, continuai-je; & indépendamment de toute autre raison, je me serois crue obligée à vous la faire, autant pour justifier ma propre conduite, qui, sans cela, doit vous paroître bien capricieuse, que pour vous faire voir l'entière confiance que j'ai en vous. Ayant été si loin, milord, je ne m'y arrêterai point, je ne veux vous rien cacher; M. Falkland est celui qui, depuis long-tems, posséde mon affection; & pour vous parler naturellement, je ne puis penser à épouser jamais un autre homme.

Je vous rends grâces, madame, répondit milord V..... & j'admire votre sincérité, quoiqu'elle confirme mon désespoir..... Je sais, repris-je, quels sont les desseins de mon oncle; & par quelques mots qui lui sont échappés, j'ai lieu de croire qu'il soupçonne que j'aime M. Falkland, & que c'est ce qui lui donne tant d'empressement de le voir sortir du royaume; j'imagine bien les mesures qu'il va prendre après son départ: vous savez combien sir Georges est absolu dans tout ce qu'il veut; il a l'alliance de votre excellence extrêmement à cœur..... Il m'interrompit ici avec quelque vivacité: pouvez-vous penser assez mal de moi, madame, dit-il, pour croire qu'après la déclaration que vous venez de me faire, je voulusse recevoir votre main malgré vous? Non, madame, quelque précieux que pût me paroître ce don s'il m'étoit volontairement accordé, je ne voudrois pas l'accepter, si je ne le devois tenir que de l'autorité des parens. Pardonnez-moi, milord, répondis-je, je ne forme pas le moindre doute sur votre généreuse façon de penser; mais tous les hommes n'ont pas la même délicatesse. Il peut s'en trouver qui ne feroient pas scrupule de m'épouser, même sachant ce que je viens de vous dire; & les préjugés de mon oncle contre M. Falkland sont si forts, que dès qu'il sera parti, quand même il ne seroit plus question de vo-

tre excellence...... Milord m'interrompit encore : Que je suis fâché, madame, dit-il, de vous voir au moment d'être séparée de l'objet de votre amour ! Mais, souhaitez-vous que je trouve quelque moyen de différer le départ de M. Falkland jusqu'à ce que moi-même j'aille joindre l'armée, ce qui ne sauroit être de quelque tems? Je ne puis lui ôter la place que je viens de lui donner ; si j'eusse connu plutôt l'intérêt que vous prenez à lui, je n'aurois pas voulu contribuer à exposer aux hasards de la guerre, une vie qui vous est si précieuse ; mais soyez assurée, très-chère miss Arnil, que je prendrai le plus grand soin de sa conservation, de ses intérêts, de son honneur. J'oublierai qu'il est mon rival, pour le considérer seulement comme un homme qui vous est cher. Je ne pus retenir mes larmes. Oh, milord, vous m'accablez, dis-je ; des sentimens si nobles, si vertueux ! pourquoi n'ai-je pas un cœur à vous donner ! Cependant n'ayez pas assez mauvaise opinion de moi, pour croire que j'aye aucune répugnance à voir entrer M. Falkland dans la route de l'honneur, que vous lui avez tracée ; je compte fermement sur la parole que vous venez de me donner ; & s'il lui arrivoit de périr, je pense que j'aurois assez de force d'esprit pour me consoler en réfléchissant sur la cause de ce malheur. Je vis les larmes prêtes à sortir des yeux de milord, qui les repoussant avec un

ſourire, m'appela charmante héroïne. Enſuite, après un court ſilence, ſouhaitez-vous, madame, dit-il, que je quitte cette maiſon, & qu'au moins je vous délivre de la préſence d'un homme dont la vue ne ſert qu'à vous embarraſſer? Je m'efforcerai encore, ſi vous le ſouhaitez, d'emmener ſir Georges avec moi à Londres, afin de vous ôter la contrainte qui vous prive à-préſent de la vue de votre heureux amant. Vous êtes trop bon, milord, dis-je, & j'ai preſque honte de mettre votre généroſité à de plus grandes épreuves. Ah, ne m'épargnez pas, madame! répondit milord: après avoir perdu toute eſpérance d'obtenir votre cœur, ma ſituation ne ſauroit devenir plus malheureuſe par aucun ſurcroît de mortification; dites-moi ſeulement ce que je puis faire, pour vous montrer à quel point je vous ſuis dévoué. J'ai déja prévenu votre excellence qu'il n'y avoit que l'extrême confiance que j'ai en vous qui pût me porter à la démarche que je viens de faire; je vais vous demander une preuve eſſentielle de l'attachement dont vous m'honorez.

M. Falkland ne pouvant ſe flatter d'obtenir le conſentement de mes parens, me preſſe de conſentir à l'épouſer ſecrétement avant ſon départ. J'ai reçu hier une lettre de lui à ce ſujet, dans laquelle il me dit que c'eſt l'unique moyen d'aſſurer ſon bonheur pour la vie, & de lui faire ſupporter no-

tre

tre séparation prochaine. Je lui ai promis d'être à lui ; cependant je ne puis m'y résoudre sans m'être efforcée auparavant d'émouvoir du moins maman en sa faveur. Elle l'aime tendrement, & je lui connois un caractère si doux & si facile, que si ce n'étoit la crainte du ressentiment de mon oncle, je me serois déjà hasardée à lui découvrir mon secret. Mais au point où en sont à-présent les choses, j'avoue que je ne me sens pas le courage de le faire. Voudriez-vous bien, milord, être mon avocat en cette occasion? Votre exemple, la force de votre éloquence doivent avoir un grand poids auprès d'elle & de mon oncle. Je crois que votre excellence n'ignore pas que j'ai à ma disposition une fortune assez considérable ; ce n'est donc aucun motif d'intérêt qui me feroit désirer d'obtenir leur consentement ; mais c'est pour leur épargner la peine qu'ils pourroient ressentir de m'avoir forcée à un acte de désobéissance, & à moi-même le chagrin d'être brouillée avec des parens que j'aime si tendrement. Avez-vous donc résolu, madame, dit milord, en se levant de sa chaise avec quelque émotion, de sortir du royaume avec M. Falkland? Oh! non assurément, répondis-je, je ne désire rien autre chose que de pouvoir lui tranquilliser l'esprit ; il ne peut soutenir l'idée de partir en me laissant à la disposition de mon oncle. Puis-je, milord, puis-je attendre de vous la faveur

que je vous demande!... Vous m'impofez une bien rude tâche, madame, répondit milord V... Eſt-ce que vous penſez que je n'ai pour vous qu'une paſſion médiocre? ou me croyez-vous tout-à-fait dépourvu de ſenſibilité? Ni l'un ni l'autre, dis-je; je crois que vous m'aimez ſincérement, & je ſuis ſûre qu'il n'exiſte pas un cœur plus noble ni plus tendre : ce ſont là les raiſons mêmes qui m'ont déterminée à vous faire cette demande. Je ne l'aurois pas riſquée avec tout autre homme; de telles épreuves ne ſont pas faites pour des ames communes : mais vous, milord, vous êtes capable de les ſoutenir. Voulez-vous donc, voulez-vous me donner cette dernière généreuſe preuve de votre amour?... Oui, madame, je le veux, dit milord; vous verrez par cet effort ce que je ſuis capable de faire pour votre bonheur... Eh! en vérité que ne ferois-je pas? Il prononça ces derniers mots d'un ton qui me fit penſer qu'il étoit ému juſqu'aux larmes. Je ſentis mes yeux humides. Je ne veux pas vous remercier, milord : dès qu'un bienfait eſt au delà de toute expreſſion, les paroles ne ſont plus d'uſage... Je ne déſeſpère pas, dit-il, d'émouvoir le cœur compatiſſant de madame Arnil; mais pour ſir Georges Bidulphe, je n'imagine pas comment j'en pourrai venir à bout, je l'eſſayerai cependant; car il n'y a rien que je ne veuille entreprendre pour votre ſervice. Après tout, quel eſt

son intérêt ! quelle est sa perte ! quels sont ses regrets, en comparaison des miens !... Milord joignit ses mains en prononçant ces derniers mots, fixant en même-tems ses yeux sur moi, avec une expression d'amour & de tristesse qui me blessa jusqu'au fond du cœur. Je fus obligée de me détourner pour cacher mes larmes.... Je vous demande pardon, madame, dit-il; je ne prétends pas exciter votre pitié, ni vous causer aucun regret sur le malheur de ma destinée; excusez les derniers transports d'une passion qui ne vous a déjà causé que trop d'importunité. Ah ! ma chère, n'est-ce pas là une ame sublime ? Pourquoi n'étions-nous pas nés l'un pour l'autre !

Il me vient un projet en tête, dit milord, que je vous prie de me laisser exécuter à ma fantaisie. Sir Georges Bidulphe & moi, nous sommes engagés à dîner aujourd'hui chez le docteur T... un des chefs de l'université; mais je trouverai quelque prétexte pour m'en dispenser, parce que je voudrois saisir cette occasion pour avoir une conversation avec M. Falkland. Voulez-vous bien, madame, lui écrire deux mots pour lui recommander de se trouver ici à cinq heures cette après-dînée ? Vous pouvez dire que je désire de lui parler, mais je vous conjure de ne lui en pas dire davantage... Ne me demandez pas, ajouta-t-il,

ce que je compte faire ; je ne veux point vous dire le nœud du drame, dont vous serez pourtant le principal personnage. J'assurai milord, que je m'en rapportois entiérement à lui, & que je ne lui ferois aucune question touchant ses desseins. Je lui dis alors que je croyois qu'il étoit à-peu-près l'heure à laquelle maman avoit coutume de se lever, & que je ne voulois pas le retenir plus longtems. Il sortit tout de suite, & j'ai remonté par l'escalier dérobé à ma chambre, où je me suis mise à écrire quelques lignes à M. Falkland, dans les termes que milord m'avoit prescrit.

Roland m'avoit promis, dans sa lettre d'hier, de venir me voir ce matin : car, quoiqu'il n'ait pas paru ici depuis l'arrivée de milord V... nous nous sommes cependant procuré de tems en tems une demi-heure de conversation, dans le berceau de tilleuls : vous savez qu'il y peut entrer sans être vu, par le moyen de la petite porte qui donne sur les champs, dont il a conservé une clé. Je l'attendois donc ce matin ; mais j'ai mieux aimé prévenir cette visite, afin de n'être pas obligée d'entrer avec lui dans aucune explication, puisque milord m'a recommandé de ne lui parler de rien. Lui ayant envoyé mon billet, je me suis mise à vous écrire ; je vais quitter la plume, & je la reprendrai ce soir pour vous dire le résultat des mesures

de milord V... Que doivent-elles produire? Oh! chère sœur, comme le cœur me bat d'impatience & de crainte!

Dix heures du soir.

Ah! ne vous l'avois-je pas bien dit, ma chère, que milord V... étoit le plus généreux des hommes! Oh! Dolly, que je serois transportée de joie de vous voir l'heureuse femme de ce digne lord! Vous me croirez folle, & à dire vrai, je suis un peu hors de moi; mes affaires ont pris un tour si inattendu, si étrange, si charmant! pour vous le dire en un mot, & vous causer une satisfaction presque égale à la mienne, sachez que Falkland votre bien aimé, & le premier choix de mon cœur, a la certitude de devenir mon époux. A présent, suivant la méthode de maman, je vais vous raconter les choses dans l'ordre qu'elles sont arrivées; il n'y a pas une circonstance qui ne mérite d'être gravée en lettres d'or. Mon oncle, suivant qu'il en étoit convenu, alla dîner chez le docteur T... Milord feignit d'être un peu incommodé, & il envoya s'excuser. M. Falkland, conformément à ce que je lui avois mandé, se trouva ici à cinq heures précises. Milord V... avoit recommandé à un domestique de l'attendre à la porte, & de le conduire tout de suite dans mon cabinet de toilette, où peu auparavant il m'avoit priée de me tenir prête à le recevoir. Résolue de suivre en tout

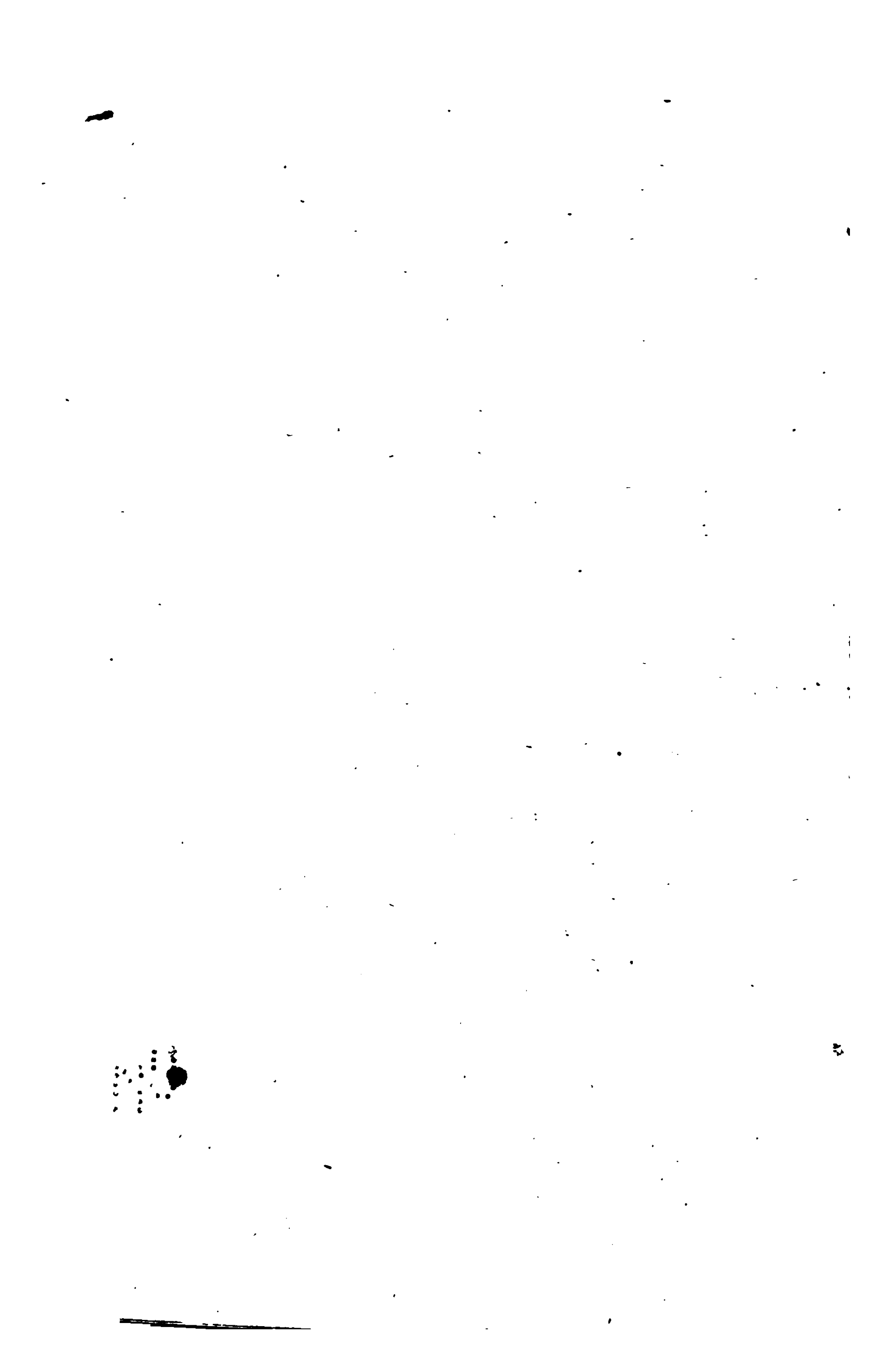
ses instructions, je m'y rendis; & quelques instans après, j'y vis entrer M. Falkland. Il supposa que tout cela avoit été fait par mes ordres; & comme il n'étoit pas extraordinaire que milord V... voulût lui parler avant son départ, il ne parut nullement surpris. Je l'avois informé, par mon billet, que mon oncle ne dînoit pas ici, & il conclut que j'avois saisi cette occasion de le faire venir. Il jugea naturellement que milord V... ne viendroit pas le chercher dans mon appartement, mais qu'il l'enverroit avertir quand il sauroit son arrivée; & désirant employer le peu d'instans qu'il croyoit pouvoir être seul avec moi, à me parler de son amour, ce fut par-là qu'il débuta; & sans me faire aucune question relative au lord V... il commença par me presser avec les plus vives instances de consentir à notre union avant son départ; mais me trouvant plus éloignée que jamais de consentir à ses propositions, il se mit à genoux devant moi; & il commençoit à déployer toute la rhétorique d'un amant, pour tâcher de me persuader, lorsque nous fûmes surpris par l'arrivée soudaine de maman & de milord V... qui entrèrent ensemble dans mon cabinet.

Je ne vous peindrai point ma propre confusion à cette vue: quelque grande qu'elle fût, ce n'étoit rien en comparaison de celle de Falkland. Comme j'avois ouvert la voie pour que maman fût infor-



Je ne vous peindrai point ma propre confusion.

C. P. Marillier Dir... 　　　　J.^n Le Roy Sculp.



mée de notre ſecret, j'étois préparée à cette découverte, quoique je ne m'attendiſſe point que milord dût l'amener de cette manière; mais, pour le pauvre Roland, ce fut un coup de foudre qu'il ne put ſupporter. Oh ! combien je ſouffris pour lui en cet inſtant, & que je me reprochai ſecrétement de ne lui avoir pas donné la moindre connoiſſance de la démarche que j'avois faite ! Maman treſſaillit, & ſe recula en entrant; car elle le vit à genoux tenant une de mes mains. Elle s'appuya contre le lambris, & ſans avoir la force de parler, nous regarda l'un après l'autre; mais, à ce qu'il me parut, avec une contenance qui marquoit plus de chagrin que de ſurpriſe. M. Falkland, rouge comme l'écarlate, baiſſa la tête, de l'air d'un homme qui ſe ſent convaincu d'un crime impardonnable; il n'oſoit lever les yeux ſur maman. Je ne ſais pas quelle mine je faiſois, mais je penſe que c'étoit celle d'une folle. Milord V... étoit le ſeul d'entre nous qui n'eût point l'air embarraſſé. Néanmoins il garda le ſilence un inſtant, & parut jouir de la confuſion dans laquelle il nous avoit jetés. A la fin s'approchant de M. Falkland, il le prit par la main, & avec une généreuſe liberté : Remettez-vous, monſieur, dit-il, & n'ayez pas de honte d'avouer votre paſſion, pour un objet auſſi digne de votre amour que miſs Cécile Arnil; & vous, madame, ſe tournant vers moi, vous n'a-

vez point à rougir de répondre à la tendresse de cet aimable jeune homme. Je ne dois plus me fâcher de votre indifférence pour moi : la cause justifie trop bien vos sentimens, & il faudroit que je fusse le plus injuste, comme le plus déraisonnable des hommes, si je n'abandonnois en cet instant toute prétention sur un cœur, dont les premiers engagemens, en me défendant toute espérance, m'ôtent aussi tout droit de me plaindre.

M. Falkland, encouragé par la déclaration honnête & généreuse de milord V... leva enfin les yeux. Milord, dit-il, je suis trop interdit pour vous rendre les actions de grâces que je vous dois;... il y a quelque chose dans votre conduite qui m'étonne... qui m'éblouit... Pardonnez-moi, milord; ma confusion ne me permet pas d'exprimer tout ce que je sens... Ensuite s'approchant de maman, il se jeta à ses pieds. Mais, pouvez-vous, madame, dit-il, pouvez-vous pardonner à un misérable présomptueux, qui, oubliant tout ce qu'il vous doit, & la distance que la fortune a mise entre nous, a osé lever les yeux sur votre Cécile? Je crus qu'il étoit tems que je prisse la parole; &, suivant l'exemple de M. Falkland, je me jetai subitement aux genoux de maman, que je tins embrassés : Ah ! pourrez-vous, maman, dis-je, pardonner à une fille ingrate, qui, en dépit de

ſon devoir, & de toute la tendreſſe qu'elle a pour vous, a riſqué de donner ſon cœur ſans votre participation! Bon dieu! s'écria maman, croiſant ſes bras ſur ſa poitrine pendant que nous embraſſions ſes genoux, que venez-vous de m'avouer! je ne puis vous punir, & je ne dois pas vous pardonner.... Je vous prie, milord, aidez-moi à me débarraſſer de ces malheureux enfans... Eh! pourquoi vous en débarraſſer, madame, répondit milord? pourquoi ne voulez-vous pas plutôt vous laiſſer toucher de compaſſion? quel dédommagement pourriez-vous donner à votre enfant, ſi vous la ſépariez du ſeul homme qu'elle puiſſe aimer? & que ſerviroit tout le ſoin maternel que vous avez pris de l'enfance de ce jeune homme, votre tendre attention pour ſon éducation, & vos projets pour ſon bonheur futur, ſi, de la même main qui l'a ſi long-tems chéri & conſervé, vous répandiez l'amertume ſur tous vos bienfaits, en ruinant toutes ſes eſpérances, en le bleſſant dans la partie de ſon cœur la plus ſenſible, & le livrant peut-être aux plus affreux déſeſpoir? Ah! madame, vous n'aurez pas le cœur d'en uſer ainſi... Laiſſez-vous toucher par les larmes de vos enfans, par mes inſtances, moi qui ſacrifie, je l'oſe dire, un intérêt beaucoup plus cher que celui d'un parent. Que votre propre tendreſſe, la tendreſſe d'une mère, vous parle en leur faveur... Milord eut pu

continuer ses supplications, si son émotion le lui eut permis; car aucun de nous n'étoit en état de l'interrompre. M. Falkland & moi, nous étions noyés dans nos larmes; les yeux de maman étoient devenus deux fontaines; cependant elle fit un effort pour se séparer de nous, mais nous en fîmes un plus grand pour la retenir. Ne me quittez pas, maman! dis-je, en sanglotant... Ayez pitié de moi, madame! fut tout ce que M. Falkland put dire... Ayez aussi pitié de moi, s'écria ma pauvre maman, & ne m'arrachez pas ainsi le cœur entre vous deux!... Justement comme elle disoit ces mots, nous vîmes entrer mon oncle Bidulphe & M. Price... Leur apparition soudaine sembloit tenir de l'enchantement; mais je vous dirai tout à l'heure ce qui l'avoit causée. Que veut dire tout ceci? s'écria mon oncle, en entrant dans la chambre: puis s'arrêtant tout court, milord V... est-il arrivé quelque malheur dans la famille depuis que je vous ai quitté ce matin? Il en est survenu un, dit maman, que je prie milord de vous expliquer... Je n'en connois point, répondit milord, puisqu'il dépend de vous, madame, & de sir Georges Bidulphe, de changer en félicité ce que vous regardez en ce moment comme un malheur. S'adressant ensuite à mon oncle; Voyez ce couple prosterné devant vous, sir Georges, regardez-le & devinez le reste. Il semble, reprit mon oncle, que

ces jeunes gens preſſent madame Arnil de conſentir à leur mariage ; cependant je ne puis m'imaginer que ma nièce ait tellement perdu toute idée de devoir & de prudence, & que M. Falkland ſe ſoit oublié lui-même au point... M. Falkland ſe releva précipitamment, piqué au vif de la dureté des expreſſions de mon oncle, & ſe tournant vers lui d'un air animé, quoique reſpectueux ; Non, ſir Georges, dit-il, Falkland ne s'eſt pas oublié lui-même : il ſe ſouvient qu'il doit tout à la meilleure des femmes, regardant ma mère : il ſe ſouvient qu'il eſt un malheureux orphelin, ſans un parent qui daigne l'avouer : il ſe ſouvient trop bien du malheur de ſa naiſſance, & il ſait trop que ſans les ſoins géneréux de madame Arnil, ſon eſprit eût pu reſter dans le même aviliſſement que ſa fortune, qui l'expoſe aujourd'hui au mépris avec lequel il ſe voit traité. Cependant, ſans avoir rien oublié de tout cela, il a oſé aimer votre nièce, l'avouer même, & ſolliciter madame Arnil de conſentir à ſon bonheur ; car malgré tous ces triſtes déſavantages, il ſe rappelle qu'il doit le jour à un homme, dont le fils (ſans le coup fatal qui le priva de ſon père) n'auroit pu faire qu'honneur à toute famille dont il auroit recherché l'alliance.

Mon oncle parut frappé de la réponſe ferme de M. Falkland : Je vois, dit-il, que vous avez hérité

du moins d'une partie de l'esprit de votre père... Je viens de vous parler, monsieur, reprit M. Falkland, comme à un homme mon égal, & à qui, en cette qualité, je ne dois rien. Je me flatte de n'avoir point passé les bornes que la décence & la politesse me prescrivoient; mais lorsque je vous considère comme l'oncle de miss Cécile, le frère de madame Arnil, & jadis, le tendre ami de mon digne père, je reprends ma posture de suppliant (tombant sur ses genoux & saisissant la main de mon oncle:) Oh! sir Georges, pouvez-vous traiter avec inhumanité le fils de Falkland! Maman pleuroit tout haut, je versois un torrent de larmes; milord V... paroissoit avoir peine à retenir les siennes, le bon vieux Price se moucha deux ou trois fois, & mon oncle lui-même paroissoit fort ému. Milord, dit-il, vous n'en avez pas usé obligeamment envers moi, en me mettant dans une situation aussi désagréable que celle-ci. J'avoue que j'ai peine à découvrir les raisons de la conduite de votre excellence en cette occasion. Vous les trouverez, répondit milord, dans les motifs de la compassion, dans ceux de la pitié, que je vois en cet instant qui opère sur votre cœur. Je m'expliquerai plus au long avec vous, dans quelque autre moment. En attendant, je dois vous assurer que vous avez été amené à cette scène touchante à l'insu de miss Cécile & de M. Falkland; & madame Arnil

peut vous dire qu'elle n'a pas été moins surprise que vous. Je vous conjure, monsieur, de vous lever, dit mon oncle à M. Falkland. Il le fit.... Je suis forcé, continua sir Georges, de prendre une part fort désagréable dans cet éclaircissement; je suis très-fâché de m'être mêlé de l'établissement de miss Cécile; mais j'ai cru remplir un de mes devoirs, & en même tems rendre un service agréable à votre excellence... Je conserverai toute ma vie, répondit le lord V... la reconnoissance du désir que vous avez eu de me rendre heureux, & je prends à témoin celui qui fait & qui connoît le secret de nos cœurs, que si j'avois pu obtenir celui de votre nièce, rien au monde ne m'auroit fait céder mes droits sur elle; mais, sir Georges, c'est elle-même qui m'a avoué sa passion pour M. Falkland: après cet aveu, quelle preuve pouvois-je lui donner de la sincérité de mon attachement, que de m'efforcer autant qu'il étoit en mon pouvoir, de procurer son bonheur?... Il ne dépend pas de moi, milord, dit mon oncle froidement, de faciliter ou de retarder son bonheur, comme vous voulez bien l'appeler. Je m'imagine qu'elle est à peu-près sa maîtresse; car je présume que ma sœur a déjà donné son consentement.... Vous me faites tort, sir Georges, répondit maman; j'en appelle à milord V.... & à ces enfans eux-mêmes, si j'ai cédé le moins du monde. Quelque touchée que

je puisse être de ce malheureux évènement, je vous dois cette déférence, mon frère, de déclarer ici que je ne donnerai jamais mon consentement à une union qui n'auroit pas votre approbation. Mon oncle alloit répliquer, j'eus peur qu'il ne voulût par une décision négative, ruiner toutes nos espérances; & je me résolus de le prévenir. Arrêtez, cher oncle, lui dis-je, & avant de décider notre destinée, permettez au moins que je me disculpe du crime de désobéissance. J'avoue que j'aime M. Falkland : si c'est une faute, comme elle est involontaire, elle ne blesse point les loix du devoir. J'ai été accoutumée dès mon enfance, à le considérer sur le pied de l'égalité; je l'ai aimé à l'exemple des personnes que je me faisois un mérite d'imiter. Je savois que ma fortune pouvoit me faire espérer un mariage plus opulent; mais je savois en même-tems, qu'elle me donnoit un privilège que j'estimois plus que les richesses. Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous répéter ici les paroles du testament de M. Warner (1).

---

(1) Voici les paroles de cet endroit du testament de M. Warner : « Et d'autant que les pères & mères, tuteurs ou » parens, quelquefois par pure fantaisie ou par avidité des » richesses, refusent de consentir à des mariages qui fe- » roient le bonheur de leurs enfans; je donne & lègue à » mes deux cousines Dorothée & Cécile Arnil, la somme

Cependant je ne me suis point servie, & je ne compte point me servir du pouvoir qu'il m'a donné ; je ne veux pas abuser de la bonne opinion que M. Warner a eue de moi, ni de la confiance dont maman m'a toujours favorisée. Je voudrois bien devoir mon bonheur à votre indulgence, monsieur, & à celle de la meilleure des mères. Je ne crois pas avoir mal placé mon affection ; la famille de M. Falkland est au-dessus de la mienne ; son éducation, ses talens, son esprit, toutes ses qualités enfin, sont dignes de sa naissance. Vous pouvez me défendre de l'épouser ; mais je ne serai jamais la femme d'aucun autre homme... Au nom de dieu, mon cher sir Georges, dit milord V..., réfléchissez un peu sur le mérite de la conduite de votre nièce ; n'avoit-elle pas la liberté d'épouser M. Falkland & de lui donner son bien ? Où trouverez-vous une jeune personne aussi tendrement attachée qu'elle l'est à M. Falkland, qui eût négligé un tel avantage & sacrifié son propre bonheur à son respect pour ses parens ?... C'est ce

» de vingt mille livres sterlings chacune, pour être à leur » entière & libre disposition, à l'âge de dix-huit ans accomplis, dans la confiance que j'ai en leur prudence ; afin » qu'il ne leur arrive pas, ainsi qu'à leur mère, d'être forcées d'accepter par crainte un époux qu'elles n'aimeroient » pas ».

qu'a fait jadis sa mère, interrompit sir Georges... Et combien de fois, monsieur, repris-je, le lui avez-vous reproché, suivant ce que m'a dit maman ? & quelle peine n'avez-vous pas prise pour lui persuader de se tenir à ses premiers engagemens ?... Les positions sont fort différentes, dit mon oncle ; M. Falkland le père étoit un parti, que la première femme du royaume se seroit fait honneur d'accepter : je ne prétends pas mépriser ce jeune homme ; mais je dois vous dire que le mérite personnel, le caractère, la fortune & le rang de son père.... Oh ! monsieur, s'écria M. Falkland, je sais combien il m'étoit supérieur à tous égards : cependant il fut un tems où vous le vîtes dépouillé de sa fortune, son caractère flétri par un terrible évènement, privé presque de l'usage de sa raison ; & dans les tristes circonstances d'une misère aussi compliquée, vous le jugeâtes encore digne de votre sœur, la meilleure & la plus aimable des femmes : comment pouvez-vous donc aujourd'hui, monsieur, rejeter le malheureux fils de celui que vous préfériez à tout le genre humain ?... Je me rappelle le jour (dit le pauvre M. Price, dont la voix affoiblie par l'âge, l'étoit doublement par l'émotion de son ame), je me rappelle le jour où je joignis la main de cette dame à celle de M. Falkland ; c'étoit alors un beau jeune homme, comme est mon pupille à présent, & madame

Arnil

Arnil une beauté, comme est sa fille Cécile : vous paroissiez enchanté, sir Georges, de la donner à votre digne ami : je ne croyois pas vivre pour voir l'heure où son propre fils seroit rebuté par votre famille ! En parlant ainsi le bon vieillard fondit en larmes.

Bon ! dit mon oncle, je vois que vous avez gagné M. Price en votre faveur, aussi-bien que milord V... Il affecta de dire cela négligemment ; mais je m'apperçus qu'il étoit ému. Je me hasardai à le serrer entre mes bras : Toutes les afflictions de la vie de ma chère maman, dis-je, & les cruels malheurs du pauvre M. Falkland, furent les effets du zèle mal entendu de ma grand-maman Bidulphe pour le bonheur de sa fille ; voudriez-vous, monsieur, suivre une conduite que vous avez si souvent & si justement blâmée ? Voulez-vous imiter cette autorité inflexible que vous avez tant condamnée ? Voulez-vous perpétuer dans la personne de ce jeune infortuné, les malheurs de son père, que vous avez tant chéri & regretté ?... Que voulez-vous que je fasse ? dit mon oncle, en se dégageant doucement de moi ; vous semblez ne pas considérer mon caractère : quelle figure ferois-je dans le monde, si après qu'on a su, (car la chose n'a pas été secrète) que j'étois en traité avec milord V... j'allois tout d'un coup le rompre, & consentir à un mariage où la disparité est

si frappante ? Il me semble que votre passion ne devroit pas vous empêcher d'avoir égard à votre réputation ; car des mariages de cette espèce se font rarement avec l'approbation des parens, à moins qu'il n'y ait des raisons qui les forcent de céder pour sauver l'honneur d'une jeune personne... Cette conclusion n'est nullement nécessaire, sir Georges, dit le lord V... le public n'est pas un censeur si injuste, que de ne pas supposer que des parens puissent quelquefois avoir assez de tendresse pour sacrifier leurs propres désirs, quoique louables, au bonheur de leurs enfans ; & personne n'aura lieu d'être surpris que deux jeunes enfans, élevés ensemble, aient pris du goût l'un pour l'autre, sans tirer des conséquences défavorables d'aucun côté.... Entendez-vous cela, madame ? dit mon oncle à maman. Oh ! ma sœur, vous pouvez bien vous blâmer vous-même de tout ceci !... Je le fais, je le fais, s'écria maman, je reconnois ma faute, & j'en sens la punition ; mais à présent elle est sans remède, mon frère, ajouta-t-elle : je vous remets tous mes droits sur Cécile ; elle est à votre disposition : si vous eussiez pu terminer son alliance avec milord V... vous savez avec quelle joie j'y aurois donné mon consentement ; mais puisque nous sommes frustrés de notre attente, tout ce que je puis vous dire, c'est que, quelle que soit votre décision, j'en ferai ma loi... Vous

avez trouvé-là un fort joli moyen, dit mon oncle en souriant, de vous tirer d'embarras. Ah! Sydney, je devine de quel côté votre approbation voudroit pencher... Je le devine aussi, dit M. Price; je sais que la tendresse de madame Arnil pour ses enfans la porte à souhaiter leur bonheur mutuel... Qu'y a-t-il de perdu au change, dit milord V..., excepté un vain titre sur lequel miss Arnil réfléchiroit plus d'éclat qu'elle n'en recevroit... A merveilles! à merveilles! dit mon oncle: Eh bien, messieurs & mesdames, vous pouvez agir comme bon vous semble; mais en supposant que je pusse abandonner mon opinion en cette affaire, comment pensez-vous que je puisse me disculper auprès de ladi Sarah?... Sir Georges, reprit milord, si vous voulez vous déterminer vous-même en notre faveur, (quelle délicatesse dans ce petit mot *notre!*) & permettre à madame Arnil d'en faire autant, je me charge de ramener ladi Sarah à notre façon de penser... Me le promettez-vous? dit mon oncle; ma foi, c'est plus que je ne voudrois entreprendre de faire; mais je conviens que votre éloquence, milord, est fort supérieure à la mienne.

Mon oncle se promena dans la chambre, paroissant indécis & n'avoir point envie de s'expliquer. Je vous supplie, monsieur, de prononcer ma sentence, s'écria M. Falkland; car je suis ici comme un criminel dont la vie ou la mort dé-

permis de suivre mon devoir & mon inclination.

Je ne sais si M. Falkland fut tout-à-fait sincère, en faisant usage de ce dernier mot; mais la proposition lui en avoit été faite par sir Georges, de manière qu'il ne pouvoit guères faire d'autre réponse. Qu'en dites-vous, madame? dit milord V.... Je fus fâchée que cette question vînt de lui, je me trouvois doublement obligée d'acquiescer. A dieu ne plaise, milord, dis-je courageusement, que je veuille fermer à M. Falkland la route de la gloire!

Vous ne comptez donc pas, à ce que je présume, dit mon oncle, vous marier dans cette conjoncture? Je suppose que Cécile n'est pas curieuse de faire une campagne; & je pense que M. Falkland, après les assurances qu'il vient de recevoir, n'aura pas de peine à laisser sa maîtresse entre les mains de ses parens, jusqu'à son retour, où il pourra paroître dans un rang qui justifiera mieux notre consentement à son mariage; car après tout, ne paroîtra-t-il pas bien étrange qu'on ait conclu si subitement le mariage d'une fille telle que miss Arnil, avec un étudiant à l'université? Un léger sourire contraint, parut sur le visage de milord V....; maman, & même le bon vieux & sérieux Price donnèrent une espèce de consente-

ment tacite à l'obſervation de mon oncle. Il y a moyen, dit M. Falkland, d'obvier à cet inconvénient, notre mariage peut être tenu ſecret. Mon oncle s'y oppoſa, & en donna des raiſons inutiles à répéter, & j'aurois beaucoup mieux aimé qu'il n'en eût point donné du tout. M. Falkland inſiſta pour que cette affaire fût terminée comme il le ſouhaitoit : maman eut peur à ce que je crois, que mon oncle ne ſe courrouçât, & elle les interrompit, en diſant : nous en parlerons une autre fois ; c'eſt une affaire de trop grande conſéquence pour la décider ainſi à la hâte. Enſuite, pour changer de diſcours, elle demanda à milord V..... comment il avoit pu arranger les choſes de manière à raſſembler toute la famille dans ce moment critique ? Milord V.... rendit avec autant de prudence que de délicateſſe, une partie de la converſation que j'avois eue avec lui ce matin ; &, ſans parler des inſtances que je lui avois faites pour l'engager dans mes intérêts, il dit ſeulement, que du moment que je lui avois ouvert mon cœur, il s'étoit réſolu de faire ſon poſſible pour me ſervir ; & qu'ayant fait prier M. Falkland de venir ici ce ſoir, ſous prétexte d'affaires, il avoit ordonné à un domeſtique de le conduire en arrivant dans mon cabinet de toilette ; & environ un quart d'heure après de lui venir

dire dans le sallon, où il étoit avec maman, que M. Falkland étoit là. Je me doutai bien, dit milord, que ce tems suffiroit pour engager les amans dans une conversation intéressante, & que notre apparition subite feroit l'ouverture de la scène que j'avois méditée. Je priai donc tout naturellement madame Arnil de venir avec moi dans la chambre, où je lui dis que M. Falkland m'attendoit. Je vous ai conduite, madame, comme vous savez, dans un instant très-favorable, dans l'appartement de votre fille. Quant à sir Georges, je crois qu'il doit avoir été fort surpris de recevoir de ma part un billet, tandis qu'il étoit à dîner chez le docteur T...., par lequel je le priois de venir ce soir le plutôt qu'il lui seroit possible, une affaire importante exigeant ici sa présence. J'avois aussi d'avance engagé M. Price dans les intérêts de son pupille, & il m'avoit promis son assistance. En calculant les heures, j'étois certain que sir Georges seroit ici peu après M. Falkland, qui devoit s'y rendre à cinq heures; je priai M. Price d'aller au-devant de sir Georges, & sans lui faire connoître que M. Falkland étoit dans la maison, de nous l'amener tout de suite dans cette pièce.

Voilà, madame, tout le stratagême dont j'ai fait usage pour amener cette catastrophe imprévue, & je trouve quelque consolation, en son-

geant que j'aurai fervi d'inftrument au bonheur de mifs Cécile.

En ce moment, je confeillai à M. Falkland de fe retirer, de peur qu'il ne renouvellât des inftances, que je voyois bien qui déplaifoient à mon oncle. Il prit congé, après avoir fait de nouveaux remercîmens à chacun de nous. Mon oncle ne fut pas de trop bonne humeur le refte de la foirée, & il nous répéta plus d'une fois : que dira ladi Sarah de cet étrange évènement ? Il ajouta qu'il alloit lui écrire pour la préparer un peu, avant de fe hafarder à l'en informer, comme d'une affaire que nous avions décidée. Ainfi, ma chère, vous ne lui direz pas un mot de tout ce que je vous mande en cet inftant. Maman étoit abforbée dans fes réflexions ; mais je m'imagine qu'au fond, elle n'eft pas trop mécontente. Notre cher bon vieillard Price étoit à la joie de fon cœur. Et quant à milord V.... il s'eft conduit comme un ange ; fans s'attribuer aucun mérite pour ce qu'il avoit fait, fans paroître fentir toute la générofité de fa conduite ; marquant feulement la fatisfaction modefte & tranquille d'un bon cœur qui connoît qu'il s'eft acquitté de fon devoir.

Maman, avec qui j'eus une demi-heure de converfation avant qu'elle allât fe coucher, me fit plufieurs queftions relatives à l'attachement entre M. Falkland & moi. Je lui répondis à

toutes ses demandes, avec beaucoup de sincérité. Elle me dit qu'elle s'étoit un peu trop hâtée, qu'elle auroit dû vous instruire de cette affaire avant de la décider, & qu'elle vous devoit cette marque d'égard & de tendresse. Je me hasardai de répondre pour ma chère Dolly, qu'elle seroit parfaitement contente de la décision. Maman dit qu'elle s'imaginoit que M. Falkland presseroit vivement la conclusion de notre mariage, avant son départ d'Angleterre, & qu'elle étoit sûre que sir Georges seroit d'un avis contraire. Quant à moi, ajouta-t-elle, je serai neutre; puisque j'ai donné mon consentement, je n'y veux point mettre de restrictions. Je l'assurai que je désirois que le mariage fût différé jusqu'au retour de M. Falkland, que j'espérois, si le ciel épargnoit sa vie, revoir avant la fin de l'année. Il dépend de vous, mon enfant, dit-elle, de décider cette affaire de manière ou d'autre. Je suis fâchée que maman, en cette occasion, m'ait cédé son autorité, parce qu'il me sera plus difficile qu'à elle de m'opposer aux instances de M. Falkland. Cependant j'essayerai de faire usage du crédit que je puis avoir sur lui; je suis sûre qu'ils désirent tous que cette affaire soit différée; le digne lord V.... paroît le souhaiter, & je lui dois bien au moins cette complaisance.

Après un jour passé dans une si grande inquié-

tude, & terminé avec tant d'agitation, j'ai été charmée de me retrouver ſeule dans ma chambre, & de m'y occuper tranquillement à finir cette lettre, ſi on peut appeler de ce nom un ſemblable volume. J'ai paſſé la moitié de la nuit à l'écrire, & je ſuis bien aiſe d'avoir une occaſion de vous l'envoyer demain. Mon oncle écrit ce ſoir à ladi Sarah pour lui faire, (comme il dit), l'ouverture de cette ſurprenante affaire : le meſſager part à la pointe du jour, & reviendra le ſoir. J'eſpère qu'il m'apportera quelques lignes de votre main.

Je m'attends bien à quelques traits piquans de la part de ladi Sarah ; mais à la diſtance où nous ſommes l'une de l'autre, j'en ſerai légèrement touchée.

De vous, mon amour, je n'attends que des félicitations ; & en revanche, je ne puis que vous déſirer un ſort auſſi heureux que celui de votre Cécile.

LETTRE XLIX.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 10 *Mars*.

A huit heures du soir.

Dans cette lettre, il rend compte à son ami de ce qui vient de se passer chez madame Arnil, & continue ainsi :

VOILA une révolution, Audley, qui surpasse toute espérance, même toute imagination! que ne donnerois-je pas pour racheter quelques paroles imprudentes, prononcées il y a quelques mois! mais je ne veux pas troubler mon bonheur par d'inutiles imprécations contre votre zèle mal entendu, ou contre ma propre folie. Le seul espoir qui me reste pour remédier au mal passé, c'est la douceur du caractère de miss Arnil, jointe à la crainte qu'elle auroit de reconnoître une faute, dont vous dites qu'elle s'est plus d'une fois repentie, & je n'ai pas de peine à le croire ; je ne pense pas qu'elle soit capable de songer à la vengeance. A quel propos donc, par un aveu déplacé de sa propre foiblesse, voudroit-elle détruire le bonheur

des autres, sans en tirer aucune consolation pour elle-même? Vous verrez par la lettre ci-incluse, que j'ai laissée ouverte afin que vous la puissiez lire, les argumens, ou plutôt les conjurations, (car le cas n'admet pas beaucoup d'argumens), dont j'ai fait usage, pour lui persuader d'ensévelir dans un éternel silence, notre malheureux amour.

La faveur que j'exige de vous, sir Edouard, est de faire remettre cette lettre entre ses mains, avec tout le secret & toute la diligence possible. Sa femme de chambre a, jusqu'à présent, reçu toutes nos lettres; ainsi vous pouvez lui confier celle-ci.

Afin de prévenir les nouvelles de la famille de Woodberry, j'envoie cette lettre par un messager particulier, qui a ordre de ne pas épargner ses chevaux, de façon que je pense que vous pourrez la recevoir avant de vous coucher. Je ne doute pas que Cécile ne soit maintenant occupée à rendre à sa sœur un fidelle compte de toute l'affaire; & que ladi Sarah n'en reçoive aussi l'avis de sir Georges; mais, si vous êtes exact, je dois les prévenir tous, car ma lettre peut être rendue à la pauvre Dolly dès qu'elle s'éveillera, & ils ne peuvent avoir d'autres nouvelles avant midi au plutôt, peut-être même avant mercredi; car n'ayant pas à Woodberry les mêmes raisons que moi de presser leur expédition, ils attendront probablement l'ordinaire de la poste.

Mon cœur voudroit bien se livrer aux transports du ravissement, cependant il ne l'ose pas encore. Oh ! cher Audley, si miss Arnil pouvoit me pardonner, & me tenir quitte de ma promesse ! il ne me resteroit plus rien à désirer que de ne pas devenir fou par l'excès de ma joie. Quant aux plans que vous pouvez avoir formés pour vous mettre en possession de cette fille, je vous conseille d'y renoncer ; car je crois que vous serez frustré de votre attente : si cependant je voyois dans la suite la moindre apparence que vous pussiez réussir auprès d'elle, soyez sûr, Audley, que vous trouverez toujours en moi un ami très-zélé.

LETTRE L.

(Qui étoit incluse dans la précédente.)

M. FALKLAND A MISS ARNIL.

Oxford, 10 *Mars*.

JE suis indigne de vos moindres égards ; madame, je me hais moi-même, & je mérite d'être abhorré par-tout le monde, mais plus particuliérement par vous, dont j'ai trahi la confiance, & dont j'ai payé l'estime par de l'ingratitude. Vous vous êtes depuis long-tems apperçue de ma froideur, & quelquefois vous avez daigné m'en faire des

reproches trop tendres : connoiſſant moi-même combien j'étois coupable, je n'avois pas la force d'en convenir ; mais je tâchois, par de miſérables artifices, de pallier un crime que je ne pouvois expier. Je déchire aujourd'hui le voile impoſteur, pour me montrer à vos yeux tel que malheureuſement je ſuis : ce *prétendu* admirateur de miſs Arnil, eſt *l'amant réel* de ſa ſœur. Oui, madame, je l'avoue, j'aime Cécile : ma paſſion pour elle a pris naiſſance avant que mon cœur connût l'impoſture : & la première dont je me ſois rendu coupable, a été de vous offrir des vœux que je n'adreſſois ſecrètement qu'à elle. Notre malheur à tous deux eſt dû, en grande partie, à mon trop officieux ami ſir Edouard Audley, qui m'informa des ſentimens favorables dont vous m'honoriez, dans un tems où je n'avois pas la moindre eſpérance d'avoir touché le cœur de miſs Cécile, & où je ne me ſerois pas ſeulement arrêté à penſer que je pourrois être aimé de l'une de vous deux : auſſi ai-je fait les plus grands efforts pour cacher & pour étouffer une paſſion ſi ſéduiſante, ſi pleine de charmes. Vous pouvez vous rappeler, madame, que je fus quelque tems ſans paſſer les bornes que je m'étois à moi-même preſcrites ; & que par un fatal concours de circonſtances, mon mauvais génie me força de vous offrir un cœur qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de donner ; mais je reconnus

promptement mon crime, & cette découverte fut suivie du plus vif regret d'avoir trompé une femme, dont le mérite la rendoit si digne d'un meilleur sort. Accusez-moi de fausseté, d'infidélité, &, si vous voulez, de la dissimulation la plus noire; je mérite tout cela: mais ne m'accusez pas d'inconstance; car quelque léger que fût ce reproche en comparaison de ceux que je mérite, c'est le seul dont je pourrois me justifier: mon amour pour Cécile a été quelque tems en suspens, jamais il ne s'est éteint; & le premier moment où je la revis après nos funestes engagemens, je le ressentis dans toute sa force. Je lui laisse le soin, madame, de vous dire quels ont été depuis ce tems, ses progrès, & je me hâte d'arriver au point où toutes mes espérances, tous mes désirs, en un mot, toute mon ame est concentrée. Votre sœur daigne m'honorer de sa main: votre maman, permettez-moi de l'appeler aussi la mienne, touchée de compassion, a bien voulu consentir à mon bonheur; & j'ai même à la fin obtenu le consentement de sir Georges Bidulphe, un peu à contre cœur. Vos parens ne manqueront pas de vous informer de toutes les particularités; mais puis-je oser présumer qu'une personne que j'ai si grièvement offensée, voudra bien concourir avec toute sa famille, à rendre heureux un misérable, qui ne mérite que son indignation? Oui,

mon

mon aimable & respectable amie, vous ne serez pas inexorable; le désolé Falkland se jette à vos pieds, couvert de honte & de remords: sa vie est entre vos mains; la vie de celui que vous avez aimé, & qui sans une fatalité qu'il n'a pu surmonter, auroit fait toute son étude & toute sa gloire de mériter votre amour. Songez que la paix de toute votre famille est confondue avec la mienne: songez, si nos malheureux engagemens étoient connus, quelles en seroient les conséquences: ils exciteroient justement l'indignation de sir Georges Bidulphe; le ressentiment trop bien fondé de votre respectable mère, le chagrin de votre chère Cécile; & si vous ne me haïssez pas, songez quel seroit mon désespoir, & rappelez-vous le destin de mon malheureux père! Que vous serviroit enfin de divulguer un crime, dont je ne puis me repentir, quoique j'en sente toute l'horreur? Vous êtes trop tendre, trop bonne pour vouloir punir une foiblesse à laquelle j'ai été entraîné par un pouvoir irrésistible. Il dépend de vous de me rendre le plus heureux des hommes, ou le plus misérable. Je vous supplie, madame, de ne pas consulter en cette occasion, la voix du ressentiment; mais que la digne fille de madame Arnil, imite l'exemple admirable de sa mère, qui a souvent abandonné ses plus chers intérêts pour servir au bonheur d'au-

trui, se contentant uniquement du témoignage secret de son ame généreuse.

Ecrivez-moi, je vous en conjure ; accablez-moi de tous les reproches que je mérite ; mais ajoutez une ligne de consolation, & dites seulement, » Falkland, votre faute est oubliée. «

LETTRE LI.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Mardi cinq heures du matin.

LA diligence de votre courier a répondu à la vivacité de vos désirs. J'ai trouvé le pauvre diable transi à m'attendre lorsque je suis rentré pour me coucher. Vous pensez donc bonnement que je vais faire tenir votre lettre à miss Arnil, vous renvoyer par le porteur une absolution signée d'elle en forme ; puis me réjouir avec vous de votre prochaine félicité ; & me contenter de *votre pitié* sur la perte de mes espérances. En vérité ! tu serois un sot, Falkland, d'imaginer que je puisse considérer patiemment ta victoire, tandis que je vois tous mes projets renversés. Ne m'avez-vous pas fait une belle grâce vraiment ! de me céder vos préten-

tions sur une femme que vous n'aimiez point, sans avoir d'ailleurs fait le moindre effort pour me procurer l'accomplissement de mes désirs. Est-ce là votre amitié? est-ce là le zèle que j'attendois de vous? Homme uniquement attaché à tes propres intérêts, tu t'enivres de ta prospérité, & tu laisses ton ami au bord du précipice, de la ruine & du désespoir, dans lequel il est près de tomber, sans que tu daignes étendre la main pour l'en retirer! Mais, je vais tout d'un coup vous parler nettement, Falkland; je n'enverrai point votre lettre à miss Arnil; j'ai imaginé un moyen de me mettre en possession d'elle, qui, en même tems qu'il prévient ma ruine, vous met à l'abri de toute découverte, beaucoup mieux que toutes les épîtres dolentes que vous pourriez lui écrire d'ici au jour du jugement.

Vous voyez l'affaire impraticable, pauvre tête sans cervelle! il ne m'en coûtera pourtant qu'une petite supercherie: voici ce que je prétends faire.

Ecrivez un petit billet à miss Arnil, que vous m'enverrez, dans lequel vous lui manderez: » Qu'ayant quelque chose de la dernière conséquence à lui communiquer, vous êtes venu ici » à dessein d'avoir une conversation particulière » avec elle: que pour éviter d'être vu à Londres, » vous vous êtes retiré à Brumpton où vous l'attendez. « Vous savez que ma mère y a loué

une petite maison au commencement de l'hiver, lorsqu'Henri eut la rougeole. Pressez-la de venir vous y trouver; vous pouvez dire, pour l'y mieux engager, qu'elle est la maîtresse d'amener ma sœur avec elle. Car je sais que ma mère & ma sœur sont allées visiter notre cousin Bateman à Hampton-Court, ainsi je ne crains point qu'elles puissent nous troubler. Mais je parie tout ce que vous voudrez que sur votre invitation, miss Arnil ne manquera pas de s'y rendre. La maison, comme vous savez, est assez éloignée des autres, & toute entourée de jardins. Quelle charmante cage, pour renfermer ce joli petit oiseau! La fille de la concierge est une fort bonne enfant, & mon amie particulière; c'est moi qui ai indiqué ce logement à ma mère, & de tems en tems j'y vais passer un jour ou deux pour prendre l'air. A présent Falkland, afin qu'il ne vous vienne pas le moindre scrupule, je vous fais le serment le plus solennel, serment que je n'ai jamais violé à un *homme*, que je ne prétends point faire injure à la belle. Miss Arnil n'est pas une Théodore Williams, elle n'est pas née pour être la maîtresse de personne; mais je pense qu'elle sera pour moi une excellente femme, & vous verrez que tout ceci se terminera là; car comment une jeune fille oseroit-elle reparoître dans le monde, après avoir passé deux ou trois nuits seule dans la maison d'un

jeune homme, à moins de se montrer sa femme? Dès que je l'aurai prise dans mes filets, je ne lui donnerai d'autre sujet de plainte que de la tenir prisonnière; car je vous réitère ma parole de me comporter envers elle, avec tout le respect dû à une vestale: & quand elle sera ma femme, vous sentez bien que je serai le maître de lui fermer la bouche; ainsi vous n'aurez plus rien à craindre d'elle.

Je vous renvoie votre exprès, sans perdre de tems. L'ayant enivré plus d'à-moitié, je souhaite qu'il ne se rompe pas le cou avant d'arriver à Oxford.

Si miss Arnil reçoit la nouvelle de ce qui se passe à Woodberry, avant que vous puissiez m'envoyer la réponse que je vous demande, tant mieux: elle sera moins surprise que vous désiriez d'avoir avec elle une entrevue, & sera plus curieuse & plus impatiente d'avoir une explication avec vous. Mais ne vous fiez pourtant pas, je vous prie, à la lenteur de la poste; laissons-en l'usage à ceux qui pensent, écrivent & agissent froidement. Mais à des esprits de feu, tels que vous & moi, il faut nécessairement des mercures aux talons aîlés, tous prêts à exécuter nos ordres.

LETTRE LII.

MISS ARNIL A M. FALKLAND.

(Il paroît qu'elle lui envoya dans cette lettre, celle que sa sœur Cécile lui avoit écrite, & qu'elle avoit reçue le lendemain de sa date; elle écrivit celle-ci à M. Falkland par le retour du messager, qui la laissa chez lui en passant à Oxford, pour retourner à Woodberry.)

Londres, 11 *Mars*.

Lisez premiérement la lettre ci-incluse, & formez-vous l'idée de ce que sent celle qui vous écrit! Je ne répondrai point à la lettre de ma sœur; en vérité, je ne le puis; car que lui dirois-je? Dois-je lui dire: » Cécile, vous ne pouvez être la femme de Falkland, sa foi est déjà engagée?... Mais, à qui? Oh! Falkland, pourquoi m'avez-vous trompée? Je ne demande pas votre amour, je sais que je l'ai perdu pour toujours; mais je voudrois vous prier d'avoir pitié de la pauvre Cécile, de maman, &, si vous le pouvez, d'essayer d'en avoir un peu de moi. Si vous m'étiez enlevé par la mort, je ne serois pas encore si à plaindre; car du moins, je pourrois vous suivre en silence, & sans honte; mais d'être ainsi abandonnée, re-

jetée, & pour sa propre sœur! Oh! cela est bien dur! Je vous prie, cher Roland, attendez pour épouser ma sœur, que je sois morte. Vous n'attendrez pas beaucoup. Un violent chagrin, de trop grands efforts sur moi-même, joints à la foiblesse de ma constitution, m'ont déjà avertie que je n'ai plus longtems à vivre.

Sauvez-vous donc à vous-même, sauvez-vous le remords de voir mes jours tranchés par votre propre main; sauvez à la plus tendre des mères, le chagrin de voir sa fille tomber, victime du désespoir; & sauvez à votre chère Cécile l'horreur de sentir que vous en êtes la cause. Elle ne paroît pas souhaiter de vous épouser sur le champ; je vous prie, ne la pressez point là-dessus... Vous êtes près de quitter l'Angleterre... Avant votre retour, suivant toute apparence, je serai dans mon tombeau. Vous serez alors en liberté de suivre votre inclination, je vous aime trop pour m'opposer à votre bonheur. Je ne dirai point à ma sœur que vous ne deviez être qu'à moi : à la bonne heure, qu'elle devienne votre femme, mais non pas tant que je vivrai.

LETTRE LIII.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

(En lui envoyant la lettre précédente.)

Oxford, 12 *Mars*.

VOus n'avez fait votre ouvrage qu'à moitié, Audley; car je trouve que je ne suis pas encore un traître achevé. La lecture de la lettre ci-incluse, que je viens de recevoir de miss Arnil, m'a causé une pâmoison affreuse, & je me repens presque de mon injustice envers elle. Il y a dans ses douces plaintes, quelque chose qui me perce le cœur; cependant je suis allé trop loin pour reculer... Que vais-je faire, oh dieu!... Je renoncerois à tout dans le monde, excepté à la possession de miss Cécile, pour rendre à sa malheureuse sœur la tranquillité que je lui ai ôtée. Elle me prie de suspendre mon mariage... Que peut-il arriver d'un tel retardement? Si elle m'eût demandé de lui envoyer un de mes bras ou une de mes jambes, par manière d'expiation de mon crime envers elle, je pense que j'y aurois consenti volontiers.

Tous les malheurs qu'elle a prédits peuvent bien arriver, & je deviendrois misérable, par la

ſeule choſe qui ſembloit devoir me rendre le plus heureux des hommes. Mon infidélité conduit miſs Arnil au tombeau, & la même fatale ſource remplira d'amertume la vie de ſon aimable ſœur.

Madame Arnil, cette reſpectable femme qui m'a tenu lieu d'une tendre mère, me maudira comme le cruel deſtructeur de ſa famille... Ingrat, exécrable Falkland ! & toi, amour, démon inexorable ! rien ne peut-il ſatisfaire ta vengeance, que ma vie, ou celle de l'infortunée miſs Arnil ?

Je ne veux point lui écrire cette maudite lettre que vous m'avez dictée ; je n'ajouterai pas tromperie ſur tromperie ; j'appellerois même celle-ci une eſpèce de ſacrilége : car ne feroit-ce pas livrer le ſacré tréſor de l'innocence à un méchant raviſſeur ? Que le précipice qui vous environne, vous engloutiſſe donc tout vif s'il le faut ; quant à moi, je ne me ſoucie plus de vivre.... Je t'en prie, Edouard, viens me caſſer la tête d'un coup de piſtolet ; car ſi quelqu'un ne me rend ce ſervice...

LETTRE LIV.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Londres, 12 Mars.

DE tous les diables, celui que je hais est un diable pénitent. Qui peut s'empêcher d'admirer Satan lui-même, comme il est présenté dans le sixième livre de Milton, défiant hardiment toute l'artillerie du ciel ! & quelle pitoyable figure ne fait-il pas dans le quatrième livre, où tout justement, comme Falkland, il s'occupe à récapituler ses malheurs, & à se plaindre de son infortune ! Allons, poursuis, abandonne Cécile pour obliger sa sœur; & consigne ton nom dans les archives de la postérité, comme celui du plus fieffé poltron qui ait jamais porté le nom d'homme. Mais quoi ? après tout, vous aurez la consolation d'avoir fait une belle action; & puis, *le témoignage d'une bonne conscience*, comme avoit coutume de dire le vieux Price, vous dédommagera bien de la perte de vingt ou trente mille livres sterlings, & de la plus belle fille de l'Europe. Ce que j'y vois de plus fâcheux, c'est que le mal dont tu te plains n'en subsistera pas moins, nonobstant ce sacrifice; car tu

es si enveloppé dans la trahison, que de quelque côté que tu te tournes, je te défie de t'en tirer. Raisonnons un peu, je te prie. Miss Arnil, dites-vous, a sujet de se plaindre de votre perfidie, j'en conviens; mais miss Cécile n'aura-t-elle pas la même cause de se plaindre, si vous l'abandonnez? Elle qui ignore le droit de primauté de sa sœur, a certainement par toutes les loix de l'équité, un aussi bon droit sur vous que l'autre; en examinant de près le mérite de la cause, on peut même dire qu'elle en a un meilleur; car elle s'est secrétement déterminée en votre faveur, avant que l'autre petite tremblante sotte eût osé s'avouer à elle-même qu'elle vous aimoit. Toutefois, je conviens que cette affaire est fort délicate, & je pense que si Salomon vivoit maintenant, & qu'elle fût portée devant lui, votre gracieuse personne subiroit la même sentence que l'enfant que se disputoient ces deux femmes. Nous verrions alors, laquelle des deux filles vous mérite le mieux. Je parie que Dolly se contenteroit d'avoir la moitié de son amant. Quelle lettre avez-vous reçue de cette jolie petite automate, qui n'a pas dans toute sa personne, une goutte de fiel pour exciter la moindre colère? Ne se seroit-on pas attendu en cette occasion, à des accès de fureur d'une Arianne abandonnée? ou, en supposant que la nymphe eût choisi le style élégiaque, son papier ne devoit-

il pas être trempé de ses larmes? Ne devoit-elle pas vous appeler traître, cruel, perfide, quoique toujours *charmant?* vous conjurer par tout ce qu'il y a de sacré, de vous en tenir à vos premiers vœux, & vous insinuer légérement qu'elle seroit capable de se pendre à quelque cyprès, ou de se jeter dans la rivière? Rien de tout cela, monsieur, cette belle statue de marbre, ne fait pas le moindre effort pour vous ramener: elle renonce à votre amour, elle ne vous fait aucun reproche, & ne vous demande d'autre faveur que de différer votre mariage jusqu'après sa mort, dont elle parle comme d'une bagatelle. Pour moi je trouve qu'elle en use si mal avec vous, qu'elle ne mérite pas la moindre pitié de votre part.

Et toute sa tisane à la réglisse vous a pourtant fait tomber en pâmoison. Oh! que je rougis pour toi, Falkland! en vérité, si ton corps étoit aussi foible que ton esprit, il faudroit te mettre aux incurables. Et que tu termines bravement ta lettre! Non, tu ne mérites pas une mort aussi noble que celle que tu recevrois, si je te prenois au mot. Mais j'en reviens au sujet principal de ma lettre. Vous dites donc que vous ne voulez pas remettre miss Arnil entre mes mains, entre les mains d'un *méchant ravisseur.* Falkland! je me flattois que vous vous en seriez fié à ma parole en cette occasion; mais votre défaut de sincérité vous fait

soupçonner celle des autres; entendez-moi donc jurer. (Sir Edouard Audley fait ici usage de telles imprécations, que l'éditeur n'a pas voulu les transscrire.) Par tout cela, je jure que si vous ne me la remettez entre les mains, je renonce pour toujours à toute liaison avec vous; & je veux, de ma propre bouche, divulguer votre folie, & ce que vous appelez votre crime, à toute la famille Bidulphe, à tout le monde enfin, jusqu'à ce que vous soyez l'objet du ridicule & du mépris de tous ceux qui vous connoissent. Vous savez bien que j'oserai faire ce que je vous dis. Homme foible! irrésolu! sont-ce là les espérances que vous m'aviez données? Les foibles plaintes d'une fille amoureuse vous ébranlent donc ainsi, & vous font oublier les devoirs de l'amitié? Et quelle sera la conséquence de votre lâche complaisance, si vous quittez l'Angleterre avant d'épouser Cécile? Remarquez bien ce que je vous dis, vous la perdez pour toujours. Laissée entre les mains de parens qui vous méprisent, exposée aux assiduités d'un rival qui a tout en sa faveur, mérite, naissance, &c., je dois le dire, quoique je ne l'aime pas. Et qui peut répondre (mettons ma vengeance à part), qui peut répondre de la générosité d'une maîtresse abandonnée? Pensez-vous que miss Arnil ne sera pas la première à publier votre secret? Oh! vous ne connoissez guères les femmes: si nous ne les

trahiſſons pas, il eſt sûr qu'elles ſe trahiſſent elles-mêmes. En un mot, vous n'avez de sûreté que dans la méthode que je vous ai propoſée; votre propre intérêt auſſi-bien que le mien devoit vous déterminer tout d'un coup. Mettez-moi en poſſeſſion de ma priſe, & je vous réponds de l'accompliſſement de vos déſirs; j'entreprends même de vous juſtifier de l'imputation de cette double tromperie, dont vous êtes ſi épouvanté, & cela avec toute la facilité imaginable. Je dirai à miſs Arnil que vous étiez réellement venu à Londres dans le deſſein de vous jeter à ſes pieds, & de lui demander pardon; que vous vous étiez rendu dans cette maiſon de Brumpton pour l'attendre; mais que voyant approcher l'heure de cette redoutable entrevue, vous ne vous étiez pas trouvé le courage de ſoutenir la vue d'une perſonne que vous aviez ſi griévement offenſée; qu'ayant demandé du papier, une plume & de l'encre, vous vous étiez contenté de lui écrire, & m'aviez laiſſé votre lettre entre les mains pour la lui remettre, & qu'après cela, vous étiez reparti ſur le champ. Je lui remettrai enſuite fidellement votre épître lamentable, dans laquelle, ſi elle remarque quelque galimatias, elle l'attribuera au trouble de votre ame; & après l'avoir aſſurée de la ſincérité de vos intentions, je me chargerai du blâme de les avoir fait ſervir aux intérêts de mon amour. L'état des choſes

n'admet point de sots délais; vous connoissez ma dernière résolution; ainsi je vous laisse y songer, & je vous donne vingt-quatre heures pour examiner ma proposition, mais pas une minute au-delà.

Votre, E. A.

(On trouve ici dans le manuscrit, deux lettres; l'une de sir Georges Bidulphe à ladi Sarah, datée du même soir que celle de miss Cécile à sa sœur, dans laquelle sir Georges rend compte de l'évènement inattendu arrivé à Woodberry. Cette lettre est omise pour éviter les répétitions. L'autre est la réponse de ladi Sarah; mais comme on découvre ses sentimens dans la lettre LVI, on n'a pas jugé à propos de transcrire celle-là).

LETTRE LV.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

(Dans laquelle étoit renfermée une lettre écrite à miss Arnil, suivant les instructions envoyées à M. Falkland par son ami).

Oxford, 12 Mars.

Dix heures du soir.

LA voilà, prenez-la donc sir Edouard, cette fatale lettre; je viens de l'écrire dans le fort de ma

crainte de perdre ma Cécile, ſuivant vos menaces. Je ne veux pas relire ce perfide billet, de peur de m'en repentir & de le mettre en pièces... Si miſs Arnil peut conſentir à vous accepter pour époux, prenez-la, & recevez avec elle mes ſincères félicitations; mais ſouvenez-vous de ce que je vous dis, Audley: ſi vous me manquez de parole, & que vous abuſiez du pouvoir que je vous confie, votre vie m'en répondra.

LETTRE LVI.

LADI SARAH À SIR GEORGES BIDULPHE.

Londres, 15 Mars.

MON CHER SIR GEORGES,

Nous ſommes tous ici dans la plus grande confuſion qu'on puiſſe imaginer. Je crois qu'on a fort juſtement remarqué que les malheurs n'arrivent jamais ſeuls. Miſs Arnil, votre favorite, votre grave, votre prudente nièce, a jugé à propos de s'échapper. Elle me demanda hier matin la permiſſion d'aller chez madame B... qui, à ce qu'elle me dit, l'avoit envoyé prier à dîner. Vous ſavez que perſonne au monde ne peut être plus près regardante

dante que je le suis, à la compagnie que je lui laisse voir; mais comme madame B... est réellement une très-bonne femme, qui a beaucoup de savoir-vivre, je n'ai jamais fait difficulté de la laisser aller chez elle. On dîne de bonne heure chez madame B..., & miss souhaita d'y aller même quelque tems avant l'heure du dîner. Comme elle me dit qu'elle ne se portoit pas trop bien, je l'envoyai dans ma chaise à porteurs: Robert la suivit. J'avois une infinité de visites à faire dans l'après-midi, & en sortant j'ordonnai qu'on allât la chercher avec ma chaise à sept heures du soir; mais lorsque je rentrai un peu après dix heures, je trouvai toute la maison en alarmes; les domestiques me dirent que miss Arnil n'étoit pas revenue, & qu'on n'avoit pas pu leur dire chez madame B... où elle étoit allée; je fis tout de suite appeler Robert, qui me dit que l'ayant suivie dans la matinée chez madame B..., lui & les porteurs eurent ordre d'attendre un peu; que miss Arnil ne s'y arrêta qu'un quart-d'heure, & se fit mener ensuite à une boutique de marchande de modes dans la même rue, où elle s'arrêta, & regarda quelques éventails; après quoi elle vint à la porte, & dit aux domestiques que comme elle avoit différentes choses à acheter qui pourroient la retenir quelque tems, elle ne vouloit pas qu'ils l'attendissent, parce qu'étant à vingt pas de la maison de madame

B..., où elle alloit dîner, elle s'y rendroit à pied. Robert dit qu'il la pria de s'y laisser conduire en chaise, de peur qu'elle ne s'enrhumât; mais elle insista pour qu'ils s'en allassent, leur disant que je pourrois peut-être avoir besoin d'eux; sur quoi ils s'en allèrent, & la laissèrent là. Je demandai à Robert pourquoi il ne m'en avoit pas avertie en revenant; sa réponse fut qu'il n'y avoit point pensé.

Quand ils allèrent pour la chercher le soir chez madame B..., ils apprirent qu'elle n'y avoit pas paru depuis midi: ces bêtes brutes n'eurent pas le sens de faire d'autres questions, & s'en revinrent avec cette réponse. Je me fis mener en grande hâte chez madame B... & je trouvai la pauvre femme, réellement fort en peine; car ses domestiques lui ayant dit, que les miens étoient venus chercher à sa maison miss Arnil; il semble que depuis elle avoit envoyé chez moi, pour savoir si elle y étoit rentrée. Tout ce que pût m'apprendre madame B... se réduisit à ceci: qu'elle avoit effectivement envoyé la veille prier miss Arnil de venir dîner avec elle, qui devoit être seule: que votre nièce lui fit dire, qu'elle ne pouvoit lui donner une réponse positive, attendu que ladi Sarah n'étoit pas au logis (ce qui étoit vrai:) que lorsque miss Arnil étoit arrivée chez elle vers l'heure de midi ce même jour, elle lui avoit dit, qu'elle

venoit seulement pour s'excuser de ne pouvoir pas dîner avec elle, parce qu'il y avoit du monde chez moi; (j'avois deux ou trois commensaux,) mais qu'elle tâcheroit de venir l'après-dînée: elle m'ajouta, que miss paroissoit extrêmement pressée de s'en aller, & qu'elle étoit restée à peine un quart d'heure chez elle.

Voyant que je ne pouvois en apprendre davantage de madame B... je me fis mener (quoiqu'il fût si tard) chez cette marchande, & je pris la peine de monter deux vilains escaliers, bien étroits & bien sales, jusqu'à la chambre de cette femme. Je lui demandai si une jeune personne, lui décrivant l'habillement & l'équipage de miss Arnil, n'étoit pas venue à sa boutique à une heure: elle me répondit que oui; mais qu'elle n'avoit pas l'honneur de la connoître; que cette dame, après avoir acheté quelques bagatelles, l'avoit priée d'envoyer une de ses filles lui chercher un fiacre, ce qu'elle avoit fait; que la jeune dame y étoit montée, & avoit fermé les volets des portières, mais qu'elle n'avoit pas entendu à quel endroit elle avoit dit au cocher de la mener. Je lui dis d'appeler celle qui avoit été chercher le fiacre, & de lui demander si elle en reconnoîtroit le numéro, ou le cocher. Cette fille répondit, qu'elle ne connoissoit ni l'un ni l'autre, ayant trouvé par hasard ce carrosse dans la rue: & voilà à quoi se rédui-

ſent mes informations, nonobſtant les peines infinies que je me ſuis données à cette occaſion. Je ſuis extrêmement fâchée de m'être chargée d'une jeune perſonne, dont je ne connoiſſois pas mieux le caractère. J'étois dans l'opinion que miſs Arnil étoit fort ſage, & une bonne enfant; mais il eſt clair que je me ſuis trompée; car, quelque part quelle puiſſe être, il eſt certain qu'elle y eſt allée volontairement, & qu'elle a eu l'adreſſe de former ſon plan d'avance. De ſavoir avec qui, ou chez qui elle peut être allée, c'eſt abſolument une énigme pour moi; mais je ne doute nullement qu'il n'y ait là-deſſous quelque intrigue, & que, ſuivant l'exemple de ſa ſœur, elle ne nous introduiſe dans la famille quelque petit miſérable.

Madame Arnil peut ſentir à préſent la conſéquence d'élever des filles à la campagne. Cependant j'ai réellement pitié de la pauvre femme qui eſt ſi malheureuſe en enfans.

Dans l'état où ſont les choſes, je ſuppoſe que ni vous ni milord V... ne jugerez néceſſaire de reſter plus longtems à Woodberry. Je vous prie, offrez mes complimens à ſon excellence, & croyez-moi, votre &c.

LETTRE LVII.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Brumpton, 14 Mars.

TOUT est en sûreté! je la tiens, Falkland; la douce tourterelle peut se débattre contre les murs de sa prison, mais il lui est impossible d'en sortir. Je vais vous dire comment tout s'est passé... Ayant reçu votre lettre hier matin de bonne heure, j'envoyai à miss Arnil la sienne par un commissionnaire que j'instruisis convenablement. Il me rapporta deux lignes de sa main, pour informer M. Falkland qu'elle feroit son possible pour se trouver le lendemain au lieu désigné, & qu'elle améneroit avec elle miss Audley. Elle remit au même commissionnaire, un billet pour ma sœur, qu'elle ne croyoit pas à la campagne, dans laquelle miss Arnil la prioit de l'attendre le lendemain après le dîné, ayant absolument besoin d'elle.

Ayant ainsi tout préparé hier, je suis parti ce matin pour me rendre à Brumpton : j'ai laissé David à Londres, avec ordre de rester à la maison, & d'y attendre que miss Arnil vînt demander ma sœur, afin que si ne la trouvant pas, elle deman-

doit si on lui avoit remis un billet de sa part le jour précédent, David pût lui montrer ce même billet, en le tirant de sa poche, & l'assurant qu'il le remettroit à miss Audley, dès qu'elle seroit de retour à Londres, où elle ne reviendroit que dans cinq ou six jours. Ce qui, comme vous voyez, forçoit son amie d'aller seule à son rendez-vous. S'il lui arrivoit de demander de mes nouvelles, ce qui étoit assez naturel, David devoit lui dire que j'étois allé dès le matin à la campagne; qu'il croyoit que c'étoit à Brumpton; mais qu'il ne pouvoit pas le lui assurer positivement. Cette précaution étoit nécessaire, afin qu'elle ne fût ni alarmée, ni surprise, en me voyant aller la recevoir à son arrivée, au lieu de vous.

Chaque chose est arrivée justement comme je l'avois prévu; & entre deux & trois heures, j'apperçus un fiacre venant au grand trot vers cette maison. Je m'avançai à la porte pour lui présenter la main. Elle devint pâle comme la mort, & me parut trembler de la tête aux pieds. Oh, sir Edouard! c'est tout ce qu'elle put articuler. Remettez-vous, ma chère madame, fut toute ma réponse. Je l'aidai à monter l'escalier; à peine pouvoit-elle se soutenir. L'ayant placée dans un fauteuil auprès du feu, je fis quelques tours dans la chambre, pour lui donner le tems de se remettre un peu... Où est votre ami, monsieur, dit-

elle enfin?... Je m'approchai d'elle alors; & prenant le ton & les regards d'un suppliant : Préparez-vous, madame, lui dis-je, à entendre des choses qui, quoiqu'elles puissent peut-être exciter votre ressentiment contre moi, doivent plutôt tourner votre indignation contre le perfide qui vous a trahie. (Vous savez que je n'étois pas venu là pour faire votre éloge.) Où est-il? s'écria-t-elle; où est Falkland? regardant par toute la chambre avec des yeux égarés... Il n'est pas ici, répliquai-je... Il n'est pas ici! Bon dieu! se levant précipitamment... Je mis un genou en terre pour la retenir doucement par un coin de sa robe, & empêcher qu'elle ne s'en allât. On eût dit, à nous voir, que nous répétions quelque scène tragique, où je représentois un pauvre amant maltraité, qui demandoit grâce... Calmez-vous, ma chère madame, pour écouter ce que je dois vous dire. Falkland n'est plus digne de vous, il vous abandonne; il épouse votre sœur... Je ne pus rien ajouter de plus; car comme si elle eût été en cet instant frappée de la foudre, elle tomba sans connoissance sur le parquet. Je m'efforçai de la rappeler à la vie, par tous les moyens usités en pareils cas; je lui frottai les tempes, je lui jetai de l'eau au visage, le tout inutilement; & pour dire la vérité, je crus ses beaux yeux fermés pour toujours. Je me hâtai d'appeler la concierge & sa fille; & je parvins

avec leur secours, à relever la belle évanouie, que nous plaçames dans un fauteuil : après quoi je me retirai dans une autre pièce. Ces femmes se proposant de lui couper son lacet, ma modestie ne me permettoit pas de rester présent. Dès qu'elle fut un peu revenue, les femmes me rappelèrent. Elle tenoit à la main un flacon de sels, qu'elle sentoit; ses yeux étoient encore fermés. Je lui demandai tendrement comment elle se trouvoit : elle les ouvrit; & me regardant d'abord fixement, puis ces deux femmes alternativement : Quelqu'un de vous, dit-elle, ne m'a-t-il pas dit qu'ils étoient actuellement mariés? Eh bien! qu'y faire? Cécile a des yeux & un cœur aussi bien que d'autres. Mais une propre sœur! il y a quelque chose à cela de si mortifiant : ne trouvez-vous pas cela bien dur, miss? (à la jeune fille qui étoit auprès d'elle.) Je m'apperçus que ses idées n'étoient pas nettes, & qu'elle n'étoit pas tout-à-fait revenue à elle-même. Je fis signe à ces deux femmes de s'éloigner; & me plaçant sur une chaise à côté d'elle, quoiqu'à une respectueuse distance : Efforcez-vous de vous tranquilliser, ma très-chère miss Arnil. Je serois prêt à me tuer moi-même pour avoir été la cause, quoique involontairement, du désordre affreux où je vous vois... Mais est-il sûr, dit-elle, que vous m'ayez dit la vérité? car les hommes sont si trompeurs... Je parle d'après Falkland, répondis-je.

Oh ! mais il eſt donc ici ?... Il n'y eſt pas, je vous l'aſſure, madame ; il eſt actuellement à Oxford... Mais je vous proteſte, ſir Edouard, que j'ai reçu hier une lettre de lui, & qu'en réponſe je lui ai promis de le venir trouver ici aujourd'hui : ou bien je l'ai donc rêvé ; car, en vérité, à préſent tout me paroît un rêve... Il eſt vrai, dis-je, qu'il eſt venu hier à Londres, dans le deſſein d'avoir un entretien avec vous... En ce moment, Falkland, je m'acquittai fidellement de ma promeſſe ; je vous peignis comme un homme accablé de honte & de remords de votre crime ; & je finis par lui préſenter votre lettre, que je lui dis que vous m'aviez chargé de lui remettre. Pendant qu'elle la liſoit, ſa figure languiſſante ſe ranima un inſtant, par un peu de rougeur que lui cauſoit l'indignation. Mais elle revint bientôt à ſa première pâleur. Cela eſt cruel, dit elle, j'en ſuis profondément bleſſée ; & elle treſſaillit en diſant ces mots, comme ſi elle ſe fut ſentie piquée par quelque animal venimeux.

Il m'a dit, repris je, que vous lui aviez demandé de différer ſon mariage... Je vois bien, interrompit-elle avec un ſourire amer, que vous connoiſſez toute ma diſgrace... Dites plutôt, madame, tous les torts de Falkland, & toute ſa perfidie ; mais il aime ſi paſſionnément votre ſœur, qu'il lui eſt impoſſible, à ce qu'il dit, de vous obéir ;

& comme miss Cécile a déjà consenti à l'épouser, il est déterminé à la presser d'accomplir sa promesse, comptant sur la douceur de votre caractère, qui ne vous permettra pas, suivant ce qu'il espère, de vous opposer à leur bonheur. Il m'a conjuré de vous dire tout ce que je pourrois imaginer de mieux, pour excuser sa faute auprès de vous ; & sans écouter tous les reproches que je lui faisois, il m'a quitté brusquement pour se rendre en poste à Oxford. Que pouvois-je faire, ajoutai-je, adoucissant ma voix, & me préparant à lui dire les plus belles choses du monde : charmante miss Arnil, que pouvois-je faire?... Hélas! elle ne m'écoutoit pas ; un second évanouissement avoit saisi la belle affligée. Pendant que je parlois, elle tenoit sa tête penchée sur une de ses mains, ayant le coude appuyé sur le bras du fauteuil : sa main lui couvrant les yeux, me cachoit une partie de son visage. La fin de mon discours la priva une seconde fois de l'usage de ses sens ; & ce fut la chûte de son beau bras blanc, qui m'en avertit.

Je rappelai ces deux femmes : nous eûmes de nouveau recours à tous les antispasmodiques, corne de cerf, eau de la reine d'Hongrie, plumes brûlées, &c. car cet accès fut plus long & plus opiniâtre que le premier. A la fin, elle revint ; mais ces femmes la trouvèrent dans une telle foi-

bieſſe, que ſans me rien dire, (car je m'étois encore éloigné, obſervez ma retenue, Falkland!) elles la déshabillèrent, & la mirent au lit, avant qu'elle eût repris aſſez de connoiſſance pour s'oppoſer à leur deſſein. Les ayant louées de leur prudence, je leur recommandai de garder cette dame avec tout le ſoin & tout le reſpect poſſible, & d'empêcher abſolument qu'elle ne ſe levât, ſi étant tout-à-fait revenue à elle-même, elle demandoit à s'en aller; mais de lui dire, pour la tranquilliſer, que dans la frayeur & l'inquiétude qu'elle m'avoit cauſée, j'étois parti ſur le champ dans le carroſſe qui l'avoit amenée, pour aller chercher un médecin; & que je les avois chargées expreſſément de lui faire prendre du repos juſqu'à ce qu'il eût décidé qu'elle pouvoit être tranſportée avec sûreté.

Tout étant ainſi arrangé, je partis effectivement dans le carroſſe qu'elle avoit gardé pour s'en retourner; & je revins deux heures après, accompagné d'un habile docteur que je lui amenois. La concierge vint au-devant de nous, & me prenant à part, elle me dit que cette jeune dame étant revenue à elle-même peu de tems après mon départ, avoit paru fort ſurpriſe & fort alarmée, en ſe trouvant au lit dans une maiſon qu'elle ne connoiſſoit pas; qu'elle leur avoit demandé où elle étoit, & où M. Falkland & ſa ſœur étoient? Ces femmes

lui ayant répondu conformément à la vérité, elle avoit demandé ses habits, pour se lever & s'en aller.

Elles lui répondirent, suivant mes instructions, qu'elle ne devoit pas songer à s'en aller, jusqu'à l'arrivée du docteur qui alloit venir sur le champ; & qu'elles ne pouvoient pas prendre sur elles de la laisser partir dans l'état de foiblesse où elle étoit, à moins qu'il n'y consentît. Elle insista néanmoins beaucoup pour s'en aller; mais on lui fit de nouvelles représentations sur ce qu'il n'y avoit point de voiture, parce que je m'étois servi de la sienne. Elle perdit tout à fait patience en apprenant cela, & dit qu'elle vouloit s'en aller à pied. On lui en fit sentir l'impossibilité; car, même en supposant qu'elle en eût la force, il étoit tombé tant de pluie, que les chemins étoient devenus impraticables. Il n'y avoit d'ailleurs personne pour l'accompagner; car elles qui avoient l'honneur de lui parler, ne pouvoient quitter la maison, la mère étant âgée & infirme, & sa fille étant obligée de veiller à tout. Elle avoit continué ses instances pour se lever & s'habiller, du moins afin d'être prête, disoit-elle, pour s'en retourner avec le médecin qu'elles attendoient. Ce qui lui fut refusé, en lui disant qu'elle avoit besoin de prendre encore un peu de repos : de manière qu'à force d'argumens, d'instances & de refus, elles parvin-

rent à la faire rester au lit, où elle ne cessa de parler & de se plaindre.

Quand j'eus appris ce qui s'étoit passé en mon absence, nous entrâmes dans la chambre de la malade. Je me tins un peu éloigné, n'osant pas paroître à ses yeux. Le docteur s'approcha; & lui ayant demandé la permission de lui tâter le pouls, il déclara qu'elle avoit la fièvre, & qu'elle n'étoit pas en état de se lever. Il lui demanda si elle sentoit quelque mal? Elle ne répondit qu'en mettant son doigt sur son front. C'est ce que je pensois, dit-il; je vais vous écrire une ordonnance. Ensuite ayant recommandé à ces deux femmes de lui faire prendre le plus doux repos qu'il seroit possible, de ne la point laisser parler, & de lui faire boire beaucoup d'infusion de mélisse, il demanda de quoi écrire. Pendant qu'il étoit occupé à faire son ordonnance, je m'approchai du lit; & parlant à voix basse, je dis à miss Arnil que j'attendois ses ordres, pour retourner à Londres instruire ses amis de sa situation, & lui demandai si elle désiroit que ladi Sarah Bidulphe vînt la voir, puisque le docteur avoit décidé qu'elle ne pouvoit être transportée sans danger?

En vérité, dit-elle, je me trouve moi-même à présent hors d'état de sortir du lit. Je crois que j'aurois pu marcher, si elles avoient voulu me laisser partir quand je l'ai demandé. Mais je sens

que mes forces sont épuisées; j'ai des étourdissemens, & il semble que toute la chambre tourne autour de moi... Ladi Sarah se rendra certainement ici, quand elle saura l'état où vous êtes: Voulez-vous, madame, que j'aille l'en avertir?... Oh! monsieur, pensez-vous qu'elle eût quelque pitié d'une pauvre abandonnée? Non, non, il ne faut pas lui dire un mot de tout ceci. Pour l'amour de dieu, monsieur, joignant les mains & parlant tout bas, tâchez de me faire venir ici une chaise! je puis être transportée chez madame B.:. je lui ai promis d'aller chez elle ce soir... Je m'apperçus qu'elle faisoit cette demande à voix basse, afin que le médecin ne pût l'entendre & s'y opposer; mais comme c'étoit mon intérêt qu'il le fît, je répondis assez haut, pour qu'il m'entendît: J'enverrai tout à l'heure chercher une chaise, madame; je pense que vous ne courrez pas grand risque d'être transportée à Londres, pourvu que vous soyez tenue bien chaudement... Le docteur, qui avoit justement fini son ordonnance, se tournant brusquement vers moi: Que dites-vous là, monsieur, je vous prie, dit-il?... Que cette dame ne court point de risque d'être transportée dans l'état où elle est: je le souhaite du moins, docteur; car il est de la dernière importance pour elle de retourner à Londres ce soir... Si elle a quelque chose de plus important pour elle que sa propre vie, dit-

si, c'est une autre affaire; & en ce cas, je ne vois pas pourquoi vous m'avez fait venir, mais comme je la trouve réellement en danger, ayant une de ces fièvres violentes qui augmentent d'heure en heure, vous devez prendre sur vous la conséquence de ce que vous proposez : quant à moi, je remplis mon devoir en vous avertissant, & je me décharge entièrement du mal qui en peut résulter. Il jeta ensuite sur la table l'ordonnance qu'il tenoit à la main, en me parlant; & sortit de la chambre en disant que si l'on ne suivoit pas son ordonnance, il n'étoit pas douteux qu'on auroit lieu de s'en repentir.

Les deux femmes qui étoient présentes & qui parurent extrêmement effrayées de ce qu'il disoit, déclarèrent tout d'une voix, qu'elles ne souffriroient pas que cette dame se levât; que le docteur assurément savoit mieux que nous ce qui étoit convenable; & qu'elles étoient bien étonnées de me voir proposer une chose contraire à son avis; qu'à l'égard de la pauvre ladi, il n'étoit pas surprenant qu'elle ne sût ce qu'elle demandoit, parce que la maladie affecte souvent l'esprit autant que le corps; mais que pour elles, après ce qu'elles venoient d'entendre dire au médecin, elles ne voudroient pas pour rien au monde laisser partir cette dame, puisqu'elles auroient toute leur vie sa mort à se reprocher.

Miſs Arnil ſe voyant entièrement fruſtrée de ſes eſpérances fondit en larmes. Je ſuis donc perdue, dit-elle, trahie, ruinée! je ne puis ſurvivre à la honte de voir la cauſe de cette maladie connue. Prenez patience, ma chère madame, dis-je; je vais aller chez madame B... l'informer de votre ſituation. Votre maladie ne peut être tenue ſecrète, quoiqu'on en puiſſe cacher la cauſe. Vous devez vous confier à quelqu'un; madame B... eſt une excellente femme, elle eſt votre amie... Monſieur, je n'ai point d'amis ni de parens, je ſuis une pauvre créature abandonnée de tout le monde... Ne dites pas cela, madame: vous voyez devant vous un homme qui voudroit ſacrifier ſa vie pour votre ſervice... Je vous rends grâces, monſieur, je vous rends grâces; je ſerois bien aiſe de voir madame B... mais je crois qu'elle ne voudra pas venir ici... Je vais aller tout-à-l'heure chez elle, madame, & je ne fais aucun doute qu'elle ne vienne. En attendant, ſoyez aſſurée que vous êtes avec de fort honnêtes gens. J'eſpère que dans un jour ou deux, vous ſerez en état de partir; quant à préſent, je vous conjure de tâcher de vous calmer; le rétabliſſement de votre ſanté dépend principalement de la tranquillité de votre ame.

Je pris congé d'elle en cet inſtant, & je fis ſigne à la concierge, qui me ſuivit hors de la chambre, laiſſant ſa fille auprès de miſs Arnil. Je lui deman-

dai

dai ce qu'elle pensoit de l'état réel de notre malade. Elle me dit qu'elle étoit certaine que tout son mal ne venoit que de la violente agitation de son esprit, & qu'elle croyoit qu'une bonne nuit de repos suffiroit pour la rétablir; qu'elle lui avoit tâté le pouls, & ne lui avoit pas trouvé d'apparence de fièvre; qu'au contraire elle avoit le pouls fort lent, & que ses forces étant épuisées par ses évanouissemens, elle croyoit qu'un verre ou deux de bon vin lui feroient plus de bien que toutes les drogues des apothicaires. Comme j'ai beaucoup de foi à la science de cette bonne femme, je n'eus pas de peine à m'en rapporter à son jugement; & étant d'ailleurs aussi persuadé qu'elle, que les maladies de l'ame ne se guérissent point par les secours de la médecine, je lui recommandai de donner à la malade quelques-uns des innocens cordiaux qu'elle gardoit pour son propre usage, & de les lui faire passer pour être de l'ordonnance du docteur.

Vous serez peut-être surpris de ce qu'ayant déjà pris l'avis d'un habile médecin, je jugeai nécessaire de prendre celui d'une vieille femme. Pour vous expliquer cette partie de ma conduite, il faut vous dire que ce docteur, tout habile qu'il est, n'a jamais pris ses degrés sur les bancs; & que d'ailleurs en cette occasion, il n'avoit dit au-

tre chose que ce que je lui avois dicté. Enfin ce docteur n'étoit autre que mon coquin de David, à qui j'avois fait prendre un habit noir, une canne & une grande perruque, après l'avoir instruit à bien jouer son rôle. Cette maladie imaginaire, c'est-à-dire où il entroit plus d'imagination que de réalité, a été la chose du monde la plus heureuse, puisqu'elle m'a fourni un prétexte de la retenir au moins une nuit, sans avoir recours à la violence, que je croyois être obligé d'employer; car mon premier plan étoit de partir avec elle à minuit, & de la conduire à Bagshot, dans la maison de mon ami Bendish, que j'ai déjà instruit de mon dessein. Sa mère est morte depuis peu, & il est entièrement maître de la maison. C'est là où je prétends conduire ma prisonnière; & suivant que j'envisage à présent les choses, j'espère y réussir avec un peu d'adresse, que je préférerai toujours à la contrainte par plus d'une raison.

Je ne regarde pas la maison dans laquelle nous sommes à présent, comme un lieu de sûreté pour y rester plus long-tems. Elle est trop près de Londres; d'ailleurs il y a bien du risque d'y être découverts par le moyen du cocher qui a amené ici miss Arnil. Car quoique j'aye à force d'argent engagé ce drôle à garder le silence, il est à présumer que les Bidulphe n'épargneront rien pour le dé-

couvrir & pour le faire parler; & le même spécifique dont j'ai fait usage pour lui fermer la bouche, la lui ouvrira infailliblement.

Je désire fort que le bruit se répande que la belle est entre mes mains. Je n'ai d'intérêt de la tenir cachée, que jusqu'à ce que ses orgueilleux parens se trouvent heureux de la reconnoître pour ma femme.

N'ayez point d'inquiétude, Falkland, relativement à sa santé, & soyez assuré que son mal n'est rien autre chose que la suite naturelle du tourment que lui a causé l'aventure d'aujourd'hui. On peut en attribuer aussi une partie à l'habileté avec laquelle le docteur s'est conduit. Car supposé qu'une personne ait l'esprit accablé de chagrin (ce qui étoit notre situation) & qu'il s'y mêle quelque indisposition, si elle envoie chercher un médecin, il n'aura pas de peine à lui persuader qu'elle est dans un danger mortel.

Vous apprendrez demain comment je me serai acquitté de ma prétendue commission auprès de madame B... ; mais comme je ne veux pas vous tenir en suspens, je vais vous envoyer cette lettre par Jarry, qui est déjà tout botté, occupé à faire claquer son fouet; car je lui ai ordonné de se tenir prêt à porter mes dépêches. Je suppose que demain, ou le jour suivant, lady Sarah rendra compte de cette affaire aux habitans de Woodberry, dont

je vois d'ici le désordre & la confusion. Probablement vos noces en seront un peu retardées. Mais s'ils veulent attendre que la brebis égarée soit retrouvée, cela exigera plus de patience qu'on n'en peut raisonnablement attendre d'un amant. Car je vous le dis, Falkland, je défie tout pouvoir terrestre ou infernal, de l'arracher d'entre mes mains.

Il est à présent huit heures du soir. Miss Arnil croit que je suis à Londres. Elle attend à chaque minute de voir arriver son amie madame B... Je dois mettre fin à son attente, du moins pour ce soir.

LETTRE LVIII.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Brumpton, 15 Mars.

J'AI été ici depuis hier au soir, Falkland, comme une araignée, ourdissant ma toile, sans autres matériaux que ceux que je tire de mon cerveau; & ma pauvre petite mouche, qui n'a pas connu le piége où elle est tombée, s'y trouve tellement embarrassée, que n'ayant plus d'espoir d'en échapper, elle a même cessé de se débattre.

Après que je l'eus quittée hier au soir, en lui

disant que j'allois chez madame B.... elle resta fort tranquille, espérant voir arriver son amie. Néanmoins pour ne la pas tenir trop long-tems dans l'incertitude, après vous avoir dépêché mon courrier, je jugeai convenable de lui écrire un billet que je remis à une de ces femmes, avec ordre de lui dire qu'elle venoit de le recevoir de mon laquais. Je lui mandois que madame B.... viendroit la voir le lendemain matin, & que n'ayant pas osé prendre la liberté de retourner la voir si tard, j'avois mieux aimé lui écrire que d'être le porteur de ce message. Voilà de la décence pour vous!.... Je puis vous assurer que cela eut un bon effet; car elle loua ma discrétion en même-tems qu'elle parut extrêmement surprise & fâchée, que madame B.... ne fût pas venue la voir sur le champ. Elle passa toute la nuit dans l'inquiétude, sans pouvoir dormir. Le sommeil, le barbare sommeil, abandonne les malheureux. J'aurois bien souhaité pouvoir rester auprès d'elle, mais la décence me le défendoit; & j'appris ce que je viens de vous dire de la jeune fille qui passa la nuit dans sa chambre. A onze heures à-peu-près, je jugeai que je pouvois reparoître, & lui ayant fait demander la permission de la voir, elle me fut tout de suite accordée Je dois vous observer qu'elle avoit encore demandé à se lever & à s'habiller pour être prête

à me recevoir ; ce qui lui fut refusé par ses deux gardes ; elle recommanda que l'une des deux restât dans sa chambre. Eh ! bien, monsieur, dit-elle, avec un regard plein d'impatience, où est madame B.... ? J'ai été chez elle ; madame, comme vous me l'aviez ordonné.... Et elle n'a pas voulu venir, monsieur.... ? Malheureusement, madame, je n'ai pu la voir hier au soir ; sa femme de chambre me dit qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée, & avoit été obligée de se mettre au lit depuis deux heures. Comme je jugeai qu'il étoit impossible qu'elle vînt vous voir dans la soirée, je ne voulus point troubler le repos de votre amie, en l'informant de votre situation. Ce fut pour la même raison, relativement à vous (pardonnez-le-moi, ma chère madame) que je me hasardai à vous tromper, en vous écrivant que madame B.... viendroit vous voir ce matin. Je pensois réellement vous dire la vérité, croyant pouvoir répondre de son intention, & que son indisposition, que je croyois être momentanée, ne l'empêcheroit point de remplir la promesse que je vous faisois en son nom.... Bon dieu ! dit-elle, je ne la verrai donc pas ? Est-elle malade, monsieur ? ou refuse-t-elle de venir au secours d'une pauvre misérable abandonnée ? .... Je fis une longue pause, puis je répondis : elle est réellement malade, madame....

Je voudrois que ce fût la seule nouvelle désagréable que j'eusse à vous apprendre..... Autre longue pause, & l'air fort troublé..... Je vous prie, parlez, monsieur; avez-vous vu madame B....? Je l'ai vue, madame; je suis retourné chez elle ce matin; & lui ayant fait dire que j'avois une affaire importante à lui communiquer, on m'a fait entrer dans sa chambre, où je l'ai trouvée au lit; car elle n'est pas mieux qu'elle n'étoit hier. Je viens vous trouver, madame, lui dis-je, de la part de miss Arnil, qui, comptant sur l'amitié que vous lui avez toujours témoignée, vous prie instamment de la venir voir, ayant quelque chose d'important à vous communiquer.... Elle ne m'en laissa pas dire davantage..... Bon dieu! s'écria-t-elle, qu'a donc fait cette imprudente fille? Vous me pardonnerez, sir Edouard, je ne puis m'empêcher de l'appeler ainsi. Je sais qu'elle n'est pas revenue chez elle de toute la nuit. Ladi Sarah Bidulphe a envoyé ici hier au soir & ce matin, s'informer de ce qu'elle pouvoit être devenue.... Je ne me serois guere imaginée qu'elle eût été se mettre entre vos mains: puis levant les yeux: pauvre miss Arnil, dit-elle, vous êtes bien digne de compassion! quoique je convienne, monsieur, que vous êtes un meilleur choix que monsieur Falkland..... Je trouvai que madame B.... étoit pré

venue de l'idée que vous aviez consenti à mon bonheur. Je me hâtai de la détromper, en l'assurant que j'étois fort éloigné d'être aussi heureux qu'elle l'imaginoit ; & j'étois prêt à lui expliquer votre situation, lorsque par le plus malheureux hasard du monde, nous fûmes interrompus par l'arrivée de ladi Sarah Bidulphe. Elle entra dans la chambre, accompagnée de monsieur B...., de manière qu'elle nous surprit ensemble, entrant ainsi sans être annoncée. Il paroît que l'inquiétude où elle étoit sur votre compte, l'avoit portée à venir elle-même s'informer si madame B.... avoit eu de vos nouvelles. Je suppose qu'on avoit dit à monsieur B.... que j'étois avec sa femme, & que sa curiosité de connoître le sujet de ma visite l'avoit fait venir ainsi brusquement avec ladi Sarah. Nous ne pouvons donc avoir aucune nouvelle de cette malheureuse fille, s'écria ladi Sarah en entrant dans la chambre! ma chère madame B....! n'en avez-vous rien appris depuis que j'ai envoyé ici?.... Vous voyez, madame, dit madame B...., quelqu'un qui peut vous en dire des nouvelles. Ladi Sarah se tourna vers moi, & avec un air d'étonnement qui ne se peut décrire.... Quoi! sir Edouard Audley! dit-elle; & elle s'arrêta, regardant madame B...., comme si sa surprise lui eût ôté la force de parler.... Oh, oh! dit monsieur B...., les deux sœurs

ont donc voulu se marier à leur fantaisie ; car je suppose que miss Arnil a donné sir Edouard pour neveu à votre excellence.... Je suis très-fâché d'être obligé de dire, répliquai-je, que miss ne m'a pas fait cet honneur.... Tant pis ! s'écria monsieur B.... en jurant, (car le pauvre homme jure assez volontiers) si une fille s'échappe de chez ses parens, & passe la nuit, dieu sait où, à moins qu'elle ne répare sa faute par un mariage, elle ne peut faire qu'une fort sotte figure à son retour.... Vous me pardonnerez, madame, de répéter ses paroles ; mais vous savez que monsieur B.... s'exprime assez cruement.

Je me trouvois dans un tel embarras, que je ne savois presque plus que dire. Je voyois que la justification de votre conduite (plus chère à mes yeux que toute autre considération) exigeoit que je déclarasse nettement la vérité ; cependant j'étois retenu par la défense que vous m'aviez faite de rien dire à ladi Sarah ; & avant que j'eusse le tems de songer à répliquer,.... Je vous prie, où est-elle ? monsieur, dit ladi Sarah, s'il m'est permis de vous le demander. Comme je jugeai que tout mystère à cet égard seroit extrêmement déplacé, je n'hésitai pas à lui dire précisément où vous étiez ; ajoutant qu'une attaque violente & soudaine de maladie, vous avoit retenue toute la nuit, & que je craignois que vous ne fussiez pas

en état de sortir du lit d'ici à quelques jours ; que vous aviez souhaité de voir madame B.... afin de pouvoir vous expliquer avec elle, & l'engager à vous justifier auprès de vos parens, de l'espèce de faute qu'un événement inattendu vous avoit fait commettre involontairement. Je suppose, reprit ladi Sarah, que miss Arnil voyant le bon effet qu'a produit le beau stratagême de sa sœur, prétend jouer la même farce à Brumpton, que miss Cécile à Woodberry, & qu'elle espère, sous prétexte de maladie, attirer ses parens auprès d'elle, & en obtenir un consentement à ses fantaisies, aussi aisément que sa sœur l'a obtenu pour les siennes.... Ma foi, je suis de l'opinion de votre excellence, dit monsieur B...., éclatant de rire ; mais si vous voulez croire mon avis, vous la laisserez entre les mains de sir Edouard, puisqu'elle s'y est mise. De tels faux pas ne peuvent jamais être réparés ; le mieux est de n'y pas prendre garde : quand elle reparoîtra dans le monde avec le nom de ladi Audley, ce ne sera l'affaire de personne de s'informer comment elle l'est devenue.... Je fus très-choqué de la manière dont monsieur B.... s'exprimoit, & des injustes soupçons qu'il laissoit entrevoir ; cependant, je m'efforçai de conserver mon sang froid ; & trop flatté de l'idée qui lui étoit venue, (pardonnez, ma chère miss Arnil, si pour quel-

quès instans : je conçus une flatteuse espérance, à laquelle je n'ose me livrer); je me contentai de répondre, que de quelque manière qu'on voulût envisager cet événement, je m'estimerois toujours trop heureux de pouvoir vous donner mon nom. M'adressant ensuite à ladi Sarah : je ne veux pas, madame, prendre sur moi, de vous expliquer les motifs de la conduite de miss Arnil, qui peut vous paroître extraordinaire; mais j'ose dire qu'elle sera capable de la justifier.... Voilà qui n'est pas aisé à croire, s'écria monsieur B....; mais dites-nous, de grâce, comment il est possible que miss Arnil ait été se remettre entre vos mains, fit Edouard ? .... Et comment se peut-il, monsieur, reprit ladi Sarah, que vous n'en ayez pas informé sa famille dès hier ? assurément, dit madame B...., vous n'auriez pas dû y manquer, monsieur.... Madame, repris-je, vos domestiques ont apparemment oublié de vous dire que j'étois venu hier au soir à votre porte, & que sur ce que l'on me dit que vous n'étiez pas visible, j'ai été obligé de différer jusqu'à ce matin le compte que j'avois à vous rendre. A l'égard des deux questions que ladi Sarah & monsieur B...., viennent de me faire, il n'y a que miss Arnil qui puisse y répondre. Voilà une affaire bien déraisonnable & bien étrange, dit ladi Sarah. Je suppose, monsieur, que ladi Audley & votre sœur sont avec elle.... Ni

l'une ni l'autre, madame; malheureusement elles étoient toutes deux à la campagne.... Fort bien! s'écria ladi Sarah, & cette fille a passé toute la nuit dans votre maison, seule avec vos domestiques? .... Vous ne devez pas soupçonner sir Edouard d'avoir eu si peu d'attention, reprit monsieur B.... avec un sourire qui exprimoit une idée trop injurieuse, pour ne pas exciter mon ressentiment; mais mon trop juste égard pour votre réputation me faisant redouter une querelle, je parus ne pas faire d'attention à ce qu'il disoit: je répondis seulement à ladi Sarah, que vous étiez entre les mains de deux fort honnêtes femmes, qui se conduisoient envers vous avec tout le soin & tout le respect qui vous étoit dû. Demandant ensuite à madame B.... si elle croyoit que sa santé pût lui permettre de vous venir voir, puisque vous n'étiez pas en état d'être transportée, elle répondit: cela est impossible, sir Edouard, j'ai eu la fièvre toute la nuit, & je n'ai pas la force de lever ma tête de dessus l'oreiller, sans quoi vous pouvez être persuadé que rien ne pourroit m'empêcher d'aller voir la pauvre enfant.... Mais vous, ladi Sarah, je ne doute pas que vous ne jugiez absolument nécessaire d'y aller tout-à-l'heure.... Non assurément! reprit ladi Sarah; j'attends sir Georges ce soir, c'est à lui qu'il convient de se mêler de cette affaire.... Voulez-vous du moins en attendant,

madame, dis je, envoyer quelqu'un de confiance auprès d'elle? une de vos femmes? Je suis tout-à-fait de l'avis de monsieur B...., répondit-elle, & je pense que le moins qu'on peut faire éclater cette malheureuse affaire, sera le mieux. On ne doit point se fier à la discrétion des domestiques, ils trahissent souvent les secrets, ne fût-ce que pour se vanter qu'on les leur a confiés. Ne seroit-il pas fort agréable d'entendre dire par toute la ville, que ma nièce a été trouvée dans une petite maison à Brumpton! car il n'y a personne qui ignore qu'elle est allée quelque part toute seule dans un fiacre.... Il paroît, Madame, que ladi Sarah avoit appris cette circonstance à la boutique où vous vous arrêtâtes hier. (Vous saurez, Falkland, que miss Arnil avoit conté elle-même cette particularité à mes deux femmes, en s'efforçant pendant mon absence, de leur persuader de la laisser partir: pour leur montrer la nécessité où elle étoit de retourner à Londres, elle leur avoit dit les ruses qu'elle avoit été obligée d'employer pour se rendre à Brumpton, à l'insu de sa famille.) Et mes gens, continua ladi Sarah, ont été la demander chez toutes les personnes de ma connoissance, de façon qu'il m'est impossible de songer à la reprendre chez moi, quand même elle désireroit d'y revenir.

La pauvre madame B.... soupira, paroissant

fatiguée de la longueur de notre conversation.... Je ne sais que penser de cette malheureuse affaire, dit-elle; mais je veux suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'aie entendu miss Arnil: en attendant, je vous conjure, sir Edouard, de faire ensorte que votre mère ou votre sœur, se rende auprès d'elle.... Bon! bon! dit monsieur B...., le plus court chemin est de la conduire tout-de-suite en Oxfordshire, & de demander la bénédiction & le consentement de sa bonne mère. Madame Arnil est d'une humeur fort complaisante, pourquoi ne vous accepteroit-elle pas pour gendre, aussi-bien que Falkland? Je ne m'arrêtai pas à la plaisanterie déplacée de monsieur B...., mais, m'adressant à sa femme: vous ne me chargez donc, madame, de rien dire de votre part à miss Arnil?..... Dites-lui, dit madame B...., que rien ne peut m'empêcher d'aller la voir, dès que je serai en état de sortir de mon lit.... Et dites-lui de ma part, monsieur, reprit ladi Sarah, qu'elle peut s'attendre à recevoir une visite de son oncle, dès qu'il sera de retour. Si elle peut le satisfaire par les explications que vous dites qu'elle peut donner de sa conduite, je pense que ses amis l'excuseront. En attendant, je crois qu'elle ne court pas plus de risque à passer deux nuits sous la protection qu'elle s'est choisie, qu'elle n'en a déjà couru d'en passer une. Voilà donc qui

est arrangé, dit monsieur B.... en se levant, comme pour me faire entendre de me retirer. Je pris aussitôt congé de sa femme, & je suis revenu ici, extrêmement fâché du malheureux succès de mon ambassade. ....

Que pensez-vous de cette petite histoire, Falkland? est-elle bien imaginée? n'ai-je pas fait parler & agir les personnages, conformément à leur caractère? Oh! je les connois bien tous; & vous savez que j'ai le talent d'entrer dans les expressions & dans les sentimens de ceux que je veux imiter.

Je n'ai pas voulu rompre le fil de ma narration, par les commentaires que fit miss Arnil durant mon récit. Mais quand j'en fus à cet endroit: » dites-lui qu'elle peut attendre une visite » de son oncle, dès qu'il sera de retour »: elle joignit les mains; je suis donc perdue, s'écria-t-elle! oh! sir Edouard, qu'avez-vous fait! si vous m'eussiez permis de retourner hier à Londres, tout ce mal pouvoit être sauvé: il vaudroit mille fois mieux que je fusse morte, que de vivre pour être exposée à tant de honte.... Pardonnez-moi, chère madame, dis-je, j'ai tout fait pour le mieux, quoique mon zèle pour vous ait malheureusement produit de si mauvais effets. Je suis, n'en doutez point, aussi alarmé que vous l'êtes, en songeant à la visite de sir Georges Bidulphe,

cependant comment pouvions-nous la prévenir? .... Il vient, s'écria-t-elle, en se tordant les bras, avec toute la sévérité d'un juge, examiner la pauvre criminelle. Il la trouve dans une maison suspecte, hors de la ville.... Cela est vrai, madame, dis-je, & sous la protection immédiate de l'homme du monde pour qui il a le plus d'aversion, après Falkland! personne auprès de vous, que les gens que ce même homme y a placés : comment lui répondrons-nous pour tout cela? (Observez ce *nous*, Falkland; vous voyez que je commence à unir nos intérêts.) Dois-je essuyer, dit-elle, la mortification de découvrir toute ma disgrace à un homme? Et encore à quel homme! à un parent sévère & vindicatif, de qui je n'ai rien à attendre que des reproches! pas un ami pour dire un mot en ma faveur, & tâcher d'excuser ma faute! oh! sir Edouard, je ne pourrai soutenir cette terrible entrevue.... A tout événement, madame, dis-je, il ne faut point que vous voyez sir Georges. Sa brusquerie peut vous causer une révolution fatale, dans l'état de foiblesse où vous êtes à présent. Laissez-moi soutenir le premier choc de son ressentiment. Je me moque de sa colère; ou, au pis aller, je suis prêt à sacrifier ma vie pour vous.... Elle sentit trop bien ce que signifioient mes paroles. L'effrayante image d'une querelle entre son oncle & moi, finissant peut-être par un duel, se

peignit

peignit tout de suite à son imagination. Laissez-moi m'en aller, s'écria-t-elle ; laissez-moi me cacher en quelque endroit, où l'on n'entende jamais parler de moi. Oh ! sir Edouard, quelles misères avez-vous accumulées sur moi ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé partir hier ? Comment pourrez-vous me dédommager de la perte de mes amis & de ma réputation ? qu'est-ce que la vie, en comparaison de tout cela ? C'étoit-là précisément l'idée que je souhaitois qui s'emparât de son ame, & je résolus de la faire agir dans toute sa force...

Laissez-moi vous conjurer, madame, lui dis-je, de ne pas vous tourmenter par d'inutiles craintes. Vos amis, à ce que j'espère, s'appaiseront en peu de tems. A l'égard de votre réputation, il y a un moyen bien simple, que je n'ose présumer de vous indiquer, qui vous mettroit à l'abri de toute espèce de reproche.... J'en restai-là, comme n'osant m'expliquer davantage.... Non, non, monsieur, rien que la mort ne peut me mettre à couvert du reproche.... Ma chère miss Arnil, permettez-moi de vous dire qu'il vous reste une ressource, qui n'est pas, à ce que j'espère, si violente ni si haïssable, que celle dont vous parlez..... Quelle est-elle, monsieur ? car je n'en connois point..... De donner à l'homme qui est malheureusement la cause de ce que souffre votre réputation, le droit de la défendre comme la

sienne propre. (Ceci n'étoit-il pas insinué avec autant de délicatesse, que le lord V..., lui-même auroit pu le faire ?) Oh ! sir Édouard, quel tems choisissez-vous ? .... Je conviens, madame, que je prends mal mon tems ; & j'aurois trop respecté votre douleur, pour vous faire une telle proposition, si je ne pensois que c'est le seul moyen d'obvier à la principale cause de votre chagrin.

Vos parens s'imaginent déja que je suis particuliérement intéressé dans la malheureuse démarche que vous avez faite. La maniere dont vous êtes arrivée ici, de laquelle ils sont informés, comme je vous l'ai dit, à tout l'air d'une fuite préméditée de votre part. Comment leur expliquerez-vous votre conduite à cet égard ? Pensez-vous, madame, que vos amis regarderoient comme un plus grand crime, de répondre à mon amour, qu'à celui de l'ingrat Falkland ? .... Oh ! sir Edouard, à quoi me réduisez-vous ? Vous avez mis le comble à mon malheur .... Je vous conjure, madame, de réfléchir un peu sur votre situation, qui est extrêmement critique. Si vous êtes résolue d'avouer la vérité, quelle en sera la conséquence ? Vous réduisez au désespoir le malheureux Falkland, qui implore votre pitié & votre pardon.... Oh ! non, pour tout au monde, s'écria-t-elle, j'aimerois mieux mourir que de causer son malheur ! .... Vous mettez le poignard dans le cœur

de votre chère Cécile, & vous troublez la paix de toute votre famille..... Elle soupira deux ou trois fois, joignant les mains, & levant les yeux au ciel.... Eh bien, madame, quelle excuse comptez-vous donner de la démarche que vous avez faite en faveur de Falkland? Croyez-vous que l'intention ne sera pas jugée aussi coupable que l'acte même? & que toute votre famille ne jugera pas qu'elle est redevable à l'infidélité de Falkland, de votre retour au devoir? .... Monsieur, cette idée me renverse l'esprit, je n'ai pas la force de la supporter. Tout cela est votre ouvrage, sir Edouard: si vous aviez bien voulu me laisser partir hier.... Je reconnois ma faute, madame, & je voudrois mourir pour la réparer, si c'en étoit là le moyen.... Laissez-moi partir, monsieur, (regardant de tous les côtés, comme pour chercher ses habits) laissez-moi avoir recours à maman; elle me dira ce que je dois faire, & me donnera quelque consolation dans ma misère.... Madame, je ne m'oppose point à votre volonté; mon carrosse sera à vos ordres, au moment que vous voudrez partir pour Woodberry. Mais êtes-vous déterminée sur la conduite que vous voulez tenir relativement à monsieur Falkland & à votre sœur? en supposant même que nous pussions trouver quelque prétexte pour votre séjour ici.... Je ne dirai pas un mot, dit-

elle, qui puisse empêcher leur mariage. Non; non, je les aime trop tous deux, pour vouloir troubler leur bonheur.... Charmante! généreuse créature, dis-je! en ce cas, vous serez probablement, dans quelques jours, témoin des joyeuses noces de l'heureux Falkland.... Oh! cela est trop fort, dit elle, je n'y pensois pas. Je ne saurois en être témoin. Bon dieu, que ferai-je! Je vous le dis, sir Edouard, tout ceci me renverse l'esprit; & je suis sûre que la présence de mon oncle achèveroit de me tourner la tête. Vous ne le verrez point, madame; & je ne crois pas que vous deviez non plus vous exposer à être présente au mariage de votre sœur, ce qui ne peut manquer d'arriver, si vous allez à Woodberry. Supposé qu'au lieu d'y retourner, vous voulussiez vous retirer dans la maison de quelque amie, pour y attendre le départ de M. Falkland, qui doit se rendre à l'armée aussitôt après son mariage: pendant ce tems, vous aurez le loisir de considérer ce qu'il conviendroit de faire pour vous tirer de l'embarras dans lequel vous vous trouvez maintenant. Je suis très-fâché, ajoutai-je, que ma mère & ma sœur soient à la campagne, puisque cela m'empêche de vous offrir leur maison de Londres pour asile. Je vous rends grâces, monsieur, dit-elle; mais je compte aller chez madame B.... qui est de toutes les femmes, après

maman, celle que j'aime & que je respecte le plus.... Je suis extrêmement mortifié, ma chère miss Arnil, repris-je, d'être obligé de vous dire ce que la crainte de vous fâcher m'a fait vous cacher jusqu'à ce moment. Je ne crois pas que vous puissiez aller chez madame B.... Grand dieu! pourquoi donc, sir Edouard? Je suis sûre que madame B.... a de l'amitié pour moi, & qu'elle fera tout au monde pour m'obliger.... Je ne doute pas de ses bonnes intentions, répliquai-je; mais pouvez-vous répondre de celles de son mari?.... Je sais que c'est un homme fort dur, dit miss Arnil; cependant je ne pense pas qu'il voulût empêcher sa femme de recevoir chez elle une pauvre malheureuse fille, qui n'a point en ce moment d'autre refuge.... Vous jugez trop favorablement de lui, répondis-je; car lorsque sa femme se plaignoit de ce que le mauvais état de sa santé l'empêchoit de venir vous voir sur le champ, il lui dit : Vous n'avez pas besoin, madame, de vous tourmenter là-dessus; car, quand vous seriez en état d'y aller, je ne trouverois point du tout bon que vous vous mêlassiez d'une affaire de cette nature. Laissez cette jeune personne sous la conduite de ses parens; & je vous prie, ne vous en embarrassez en aucune manière. Vous pouvez juger d'après ce discours, madame, si la maison de monsieur B.... vous seroit ouverte.... Que

vais-je devenir, s'écria-t-elle! je n'ai nulle eſpèce de reſſource.... Oh! ſir Edouard, dans quel abîme m'avez-vous plongée!.... Je vais, madame, envoyer un exprès à ma mère & à ma ſœur. Elles ne ſont qu'à Hampton-court; elles peuvent être ici ce ſoir. Je ſuis ſûr qu'elles ſeront charmées de vous recevoir. Madame Arnil, comme vous ſavez, a beaucoup d'eſtime pour ma mère; elle ne trouvera pas mauvais que vous reſtiez avec elle.... Cela eſt vrai, monſieur; mais pourquoi reſterois-je chez ladi Audley, au lieu de retourner chez maman? Quelle raiſon pourrois-je lui en donner?.... Que votre ſanté ne vous a pas permis d'entreprendre le voyage, & que trouvant la porte de madame B.... fermée, auſſi bien que celle de ladi Sarah, vous n'aviez point eu d'autre parti à prendre.... Et dans cet inſtant il me vient une idée qui vous donneroit un très-bon moyen d'expliquer la viſite myſtérieuſe que vous avez faite ici. Vous ſavez que votre oncle Bidulphe vous a expreſſément défendu toute liaiſon avec ma famille, quoique ni lui, ni ladi Sarah n'ignorent pas l'amitié qui ſubſiſte entre vous & ma ſœur: pourquoi ne pourroit-on pas ſuppoſer, madame, que cette amitié vous a engagée à céder aux inſtances que ma ſœur vous avoit faites de venir la voir ici? La crainte que ſir Georges ne fût inſtruit de cette viſite, eſt une raiſon ſuffiſante

pour les précautions que vous avez prises en venant ici ; si la maladie soudaine & violente dont vous avez été attaquée, vous mettant dans l'impossibilité de retourner tout de suite à Londres, vous aviez été obligée d'avoir recours à madame B...., n'ayant pas le courage de vous adresser à ladi Sarah, après avoir manqué à ce qu'elle avoit exigé de vous. Nous pouvons laisser à Sophie, ajoutai-je en souriant, le soin de trouver une excuse pour le désir qu'elle avoit eu de vous voir si secrétement. J'ose dire qu'elle ne se fera pas scrupule d'inventer pour votre service quelque ruse innocente, si vous voulez vous y prêter vous-même ; & il me semble, madame, que ce seroit-là le meilleur moyen d'éviter la complication de maux qu'entraîneroit l'aveu de la vérité.

Vous voyez, Falkland, combien j'employois de ménagemens pour suggérer une fausseté, & avec quel soin j'évitois de lui donner l'air du mensonge. Comme c'est le seul crime que les enfans puissent commettre, c'est aussi le premier dont on leur fasse peur, & dont on cherche à les corriger... Ce premier principe de morale se grave sitôt & si profondément chez eux, qu'ils le conservent quelquefois toute leur vie. C'étoit le cas de miss Arnil ; car nonobstant toute adresse à lui dorer la pilule, elle en sentit l'amertume... Grand dieu, dit-elle ! que je me hais moi-même de me voir ré-

duire à me servir de semblables artifices.... Ma chère madame, de deux maux il faut toujours éviter le pire.... Cela est vrai, dit-elle ; cependant si j'étois la seule qui eût à souffrir de ma faute, je ne voudrois pas m'abaisser à faire un mensonge ; mais quand je pense à.... Elle s'arrêta tout court, frappant son front d'une de ses mains. Madame, lui dis-je, je pense que nous avons enfin trouvé un expédient qui vous délivre de tout embarras. Je vais dépêcher un exprès à Hampton-court, & prier ma mère & ma sœur de se rendre ici ce soir. En attendant, souffrez que je vous conjure d'essayer de prendre un peu de repos : je suis sûr que vous en avez grand besoin. Vous pouvez compter d'avoir ma mère & ma sœur ici pour souper....

J'allois sortir de sa chambre : Arrêtez, monsieur, me cria-t-elle ; épargnez-vous la peine d'écrire à ces dames, & de leur donner celle de revenir à Londres pour l'amour de moi ; car je suis déterminée à m'en retourner chez maman. Puisque je me vois dans la dure nécessité de faire un mensonge, j'aime autant le faire tout de suite, sans aggraver ma faute, en restant plus longtems loin de ma famille, & fournissant ainsi plus de sujet à la médisance. Je sais ce qui peut m'arriver de pis à la maison, & j'espère avoir la force de le supporter. Je vous conjure donc, si vous voulez m'obliger, de me procurer les moyens de partir à l'in-

ſtant pour Woodberry. Je ſuis en état de faire ce voyage ; je voudrois partir tout à l'heure.

C'étoit juſtement ce que j'attendois. Et, pour qu'elle en vînt-là, je lui avois ſuggéré cet innocent menſonge, dont je ſavois bien qu'en dépit de ſa ſincérité, elle voudroit faire uſage, plutôt que de reſter dans une ſituation, qui réellement n'étoit pas fort agréable. Vous me demanderez peut-être pourquoi je ne la pris pas au mot, & ſous prétexte de l'envoyer à Woodberry, je ne la fis pas mener ſur le champ dans cette maiſon dont je diſpoſe à Bagshot ? Je vous réponds que c'eſt parce que je ne voyois point d'inconvénient d'attendre encore un jour ou deux. Et vous obſerverez qu'auſſitôt qu'elle ſe trouvera dans un lieu différent de celui où elle compte aller, je ſuis obligé de quitter le maſque ; &, pour mes intérêts, je juge convenable de le garder un peu plus longtems. J'eſpère me faire une ſorte de mérite auprès d'elle, de ma retenue & du reſpect avec lequel j'en ai uſé pendant le tems qu'elle aura été ſi abſolument en mon pouvoir. Je commence à me flatter que j'aurai moins de peine à obtenir ſon conſentement que je ne l'avois appréhendé. Car elle me traite avec beaucoup de politeſſe, & a paru fort ſenſible à toutes mes attentions pour elle.

Vous ne devez donc pas vous étonner que je m'efforce de la détourner du deſſein qu'elle avoit

de partir au même inſtant pour Oxford-shire. Je ne voudrois pas pour toute choſe au monde, madame, dis-je, m'oppoſer à ce que vous ſouhaitez; mais permettez que je vous conjure d'avoir un peu plus d'égard pour votre ſanté : comment ſonger à entreprendre un tel voyage, avant que vous ayez du moins par une nuit de repos, réparé un peu vos forces ? Les femmes qui vous ſervent, m'ont dit que vous n'aviez pas dormi cette nuit. Vous n'avez preſque rien pris depuis que vous êtes ici : vous devez être extrêmement foible; laiſſez-moi vous conjurer... Elle m'interrompit : monſieur, je me trouve beaucoup mieux que je n'étois. Je ne ſuis pas à la vérité tout à fait bien; cependant je penſe que je ſerai aſſez forte pour ſoutenir un ſi petit voyage; & vous m'obligerez beaucoup, ſi vous me fourniſſez le moyen de partir tout à l'heure.

Mais, madame, conſidérez que ſir Georges Bidulphe eſt toujours à Woodberry. Votre arrivée ſoudaine le ſurprendra beaucoup. Il voudra en ſavoir les motifs, & vous ſerez forcée d'en venir à des explications déſagréables... Ceci parut l'épouvanter. Je ne voudrois pas rencontrer mon oncle, dit-elle; cependant en arrivant à Londres, ladi Sarah lui contera toute cette affaire; & juſqu'à ce qu'on la lui explique, que penſera-t-il de moi? Laiſſez à votre maman, dis-je, le ſoin de la lui

expliquer. Madame Arnil vous écoutera avec indulgence, & mandera le fait à sir Georges, avec tous les adoucissemens convenables. Je desirerois que cela se passât ainsi, répondit-elle. Cependant, passer encore une nuit dans cette maison ! cela est si extraordinaire, si imprudent ! il vaut mieux tout risquer... Je la fis souvenir de ce qu'avoit dit ladi Sarah, que sa réputation ne souffriroit pas davantage, en cas que cette affaire fût connue, pour avoir passé deux nuits ici, que pour en avoir passé une. Elle parut pencher vers ce que je disois, cependant avoir de la peine à s'y rendre... Levant ensuite ses beaux yeux sur moi, il me sera donc permis, monsieur, dit-elle, de rester ici sans autre compagnie que les deux femmes de la maison ?... Je compris sa pensée : indubitablement, madame, repris-je, je vais retourner tout à l'heure à Londres; je ne voudrois pas pour rien au monde vous alarmer par ma présence... Et demain vous serez si bon que de me prêter votre carrosse, monsieur ?... Certainement, madame... Je sortis tout de suite; mais au lieu d'aller à Londres, je passai seulement dans la chambre à côté de la sienne, où je me suis mis à vous rendre compte de tous mes procédés. Je ne quitterai point la maison; car je veux qu'on sache que je n'ai point couché à Londres, depuis le jour de sa fuite.

J'avois compté vous envoyer cette lettre ce soir;

mais je penſe que je ferai mieux d'attendre juſqu'à demain : peut-être ſurviendra-t-il quelque choſe d'intéreſſant à y ajouter.

On vient me dire que miſs Arnil eſt levée, & qu'elle a demandé du thé. Ce ſera la première nourriture que cette perverſe beauté ait daigné agréer; car depuis hier l'après-midi, on n'a pu obtenir d'elle que d'avaler quelques gouttes de vin & d'eau.

(16 *Mars.*)

Nous venons d'avoir une fort jolie petite altercation; mais tout eſt raccommodé, & nous ſommes à préſent les meilleurs amis du monde. Miſs s'eſt levée à huit heures ce matin, quoique la fille qui couche dans ſa chambre m'ait aſſuré qu'elle n'a guère mieux dormi cette nuit que la nuit précédente. Elle a commencé par demander ſi le carroſſe étoit arrivé. On lui a répondu que non. Elle s'en eſt plainte, eſt devenue triſte, & n'a pas voulu déjeûner. C'eſt aſſez l'uſage des femmes, lorſqu'elles ont du chagrin, elles jeûnent par dépit. Je l'ai entendue, (car j'étois dans la pièce voiſine), ſe promener dans ſa chambre pendant toute la matinée; enſuite parlant à ſes deux femmes : cela eſt bien déſagréable, diſoit-elle; mais, ſans doute, ſir Edouard n'eſt pas capable de manquer à ſa parole ! Non sûrement, ma chère enfant, diſois-je tout bas; mais vous devez un peu modérer votre

impatience; car il n'eft pas néceffaire que vous partiez fi matin. Vers l'heure de midi, j'envoyai lui demander permiffion de m'informer de l'état de fa fanté; on me fit entrer fur le champ. Sa phyfionomie s'éclaircit lorfqu'elle me vit .. Oh! fir Edouard, j'avois peur que vous ne m'euffiez oubliée. Je lui demandai des nouvelles de fa fanté. A peine fe donna-t-elle le tems de me répondre... Le carroffe eft-il venu? il y a trois heures que je fuis prête... Je fuis ravi de vous voir en bonne fanté, madame; mais, à vous dire vrai, je ne me flattois guères de vous trouver fi bien rétablie, de façon que je n'ai point voulu demander le carroffe avant de favoir fi vous étiez en état de partir... Grand dieu! monfieur, pouvez-vous me manquer ainfi? Je me porte bien, parfaitement bien.. Quelle eft la voiture qui vous a amené ici? je m'en fervirai: je ne m'embarraffe pas de ce que c'eft... Madame, je fuis venu à cheval, je fuis dans l'ufage d'y monter tous les matins. (J'étois botté.)... Eh bien! monfieur, fi vous voulez me rendre un fervice effentiel, envoyez, je vous prie, tout à l'heure votre domeftique à Londres, afin qu'il faffe venir votre carroffe, ou qu'il m'en loue un autre... Je vais y aller moi-même, madame, je ne penfois pas qu'il fût fi tard; mais j'ai fait ce matin une réflexion qui me fait fouhaiter que vous différiez d'un jour votre départ...

En vérité, monſieur, je ne le différerai pas (d'un ton fâché)... Madame, je n'ai rien à vous preſcrire; je voudrois ſeulement vous faire obſerver, que comme on attend ce ſoir ſir Georges Bidulphe à Londres, ſi vous partez aujourd'hui pour Oxford-shire, il eſt à préſumer que vous le trouverez en chemin, & une telle rencontre ne vous ſera-t-elle pas extrêmement déſagréable?... Je ne voudrois en aucune façon le recontrer, dit-elle; mais il me ſemble que je pourrois bien me cacher dans une voiture dont les ſtores feroient abaiſſés... Ne vous fiez pas à cela, madame, vous ſerez obligée de vous arrêter en chemin: il peut vous arriver de deſcendre dans une auberge en même-tems que ſir Georges. Que penſeroit-il d'une telle fuite? car quoiqu'il ne ſoit peut-être pas encore informé de ce qui eſt arrivé, cependant me voyant avec vous,.. Elle m'arrêta tout court: Monſieur, il n'y a pas de néceſſité à cela: je vous ſerai fort redevable ſi vous voulez ſeulement me donner un de vos domeſtiques pour me conduire à Woodberry... Je vis à ce diſcours que la petite ingrate, nonobſtant toute ma tendreſſe pour elle, ne ſongeoit à m'accorder aucun retour; mais j'étois préparé à ce refus. Je vois, madame, lui dis-je, combien tous mes ſervices vous ſont peu agréables; ce qui ne m'empêchera pas, néanmoins, de faire tout mon poſſible pour vous ſervir. Je vais, madame, rem-

plir vos ordres, & faire venir mon carrosse, qui sera ici à peu-près dans deux heures. Ne vous en mettez pas en-peine; il faut nécessairement que vous couchiez en route; je suppose qu'il vous est indifférent que ce soit à vingt ou trente milles de Londres... Cela m'est absolument égal, dit-elle; cependant si vous aviez eu la bonté de me laisser partir ce matin de bonne heure, j'aurois pu aller coucher ce soir à Woodberry... Je lui demandai pardon de mon omission, & lui conseillai, pour éviter plus sûrement la rencontre de sir Georges, de ne point descendre de la voiture quand on changeroit de chevaux. Elle me dit qu'elle ne descendroit que dans l'hôtellerie où elle seroit obligée de coucher, & me remercia de mon avis. Vous devinez bien quelle étoit mon intention en lui donnant ce conseil, sans que j'aye besoin de vous l'expliquer.

Ayant ainsi rendu la tranquillité à ma belle, je me retirai; mais au lieu d'aller moi-même à Londres, j'y envoyai David, avec ordre d'amener le carrosse à trois heures, & pas plutôt; cela nous coûtera encore une heure d'impatience, peu m'importe, ma belle; vous devez vous attendre à de plus grands contre-tems que celui-là. Je fis dire en même-tems à la femme de chambre de ma sœur de faire un petit paquet du linge de sa maîtresse,

& de le mettre dans le coffre du carrosse : voyez, Falkland, combien je suis attentif.

Vous voulez savoir, peut-être, ce que je comptois faire, en cas que miss Arnil eût consenti d'aller à Londres dans la maison de ma mère? Je remplissois également mon projet; voici comment : Ma mère se seroit trouvée fort incommodée, hors d'état de revenir sur-le-champ à Londres, & alarmée au dernier point, en songeant à tout ce que la réputation d'une jeune personne auroit à souffrir en restant plus long-tems entre les mains d'un étourdi tel que moi; elle l'auroit conjurée de partir tout de suite pour Hampton-court, où son cousin Batteman auroit été enchanté de la recevoir : elle se seroit rendue à cette invitation, & mon affaire eût été faite. Il ne s'agit que de la faire partir d'ici dans une voiture dont je puisse diriger les mouvemens.

Vous observerez que n'ayant jamais fait qu'une fois la route d'Oxford à Londres, elle ne connoît point le pays; d'ailleurs, la crainte de rencontrer notre oncle Bidulphe l'empêchera de regarder par la portière. On doit changer de chevaux à Honflow; mais comme elle part avec les miens, & que vous savez qu'un bon cocher ne mène pas les chevaux de son maître comme des chevaux de poste, elle doit se contenter de faire les dix ou douze

douze premiers milles d'un pas fort modéré ; après quoi le malheur veut qu'il manque quelque chose à une roue de devant, & que nous sommes tout d'un coup obligés d'arrêter. Dans cet instant, suivant mon calcul, le jour est déjà tout-à-fait tombé ; le laquais ou le cocher entre dans la maison vis-à-vis la porte de laquelle cet accident arrive, pour demander un marteau & des tenailles ; ces domestiques sont si négligens, qu'ils ont oublié d'en apporter. Voici le commencement du rôle de l'ami Bendish, chez qui David est déjà arrivé pour le prévenir de tout ceci. Il vient à la portière, prier la jeune dame de descendre & d'entrer pour se reposer, pendant qu'on raccommode la voiture ; le cocher, en cet instant, ayant dextrement appliqué le marteau, la roue se trouve tout de bon hors d'état de servir, & cette dame se voit réduite à la nécessité d'accepter un lit dans la maison de cet honnête gentilhomme. Et où est Audley pendant ce tems-là ? Où il est ? à cheval, à dix pas derrière le carrosse ; & dès qu'il voit son bel oiseau remis en cage, il va, comme s'il étoit touché de la lance d'Ithuriel, reparoître sous sa véritable forme....

Bravissimo ! le carrosse arrive ; je suis supposé être venu dedans pour faire mes adieux à miss Arnil.... Adieu, belle inexorable ; mais nous nous reverrons, je l'espère !

LETTRE LIX.

SIR GEORGES BIDULPHE A MADAME ARNIL.

Londres, 17 *Mars*.

MA CHÈRE SYDNEY,

Je viens enfin de découvrir la manière dont votre fille a disposé d'elle-même, & je crois que vous ne serez pas moins étonnée que je l'ai été, en apprenant qu'elle a jugé à propos de faire choix de sir Edouard Audley. Ce jeune homme, apparemment, voyant qu'il ne pouvoit se faire écouter de la sœur cadette, s'est adressé à l'aînée avec plus de succès. Ceci, comme l'observe fort bien ladi Sarah, est la suite toute naturelle de la trop grande indulgence qu'on a eue pour Cécile. Ces évènemens ont changé toutes mes vues; & je trouve que je serai obligé de chercher des héritiers hors de ma famille.

D'après les éclaircissemens qu'on avoit pu obtenir avant mon arrivée à Londres, M. B... jugea que le plus court moyen pour découvrir le nœud de cette affaire, étoit de publier un avertissement

pour offrir une récompenſe au cocher qui avoit été prendre une jeune dame un tel jour, à une heure après midi, à une telle boutique; en conſéquence, ſuivant le déſir de ladi Sarah, il fit mettre hier cet avertiſſement dans tous les papiers publics. Ce cocher m'eſt venu trouver ce matin, & m'a déclaré qu'il avoit mené la dame en queſtion au paſſage de Spring-garden, où elle étoit deſcendue, & s'étoit promenée dans le parc; mais qu'il ignoroit ce qu'elle étoit devenue enſuite. J'allois m'en tenir, je l'avoue, à cette réponſe peu ſatisfaiſante, lorſque le lord V..., qui heureuſement ſe trouvoit avec moi, & dont les penſées étoient moins agitées que les miennes, ſoupçonnant que le drôle ne diſoit pas la vérité, propoſa de le faire mener devant un juge de paix. Cet homme parut effrayé, & refuſa d'y aller; ce qui confirmant les ſoupçons de milord, nous le menaçâmes de l'envoyer en priſon. Alors il avoua qu'il avoit conduit la jeune dame dans une maiſon à Brumpton, qu'il étoit prêt à nous faire voir; qu'après qu'elle y fut entrée, un gentilhomme qu'il ne connoiſſoit pas, mais qu'il a ſu depuis être ſir Edouard Audley, étoit revenu à Londres dans ſon carroſſe; qu'il l'avoit conduit à ſa maiſon dans la rue de Bond, où il lui a donné cinq guinées, en lui recommandant expreſſément de ne jamais avouer qu'il eût mené cette dame, en cas qu'on le lui demandât,

& le menaçant de la mort s'il lui désobéissoit. M'étant assuré de cet homme, jusqu'à ce que j'eusse pris de nouvelles informations, j'allai tout de suite à la maison de ladi Audley, où j'appris qu'elle & sa fille étoient à Hampton-court depuis dix jours. Quant à sir Edouard, les domestiques me dirent seulement qu'il n'étoit pas venu à Londres depuis jeudi; mais qu'ils ne savoient pas où il étoit. Ne pouvant tirer d'eux de plus grands éclaircissemens, je me fis mener à Brumpton, où j'appris tout le mystère de la vieille femme qui tient la maison. Elle me dit que sir Edouard avoit loué cette petite maison dans laquelle il venoit de tems en tems passer quelques jours : qu'y étant venu jeudi matin, une jeune dame y étoit arrivée l'après-midi; qu'elle croyoit que c'étoit sa femme ou sa maîtresse; mais que ce n'étoit point son affaire de s'en informer; qu'ils avoient passé le reste de la journée ensemble, & que cette dame y avoit passé la nuit. Je lui demandai si *sir Edouard avoit passé la nuit avec elle*. Elle m'assura que non, cette dame s'étant trouvée fort incommodée, puisque sa fille avoit été obligée de la veiller toute la nuit, & que sir Edouard avoit couché dans une autre chambre; qu'il en avoit usé de même le lendemain, & que le jour suivant ils étoient partis dans le carrosse de sir Edouard; mais qu'elle ne pouvoit me dire où ils étoient allés. Je lui fis plusieurs questions pour

voir ſi elle ne ſe couperoit pas dans ſes réponſes; mais elle me répondit à toutes ſans héſiter, & avec beaucoup d'apparence de ſincérité, me proteſtant qu'elle ignoroit où ils étoient allés; qu'elle imaginoit ſeulement qu'ils étoient allés ſe marier, en ſuppoſant qu'ils ne le fuſſent pas déjà. Voilà tout ce qu'il m'a été poſſible de découvrir; & comme je penſe de même que la bonne femme de Brumpton, que cette jeune perſonne eſt actuellement mariée avec ſir Edouard, je ne compte pas m'en tourmenter davantage. Quant à votre fille Cécile, je n'ai plus rien à vous dire, ſi ce n'eſt que vous êtes abſolument la maîtreſſe de décider du tems de ſes noces. Ladi Sarah me charge de vous prier de l'excuſer ſi elle ne s'y trouve pas, & je vous demande la même faveur pour moi. Je ſuis, &c.

P. S. Quoique des nouvelles auſſi déſagréables que celles que contient ma lettre, n'arrivent toujours que trop tôt par la poſte; cependant, pour vous tirer de la fâcheuſe inquiétude où vous êtes, j'ai jugé plus convenable de vous envoyer un exprès.

LETTRE LX.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

Oxford, 17 Mars.

huit heures du soir.

J'AI eu l'esprit tellement agité jusqu'à ce jour, Audley, que je ne me suis pas trouvé la force de vous écrire. Vôtre exploit, comme vous pouvez bien l'imaginer, a jeté toute la famille dans la plus grande consternation : la lettre de ladi Sarah à son mari, n'est arrivée ici que douze heures après la vôtre; car quoiqu'elle ne l'ait écrite que le lendemain du départ de miss Arnil, elle l'a envoyée par un exprès. Ma Cécile étoit noyée dans ses larmes; madame Arnil, presque pétrifiée de chagrin; le bon vieux Price levant les yeux & les mains d'étonnement; sir Georges Bidulphe maudissant l'art & la dissimulation des femmes, & mêlant à ses invectives générales, des traits particuliers contre ma pauvre Cécile. Moi, traître que je suis, paroissant...., non Audley, ne paroissant pas prendre part, mais en prenant une très-réelle à la confusion générale; & le lord V....

(que suis-je, bon dieu! en comparaison de cet homme) s'efforçant de nous consoler tous. Sir Georges & lui partirent pour Londres le lendemain matin, pour tâcher, s'il étoit possible, de découvrir le fond de cette étrange affaire, aucun d'eux n'étant capable de former une seule conjecture qui pût leur donner la moindre lumière. Dans quelle terrible situation je me suis trouvé, depuis le départ de sir Georges, jusqu'à ce moment! Je ne voudrois pas pour des millions, passer encore quarante-huit heures de la même manière. Vous devez savoir que depuis ma dernière lettre, j'avois plaidé ma cause avec tant de succès, que j'avois enfin obtenu le consentement de Cécile pour notre mariage avant mon départ. Monsieur Price, qui est toujours porté pour son pupille, avoit travaillé en ma faveur auprès de madame Arnil. Le lord V.... avoit eu la générosité de se joindre à eux auprès de sir Georges Bidulphe, qui à la fin avoit consenti, pourvu que nous fussions mariés secrètement, & que le mariage ne fût déclaré qu'après mon retour, parce qu'on se propose de me procurer alors un rang dans l'armée, qui me donnera un peu plus de droit à l'honneur de cette alliance. Oh! l'orgueil du sang de Bidulphe! enfin, le jour de la noce étoit fixé au vingt-deux de ce mois, & je devois partir pour l'Allemagne le trente, comme

cela avoit été décidé auparavant par le lord V... & sir Georges avoit exigé la promesse de mon départ pour accorder son consentement. Il nous promit d'être présent à la cérémonie, à condition qu'on pût obtenir de ladi Sarah de s'y trouver aussi. Le lord V.... & lui devoient aller à Londres, pour essayer s'il étoit possible de l'engager à avoir cette *condescendance*; mais à tout événement, on devoit envoyer ici miss Arnil.

Voilà comme tout étoit arrangé, lorsque ce coup inattendu est tombé sur nous, & a jeté toute la famille, jusqu'aux domestiques même, dans la plus grande affliction. On auroit dit que l'amour lui-même s'étoit enfui de cette maison de douleur. Cécile n'écoutoit plus sa douce voix, son esprit étant trop agité par la cruelle appréhension de la destinée de sa sœur; & je vous l'avouerai, sir Edouard, je sentois de si cruels remords, que s'il m'eût été possible de tout réparer en renonçant à mon bonheur, je crois que je n'aurois pas hésité. Il y a quelques endroits dans vos deux lettres, qui m'ont arraché le cœur. Oh! sir Edouard, par où ai-je mérité d'être aimé comme miss Arnil m'aime? » Elle ne veut pas dire un » seul mot pour empêcher notre mariage; elle » aimeroit mieux mourir que de me voir mal- » heureux! » Oh! combien je te maudis, toi, barbare! d'avoir pu tenir contre les larmes, les

évanouissemens, les tendres plaintes de cette aimable & malheureuse fille! mais pourquoi te blâmerois-je? Ne suis-je pas moi-même la cause, la déteſtable cause de tout son malheur? Cependant prenez garde, prenez bien garde à la manière dont vous en userez avec elle; si elle se rend volontairement à vos désirs, je m'efforcerai d'être aussi heureux que mon crime peut me permettre de l'être; mais si vous avez recours à la violence, rappelez-vous la fin de ma dernière lettre.... Voilà tout....

J'ai quitté celle-ci pour aller faire une visite à Woodberry, j'en arrive actuellement, j'y ai lu une lettre que madame Arnil a reçue ce soir de sir Georges, dans laquelle il lui mande.... (Monsieur Falkland rend ici à son ami, toute la substance de la dernière lettre de sir Georges.) Cet éclaircissement a donné une nouvelle face à nos affaires. Madame Arnil, quoiqu'elle ne paroisse nullement contente de vous avoir pour gendre, se trouvant délivrée de la plus affreuse incertitude, & des craintes les plus alarmantes, est devenue beaucoup plus tranquille.

Lorsqu'on craint le pis qui puisse arriver, on se trouve heureux que ce qui arrive ne soit pas tout-à-fait si mauvais, quoiqu'il le soit encore beaucoup. C'est pourquoi madame Arnil, après avoir marqué sa surprise de *l'inconcevable* conduite

de Dolly, s'est un peu consolée par l'espérance que sir Edouard Audley deviendroit peut-être un homme plus rangé qu'il ne l'avoit été jusqu'à présent, & qu'enfin il étoit le fils d'une excellente femme.

Elle fit ensuite de tendres reproches à Cécile, en lui disant qu'elle venoit de faire une planche pour sa sœur; & qu'elle, madame Arnil, ne se trouvoit pas moins obligée de pardonner à l'aînée qu'à la cadette.... Voilà qui est consolant pour vous, Audley! A l'égard de Cécile, après mille jolies petites exclamations d'étonnement, elle conclut en disant que sa sœur étoit donc bien rusée; car elle n'avoit jamais eu le moindre soupçon de sa tendresse pour sir Edouard. Je lui dis à l'oreille: votre sœur peut en dire autant de vous, ma chère Cécile.... Elle me donna une petite tappe sur la joue; & dit qu'à la vérité elle avoit remarqué que sa sœur avoit beaucoup d'amitié & de confiance pour miss Audley, & qu'elle s'étoit quelquefois imaginée qu'il y avoit des secrets entre elles deux; que même, depuis quelque tems, elle avoit soupçonné que Dolly avoit le cœur touché, sans avoir deviné par qui ce pouvoit être. Un soupir fut prêt de m'échapper. M. Price dit qu'il étoit charmé que cette affaire fût éclaircie, quoiqu'elle ne le fût pas d'une manière bien satisfaisante. Madame Arnil alors me

demanda si je n'étois pas dans le secret de votre amour pour sa fille ? Ceci étoit un coup à bout portant ; mais je le parai de mon mieux, en lui disant que je vous avois toujours regardé comme l'amant de toutes les femmes en général, ce qui m'avoit empêché d'imaginer qu'il y eût eu rien de sérieux dans votre attachement pour miss Arnil, quoique je vous eusse souvent entendu parler d'elle avec admiration. Cécile dit en riant : il n'avoit donc pour moi aussi que de l'admiration. Je vous assure que si j'avois mieux connu sir Edouard, je l'aurois encore traité mille fois plus mal que je n'ai fait.

Après avoir traité à fond la première partie de la lettre de sir Georges, la conclusion dans laquelle j'étois le plus intéressé, vint sur le tapis. Vous vous doutez bien que j'appuyai beaucoup sur l'endroit où il dit à sa sœur, » qu'elle est abso» lument la maîtresse de décider du tems des » noces de Cécile. » Je puis donc me flatter, madame, dis-je en m'adressant à madame Arnil, que cet évènement ne changera rien à votre décision pour le jour de mon bonheur ? .... Je ne vois pas pourquoi cela y changeroit rien, dit M. Price. Vous voyez, madame, que sir Georges lui-même ne l'imagine pas ; & puisque ni lui, ni ladi Sarah ne comptent vous favoriser de leur compagnie, & que cet évènement vous prive de

celle de miſs Arnil, le mariage n'en ſera célébré que plus ſecrètement; car je ſuppoſe qu'à moins que ce ne ſoit madame Askam, vous ne jugerez néceſſaire d'y inviter perſonne.

Je ne compte y avoir d'autre perſonne qu'elle; reprit madame Arnil, excepté deux ou trois de mes domeſtiques. Il reſte donc fixé comme il l'étoit, Audley, ce jour qui doit aſſurer mon bonheur. Monſieur Price, au moyen d'une permiſſion ſpéciale, doit nous marier dans le château. Heureux Woodberry! que je te conſidère aujourd'hui d'un œil bien différent, que lorſque je quittai pour la première fois ton aſile ſecourable! rempli de crainte, incertain, & preſque ſans aucune eſpérance ſur le cœur de ma Cécile! cependant je ne puis être ſatisfait, que je n'apprenne que vous êtes heureux dans la poſſeſſion de miſs Arnil, de ſon propre aveu. Vos déſirs une fois accomplis, je n'aurai plus rien à craindre; & il me ſemble que dans la ſituation embarraſſante où elle ſe trouve aujourd'hui, ce ſeroit une folie à elle de vous refuſer.

LETTRE LXI.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Bagshot, 17 *Mars*.

La lettre à laquelle celle-ci sert de réponse, manque : on a aussi omis une première lettre de sir Edouard à sa sœur, dans laquelle il lui rend un compte abrégé de son aventure avec miss Arnil, jusqu'au moment de son départ de Brumpton.

COMMENT, Sophie ! quelle petite barbare êtes-vous, de traiter si impitoyablement votre pauvre frère, pour un trait innocent de chevalerie errante ! je m'attendois à des louanges, à des applaudissemens ; & au lieu de cela, vous me fermez la bouche, en me disant : *cela est horrible à vous, mon frère ! voilà qui est une infamie manifeste !* Comment ! c'est une cruauté manifeste à vous, ma sœur, de parler ainsi ! où est donc l'infamie de se saisir de la proie qu'on a cherchée depuis si long-tems ? Ne l'ai-je pas guettée avec une patience qui surpasse celle de Job lui-même ? me levant de bonne heure, & me couchant bien tard ; passant les nuits entières

ſans dormir; dépêchant courrier ſur courrier chaque jour; uſant mes pauvres plumes juſqu'au bout du tuyau, & haraſſant tous les chevaux de poſte d'ici à Oxford: & à préſent que je ſuis habilement parvenu à faire entrer dans mes filets ce petit animal ruſé, je recevrai des injures, & de votre propre bouche! petite poltronne que vous êtes, qui pourtant au commencement m'aviez aidé à placer les gluaux avec leſquels je me flattois d'attraper ce farouche oiſeau! Oh! fi, fi, Sophie! je n'attendois pas cela de vous. Cependant, tout conſidéré, je vous pardonne, mon enfant. Votre colère, en cette occaſion, eſt toute naturelle, & non-ſeulement pardonnable, mais même louable; car tout libertin que je ſuis, je haïrois une femme qui ſe permettroit de penſer auſſi librement que moi; & je vous mépriſerois, ſi vous ne penſiez pas ſur ce ſujet, préciſement comme vous faites.

Vous remerciez votre étoile, à ce que vous dites, de ce que vous n'avez pris aucune part à ce dernier trait de ma méchanceté. Vous pouvez remercier les étoiles tant qu'il vous plaira: néanmoins ce n'eſt pas à elles, mais à moi que vous en êtes redevable. Je pouvois bien, ſi je l'euſſe voulu, vous faire tomber dans le même piége, en dépit de toutes les étoiles du firmament; je l'ai évité à deſſein; car quoique je ſois paſſable-

ment fou, je ne le suis pas assez pour me faire aider par ma sœur, dans une entreprise aussi hardie que celle-ci. Pour une simple petite intrigue d'amour, je sais que vous êtes excellente; mais un coup de cette nature surpasse votre habileté, & il n'étoit digne que de moi. Je loue votre prudence, & les raisons que vous me donnez, pour n'avoir pas informé ma mère de cette affaire. Je suis sur cela tout-à-fait de votre avis; car quoiqu'au fond du cœur, elle puisse être fort aise de mes succès, il vaut mieux qu'elle ignore les moyens que j'ai employés pour les obtenir.

Quant à vous, ma Sophie, quoique je ne doute pas que vous ne soyez bien fâchée contre moi, cependant je suis sûr que votre curiosité est telle, que vous donneriez tout à-l'heure une de vos dents blanches, pour savoir ce qui se passe ici. Je veux vous satisfaire à meilleur marché; & pour n'omettre aucun des détails que vous pourvez désirer, je vais reprendre le fil de ma narration, précisément où je l'ai laissée dans ma dernière lettre.

(Sir Edouard, en cet endroit, raconte à sa sœur la manière dont miss Arnil avoit été conduite dans la maison de monsieur Bendish, ce qui revient exactement à ce qu'il en avoit déja mandé à monsieur Falkland. Il continue ainsi :)

Miſs Arnil ne put ſe réſoudre à deſcendre, qu'après que les domeſtiques lui eurent dit qu'il étoit impoſſible de raccommoder la roue, ſans l'ôter du carroſſe; & que même cela exigeoit un tems conſidérable, pour la remettre en état de ſervir. Elle deſcendit enfin, & daigna prendre la main de Bendish, qui la conduiſit dans ſa maiſon avec une gravité merveilleuſe. Je crois, à vous dire le vrai, que c'étoit la première honnête femme, excepté ſa mère, dont il eût jamais approché. J'étois reſté tout exprès un peu en arrière; & dans cet inſtant j'arrivai à la porte de Bendish au grand galop, en demandant ce qui étoit arrivé. Je deſcendis de cheval; & m'adreſſant à miſs Arnil, qui parut extrêmement ſurpriſe en me voyant, je lui dis que n'ayant pas pu me réſoudre à la laiſſer partir ſeule avec des domeſtiques, je m'étois haſardé, malgré ſa défenſe, de la ſuivre à cheval; & que m'étant arrêté pendant quelques minutes, pour faire mettre quelques clous à un fer de mon cheval, je m'étois trouvé un peu éloigné du carroſſe, quand l'accident de la roue étoit arrivé. Je ſaluai alors très-gravement monſieur Bendish, comme quelqu'un que je ne connoiſſois pas; & le remerciant de ſon offre obligeante, j'entrai avec miſs Arnil & lui dans ſa maiſon.

Il nous conduiſit dans ſa plus belle chambre,

que

que la vieille dame Bendish avoit coutume d'appeler son sallon ; où ce benêt , croyant faire des merveilles, avoit déja préparé une table à thé, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire du thé & du caffé. Je l'aurois volontiers souffleté pour cet excès d'attention qui avoit l'air prémédité. Mais je crois que miss Arnil, trop occupée de ses tristes idées, n'y prit pas garde. Il me vint à l'esprit dans ce moment, de la laisser jouir d'une nuit de repos, avant de lui ouvrir le livre de sa destinée.

Comme vous êtes au fait du caractère de Bendish, quoique vous n'ayez pas l'honneur de le connoître personnellement, je pense que vous imaginerez que miss Arnil n'étoit pas dans la maison la plus honnête de l'Angleterre, & que la conversation & les manières de son hôte pouvoient aisément la choquer. Mais vous vous trompez ; car mon ami Bendish se conduisit à miracle, vu le peu d'habitude où il est de se trouver en compagnie honnête, sur-tout de femmes. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est qu'en se trouvant hors de sa sphère, il ne savoit que dire ; & quoique assurément il ne manque point d'esprit, cependant n'osant entamer ses sujets ordinaires de conversation, il paroissoit presque manquer de sens commun ; & par la crainte de se montrer un libertin, il se faisoit passer pour un imbécile. Il

dit à miſs Arnil, qu'ayant eu le malheur d'enterrer ſa mère, la meilleure femme du monde, environ depuis trois ſemaines, il n'étoit pas aſſez heureux en ce moment, pour avoir aucune dame chez lui, & qu'il déſiroit ſi elle le trouvoit bon que ſa femme de charge vînt faire le thé. Puis ſe tournant vers moi, c'eſt un dia.... belle créature, je vous en réponds, Au.... Je lui jetai un regard qui auroit pétrifié Méduſe elle-même; & j'arrêtai ainſi mon nom, prêt à ſortir de ſa bouche. Il ſe détourna en faiſant *auhg*, & touſſant deux ou trois fois. Par le plus grand bonheur du monde, miſs Arnil n'entendit pas diſtinctement ce qu'il diſoit, parce qu'il étoit près de moi, & elle de l'autre côté de la cheminée. Je pris la parole : ſi c'eſt une fille adroite & intelligente, comme vous le dites, monſieur, je crois qu'il eſt à propos qu'elle vienne ſervir le thé. Il ſonna, n'étant pas encore revenu de ſa confuſion. Un domeſtique entra, à qui il dit de faire venir la femme de charge. Mais on lui répondit que s'étant trouvée mal, elle étoit allée ſe coucher.... J'en ſuis fâché, dit-il; car elle étoit ſi aimée de ma mère, que depuis ſa mort j'ai mis tout le ſoin de ma maiſon entre les mains de cette bonne enfant. Miſs Arnil fut priée de vouloir bien préparer le thé, ce qu'elle fit.

Au bout d'une demi heure, on vint nous dire

que la roue étoit hors d'état de ſervir ; elle avoit été faite d'un mauvais bois ; le charron étoit le plus grand coquin d'Angleterre. Finalement, il n'y avoit pas moyen de ſe remettre en voyage ſans une nouvelle roue, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe procurer pour cette nuit. Miſs Arnil prit un air triſte & fort abattu. Notre ami dit, qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas une voiture à lui offrir ; que s'il avoit un carroſſe à ſix chevaux, il ſeroit bien à ſon ſervice : mais que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de la ſupplier d'accepter un lit dans ſa maiſon. Je pris la parole, & le remerciai de ſa politeſſe, en ajoutant que miſs Arnil, dans la circonſtance où elle ſe trouvoit, ne pouvoit manquer cette offre obligeante ; puiſque nous étions à ſix milles d'une hôtellerie. Elle parut ne pas goûter la propoſition ; mais n'ayant pas d'autre choix à faire, elle fut obligée d'y conſentir. Elle ſe plaignit d'être fatiguée & un peu indiſpoſée ; & dit qu'elle demanderoit la permiſſion de ſe retirer, dès qu'on lui auroit préparé une chambre. Bendish ayant fait venir une de ſes ſervantes, lui ordonna de conduire cette dame à l'appartement qu'il lui avoit deſtiné.... Vous croyez bien qu'on avoit fait la leçon aux domeſtiques, de manière qu'il n'étoit pas poſſible à miſs Arnil de connoître cette nuit, dans quelle partie du monde elle habitoit.

Le pauvre Bendish, qui s'étoit tenu en sa présence dans la plus rigoureuse contrainte, me jura que de sa vie il n'avoit été aussi embarrassé; mais se voyant en liberté, il fit venir du vin, & nous restâmes à boire & à causer jusqu'à minuit.

Ce matin, dès que j'ai été habillé, j'ai demandé des nouvelles de miss Arnil; & ayant appris qu'elle étoit déjà dans la salle, j'y suis descendu. Après les premiers complimens, elle m'a prié de m'informer si la voiture étoit prête, me disant qu'elle étoit fort pressée de partir; car quoiqu'elle fut très-obligée au maître de la maison de son hospitalité, elle se trouvoit dans une position si peu convenable, qu'elle ne pouvoit trop se hâter d'en sortir.

C'étoit-là le moment, Sophie, de confesser mon crime, & de le soutenir hardiment. Aussi je m'approchai d'elle avec un air d'assurance, & la priai de s'asseoir, jusqu'à ce qu'elle eût entendu ce que j'avois à dire. Elle ne m'obéit qu'à demi; car, sans s'asseoir: Eh bien, monsieur, dit-elle, qu'avez-vous à dire?... Que je ne puis penser à me séparer de vous, madame, puisque le hasard vous a si heureusement mise en ma possession... Vous ne pensez point à vous séparer de moi! Que voulez-vous dire, sir Edouard? ... Il est tems, madame, de vous détromper. Vous n'êtes point sur le chemin de Woodberry, mais sur une autre route, & dans la maison d'un de mes intimes amis, où je vous ai

conduite, dans le dessein de m'assurer le bonheur de vous voir & de m'entretenir avec vous : bonheur que vous m'auriez sûrement refusé, si je vous eusse rendue à votre famille. Vous ne parlez pas sérieusement, sir Edouard ! cela est impossible, ne suis-je pas à Beaconsfield?... Non certainement, madame ; vous êtes à Bagshot, dans la maison d'un de mes amis... Grand dieu, dit-elle, que vais-je devenir?... Ne vous alarmez point, madame, je n'ai pas une pensée sur votre compte, qui ne me soit dictée par l'amour le plus respectueux... Du respect ! oh ! sir Edouard, appelez-vous *du respect*, de me trahir de cette cruelle manière?... Vous devez vous en blâmer vous-même, madame; votre excessive froideur, votre méfiance déplacée, m'ont porté à cette extrêmité. J'avoue que je vous ai trompée, & je ne puis en donner pour excuse qu'une passion désespérée. Je vous ai offert de vous conduire chez ma mère, avec laquelle vous auriez pu rester très-convenablement, jusqu'à ce que vous eussiez désiré de retourner à Woodberry. Vous avez refusé l'asile de sa maison. Cruelle ! j'ai vu trop clairement quelle étoit la cause de votre refus. C'étoit moi, j'étois l'objet que vous vouliez fuir. Je vous demandai ensuite la permission de vous accompagner chez vous ; mais cette faveur me fut encore refusée, & vous avez mieux aimé vous hasarder toute seule aux

dangers d'un voyage, que de m'accorder cette légère marque de bonté. Ce fut alors & non auparavant, que l'amour m'inſpira ce ſtratagême, pour retenir une perverſe beauté, que je voyois préférer dans ſon cœur l'ingrat, le perfide qui l'avoit ſi indignement trompée, au tendre, au fidelle amant qui l'adoroit avec une ſincérité difficile à rencontrer parmi notre ſexe... Je donnai à cette dernière partie de mon diſcours ce ton d'indignation que la vérité fait prendre, lorſqu'elle veut défendre ſes droits.

Je croyois, reprit ma captive, que l'inclination que vous m'aviez autrefois marquée, étoit entiérement ſubjuguée. J'avois avoué l'état de mon cœur à miſs Audley, & vous-même n'ignoriez pas mon malheureux attachement pour un autre... Cela eſt vrai, madame, & ce fut cette raiſon qui me fit renoncer à mes eſpérances. Pardonnez-moi, ſi j'ajoute ce que je crois pouvoir dire ſans vanité, que mes prétentions pouvoient paroître aux yeux du monde, mieux fondées que celles de Falkland. Cependant je ſacrifiai tout à l'amitié. Falkland lui-même peut m'être témoin que le nom de rival fut perdu dans celui d'ami. J'allai même plus loin; & en eſſayant de prendre du goût pour d'autres charmes, j'eſpérai de vous arracher de mon cœur. Mais tous mes efforts furent vains; & tandis que j'offrois mes vœux à votre ſœur, je

n'étois occupé que de vous. Oui, madame, je vous ai toujours été attaché depuis le premier moment où je vous ai vue; & quoique j'aie cessé de vous importuner, je n'ai pas cessé de vous adorer. Cependant si Falkland vous eût été fidelle, je n'aurois jamais ambitionné d'autre titre auprès de vous que celui d'ami. Sa trahison, je l'avoue, a renouvelé mes désirs; & l'accident qui vous a mise entre mes mains, a fait revivre mon espérance... Quelle espérance avez-vous donc? dit elle, avec une contenance qui n'annonçoit d'autre passion que la terreur... Que vous voudrez bien me rendre heureux, dis-je, en me donnant votre main... Quoi! ici, monsieur! à présent, à présent! dans cette étrange maison!... Je ne dis pas cela, madame: si vous me promettez d'être à moi, je vous conduirai à Woodberry. Je suis sûr que je puis m'en reposer sur votre parole. Je me flatte aussi d'avoir quelques droits à votre estime. Voulez-vous, madame, me faire la promesse que je vous demande? (Je savois qu'elle ne le voudroit pas.)... Je ne puis, sir Edouard; en vérité, je ne le puis. Je ne veux point me marier: soyez sûr que jamais je ne me marierai... Mais, ma chère madame, pourquoi prendre une résolution si bizarre & si cruelle? Dans la fleur de votre jeunesse & de votre beauté, vous vouer ainsi au célibat! c'est faire une injustice au genre humain. Si vous avez trouvé

un amant ingrat, faut-il vous en venger sur tout son sexe?... Oh! monsieur, tous les hommes se ressemblent; je le crois, je ne veux me fier à aucun d'eux... Il n'y en a, à la vérité, que trop de coupables parmi nous, répondis-je; cependant, chère miss Arnil, certainement votre censure est trop générale... Cela peut être, monsieur; mais les deux seuls hommes auxquels je m'étois fixée, m'ont trahie... Les fautes que l'amour fait commettre contre l'objet aimé, ne méritent pas une si dure épithète. C'est seulement le crime d'une froide infidélité, qui mérite le nom de trahison. Elle ne me fit point de réponse; mais elle courut légérement à la fenêtre qui donnoit sur l'avant-cour: J'ai cru, dit-elle, entendre un carrosse, & je me flattois que c'étoit le vôtre; car après tout, je crois que vous avez voulu seulement m'épouvanter. Si c'étoit-là votre dessein, vous n'avez que trop bien réussi: vous m'avez effrayée... Monsieur, excessivement effrayée.. Pour dire la vérité, la pauvre enfant trembloit comme la feuille, & elle fut obligée de s'asseoir sur la fenêtre, ne pouvant plus se soutenir.

Le bruit qu'elle entendoit dans la cour, & qu'elle croyoit être celui du carrosse, étoit celui d'une petite charrette dans laquelle on avoit coutume d'apporter les provisions, & qui arrivoit remplie des choses nécessaires pour la maison. Etant entrée dans la cour, miss Arnil qui regardoit par

la fenêtre, remarqua qu'un domeſtique refermoit la porte, & en ôtoit la clé. Cette action parut la mettre hors d'elle-même. Elle me lança un regard furieux : Comment, monſieur, ſuis-je donc priſonnière? Me retient-on ici par force? Non, non, je ne ſouffrirai pas cela! Se levant de ſa place, je me haſardai à lui prendre la main... Laiſſez-moi aller, monſieur; laiſſez-moi partir d'ici tout à l'heure... Où voulez-vous aller, madame?... A la maiſon. monſieur, à la maiſon. Où dois je aller, ſi ce n'eſt chez maman?... Ingrate, repris-je! c'eſt Falkland que vous voulez aller trouver, & non votre maman; mais ſongez qu'il eſt peut-être à préſent l'époux de Cécile... Que vous ai-je fait, s'écria-t-elle, pour me traiter ſi inhumainement? Un torrent de larmes ſuivit ces paroles. On a de tout tems obſervé que rien n'affecte plus un homme, que de voir une belle en pleurs. Je ſentis en ce moment la vérité de cette obſervation; & je fus réellement ſi touché de ſes larmes, que je tombai à genoux devant elle, & lui dis autant de choſes tendrement extravagantes, que ſi j'en avois été paſſionnément amoureux. Mais il n'y eut pas moyen de fléchir la belle obſtinée... Laiſſez-moi aller, monſieur, laiſſez-moi aller chez maman, étoit le refrein de ſa chanſon. Mais penſez aux conſéquences, madame; ſongez à votre réputation : il eſt déjà connu que vous avez paſſé deux nuits dans mon logis... Dans votre lo-

gis, monsieur! ... Oui, madame, cet appartement dans lequel vous avez couché à Brumpton, est à moi. On saura que vous êtes partie dans mon carrosse, que je vous ai suivie à cheval, & cela dans un tems où vous attendiez une visite de votre oncle. On saura qu'au lieu de retourner à Woodberry, vous êtes venu dans la maison d'un de mes intimes amis, un homme seul, pas une femme auprès de vous; & que j'y suis venu avec vous. Que pensera le monde de tout cela, madame? Ne doit-il pas naturellement en conclure que je suis déjà en possession du titre flatteur auquel j'aspire? Ne vaudroit-il pas mieux pour votre honneur & pour l'honneur de votre famille, donner la preuve de cette conclusion si naturelle, qu'en trompant tout le monde, lui laisser la liberté de juger, pardonnez-moi si j'ose le dire, défavorablement de votre conduite. Elle se tordit les bras avec toutes les marques du plus affreux désespoir. Je m'efforçois de la consoler. Tantôt j'implorois sa pitié, & dans les termes les plus humbles je la conjurois de m'accorder un peu de retour. Ensuite je lui représentois le précipice ouvert devant elle. Cette dernière idée paroissoit la remplir d'horreur; & j'ai pensé réellement plus d'une fois qu'elle donnoit quelques indices d'une situation d'esprit trop alarmante pour la nommer. Cependant j'espère que ce n'est rien autre chose que l'effet de son extrême

ſenſibilité : après que ces premiers combats violens ſeront paſſés, la raiſon & la prudence reprendront ſans doute leur empire ; & trouvant qu'elle n'a point d'autre parti à prendre, elle conſentira d'être ladi Audley, ſans autre tache que celle que le mariage efface, (celle de s'être enfuie avec ſon amant), plutôt que de reſter miſs Arnil, avec une réputation ternie pour toujours.

Bendish entra dans la ſalle pendant notre converſation, ou plutôt durant ma harangue ; car je ne pus obtenir d'elle aucune réponſe. Elle jeta un regard ſur lui lorſqu'il entra, & détourna les yeux auſſitôt, ſans parler, & même ſans lui rendre le ſalut. Il en parut humilié, & ne ſavoit plus comment lui adreſſer la parole. Enfin après avoir dit qu'il eſpéroit qu'elle avoit bien paſſé la nuit, & que le tems étoit très-froid, il fit venir du café ; car nous n'avions pas encore déjeûné. Miſs Arnil garda un triſte ſilence, & nous ne pûmes l'engager à rien prendre. Que vous êtes opiniâtres, vous autres femmes, Sophie ! Je parie que cette petite créature obſtinée aimeroit mieux, avec toute ſa piété, ſe laiſſer mourir de faim, que de céder à la paſſion vertueuſe d'un honnête garçon comme moi. Vous auriez ri de l'air & des propos gauches avec leſquels Bendish s'efforçoit de la mettre de bonne humeur. Car d'après l'idée qu'il avoit des femmes, il ne pouvoit s'empêcher de croire que

plus de la moitié de cette réserve, n'étoit que grimace. Il lui dit que si elle aimoit la chasse du renard, il pourroit lui procurer cet amusement, & qu'il étoit en état de la monter aussi-bien qu'aucune femme d'Angleterre. Elle ne fit point de réponse... Je suis fâchée de vous voir si sérieuse, madame; j'espère que rien dans ma conduite n'a pu vous offenser... Monsieur, je vous suis absolument étrangère, je n'ai point de droit à votre amitié; cependant il est cruel à vous d'entrer dans un complot contre une jeune personne qui ne vous a jamais offensé. Je suis ici une pauvre créature dénuée de tout secours; mais j'ai quelques amis qui... Elle s'arrêta tout court à ce mot, baissant la tête & paroissant blessée du cruel souvenir d'avoir perdu ses protecteurs; puis elle ajouta: Je croyois avoir quelques amis, mais je me souviens à présent que je les ai perdus. Vous avez en sir Edouard un ami, reprit Bendish, qui vous tiendra lieu de tous les autres. Je vous en donne ma parole, madame, il sera pour vous le meilleur mari du monde... Mais, monsieur, je ne veux point être sa femme... Cela n'étoit-il pas outrageant, Sophie? Et elle disoit cela d'un air aussi tranquille, que si elle eût été absolument sa maîtresse... Vous y penserez mieux, madame, à ce que j'espère. Je m'étois flatté de trouver moins de difficulté à vous persuader de faire une démarche, qui me paroît la seule qui

puiſſe ſauver votre réputation. Oui, madame, ſongez-y bien, dit mon ami Bendish; la réputation d'une dame eſt une choſe d'une grande conſéquence; & par... Je lui fis une horrible grimace, pour arrêter le mot prêt à ſortir de ſa bouche; car je lui avois déjà défendu de jurer en ſa préſence. Il ravala ſon ſerment en touſſant deux ou trois fois; & ſur ma parole, dit-il, conſidérant les mauvaiſes mains... J'eus peur qu'il ne fît ici une autre bévue, en découvrant ſincèrement ſon caractère & le mien... Oui, dis-je, l'interrompant, conſidérant les mauvaiſes mains dans leſquelles une jeune perſonne peut tomber dans ce monde corrompu, dès qu'une fois elle a perdu l'eſtime de ſa famille, elle ne peut trop tôt ſe mettre ſous la protection d'un mari. J'eſpère que miſs Arnil voudra bien conſidérer tout cèla. Je vous donnerai, madame, tout le tems que vous pouvez raiſonnablement déſirer pour la réflexion; mais ſoyez aſſurée que je ne me départirai point du bonheur que mon étoile a ſi heureuſement mis en ma poſſeſſion. Vous devez être à moi, madame; j'aimerois mieux devoir ma félicité à un libre aveu de votre part. Cependant, quand une fois nous ſerons unis, je m'en repoſerai ſur votre reconnoiſſance, pour le retour dû à ma tendreſſe. Miſs Arnil ne répliqua rien. Elle paroiſſoit abſorbée dans ſes triſtes idées. Oui, oui, dit Bendish, l'amour vient après. Vous ne ſauriez

choisir un plus honnête homme que sir Edouard Audley. Qu'en dites-vous, madame, enverrons-nous chercher le curé? La chose du monde que j'aime le mieux, c'est de danser à la noce... Je ne me trouve pas en état de disputer avec vous, répliqua-t-elle. M'est-il permis de me retirer dans une autre chambre?... Vous commandez ici, madame, dis-je; vous êtes en liberté de faire ce qu'il vous plaît dans cette maison; & du moment que vous m'aurez accordé le plus beau des titres, vous pourrez disposer de moi comme de chose à vous appartenante. Elle se leva; & sans daigner me répondre, elle sortit de la salle, monta l'escalier, & nous l'entendîmes fermer les verroux de la chambre dans laquelle elle avoit couché la nuit précédente.

Bendish me dit qu'il alloit ordonner à sa femme de charge de lui offrir ses services, ajoutant qu'il seroit de mon intérêt qu'elle pût causer avec miss Arnil, parce que c'étoit une femme fort sensée, qui pourroit l'amener à la raison. Comptant donc sur les bons effets de cette conversation, je ne voulus plus m'en embarrasser le reste de la matinée.

Nous n'entendîmes plus parler d'elle jusqu'au dîner, qu'elle fut humblement suppliée de nous honorer de sa compagnie. Elle envoya faire ses complimens à M. Bendish, & dire qu'elle regar-

deroit comme une faveur qu'on lui permît de ne pas descendre, parce qu'elle ne se portoit pas bien. Etant résolu de lui donner le moins de sujet qu'il étoit possible de se plaindre de ma conduite, je lui fis dire qu'elle pouvoit se regarder comme chez elle, puisqu'on lui obéiroit en toutes choses. Nous lui envoyâmes trois ou quatre plats de ce qu'il y avoit de meilleur sur la table. La servante qui les lui porta, dit qu'elle ne mangea presque pas, & qu'elle paroissoit fort triste. Belle obstination! mais j'espère demain la trouver de meilleure humeur.

Je demandai à mon ami Bendish pourquoi sa femme de charge n'alloit pas lui tenir compagnie, & s'efforcer de la divertir? Il me dit qu'elle y avoit passé quelque tems dans la matinée; mais qu'il croyoit que miss Arnil ne s'étoit pas fort amusée de sa compagnie; car il semble que ce butor avoit eu l'imprudence de dire à cette femme de faire entendre à miss Arnil qu'on pourroit user de violence, en cas qu'elle persistât dans son refus de m'épouser: ce qui, je vous assure, étoit fort loin de ma pensée, & ne pouvoit tomber dans l'esprit que d'un méchant coquin comme Bendish. Je l'en repris vertement; mais il me traita de benêt, & me dit que je verrois de meilleurs effets de ses légères menaces, que toutes mes soumissions ne m'en produiroient en un an. Et, ma foi, je commence à le croire; car dans l'après-dînée, à

mon grand étonnement, la déesse, de son propre mouvement, est descendue dans le sallon, bien habillée des dépouilles de votre garde-robe, qu'on avoit mises dans sa chambre. Vous direz sans doute que c'est un bon signe qu'elle ait daigné s'en servir. Elle s'excusa froidement de n'être pas descendue pour dîner, & dit qu'elle se trouvoit à présent un peu mieux. Je vois qu'il n'y a rien de tel que de vous faire peur à vous autres femmes; car un homme qui est craint est plus sûr d'obtenir un traitement *poli*, au moins, que celui qui est aimé : c'est le naturel de ce petit sexe ingrat! Bendish, en la voyant entrer, me fit un clin d'œil qui signifioit, *Eh bien! qui est-ce qui avoit raison de nous deux?* Elle s'assit après que nous l'en eûmes suppliée; mais il étoit aisé de voir qu'elle se contraignoit beaucoup, pour nous accorder cette faveur. Je ne jugeai pas convenable de la presser en cet instant. J'avois gagné un peu de terrein, & j'espérois que quelques jours de réflexions prudentes de sa part, & de sage ménagement de la mienne, la porteroit sans violence à consentir à mes désirs. La conversation, pendant une demi-heure, fut extrêmement stupide. Bendish parla des embellissemens & des changemens qu'il comptoit faire à sa vieille & grande maison. Il parloit uniquement pour parler : rien de ce qu'il disoit n'avoit le sens commun, & n'étoit nullement son intention. J'af-

fectois

fectois de soupirer souvent, en fixant mes yeux sur la belle; & de tems en tems je jetois quelques mots à la traverse, tels que *oui, cela sera en vérité fort joli. Oh! cela sera infiniment mieux de cette façon...* Miss Arnil fit fort peu d'attention à nous : elle parut toujours ensévelie dans ses tristes réflexions. Que tout cela est puérile ! Ne vaudroit-il pas mieux, dès qu'elle sait qu'elle doit céder, le faire de bonne grâce, de peur que dans la suite je ne me venge de sa froideur, & qu'elle ne se trouve à son tour obligée de me faire la cour ?

A la fin, après quelque tems de silence, je me hasardai à lui prendre la main; & d'une voix douce & basse, je lui dis : J'espère que le résultat des méditations profondes de ma chère miss Arnil, ne tournera pas contre moi. Elle tressaillit comme si on l'eût éveillée en sursaut. Sa jolie main, semblable à la plante sensitive, se retiroit de la mienne; & avec des regards pleins d'effroi, mêlés d'une crainte apparente de me désobliger, elle sembloit vouloir me dérober secrètement sa main, que je suivois & que je tenois encore dans la mienne. Se levant ensuite : Sir Edouard, dit-elle, excusez-moi; pour ce moment, mes pensées sont trop en désordre, pour que je puisse causer avec vous : demain peut-être, je serai plus en état de parler... Je me baissai pour la saluer jusqu'à la boucle de ses souliers; baisant en même tems, bon gré, malgré,

la jolie petite main qu'elle achevoit de dégager de la mienne. Elle fit une grande révérence à Bendish; mais cette révérence n'étoit pas de bon aloi: elle venoit du même motif, qui fait que les Indiens se prosternent devant le diable. Elle nous quitta aussi-tôt, & remonta dans son appartement... Pauvre petite! je l'aime réellement; & si elle étoit reconnoissante.... N'importe, j'en userai bien avec elle; car je compte me réformer quand je serai marié. Bendish n'a pas manqué de se vanter à moi de l'adresse merveilleuse avec laquelle il est parvenu, dit-il, à la mettre à la raison.

Demain donc, Sophie, je puis probablement connoître mon destin, du moins ce qui dépend de la volonté d'une femme. La charmante créature! J'espère que pour son propre intérêt, elle ne m'obligera pas à faire usage de mon autorité. J'aurai un ministre tout prêt; c'est un ancien ami & allié, qui est depuis peu entré dans les ordres.

Falkland doit être uni à Cécile vendredi 22 de ce mois; & le même jour, je veux, comme un sage & prudent gentilhomme, entrer dans l'état honorable du mariage. J'aime ces petits mariages précipités, où l'hymen arrive, pour ainsi dire, *incognito*, sans toute sa pompe ridicule; & où, au lieu de son flambeau, il prend une lanterne sourde.

Je vous ai écrit une si longue lettre, qu'à peine

ai-je le tems de l'envoyer à la poste. Vous devez être contente de l'exactitude de ma description. Je ne vois pas que je puisse rien y ajouter ce soir; & quant au jour des jours, je serai trop fier pour m'abaisser à des détails minutieux; c'est pourquoi vous ne devez attendre de moi qu'un *JO*, que je vous écrirai en majuscules, d'une grandeur énorme, sans ajouter un mot de plus.

LETTRE LXII.

SIR EDOUARD AUDLEY A MISS AUDLEY.

Bagshot, 18 *Mars*.

TOUT est perdu! que le ciel la confonde! elle est partie, enfuie, évanouie, hors de ma vue, de ma portée, de mon pouvoir! qu'on me parle à présent de l'habileté d'un homme, de la dissimulation d'un homme : bon! nous sommes des agneaux, des colombes; ou, si vous voulez, de petits chérubins, en comparaison de ces artificieuses femmes. La douce petite traîtresse, comme elle a su endormir ma vigilance, & même flatter mes espérances, dans l'instant qu'elle méditoit une si méchante fuite! cependant elle n'auroit jamais pu l'exécuter toute seule. Une autre petite

scélérate, qui est partie avec elle, a été l'ame de ce complot. La femme de charge, celle dont ce faquin de Bendish m'avoit tant vanté la discrétion & la prudence, a servi d'instrument à mon malheur. Sot, idiot que j'étois! de la laisser en tête-à-tête avec une personne de son sexe, dont je n'étois pas aussi sûr que de moi. Je suppose qu'elle lui aura fait une histoire lamentable; l'officieuse commère espérant être mieux récompensée pour sa trahison par les parens de miss Arnil, qu'elle ne l'auroit été par son maître pour sa fidélité, a pris la sage résolution de l'aider, & de l'accompagner dans sa fuite.

Tout ce que nous avons pu découvrir, est que madame Spillman, (c'est le nom de cette maudite femme), a envoyé hier au soir fort tard, par un paysan du voisinage, un billet au maître de la poste à Bagshot, pour lui demander deux de ses meilleurs chevaux avec un guide, à quatre heures du matin le lendemain, à la maison de monsieur Bendish, deux dames étant obligées de partir à cette heure, pour une affaire de la dernière conséquence. Un des chevaux devoit avoir une selle de femme; & celui que monteroit le guide, porter une des deux en croupe. Ce paysan fit ce qu'on lui avoit ordonné; & cette méchante femme ayant toutes les clés de la maison, n'a eu rien à faire qu'à ouvrir les portes, & s'enfuir

avec ma proie. La porte d'entrée a été trouvée ouverte ce matin; & la femme de charge ne paroiſſant point à l'heure ordinaire, les domeſtiques jugèrent qu'elle étoit ſortie pour quelque affaire. On ne s'apperçut qu'à neuf heures du matin, de la fuite de miſs Arnil. La ſorcière! je ne puis y penſer ſans colère. Une des ſervantes allant pour entrer chez elle, comme elle avoit fait la veille, frappa à ſa porte; mais ne recevant point de réponſe, après y avoir frappé à coups redoublés, elle vint en avertir ſon maître. J'eus en ce moment un preſſentiment de mon malheur; & je courus comme un furieux à cette chambre, dont j'enfonçai la porte. Que de malédictions je donnai à Bendish, & à tous les gens de la maiſon! mais à quoi me ſervoit ma rage! perſonne ne pouvoit me dire ce qu'étoient devenues miſs Arnil & la femme de charge. Tout ce que nous avons pu découvrir, ſe réduit à ce que je viens de vous dire, & que j'ai appris du maître de la poſte lui-même. Ni ſon guide, ni ſes chevaux n'étoient encore revenus. Je ſuppoſe qu'elles les auront retenus, pour nous empêcher de découvrir la route qu'elles ont priſe. Précaution ſuperflue; car, à l'heure où l'on s'eſt apperçu de leur fuite, il étoit impoſſible de les rattraper.

Sophie, ce coup eſt plus funeſte que vous ne pouvez l'imaginer. Les conſéquences en ſeront

fatales. Falkland ne peut manquer d'être enveloppé dans ma ruine ; car tout va se découvrir. Quant à la vengeance des Bidulphe, je la méprise. Le pis qu'il puisse en arriver n'est rien, en comparaison de la perspective que j'ai devant les yeux.... Est-ce là ce *JO* que je vous promettois. Oh, maudite étoile ! je jette ma plume par la fenêtre ; je n'en ai plus besoin désormais.

LETTRE LXIII.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 19 *Mars*.

JOIGNEZ vos prières aux miennes, ma Cécile, demandez au ciel que la patience & la résignation, qui m'ont soutenue dans les afflictions de ma jeunesse, ne m'abandonnent pas aujourd'hui dans la nouvelle épreuve d'une calamité bien amère. Mon enfant ! ma pauvre Dolly.... Mes larmes m'ont empêché d'aller plus loin.... Je reprends la plume pour essayer de vous dire ce que vous serez très-fâchée d'apprendre.... La pauvre enfant ! .... en vérité, je crois, ma chère, que sa raison est affoiblie. Elle est revenue chez moi, en quel état pitoyable ! cependant, grâce au ciel, elle est échappée du terrible piège qu'on lui avoit tendu.

Aujourd'hui, vers l'heure de midi, j'étois avec ma fille Cécile dans le sallon, lorsque nous vîmes s'arrêter à la grille, une espèce de chaise fort simple, semblable à celles dont se servent quelques-uns de nos fermiers. Deux femmes en sortirent. Nous entendîmes le nom de miss Arnil prononcé par un domestique, avec une exclamation de surprise & de joie. Au même instant la porte du sallon fut ouverte avec violence, ma pauvre chère fille entra précipitamment suivie d'une jeune & jolie femme, vêtue simplement, mais proprement. Mon enfant accourt à moi, & me jetant les bras au cou, elle se laissa aller sur moi sans dire un seul mot. La manière brusque dont elle étoit entrée avec une femme que je ne connoissois point, jointe à l'idée que j'avois de sa conduite, que je me figurois si coupable, m'étonnèrent & me déplurent également. Je restai ainsi quelques minutes, avant de revenir de ma première surprise: ensuite me dégageant de ses bras, & l'éloignant de moi avec la main, j'étois prête à lui parler, peut-être un peu sévérement, mais elle me prévint.... Vous ne voulez donc pas me recevoir, maman, dit-elle, où dois-je donc chercher un asile ? Ni vous non plus, Cécile! regardant fixement sa sœur, (qui retenue par mon exemple, n'avoit pas osé s'approcher d'elle) vous m'abandonnez aussi! peut-être vous ne me recon-

noissez pas. Je pense, en vérité, que je dois être fort changée, après tout ce que j'ai souffert depuis je ne sais combien de tems. Cependant, réellement je suis votre sœur : cette jeune femme peut vous dire tout ce qui m'est arrivé ; & si elle ne m'avoit secourue, je ne sais ce qu'ils auroient fait de moi.... Ils m'auroient tuée, sans doute, car jamais, non, jamais je n'aurois voulu épouser sir Edouard.

Vous pouvez juger, ma chère, combien je fus alarmée en l'entendant parler ainsi : la jeune femme qui n'avoit encore rien dit, mais qui paroissoit extrêmement touchée, prit en ce moment la parole, & s'adressant à moi d'un ton modeste, elle me fit beaucoup d'excuses d'être entrée si brusquement chez moi. Mon dessein, madame, dit-elle, étoit de demander la permission de vous parler en particulier, pour avoir l'honneur de vous prévenir sur le retour de miss Arnil ; mais le domestique qui nous a vues descendre, a été si surpris & si ravi de joie en reconnoissant sa jeune maîtresse, que sans me donner le tems de parler, il a ouvert les portes, comme vous avez vu, & miss Arnil l'a suivi précipitamment, avant que j'aye pu la retenir : en vérité, madame, elle a été cruellement traitée, & je rends grâce à dieu de m'avoir donné les moyens de l'ôter d'entre les mains du plus méchant des hommes.

Ma pauvre fille resta immobile, les yeux attachés sur moi pendant le discours de cette femme; Cécile fondoit en larmes; pour moi j'étois comme pétrifiée de tout ce que je venois d'entendre, & sans oser demander d'explication, je ne pouvois exprimer ma terreur que par des exclamations rompues. L'étrangère comprit aisément le sujet de mes craintes.... Ne vous alarmez pas, ma chère dame, dit elle, miss Arnil n'a reçu d'autre injure que celle d'être retenue contre sa volonté, & d'être rudement pressée d'épouser un méchant homme pour qui elle a de l'aversion. Je ne voudrois pas répondre à la vérité de ce qui seroit arrivé, si elle n'eût trouvé le moyen de s'échapper.

Cette assurance ayant remis un peu de calme dans mon ame, je me tournai vers ma pauvre enfant, qui étoit dans les bras de sa sœur. Cécile étoit toute en pleurs; elle embrassa tendrement Dolly, qui ne paroissant pas fort sensible à ses caresses, lui demanda pourquoi elle pleuroit? Est-ce que vous n'êtes pas heureuse, ma sœur? dit-elle, votre amant vous a-t-il abandonnée?.... Non, répondit Cécile, en sanglottant, (& s'appercevant que les idées de sa pauvre sœur étoient en désordre), Non, ma chère, au contraire, le jour qui doit nous unir est déjà fixé. Nous avons tous pensé que vous étiez mariée à sir Edouard Audley, ce qui nous ôtoit l'espérance de vous

avoir à notre noce..., Fi! fi! comment avez-vous pu penser cela? reprit Dolly, je n'ai jamais aimé sir Edouard, je ne lui ai jamais rien promis.... Comment donc avez-vous pu vous aller mettre entre ses mains, ma chère? lui dis-je.... Oh! maman, ne me le demandez pas, répliqua-t-elle, ma mémoire ne se rappelle pas de si loin; mais je crois que cette jeune personne pourra vous le dire. La jeune femme secoua la tête.... Je vous rendrai compte, madame, de tout ce que je sais de cette affaire, dit-elle, si vous voulez bien me permettre de vous parler en particulier... Conduisez votre sœur à sa chambre, ma chère, dis-je à Cécile, & tâchez de lui faire prendre un peu de repos; elle paroît fatiguée, & elle a grand besoin de se tranquilliser.... Cela n'est pas douteux, madame, reprit la jeune femme; car à peine a-t-elle fermé les yeux depuis trois nuits.... Ma pauvre enfant! tu as donc bien souffert! Sa sœur la prit par la main.... Allons, mon cœur, voulez-vous monter avec moi?.. Où voulez-vous me conduire? s'écria-t-elle en retirant sa main; ah! Cécile, voulez-vous me trahir aussi? Vous allez me renvoyer chez ce méchant sir Audley; mais cela n'est pas nécessaire; je ne viens pas pour troubler votre bonheur; soyez sûre que je ne dirai pas un mot qui puisse vous fâcher... Je ne pus souffrir de l'écouter davantage: Emmenez-la, dis-je à Cécile, cela

me tue de l'entendre parler ainſi. Allez, ma chère, tâchez de dormir un peu ; j'irai vous trouver dans une demi-heure... Vous ne me renvoyez donc pas hors de votre maiſon, maman? Non, aſſurément, mon amour, je ne ſuis point fâchée contre vous, je ſouhaite ſeulement que vous vous retiriez dans votre appartement, ou dans celui de votre ſœur, pour vous coucher, afin de vous tranquilliſer un peu... N'y a-t-il pas quelque part dans ce pàys-ci un certain Roland? regardant ſa ſœur avec un ſourire amer... Oui, oui, & vous le verrez inceſſamment.... Non, je ne me ſoucie pas de le voir, je ſuis ſeulement bien aiſe de ſavoir qu'il eſt au monde.... Et le pauvre M. Price, ce bon homme! y eſt-il encore, car il étoit bien vieux là dernière fois que je l'ai vu? Cécile n'eut pas la force de lui répondre; elle lui reprit la main, & Dolly ſe laiſſa emmener hors du ſallon.

Dès l'inſtant qu'elle fut partie, je donnai un libre cours à mes larmes; cette jeune femme pleura avec moi: Oh! madame, qu'il eſt triſte de voir qu'une ſi jeune & ſi belle perſonne ait l'eſprit égaré! Je le ſoupçonnois depuis deux jours; mais je n'en étois pas certaine jusqu'à ce moment. J'eſpère cependant qu'elle reviendra bientôt dans ſon état naturel, ſe voyant dans le ſein de ſa famille.

Après avoir ſéché mes yeux, je la priai de me dire tout ce qu'elle ſavoit de l'aventure de ma fille.

Elle me dit alors qu'elle étoit la femme de charge d'un nommé M. Bendish, qui a une maison à Bagshot; qu'elle l'avoit été d'abord de sa mère, qui étoit morte au commencement de ce mois; que le fils en recueillant sa succession, dont cette maison faisoit partie, l'avoit laissée dans la charge qu'elle occupoit; mais que s'étant apperçue que c'étoit un jeune homme de fort mauvaises mœurs, elle avoit résolu de le quitter.... Je fus obligée d'écouter tout cela, & quelques autres préliminaires inutiles, avant qu'elle èn vînt à cette partie de son histoire qui concernoit ma fille.... J'ignore absolument, madame, dit-elle, de quelle manière miss Arnil s'est mise entre les mains de sir Edouard Audley; elle m'a dit seulement que c'étoit par un accident étrange & fort malheureux; tout ce que je sais, c'est qu'il y a quatre jours qu'elle arriva le soir assez tard à la maison de mon maître : elle étoit seule dans le carrosse de sir Edouard, dont une roue cassa précisément devant notre porte. (J'ai appris depuis que cela avoit été fait par l'ordre de sir Edouard, qui la suivoit à cheval.) Miss ignoroit tout le complot; mais je suis sûre que M. Bendish les attendoit, car il avoit donné ordre de préparer deux lits & un bon souper. Je ne sus qui étoient ses hôtes qu'après leur arrivée. J'appris par les domestiques, qu'une dame qu'ils ne connoissoient pas, étoit venue avec sir Edouard Au-

dley. On ne m'eut pas plutôt dit cela, continua-t-elle, que je me persuadai qu'il se tramoit quelque mauvaise intrigue; car je savois de quoi étoit capable sir Edouard.... La pauvre créature s'arrêta pour essuyer ses yeux pleins de larmes... Vous connoissez donc sir Edouard Madame? dis-je... Oui, madame, à mon grand regret, répliqua-t-elle; je vous conterai une autre fois ma triste aventure... Je ne voulus point lui faire de questions, & elle continua.... C'étoit la coutume de mon maître lorsqu'il avoit du monde, de me faire venir dans le sallon pour servir le thé à sa compagnie; mais comme je ne voulois point être vue de sir Edouard, je feignis d'être malade, & m'enfermai dans ma chambre pour éviter de paroître.

Le lendemain matin, mon maître me fit appeler en particulier, & m'ordonna d'aller dans la chambre de la jeune dame; c'est une jeune fille un peu fantasque, dit-il, avec laquelle sir Edouard s'est enfui, il est déterminé à l'épouser, si elle y consent de bonne grâce; elle fera très-bien, sinon (faisant un vilain serment) elle pourra se repentir de son obstination. Je sais, ajouta-t-il, que les femmes ont du crédit les unes sur les autres, & comme vous êtes une fille sage & prudente, je voudrois que vous lui représentassiez tout le risque qu'elle court en refusant d'épouser sir Edouard. Il me fit ensuite de belles promesses pour m'engager

à entrer dans leur indigne complot; je lui promis de faire tout ce qu'il m'ordonnoit. J'avoue, madame, poursuivit-elle, que quoique la probité eût pu me porter à secourir une personne de mon sexe dans une pareille situation, j'avois encore une raison plus particulière pour souhaiter de délivrer cette jeune personne des mains de son tyran.

J'allai tout de suite à la chambre de miss Arnil; elle en ouvrit la porte, quand je lui eus dit que j'étois la femme de charge, & que je venois lui offrir mes services. Je ne puis vous exprimer, madame, la compassion que je sentis en voyant une si belle & si jeune personne tombée entre les mains d'un tel libertin. Je lui demandai si je ne pouvois pas lui aider à s'habiller? Hélas! dit-elle, je n'ai rien pour m'habiller; je n'ai d'habits que ce que vous voyez sur moi; je suis une pauvre créature infortunée qui ai été attirée ici je ne sais comment... Pour commencer à sonder son inclination, je répondis: J'ai entendu dire, madame, que sir Edouard avoit été assez heureux pour gagner votre affection, & que vous comptiez en faire votre mari.... Ils vous ont trompée, reprit-elle vivement. Je ne l'ai jamais aimé, & je vous proteste, joignant ses mains, que de ma vie je ne serai sa femme.... Mais, madame, vous êtes entre ses mains; comment pourrez-vous lui résister, s'il veut faire usage de son pouvoir pour vous y con-

traindre ?... Il ne peut me contraindre à *parler*, répondit-elle : il eſt vrai que je ne pourrai réſiſter, ſi lui, & l'horrible maître de cette maiſon, ont réſolu ma mort ; car ce ſera la ſuite de leur violence : mais ſouvenez-vous de ce que je vous dis ; je ſuis une jeune fille de condition avec de la fortune, il ſe trouvera des gens qui vengeront ma mort, quoiqu'ils m'aient abandonnée pendant ma vie.

Je connus à ce diſcours que la pauvre enfant avoit été cruellement trahie, & je n'eus pas beſoin d'en apprendre davantage pour me déterminer à la tirer des mains de ſon perſécuteur. Je pris néanmoins la liberté de lui demander ſon nom, ſi elle n'avoit point de raiſon particulière de le cacher : elle me le dit auſſi-tôt, avec quelques autres circonſtances relatives à ſa famille. Prenez courage, madame, lui dis-je, je vous promets de vous remettre entre les mains de votre maman en moins de deux jours d'ici. Elle me regarda comme doutant de ma ſincérité. Je ne m'étonne pas, madame, lui dis-je, que vous ayez de la méfiance de tout ce qui habite cette maiſon ; vous verrez cependant que je vous tiendrai ma parole : comme je garde les clés de toutes les portes, il me ſera très-aiſé de vous mettre en liberté ; je ferai venir des chevaux de poſte, ſi vous êtes en état d'aller à cheval : il y a plus, je me fais fort de vous ac-

compagner, & de vous remettre en sûreté chez madame votre mère.

Vous avez l'air, dit-elle, d'être une honnête personne; cependant vous pouvez me tromper: mais ce seroit un double crime à vous, de vous joindre à des hommes contre une pauvre malheureuse créature de votre sexe... Je l'assurai qu'elle pouvoit compter sur la vérité de tout ce que je lui promettois.... Dieu vous bénira, dit-elle, ma chère femme; votre bonne action ne restera pas sans récompense en ce monde non plus qu'en l'autre. Elle m'embrassa en disant ces mots, & parut au comble de sa joie.... Pour vous dire la vérité, dit-elle, j'avois résolu d'essayer de gagner la fille qui m'a servie hier au soir, & de l'engager à me faire partir cette nuit, quand toute la maison seroit couchée. Je comptois lui offrir tout l'argent que j'ai dans ma poche, & de plus cette bague. (en me montrant un beau diamant qu'elle avoit au doigt.) Je n'aurois pas osé vous faire la même proposition; votre charge & l'opinion que j'ai de vous, ne m'auroient pas laissé croire que l'argent pût vous tenter; mais je pensois qu'une pauvre servante se laisseroit séduire par un tel présent. Une fois partie, j'aurois couru jusqu'à la première maison où l'on auroit voulu me recevoir.... Je lui répondis que j'étois fort aise qu'elle n'eût pas eu occasion de faire cette tentative; car outre qu'il n'eût

n'eût pas été possible à aucun des domestiques de la faire sortir pendant la nuit, elle auroit hasardé de faire découvrir son dessein. Je lui conseillai de traiter sir Edouard avec moins de mépris; de peur de l'aigrir, & de le porter à prendre des mesures qui pourroient frustrer notre attente..... Je ne puis lui marquer aucune amitié, dit-elle; mais je m'efforcerai de ne le point courroucer..... Appercevant un paquet sur sa table, je l'ouvris, & j'y trouvai de beau linge de toutes les sortes. La servante m'avoit déjà dit qu'on avoit tiré ce paquet du carrosse qui avoit amené la jeune dame. Je demandai une seconde fois à miss Arnil si elle ne vouloit pas s'habiller?.... Je ne sais, dit-elle, à qui tout cela appartient; cependant je voudrois bien changer de linge; & puisqu'il y en a là, je vais m'en servir. Je l'aidai; elle ne cessa de me parler, & me parut dans une agitation extraordinaire: de tems en tems il me sembloit que ses discours n'avoient guères de suite; mais j'étois loin de soupçonner que sa tête fût dérangée. Je l'avertis de ne pas trop laisser paroître sa joie, de crainte de donner des soupçons; & après l'avoir assurée qu'à quatre heures du matin, le lendemain, je serois prête à lui rendre la liberté, & à l'accompagner dans sa fuite, je la quittai; & le reste du jour, je feignis d'être malade, pour empêcher mon maître d'a-

voir aucun prétexte de me faire venir dans le fallon.

Ce fut un bonheur, dis-je, l'interrompant en cet endroit, que M. Bendish ne vous nommât pas en présence de sir Edouard, qui auroit été alarmé en reconnoissant votre nom... J'avois, madame, dit-elle, pour des raisons particulières, changé de nom en entrant chez la mère de M. Bendish; je me fis appeler Spillman, mais mon nom de fille est Williams... Vous êtes donc mariée, dis-je? La pauvre enfant rougit excessivement, & répondit en hésitant:... Oui, madame; mais il seroit plus heureux pour moi de ne l'avoir jamais été... J'apperçus encore les larmes prêtes à sortir de ses yeux; mais les essuyant, elle continua:... J'ignore ce qui se passa entre miss Arnil & sir Edouard, ce jour-là; on me dit seulement qu'elle s'étoit excusée d'aller dîner avec lui & M. Bendish; mais que l'après-dînée elle étoit descendue dans le fallon, où elle étoit restée une demi-heure; qu'ensuite elle étoit remontée dans sa chambre, où on l'avoit laissée tranquille le reste de la soirée.

Je pris soin de faire demander des chevaux pour l'heure dont nous étions convenues; & quand tout le monde fut couché dans la maison, je montai doucement dans la chambre de miss Arnil: je la trouvai levée & toute habillée, elle avoit même

ses gants & son chapeau. Elle courut à moi en me voyant entrer... Sommes-nous prêtes à partir, ma bonne amie ? dit-elle... Je lui dis qu'il n'étoit guères que minuit, & que, comme mon maître se couchoit souvent plus tard, je n'avois pas osé demander les chevaux de si bonne heure. J'aurois souhaité, madame, ajoutai-je, que vous fussiez restée au lit, afin de prendre un peu de repos, & d'avoir plus de forces pour votre voyage... Elle me dit qu'elle ne s'étoit point couchée, ayant renvoyé la fille qui étoit venue pour la déshabiller, & lui ayant seulement demandé de la lumière. Je n'avois nulle envie de dormir, ajouta-t-elle, quoique je ne me souvienne pas d'avoir fermé les yeux la nuit dernière.

Son impatience fut extrême jusqu'à l'heure de notre départ ; elle m'envoya plus de vingt fois savoir si les chevaux étoient arrivés ; & enfin, dès que je lui eus dit qu'ils étoient à la porte, elle vola plutôt qu'elle ne descendit les escaliers. Nous montâmes à cheval tout de suite ; miss Arnil préféra d'aller en croupe ; je pris l'autre cheval, & malgré le froid & l'obscurité, nous nous mîmes joyeusement en route ; seulement la pauvre enfant ne pouvoit se délivrer de ses craintes ; elle croyoit à tout moment être poursuivie ; & jugeant que sir Edouard la suivroit sur le chemin de Woodberry, elle obtint de notre guide, en lui promets

tant une bonne récompenſe, qu'il quitteroit la grande route, & la conduiroit à Oxford par des chemins de traverſe. Il ne me fut pas poſſible de lui ôter cette fantaiſie. Le poſtillon s'engagea à faire ce qu'elle déſiroit; mais ne connoiſſant pas aſſez bien le pays, il s'égara de manière qu'après avoir fait trente milles ſans avoir pu changer de chevaux, nous nous retrouvâmes auſſi éloignés d'Oxford que nous l'étions en partant de Bagshot. Miſs Arnil ſe trouva ſi exceſſivement fatiguée qu'il étoit impoſſible qu'elle allât plus loin; ſon impatience d'arriver ici n'étoit pourtant pas diminuée, & j'eus beaucoup de peine à lui perſuader de s'arrêter à une hôtellerie, où nous ſommes reſtées juſqu'à ce matin; le maître du logis m'ayant aſſuré qu'il nous procureroit une chaiſe, je promis à miſs Arnil de partir d'auſſi bonne heure qu'elle le ſouhaiteroit. Elle paſſa tout le jour dans le ſilence & dans la rêverie; je couchai dans ſa chambre, & je ſuis sûre qu'elle n'a preſque pas dormi de toute la nuit. Cependant elle s'eſt levée à cinq heures du matin, & quoique marquant toujours le même empreſſement d'achever ſon voyage, elle paroiſſoit ſaiſie d'une profonde mélancolie, & à peine a-t-elle dit quatre mots pendant la route.

Je remerciai madame Spillman, comme je le devois, du ſervice eſſentiel qu'elle avoit rendu à ma chère & malheureuſe enfant. J'ai tout lieu de croire

que cette jeune personne aura été séduite par ce libertin, sir Edouard Audley : & probablement quelque petite jalousie, ou même quelque reste d'amour pour son séducteur, se sera joint aux motifs charitables de sa conduite. Quoiqu'il en soit, mes obligations envers elle n'en sont pas moindres. Grand dieu ! que serois-je devenue si ma fille eût été la victime de ce vilain débauché ? Mais je suis tranquille à cet égard ; car elle a dit à madame Spillman, que sir Edouard n'avoit jamais passé avec elle les bornes du respect. Il semble que les vues de ce misérable portoient sur sa fortune, plutôt que sur sa personne ; car je ne saurois croire que la vertu & l'honneur ayent eu la moindre part à la retenue de sa conduite : de savoir par quel méchant artifice il est parvenu à l'avoir entre les mains, est encore pour moi une énigme, & la pauvre enfant ne paroît pas à présent être en état de nous l'expliquer. Par tout ce que j'ai appris, il paroît que sa première malheureuse démarche fut volontaire ; cependant, qui peut dire de quelles basses ruses on aura fait usage pour l'attirer dans le piége ? Il est sûr qu'elle n'avoit point dessein de s'aller mettre entre les mains de cet homme ; mais sur cela, je dois rester dans l'ignorance, jusqu'à ce qu'elle même veuille & puisse nous expliquer ce mystère. J'ose croire que nous découvrirons une scène entière de fourberie : quant à présent, je ne veux pas, en la pressant

de s'expliquer, irriter la fatale maladie de son cerveau, qui ne s'est déclarée que sur ma première question relative à ce triste sujet.

Je ne suis pas d'un naturel soupçonneux; cependant de certaines choses que m'a dites mon frère sur le compte de ladi Audley, jointes à cet évènement, ont un peu diminué la bonne opinion que j'avois d'elle. Combien ne serois-je pas choquée de trouver qu'elle ou sa fille, auroient eu la moindre part dans cet horrible complot! néanmoins cela n'est pas impossible; car je sais quel ascendant miss Audley avoit sur Dolly. Ma fille Cécile revint nous trouver au bout d'une demi-heure. Elle nous dit qu'elle avoit engagé sa sœur à se coucher sur son lit, & qu'elle espéroit l'avoir laissée endormie, parce qu'étant toujours restée auprès d'elle, elle ne l'avoit entendue ni parler ni remuer. Le sommeil peut sans doute contribuer à rendre le calme à sa pauvre tête: fasse le ciel que cet accident ne soit que passager! mais je n'ose me livrer à l'espérance. Moi qui sens aujourd'hui toute l'amertume de me retrouver plongée dans les chagrins, en un tems où je croyois que toutes les tempêtes qui ont agité ma vie étoient enfin dissipées; mon cœur ne peut plus être séduit par les flatteries de mon imagination. Je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire, & j'ai laissé Cécile entretenir madame Spillman, qui, quoi-

que je ne la connoiſſe pas, nous a rendu des ſervices trop importans pour ne pas mériter toutes les marques d'amitié & de réconnoiſſance qui seront en mon pouvoir : elle auroit voulu prendre congé de nous, mais je l'ai priée, ſi rien ne l'obligeoit de partir, de regarder ma maiſon comme la ſienne, & d'y reſter juſqu'à ce que ſes affaires fuſſent plus arrangées qu'elles ne pouvoient l'être dans la ſituation où elle ſe trouvoit..... Elle me remercia beaucoup, & me dit : Qu'elle n'avoit d'autre projet que de ſe remettre en condition, & que ſi je voulois lui permettre de reſter chez moi, juſqu'à ce qu'elle eût trouvé une place convenable, elle s'eſtimeroit fort heureuſe.

Vous ſavez, ma chère, que je ſuis ſujette à me prévenir au premier coup d'œil; j'ai pris du goût pour cette jeune perſonne, & ſi je trouve que je ne me ſois point trompée dans l'opinion que j'ai de ſon caractère, je pourrois bien la garder pour remplir la place de Nelſon, qui eſt devenue ſi indolente & ſi peſante, qu'elle s'acquitte mal de ſon emploi. Je ne compte pas pour cela renvoyer cette pauvre femme; mais je penſe qu'il eſt tems de la laiſſer ſe repoſer. N'admirez-vous pas, ma Cécile, comme je vous parle tranquillement d'affaires communes, tandis que j'en ai une ſur le cœur qui m'accable & m'attère.

M. Falkland eſt allé ce matin viſiter un de ſes intimes amis, & lui faire ſes adieux, parce qu'il compte partir pour l'Allemagne à la fin de la ſemaine prochaine : vendredi eſt le jour que doit ſe faire ſon mariage, comme je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre, & pour le peu de tems qu'il doit reſter avec Cécile, il n'auroit pas voulu s'en éloigner pour vingt-quatre heures; car le gentilhomme chez qui il eſt allé, demeure à douze mille d'ici, & nous n'attendons Falkland que demain. Quel terrible coup ce ſera pour lui, de trouver ſa pauvre belle ſœur dans un état ſi déplorable ! M. Price penſe qu'il ſeroit prudent de lui cacher, s'il étoit poſſible, ſa triſte ſituation, de peur qu'il ne voulût tirer vengeance de ce miſérable ſir Edouard Audley. Je ſuis entiérement de ſon avis; car qui ſait quelles fatales ſuites pourroit avoir la colère de Falkland, s'il alloit ſe venger d'un pareil affront; comme il n'eſt pas douteux qu'il le voudroit ? Cependant, il ſera difficile de lui laiſſer ignorer le retour de miſs Arnil. Si ma pauvre fille étoit en état qu'on pût raiſonner avec elle ſur ce ſujet, je ſuis sûre qu'elle conſentiroit volontiers à reſter dans ſon appartement juſqu'après le départ de Falkland. La famille alors ſera en liberté de prendre les meſures qui paroîtront convenables. Je penſe qu'en de ſemblables occaſions, c'eſt aux loix qu'on doit

avoir recours pour le châtiment des crimes; car je n'approuve point que chaque individu se charge de sa propre vengeance.

Ayez la bonté de communiquer cette lettre à mon frère & à ladi Sarah. J'espère que les sentimens de sir Georges sur cette affaire seront conformes à ceux de M. Price & aux miens. Dites-lui que je voulois lui écrire, mais qu'à peine ai-je la force d'achever cette longue lettre. Je sens, ma Cécile, combien vous allez être inquiète & empressée d'apprendre les moindres circonstances de ce qui se passe maintenant dans la triste maison de votre amie; c'est pourquoi je vous informerai exactement de tout ce qui nous arrivera, à moins que je ne sois hors d'état d'écrire. Je finis comme j'ai commencé; joignez vos prières aux miennes, ma chère, afin qu'il plaise au ciel de rendre la paix à votre inconsolable amie.

LETTRE LXIV.

MADAME ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 20 Mars.

JE vous mandai dans ma lettre d'hier, que M. Price & moi, étions d'avis de cacher à Falkland

le retour de ma pauvre fille ; ayant consulté là-dessus Cécile, elle s'est trouvée de la même opinion : il est naturel de supposer que sa tendresse pour un homme qu'elle regarde déjà comme son mari, lui a suggéré des craintes ; cependant elle est si vivement affectée de la situation de sa sœur, qu'elle marque une très-grande répugnance à se marier dans cette triste conjoncture, & elle nous a conjurés, M. Price & moi, de tâcher d'obtenir de M. Falkland, qu'on diffère son mariage jusqu'à son retour en Angleterre. Nous sommes tombés d'accord avec elle, que cette maison n'étoit pas en ce moment propre aux réjouissances d'une noce, & qu'il nous seroit impossible, ayant la tête remplie d'idées si fâcheuses, de nous livrer à la joie : la difficulté consistoit à trouver un prétexte pour ce délai. Quelle raison pouvions-nous donner à Falkland, d'un changement si subit & si extraordinaire? Il nous avoit quittés avec la certitude de voir ses vœux couronnés dans trois jours ; quel cruel revers pour lui, de voir toutes ses espérances renversées ! & que pouvions-nous lui dire pour pallier ce manque de parole? Enfin, après avoir bien examiné cette affaire, nous trouvâmes impossible de nous disculper envers Falkland, sans lui faire connoître les véritables motifs de notre conduite ; & comme c'étoit précisément ce que nous voulions éviter, nous fûmes obligés de laisser

les choses dans l'état où elles étoient ; de manière qu'après demain, vendredi, reste le jour fixé pour la noce.

Après vous avoir envoyé hier ma lettre, je retournai dans le sallon où j'avois laissé Cécile & madame Spillman. Je trouvai M. Price avec ma fille, mais la jeune femme avoit demandé permission d'aller dans la chambre de miss Arnil, afin d'attendre le moment de son réveil ; car heureusement la pauvre enfant s'étoit endormie : & ce fut pendant cet intervalle, que nous eûmes la conversation dont je viens de vous rendre compte. Le paisible sommeil dont ma chère enfant avoit joui pendant plus de deux heures, me donna quelque espérance que nous lui trouverions l'esprit plus tranquille & plus rassis ; & en ce cas, nous devions lui faire part du dessein où nous étions, de cacher son aventure à Falkland, afin qu'elle sentît d'elle-même la nécessité de rester dans son appartement ; mais si, au contraire, nous trouvions encore du désordre dans ses idées, nous résolûmes de lui faire garder sa chambre, sous prétexte que son oncle Bidulphe devoit venir ici la demander ; car madame Spillman m'avoit dit que miss Arnil avoit marqué une grande frayeur de le voir, (sans lui en avoir dit la raison) & qu'elle revenoit chez moi pour l'éviter lorsqu'elle fut menée, sans le savoir, chez M. Bendish. Nous convînmes aussi de lui dire

que Falkland étoit déjà parti pour l'armée; & Cécile, M. Price, madame Spillman & moi, nous devions rester alternativement auprès d'elle jusqu'à ce que nous fussions en liberté de changer de méthode.

Ayant ainsi pris toutes les mesures qui nous parurent les plus convenables, & donné les ordres nécessaires aux domestiques, je fis prier madame Spillman de descendre pour venir dîner avec nous. Elle me fit dire que miss Arnil venoit de s'éveiller, & qu'elle avoit demandé une tasse de chocolat; mais que si je voulois lui permettre de dîner dans sa chambre, elle tâcheroit de lui persuader de prendre quelque chose de plus nourrissant; parce qu'elle n'avoit presque rien mangé depuis trois jours. J'ordonnai tout de suite qu'on lui portât de quoi dîner, & je courus moi-même à la chambre de ma pauvre enfant.

Je la trouvai éveillée, mais encore sur son lit. Elle tendit la main dès qu'elle me vit; je lui donnai la mienne: elle l'approcha de ses lèvres, & la baisa plusieurs fois, mais sans rien dire. Comment vous trouvez-vous, ma chère?.... Pas tout-à-fait si mal que j'étois, maman; cependant je me sens bien foible.... Cela n'est pas étonnant, mon cœur, vous n'avez ni dormi, ni mangé depuis quelques jours. Je la pressai de prendre quelque chose de ce qu'on avoit apporté

à madame Spillman : elle mangea un petit morceau ; mais il me parut que c'étoit par pure complaisance pour moi ; car elle dit qu'elle n'avoit point d'appétit. Elle demanda où étoit sa sœur.... Elle est dans la salle à manger, dis-je ; elle & monsieur Price sont à dîner. Elle me pria de vouloir bien retourner avec eux ; dit qu'elle étoit fort fâchée que j'eusse quitté mon dîner pour la venir voir ; que madame Spillman voudroit bien rester avec elle jusqu'après dîné ; & qu'ensuite elle iroit nous retrouver dans le sallon. Je fus enchantée de l'entendre parler si sensément. Je vais les retrouver, ma chère, dis-je, & tout-à-l'heure nous reviendrons dans votre chambre ; car vous me paroissez si fatiguée, que vous ferez bien de n'en pas sortir aujourd'hui.... Comme il vous plaira, madame ; mais ne verrai-je pas monsieur Falkland ? .... Il n'est pas ici à présent, mon cher amour.... Ah ! maman, il y a quelque trahison là-dessous..... Pourquoi la pauvre Cécile pleuroit-elle aujourd'hui ? Je crois que Falkland l'a abandonnée.... Je vous assure que non, Dolly ; si votre sœur a pleuré, ce n'étoit que de la peine que lui causoit l'idée de tout ce que vous aviez souffert.... La chère enfant ! dit-elle, elle est bien bonne ! mais je sais bien qu'elle m'aime. Nous ne lui parlerons donc pas, maman, de mes souffrances, puisque cela lui fait trop de chagrin : je

vous prie, ne lui en dites rien, ni à M. Falkland; je ne voudrois pas, pour tout au monde, les rendre malheureux.... Que je fus charmée d'entendre ma chère enfant s'exprimer ainsi! c'étoit, comme vous voyez, aller au-devant de nos intentions, & m'épargner la peine de la tromper. Vous jugez parfaitement bien, ma chère, dis-je, que Falkland seroit extrêmement affligé d'apprendre tout ce qui vous est arrivé, & peut-être cela l'engageroit dans une querelle.... Ah! maman, cela seroit terrible! pour l'amour de dieu, empêchez qu'il ne le sache.... Pauvre Roland! je ne voudrois pas lui faire perdre un cheveu de sa tête! .... Puis me serrant tendrement la main, je vous prie, quittez-moi, maman, vous n'avez pas encore dîné, vous prenez trop de peine pour moi.... Je versai quelques larmes de pitié mêlée de satisfaction, de la trouver, sinon tout-à-fait rétablie, du moins beaucoup plus calme, & avec plus d'ordre dans ses idées. Je la quittai, & ayant été retrouver monsieur Price & ma Cécile, je leur fis plaisir à tous deux, en leur rendant compte de l'état où j'avois laissé ma fille.

Après le dîner, nous montâmes dans sa chambre. Elle étoit encore sur son lit, mais en appercevant monsieur Price, qu'elle n'avoit pas encore vu, elle se leva pour le recevoir. Avec quelle tendresse ce digne homme s'approcha d'elle! & comme

elle lui rendit affectueusement ses caresses ! Madame Spillman me dit tout bas, qu'elle n'avoit pas ouvert la bouche depuis que je l'avois quittée, & qu'elle paroissoit ensévelie dans une profonde tristesse. Je dis à M. Price que nous devions nous efforcer de la distraire de sa mélancolie, en évitant de rien dire qui pût lui rappeler des idées funestes. Je crois, ma chère, que vous vous souvenez de m'avoir entendu dire que personne ne possède mieux que monsieur Price, l'art de la conversation ; quelque sujet qu'il entreprenne de traiter, il s'en acquitte avec tant de facilité & de grâces, qu'il vous attache & vous intéresse, pour ainsi dire, malgré vous. Il exerça ce talent très-heureusement en cette occasion, & s'attira bientôt l'attention de Dolly, qui paroissoit l'écouter avec plaisir. Pour Cécile, elle étoit toute oreille. Je saisis ce moment pour emmener madame Spillman hors de la chambre, afin d'avoir un peu le tems de lui parler. Comme il étoit nécessaire de la cacher à monsieur Falkland, aussi bien que ma fille, de peur que la vue d'une personne étrangère ne le portât à nous faire des questions, je jugeai qu'il étoit convenable de l'informer de notre dessein : après quoi je lui dis, que j'espérois qu'elle trouveroit bon que je la tinsse prisonnière dans la chambre de miss Arnil, pendant le peu de jours que monsieur Falkland passeroit dans la maison.

Elle dit que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir que de rester auprès de ma fille. Je m'apperçus qu'elle changea de couleur, la première fois que je nommai monsieur Falkland, & qu'elle parut très-déconcertée. Après avoir achevé ce que j'avois à lui dire, je lui demandai si elle le connoissoit ? Elle me répondit : je crois l'avoir vu, madame ; du moins je me rappelle d'avoir vu un gentilhomme de ce nom avec sir Edouard Audley ; quoique je ne connusse pas alors qui il étoit.... Cela est très-vraisemblable, dis-je, sir Edouard Audley & lui, étoient intimement liés.... Ah ! madame, dit-elle, si monsieur Falkland eût connu le caractère de sir Edouard, je pense qu'il se seroit bien gardé de former aucune liaison avec lui.

Je m'apperçus que son cœur étoit plein, & qu'elle paroissoit disposée à me raconter son histoire, comme elle me l'avoit promis. Je lui montrai quelque desir de la savoir, & elle me dit ce qui suit :

(Madame Arnil donne ici en abrégé, l'histoire malheureuse de cette jeune femme, telle que le lecteur l'a vue dans la lettre de monsieur Maine à sa sœur Askam. Elle continue ainsi :)

Je viens de vous rendre la narration de cette malheureuse fille, que j'ai seulement abrégée un peu. N'est-ce pas un misérable achevé, que ce sir Edouard Audley ? Je ne doute point que tout ce

que

que m'a dit cette pauvre enfant, ne soit exactement vrai ; l'air de candeur & de simplicité avec lequel elle parloit, & les larmes qu'elle a versées pendant son récit, m'ont convaincue de sa sincérité : elle prit monsieur Maine (dont nous connoissons toutes deux l'intégrité) à témoin de beaucoup de particularités, & ajouta qu'elle étoit sûre qu'il ne doutoit pas de son innocence & du tort qu'on lui avoit fait. C'est une espèce de miracle que ma pauvre enfant ait pu échapper à cet homme exécrable ! mais il n'est pas difficile d'imaginer le désir que madame Spillman avoit de la délivrer : elle dit qu'elle n'avoit aucune espérance que sir Edouard voulût jamais la reconnoître ; que cependant elle avouoit qu'elle n'avoit pu supporter l'idée de lui en voir épouser une autre. Tout ce qu'elle m'a appris a augmenté ma compassion & mon estime pour elle ; néanmoins je ne puis songer à garder *ladi Audley* (car certainement elle l'est) comme domestique dans ma maison ; je dois trouver une manière plus convenable de lui marquer ma reconnoissance. Je lui demandai si elle pensoit que monsieur Falkland eût été instruit de la fourberie dont on avoit usé envers elle ? Elle m'assura qu'elle ne le croyoit pas, ajoutant qu'elle supposoit que M. Falkland l'avoit prise pour une femme entretenue par sir Edouard Audley. Je fus fort aise de cette réponse ;

car j'aurois pris de terribles impressions sur Falkland, si j'avois pu le croire capable d'avoir été complice d'une pareille noirceur. Néanmoins je ne suis pas fort contente de savoir qu'il ait été si intimement lié avec un aussi mauvais sujet. Je rends grâces à dieu de ce qu'il n'a pas été corrompu par la contagion du mauvais exemple, duquel il est si difficile de garantir un jeune homme qui entre dans le monde. Roland a été élevé avec beaucoup de soin, & j'espère que son bon naturel, aidé d'une excellente éducation, lui servira toujours d'antidote contre le poison du vice. J'ai à présent un double motif de faire des vœux pour qu'il ne s'écarte pas du sentier de l'honneur & de la vertu qu'il a suivi jusqu'ici.

Etant retournée à la chambre de ma fille, je trouvai mes deux enfans ensemble. M. Price venoit de se retirer pour faire un somme, suivant sa coutume, l'après-dînée. Dolly aidoit Cécile à ourler de la mousseline dont elle alloit se faire un tablier. En me voyant entrer, elle courut vers moi, & me parlant bas : je n'ai pas dit un mot de l'affaire, maman, dit-elle, de crainte de fâcher Cécile, je ne puis supporter de la voir pleurer.... Je répondis, vous avez bien fait, ma chère, & je viens de dire à madame Spillman, les précautions que nous comptons prendre, pour cacher à monsieur Falkland la connoissance de toute cette

avanture. Il nous quitte la semaine prochaine pour aller à son régiment ; & si, pour le peu de jours qu'il doit rester ici, vous consentez à demeurer dans votre appartement, il ignorera que vous soyez dans la maison.... Oh! de tout mon cœur, maman, dit-elle, cela vaudra mieux ; ma vue lui causeroit trop de peine..... Pauvre Falkland! je ne voudrois pas le chagriner pour rien au monde. Mais quand l'attendez-vous ici ? car j'ai dans la tête qu'il partira brusquement pour l'armée sans vouloir revoir ni vous ni ma sœur.... Eh! non, ma chère, dis-je, nous l'attendons ici demain ; car vendredi est le jour fixé pour son mariage avec votre sœur.... Réellement ! en frémissant & regardant Cécile ; puis se tournant vers moi, & me parlant fort bas : n'en croyez rien, maman, dit-elle ; je suis certaine qu'il ne compte l'épouser qu'après son retour de l'armée ; car dans ce tems-là, toute l'affaire sera oubliée.

Je vis que l'imagination de ma pauvre enfant, remplie de l'idée de ses propres souffrances, s'écartoit étrangement du sujet de notre discours, & en même-tems confondoit plusieurs circonstances qui n'avoient aucune liaison entr'elles ; j'étois trop affectée, pour être en état de lui répondre : elle ajouta, parlant toujours bas, pour que sa sœur ne pût l'entendre, vous ne savez pas, maman, combien les hommes sont trompeurs !

quoique le jour du mariage semble si proche, vous verrez que Falkland vous échappera de la main ; & elle sourit un peu, puis continua : mais je suis sûre que quand il reviendra, il épousera ma sœur, parce qu'il l'aime plus que sa vie, & il n'y aura plus rien alors qui puisse l'en empêcher..... La pauvre enfant ! les perfidies de ce méchant sir Edouard lui ont donné mauvaise opinion de tous les hommes, & elle pense que Falkland veut tromper sa sœur.

Nous fûmes interrompues en ce moment, parce qu'on vint m'avertir de l'arrivée d'une dame du voisinage qui venoit avec sa fille, passer la soirée avec nous ; Cécile & moi, nous fûmes obligées de descendre pour les recevoir, & nous laissâmes madame Spillman avec Dolly.

Ces dames restèrent si tard, que je ne revis ma pauvre enfant que quelques minutes avant de me retirer. Madame Spillman lui conseilla de se coucher de bonne heure pour tâcher de réparer les mauvaises nuits précédentes. J'avois fait mettre pour elle un petit lit de camp dans la chambre de ma fille. Nous avons tous déjeûné dans sa chambre ce matin. Elle paroît fort raisonnable, mais accablée de tristesse, & son beau visage est si fort changé ! cela me perce le cœur de la regarder ! Cécile a peine à retenir ses larmes, même en sa présence.

On vient de me dire que monsieur Falkland est arrivé; je vais le voir, & puis je reviendrai achever ma lettre; je suis bien aise de prendre un peu de relâche, car je me sens fatiguée d'écrire.

J'ai trouvé monsieur Falkland avec sa Cécile. Quelle joie, en se revoyant! si un seul jour d'absence leur a paru si cruel, combien seront-ils à plaindre d'éprouver sitôt une séparation qui doit durer plusieurs mois! & même il n'y a que dieu qui sache..... mais je ne veux rien prévoir; ce n'est que la tristesse où je suis qui me suggère de semblables craintes, qui, je l'espère, se trouveront mal fondées; ce qu'il y a de sûr, c'est que Falkland ne court pas plus de risque que mille honnêtes gens qui partent avec lui.

Je ne pourrai donner aujourd'hui qu'une petite partie de mon tems à ma chère fille, la présence de Falkland nous retiendra, Cécile & moi, & nous ne la verrons que des instans.

J'avois compté finir ici ma lettre; mais tout considéré, je la laisserai ouverte jusqu'à demain, pour la terminer par l'article important du mariage de ma fille: ce n'est pas l'ouvrage de mon choix; cependant j'espère que mes enfans seront heureux: ils ont du mérite tous deux, & quant aux biens de la fortune, ils en ont plus qu'il n'en faut.

Je m'efforce de paroître gaie, afin que Falkland n'ait aucun sujet d'imaginer que je me repens de lui avoir donné un consentement, qui fut véritablement un peu forcé; dieu sait, cependant, combien j'ai le cœur oppressé, & mal disposé pour célébrer une fête aussi gaie, que celle d'un mariage.

Nous ne devons avoir personne à la cérémonie que madame Askam, Nelson & le Sommelier; car le pauvre Frédéric Hildy seroit trop fâché, si on ne lui permettoit pas de voir son jeune maître; c'est ainsi qu'il a toujours appelé monsieur Falkland, marié à *madame* Cécile, c'est le titre qu'il donne à mes deux filles: il n'y aura que ces deux domestiques admis dans la chambre; vous savez que monsieur Price doit faire la cérémonie dans ma maison. Adieu donc, ma chère, jusqu'à demain.

Vendredi au soir 22 Mars.

Je vous écris sur mes genoux, Cécile; car quelle situation convient mieux à celle sur qui le tout-puissant verse les flots de sa colère, comme un déluge? Cependant je ne demanderai pas à la providence pourquoi, sur le soir d'une vie malheureuse, que je ne crois pas avoir été souillée d'aucun crime particulier, je suis ainsi accablée par les plus violens chagrins. Je croyois l'orage passé, il redouble sur ma tête, & il faut bien y

fuccomber. Cependant consolons-nous, ma chère, il y a un autre monde; c'est-là, c'est-là; que j'attends ma récompense, pour mes souffrances ici bas, qui ont été infinies, & je crois sans exemple.

Vous tremblerez, Cécile, quand je vous dirai que Falkland.... Oh dieu! cet enfant que j'ai élevé avec tant de soin, & si tendrement aimé; ce même Falkland est le serpent dont la piquure me cause aujourd'hui la mort! vous ne pourrez le croire, j'en suis sûre; mais je vais tâcher d'avoir la force de vous apprendre le mystère que ce terrible jour nous a dévoilé.

Dolly apprit hier que monsieur Falkland étoit de retour; elle ne marqua aucun désir de le voir; mais elle parut fort agitée tout le jour. Madame Spillman lui en demanda la cause; (car Cécile & moi, nous ne fûmes que fort peu de tems avec elle) ses réponses furent courtes & obscures; cependant madame Spillman imagina qu'elles signifioient que Falkland refuseroit d'épouser Cécile; car elle disoit qu'elle avoit pitié de sa pauvre sœur; que cependant elle devoit supporter ce revers & prendre patience pendant quelque tems, parce qu'après la mort d'une certaine personne, il n'y auroit plus d'obstacle à son mariage. Nous attribuâmes tous ces discours au désordre de sa pauvre tête, imaginant peu que pour parler de la sorte,

elle eût une fatale raison cachée au fond de son cœur.

Cécile pensa que si nous pouvions la convaincre que le mariage étoit prêt d'être célébré, ce seroit un moyen de la tranquilliser : je fus de la même opinion ; c'est pourquoi ce matin, lorsque Cécile fut habillée de sa robe de noce, je la menai dans la chambre de sa sœur. Vous me paroissez bien jolie, ma chère, dit Dolly, le blanc vous sied à merveilles : est-ce que vous allez sortir? observant qu'elle étoit plus parée que de coutume. Vous voyez votre sœur dans ses habits de noces, dis-je ; prenez-lui la main, mon amour ; elle va tout-à-l'heure la donner pour la vie à M. Falkland. Ah! cela est impossible, maman! dit-elle ; je suis sûre qu'il ne compte pas épouser ma sœur ; quoique peut-être vous lui aurez fait accroire que quelqu'un est déjà dans son tombeau. Nous ne savions ce que pouvoit signifier ce discours ; je m'imaginai seulement que par *quelqu'un* elle entendoit sir Edouard Audley, contre lequel Falkland le croyant mort, ne pouvoit plus exercer de vengeance. Ce fut la première idée qui me vint avant que j'eusse le tems de réfléchir, & je crois qu'elle vint aussi dans la tête de Cécile.

Oh! que nous étions loin de deviner le véritable sens des paroles de cette chère & malheureuse enfant! Cécile l'embrassa pour lui cacher son émo-

tion. Tranquillisez-vous, ma chère, dit-elle, tous vos amis s'intéresseront également à votre repos. Elle ne savoit que lui dire. J'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes, & craignant si je restois plus long-tems, de n'en être pas la maîtresse, je me hâtai de sortir de la chambre, de peur que M. Falkland, qui nous attendoit dans le cabinet de M. Price, ne s'apperçût de mon désordre. Allons, ma Cécile, dis-je, on nous attend là-bas; nous reviendrons voir votre sœur dès que M. Price vous aura donné la bénédiction nuptiale. Je la pris par la main: ma chère, dis-je à Dolly, vous féliciterez tout-à-l'heure votre sœur sous le nom de madame Falkland. Dolly ne me fit point de réponse; mais se jetant dans un fauteuil, elle parut absorbée dans ses idées? puis levant les yeux au ciel, pauvre malheureux! dit-elle, que deviendra-t-il? Nous rapportions tout ce qu'elle disoit, à sa malheureuse aventure, & comme nous en ignorions plusieurs circonstances, nous ne savions que lui répondre. Voulez-vous que je vous envoie madame Spilman, ma chère? en me voyant entrer elle étoit sortie, après avoir dit quelques mots à Dolly, que je n'avois pas entendus. Cela n'est pas nécessaire, maman, répliqua-t-elle, elle m'a dit qu'elle alloit revenir; elle est allée s'habiller. La pauvre enfant se confine bien tristement par amitié pour moi! J'avois, à la vérité, observé qui

madame Spillman étoit dans un très-grand négligé, étant précisément comme elle étoit sortie de son lit : je lui avois donné en haut un petit cabinet pour s'habiller & serrer les nippes qu'elle avoit apportées avec elle; j'y montai tout de suite, & je la trouvai occupée à se coëffer. Je vous conjure, ma bonne amie, lui dis-je, de vous hâter de descendre chez miss Arnil, la pauvre enfant ne doit pas être laissée à elle-même; ses propres réflexions ne peuvent qu'augmenter sa mélancolie. Je ne pensois pas, madame, dit-elle, que votre visite seroit si courte, sans quoi je ne serois pas sortie de sa chambre; mais vous voyant auprès d'elle, j'ai saisi cette occasion pour venir m'habiller, jugeant bien que ni vous, ni miss Cécile, n'aurez aujourd'hui le tems de rester beaucoup avec elle; mais je vais me dépêcher le plus qu'il me sera possible, & redescendre chez elle. Je la priai de n'y pas manquer; & comme je retournois à la chambre de Dolly, où j'avois laissé Cécile, je trouvai dans l'antichambre madame Askam, qui venoit nous chercher. M. Falkland est impatient, madame, dit-elle en souriant, & m'a envoyé pour hâter la mariée. M. Price dit qu'il la grondera de se faire attendre si long-tems. Je ne me sentis pas la force de supporter encore la vue de ma pauvre enfant; & craignant que Falkland lui-même ne prît la liberté de venir cher-

cher Cécile, si elle tardoit plus long-tems, j'envoyai madame Askam la prendre chez sa sœur; & ayant commencé à descendre, elles me suivirent l'instant d'après.

Nous trouvâmes le vénérable vieillard dans son habit canonique. Falkland, élégamment vêtu, étoit à ses côtés. L'agitation de son ame étoit peinte sur sa figure. Je pensai que son émotion n'avoit d'autre cause que sa situation présente, qui pouvoit bien naturellement lui en inspirer. Oh! je n'imaginois guères qu'une conscience souillée de crimes lui reprochoit en ce moment son bonheur.

Nelson & le sommelier, les seuls domestiques qui dussent être présens, étoient dans la chambre. Je crois, dit M. Price, en se levant & regardant à sa montre, en nous voyant entrer, que nous n'attendons plus personne; ainsi avec votre permission, madame, nous ne différerons pas la cérémonie... Je fis la révèrence; & tous ceux qui étoient présens se rangeant dans l'ordre convenable, M. Price commença l'office. Quand il en fut à cet endroit: *Je vous requiers, & je vous charge tous deux de me répondre, comme vous en répondrez au terrible jour du jugement, lorsque les secrets de tous les cœurs seront découverts, si l'un de vous connoît quelque empêchement, &c.* Il prononça ces mots avec cette énergie qui l'accompagne dans tous ses actes de dévotion.

Ayant par hasard en ce moment fixé mes yeux sur Falkland, je remarquai qu'il trembloit de la tête aux pieds. Il devint pâle comme la mort; & je vis qu'à peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes. Je pensai qu'il étoit saisi de quelque mal violent; &, dans ma frayeur, j'étois prête à interrompre la cérémonie pour lui demander ce qu'il avoit, lorsqu'elle fut réellement interrompue, d'une manière qui a glacé tout mon sang d'horreur! Nous entendîmes un peu de bruit à la porte de la chambre, comme de deux personnes qui se débattoient. Cela ne dura qu'une minute; car la porte fut ouverte avec violence, & nous vîmes s'élancer dans la chambre ma pauvre fille, que madame Spillman s'efforçoit en vain de retenir. M. Price en étoit justement à cette demande: *Voulez-vous prendre cette femme pour votre légitime épouse?* Elle jeta un cri perçant, en accourant à Falkland, & lui saisissant la main: Cette main est à moi, dit-elle. Oh! Falkland, vous ne pouvez la donner à une autre que mes yeux ne soient fermés pour toujours... Falkland tomba évanoui à ses pieds. Une consternation générale se répandit dans notre petite assemblée. Les domestiques coururent chercher des secours au pauvre malheureux, qui étoit étendu sur le plancher. Dolly, serrant toujours sa main, étoit tombée sur ses genoux auprès de lui; &, s'asséyant sur le parquet, elle posa doucement

ſur ſes genoux la tête de Falkland, qu'elle arroſoit de ſes larmes. Cécile reſta debout, immobile auprès d'eux; & M. Price, dont les regards marquoient l'étonnement & la douleur, gardant le ſilence, fixoit les yeux ſur ce triſte tableau. Que devins-je moi-même en cet inſtant affreux? Non, Cécile, il ne m'eſt pas poſſible de vous le dire. Je ſais ſeulement que mes idées & mes ſenſations furent terribles, cruelles; & que je n'en avois point éprouvé de ſemblables en toute ma vie. La fatale vérité ſe préſenta tout à coup à mon imagination; & tous les propos interrompus de ma pauvre enfant, me revenant à cet inſtant dans la mémoire, ne me parurent que trop clairement expliqués. Elle continua de pleurer ſur lui, pendant que madame Askam & les domeſtiques employoient d'inutiles efforts pour le faire revenir... Il eſt mort, dit-elle; il ne reviendra plus pour moi!... Voyez, maman, j'ai tué votre pauvre Roland!... En vérité, je ne le voulois pas. Dieu ſait que j'aurois voulu donner ma vie pour ſauver la ſienne... Je comptois ſeulement lui épargner un crime... Je m'apperçus que Falkland revenoit à lui... Il commence à reprendre connoiſſance, dis-je à M. Price. Peut-être que la vue de tant de perſonnes qu'il a ſi griévement offenſées, peut lui cauſer un ſecond évanouiſſement. Retirons-nous, & laiſſons-le entre les mains des domeſtiques. M.

Price, sans me répondre, prit Cécile par la main, & la conduisit hors de la chambre. Madame Spillman & moi, nous relevâmes Dolly presque par force; car elle auroit bien voulu rester près de Falkland, qui commençant à rouvrir les yeux, les fixoit d'un air égaré, tout autour de lui, comme pourroit faire un homme qui ressusciteroit d'entre les morts. Nous emmenâmes Dolly, que les sanglots étouffoient; & nous la conduisîmes dans la chambre où étoient allés Cécile & M. Price.

Nous laissâmes pendant quelque tems un libre cours à ses larmes, espérant qu'elles pourroient la délivrer du fardeau de douleur, sous lequel son ame avoit été oppressée depuis si longtems. Je fus même contente de la voir pleurer: c'étoit la première fois, depuis que sa cruelle maladie l'avoit saisie, qu'elle avoit montré cette tendre sensibilité, qui l'avoit toujours caractérisée; & je me flattois que c'étoit un indice du retour de sa raison, comme en effet elle parut peu après avoir des idées plus nettes. Elle avoit découvert un secret important, qui lui avoit si longtems pesé sur le cœur. Elle venoit de mettre en liberté sa douleur; & ces deux circonstances jointes à la frayeur soudaine qu'elle avoit eue, en croyant Falkland mort, avoient rappelé sinon toute sa raison, du moins sa mémoire.

L'ayant un peu calmée, en l'assurant que Fal-

kland étoit parfaitement revenu à lui-même, je jugeai que je pouvois me hasarder à la questionner tendrement sur le sujet de cet étrange évènement. Il me paroît, ma chère, dis-je, que Falkland vous a trompée; est ce qu'il étoit votre amant?... Ah maman! je n'ose pas vous regarder, (mettant ses mains devant ses yeux) j'ai été une fille désobéissante, une misérable rebelle; & j'ai mérité d'être punie par l'ingratitude. Cependant je crois que Falkland ne devoit pas m'abuser comme il a fait: je n'aurois pu le blâmer de préférer Cécile: je sais qu'elle est plus belle & plus aimable que moi.... Vous a-t-il fait l'amour avant de s'adresser à votre sœur?... Oh! oui, oui, il m'a donné sa parole, & a reçu la mienne en échange. J'ai manqué, maman, à mon devoir envers vous; mais j'en suis cruellement punie... Et Falkland vous a-t-il donné quelque raison, pour vous avoir ainsi abandonnée?... Ah! c'est cela qui est la chose du monde la plus cruelle. J'ai cru que la douleur que j'en ressentois me tueroit. En vérité, elle m'a presque renversé l'esprit... Quoi! qu'est-ce que c'est, ma chère?... Comment! il dit qu'il n'a jamais aimé que Cécile, & qu'il n'a fait semblant de m'aimer, que par un motif de reconnoissance... Il s'est donc apperçu que vous l'aimiez, avant de vous avoir fait sa déclaration... La chère enfant se couvrit encore le visage de ses mains, pour cacher sa rou-

geur. Ah ! maman, c'eſt une hiſtoire bien déſagréable ; ne me preſſez pas là-deſſus... Je puis ſeulement vous aſſurer que Falkland n'en auroit jamais rien ſu ſans miſs Audley. Elle le dit à ſon frère, qui l'aſſura que Falkland m'aimoit paſſionnément. Ainſi vous voyez que nous fûmes informés des ſentimens l'un de l'autre, avant d'en être venus à aucune explication.

Je lui fis plusieurs autres queſtions ; & quoiqu'elle ne fût pas bien ferme dans ſes réponſes, il me fut aiſé de découvrir que les deux Audley avoient ſervi d'inſtrument, pour conduire & pour encourager cette fatale intrigue.

Puiſque nous ſavons la plus grande partie de votre ſecret, dis-je, voulez-vous, ma chère, me dire pour quelle raiſon vous étiez allée à cette maiſon de Brumpton ; car ce fut cette malheureuſe démarche qui vous mit entre les mains de ſir Edouard Audley ? Elle garda un moment le ſilence, paroiſſant tâcher de ſe rappeler quelque choſe qui étoit échappé de ſa mémoire... A la fin, je ne me ſouviens pas, dit-elle, de toutes les circonſtances de cette affaire ; mais je penſe que j'allai à cette maiſon, pour y voir M. Falkland. Il m'avoit écrit de le venir trouver en cet endroit ; j'ai encore ſa lettre dans ma poche... Elle en tira en effet une lettre de l'écriture de M. Falkland. Nous en fîmes la lecture tour à tour. Je crus que Cécile alloit expirer en la liſant. Il eſt clair

clair que ce miférable l'a trahie, & livrée entre les mains de fon indigne affocié. Bon dieu! quelle fcène d'iniquité s'ouvrit devant nos yeux! Tout le myftère fut enfin dévoilé... Je me fouviens, continua ma pauvre enfant, que je fus fort malade à Brumpton; mais je ne pus obtenir d'avoir perfonne de ma connoiffance auprès de moi, quoique fir Edouard Audley eût informé mes parens & mes amis de la malheureufe fituation dans laquelle je me trouvois. (Le traître! le menteur! vous voyez comme en chaque circonftance ma pauvre enfant fut abufée!) Ladi Sarah, à la vérité, ajouta-t-elle, promit de m'envoyer mon oncle; & ce fut pour éviter fa terrible colère que je voulus revenir ici, maman; mais ils me tendirent un piège en chemin. Madame Spillman peut vous dire comme ils m'ont cruellement traitée: c'eft un miracle que ma pauvre cervelle n'en ait pas tourné. Tranquillifez-vous, ma bien-aimée, lui dis-je; vous êtes à préfent hors de tout danger... M'appelez-vous votre *bien-aimée*, dit-elle!... Oh! maman, je ne mérite pas tant de bonté... Elle laiffa tomber fa tête fur mon épaule, baifant mon cou à travers mon fichu. Madame Askam entra dans la chambre, & parla bas à M. Price, qui fortit au même inftant. Je lui en demandai la raifon, en la tirant à l'écart. Elle me dit que M. Falkland demandoit à le voir en particulier.

Dolly se leva : elle s'appocha de sa sœur ; & lui jetant les bras au cou : Ah ! ma pauvre Cécile, dit-elle, je crains bien de vous avoir mise au désespoir ; mais, je vous prie, ne mourez pas, mon amour : je suis la victime qui doit tomber ; & alors vous pourrez être heureuse. Une promesse ne s'étend pas au-delà du tombeau... Ne suis-je pas une créature bien malheureuse, d'avoir troublé le bonheur des deux personnes que j'aime le mieux dans le monde... Dites plutôt, ma chère, reprit Cécile, que vous avez été l'instrument dont s'est servi la providence, pour prévenir le plus grand malheur qui pât jamais m'arriver. Car, combien aurois-je été misérable, si j'avois épousé Falkland !... Vous ne le pouviez pas de mon vivant, dit Dolly, sans lui faire commettre un grand crime ; mais quand je ne serai plus, en vérité, ma sœur, vous devez épouser le pauvre Roland... Ne le doit-elle pas, maman ?

Ce n'étoit pas-là un sujet sur lequel on pût s'arrêter. Je jugeai qu'il falloit changer de discours : Nous en parlerons une autre fois, ma chère, dis-je ; cependant je crois qu'il est à propos que Falkland s'éloigne d'ici pour quelque tems. Je suppose que ni l'une ni l'autre, n'aurez envie de le voir avant son départ... Je ne souhaite pas de le voir, maman, dit Dolly : ma vue pourroit encore le faire évanouir ; & je n'ai nulle envie de

lui faire du mal... Ni moi non plus, dit Cécile, qui sentit le besoin que j'avois d'être délivrée de cette conversation. Madame Askam, qui s'en apperçut aussi, prit cet instant pour demander à Cécile de vouloir bien lui montrer les jolies estampes qu'elle avoit achetées depuis peu. Ma fille lui dit de les venir voir dans son cabinet; & elles emmenèrent Dolly avec elles. Je priai madame Askam, comme elle sortoit, de passer le reste de la journée avec nous, & d'éviter, autant qu'il seroit possible, de faire tomber la conversation sur la terrible scène dont nous venions d'être témoins.

La pauvre madame Spillman n'osoit presque paroître devant moi, de peur que je ne blâmasse sa négligence d'avoir occasionné tout ce désordre. Mais je lui dis que la main de la providence avoit disposé le tout pour le mieux. Elle me dit qu'après que je l'eus quittée, elle s'étoit habillée avec toute la diligence possible; qu'elle étoit descendue tout de suite chez miss Arnil; que ne l'ayant pas trouvée dans sa chambre, elle avoit couru toute effrayée jusqu'au bas de l'escalier, où elle l'avoit trouvée justement à la porte de la chambre où nous étions, & d'où elle n'avoit pu la tirer, malgré tous ses efforts. Elle blessa même la main de madame Spillman, qui vouloit l'empêcher de tourner la clé dans la serrure.

J'étois impatiente de voir M. Price pour savoir

ce qui s'étoit passé entre lui & son malheureux pupille. Il revint dans le sallon au bout d'une heure. Sa vénérable figure étoit obscurcie par les nuages de la honte & du chagrin.

Il me dit qu'en entrant dans la chambre de Falkland, il lui avoit trouvé l'air d'un pauvre malheureux désespéré, & accablé des remords de son crime. Ne pensez pas, monsieur, lui dit Falkland, que j'aie désiré de vous voir pour chercher à me justifier à vos yeux. J'en suis si éloigné, que je commence par me reconnoître aussi coupable que, sans doute, vous imaginez que je le suis. Je réserve à un autre tems l'explication détaillée de tout mon crime. Tout ce que je souhaite pour le présent, c'est que vous veuillez bien me répondre à quelques questions.

Il demanda ensuite, quand & par quel moyen miss Arnil étoit revenue ici. M. Price l'informa de tout généralement, & ne manqua pas d'appuyer pathétiquement sur le dérangement de cerveau de ma pauvre fille. Il dit que Falkland, en apprenant cela, se leva de sa chaise comme un furieux; &, dans l'excès de son désespoir, se donna à lui-même mille malédictions, pour avoir été l'auteur des maux cruels qui venoient de fondre sur ma famille. Son gouverneur lui répéta mot pour mot la conversation que j'avois eue avec Dolly, depuis qu'il étoit revenu de son évanouissement. Il l'écouta en

gardant un triste silence, jusqu'à cet endroit où M. Price lui raconta ce que Dolly m'avoit dit, « Qu'elle avoit été assurée par sir Edouard Audley », que Falkland étoit amoureux d'elle ». Il s'écria : Le double traître ! le démon ! c'est lui qui a été l'architecte de cette masse d'iniquité, dont le poids nous écrase tous aujourd'hui ! M. Price alors lui parla de la fatale lettre que miss Arnil nous avoit montrée, & par laquelle elle avoit été trahie & mise au pouvoir de ce monstre. Cela est vrai, dit Falkland, tout cela est vrai ; je n'ai rien à dire pour ma justification. M. Price lui fit entendre que ne pouvant pas rester dans une maison qu'il venoit de remplir d'affliction, il lui conseilloit de se retirer à son collège jusqu'au tems de son départ pour l'armée.

Je compte, dit Falkland, quitter cette maison tout-à-l'heure. Je n'y pourrois soutenir les regards même du dernier des domestiques. Mais que peut dire Cécile de cet évènement ?... Elle le supporte, dit M. Price, avec un courage & une fermeté qui font honneur à son sexe.... C'est une espèce de consolation, répondit Falkland... Et madame Arnil ? (Il hésita en prononçant mon nom). Madame Arnil, reprit son gouverneur, a été dès sa jeunesse accoutumée à supporter patiemment l'adversité. Cependant ce dernier chagrin paroît l'affecter cruellement. Falkland fondit en larmes ; & se levant

avec précipitation, sortit de la chambre sans rien dire à M. Price, qui l'entendit appeler son domestique, à qui il ordonna de seller ses chevaux. Puis remontant à sa chambre, il changea d'habits, & quelques instans après, étant monté à cheval, suivi de son domestique, il quitta cette maison sans demander davantage à voir personne. Dieu sait en quel endroit cet infortuné & trop malheureux coupable est allé cacher sa honte & son désespoir.

Quel jour de noce a été ce jour pour ma pauvre Cécile! ma chère, la force d'esprit de cette jeune créature me surprend, & rabaisse excessivement l'opinion que j'avois de mon courage & de ma patience. Car ce revers n'est-il pas égal, s'il n'est supérieur, à la plupart de ceux que j'ai éprouvés dans ma jeunesse? Cependant, avec quelle fermeté charmante elle le soutient! elle ne se plaint point de sa destinée; mais entiérement attachée aux soins de sa pauvre sœur, elle est plus occupée, même qu'aucun de nous, de distraire & de calmer l'agitation de son ame.

Dolly paroît plus tranquille qu'elle n'étoit; cependant quand elle revient au sujet fatal de tous nos chagrins, (& cela arrive souvent en dépit de tous nos efforts) elle fait voir trop clairement, que sa raison n'a pas encore repris son empire. Dans quelle terrible contrainte je me suis tenue depuis ce matin! je n'ai pas versé une larme. Néanmoins

je pense en avoir assez de sujet; mais mon fardeau est trop grand, pour que je puisse être soulagée par un tel secours; & la nature refuse d'offrir une ressource si peu proportionnée au mal.

Adieu, mon amie.

S. A.

LETTRE LXV.

M. FALKLAND A SIR EDOUARD AUDLEY.

Vendredi, à minuit.

J'AI un grand compte à régler avec vous, sir Edouard; & il n'y a qu'une manière de le terminer. Faites-moi savoir en quel lieu, & à quelle heure je puis vous trouver.

R. F.

LETTRE LXVI.

SIR EDOUARD AUDLEY A M. FALKLAND.

Bagshot, 23 Mars.

JE suis également disposé à présent à tuer ou à être tué. Vous me trouverez à la maison de mon

ami Bendish; & si vous voulez vous rendre ici demain, entre sept & neuf heures du matin, nous ferons un tour de promenade ensemble.

E. A.

LETTRE LXVII.

M. BENDISH A MISS AUDLEY.

Bagshot, 24 *Mars*.

MADAME,

Je m'estime fort malheureux d'être obligé de vous mander des nouvelles très-affligeantes; mais comme il est impossible que vous puissiez les ignorer long-tems, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'être le premier à vous en instruire. Monsieur votre frère, mon respectable ami sir Edouard, a été tué ce matin en duel par monsieur Falkland, c'est un gentilhomme que vous connoissez, à ce que je crois. J'ai ignoré toute cette affaire, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit plus y apporter de remède.

M. Falkland vint à ma maison, à près de huit heures ce matin. J'étois encore au lit, & je ne sus rien de son arrivée. Il eut une demi-heure de conversation particulière avec sir Edouard; après quoi

ils allèrent ensemble dans le jardin, dont ils sortirent par une petite porte qui donne sur les champs. Le laquais de M. votre frère, qui paroît avoir eu quelque soupçon de cette affaire, en les voyant sortir ensemble, accourut à ma chambre tout effrayé, pour m'avertir du danger, me priant de les suivre, parce qu'il ne l'avoit pas osé.

A peine me donnai-je le tems de jeter mon bonnet de nuit & mes pantoufles : je courus à eux de toute ma force. Justement, quand je fus à portée de les voir, sir Edouard déchargea son pistolet, & blessa monsieur Falkland au bras. Mais, avant que je pusse les atteindre, Falkland tira son coup, & je vis tomber sir Edouard. Je courus à lui, & trouvai que la balle lui avoit passé au travers de la gorge, tout près de la trachée artère. Il n'étoit pas mort. Il me dit : » Bendish, » vous arrivez fort à propos. Falkland m'a tué en » galant homme : vous pouvez le dire à mes » amis ; & faites savoir à ma mère & à ma sœur, » que je suis marié. Si quelque femme, après » ma mort, veut réclamer mon nom, elle peut » le prendre ; c'est tout ce que j'ai à lui laisser. » Il parut avoir une peine extrême à parler ; & tenant toujours sa main sur la plaie, il essaya de dire quelqu'autre chose : mais il ne lui fut plus possible de rien articuler ; & il mourut deux heures après avoir été porté dans la maison. Je

ſuis extrêmement fâché de ſa mort; car c'étoit le plus honnête garçon qu'on pût voir. Mais nous devons tous mourir.

M. Falkland eſt à préſent au lit dans ma maiſon, ſous la garde d'un chirurgien, qui dit que ſa plaie eſt dangereuſe. J'ai appris que leur querelle avoit pour cauſe, une jeune perſonne, avec laquelle le pauvre Audley s'étoit enfui, & qui en a perdu l'eſprit, à ce qu'on dit.

Je remplirai avec exactitude tous les ordres dont vous ou ladi Audley daignerez m'honorer, relativement au pauvre défunt.

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

HENRI BENDISH.

LETTRE LXVIII.

M. FALKLAND A M. PRICE.

Bagshot, 28 *Mars*.

MONSIEUR,

Je ſuppoſe que vous êtes informé du tragique événement, qui, ſelon les apparences, me retiendra encore pendant quelque tems dans un

royaume auquel, dès que je le pourrai, je compte dire un éternel adieu. Mais avant que je me banniffe pour toujours de votre vue, (que ne puis-je auffi aifément bannir la mémoire de mes crimes!) fouffrez, oh le plus refpectable des hommes! fouffrez qu'avec toute l'humilité qui convient à un miférable tel que moi, qui s'adreffe à la probité même, je vous montre un cœur touché du plus vif fentiment de fa propre faute.

Ne penfez pas que mon repentir vienne de l'état douloureux où me réduit ma bleffure, de la crainte des pourfuites de la famille Audley, ou du renverfement de toute ma fortune. Non, mon vénérable ami, (laiffez-moi vous appeler encore une fois de ce nom), tout dégradé que je fuis par le vice & par la honte, mon repentir ne procède pas de motifs auffi foibles & auffi bas que ceux-là. Je conferve encore quelques légères étincelles de cette vertu, que vos pieux foins avoient allumée dans mon ame, & qui, fans ma fatale dépravation, auroit pu me conduire au repos & au bonheur.

Les douleurs d'une plaie cruelle & dangereufe n'ont pas été capables de m'arracher un feul gémiffement. Le reffentiment de ceux que je viens de rendre mes ennemis, ne m'a pas ôté une minute de repos; & la perte de toutes mes efpérances de fortune paffe à travers mon imagination, com-

me un vain songe. Mais, lorsque je pense à madame Arnil, à ses enfans & à vous, mon cher & digne maître, le guide & le soutien de mon ingrate jeunesse, qui devez rougir d'avouer un misérable qui a si honteusement trahi vos plus flatteuses espérances, je souhaite la mort; &, dans l'amertume de mon cœur, je maudis le moment qui me donna l'existence.

Je ne chercherai point à diminuer d'un seul grain le poids de mes fautes. Cela s'accorderoit mal avec un repentir aussi sincère que l'est le mien. Cependant je ne puis m'empêcher d'observer que comme le malheureux dont j'ai tranché les jours, fut la première cause de mon égarement, & qu'il m'a conduit pas à pas dans le gouffre où je suis tombé, il étoit juste que le ciel choisît pour l'instrument de sa punition, la main de celui dont il avoit perverti le cœur.

Je compte soutenir mon procès, pour la mort de sir Edouard Audley; car je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. Après quoi je partirai pour l'armée, comme volontaire; car je ne puis songer à me prévaloir des bontés que milord V... avoit eues pour moi, & je sens que je n'oserois jamais paroître devant lui. Il ne me reste d'autre désir que d'être oublié par les personnes à qui je fus jadis si cher; car je n'ose espérer qu'elles puissent jamais me pardonner.

P. S. Le malheureux défunt a avoué dans ses derniers momens, qu'il étoit marié. Je crois que c'est à la jeune femme qui a déclaré à madame Arnil qu'il l'avoit épousée. Je l'ai ignoré tant qu'il a vécu; mais ce doit être une espèce de consolation pour elle, de savoir qu'il l'a reconnue à l'heure de la mort.

LETTRE LXIX.

MISS CÉCILE ARNIL A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 28 *Mars.*

MAMAN me charge, ma chère madame, de vous remercier de votre tendre & consolante lettre. Elle y auroit répondu elle-même, sans une indisposition, qui, quoique légère, la met hors d'état d'écrire. Et comme vous lui avez marqué de l'empressement à recevoir de ses nouvelles, elle n'a pas voulu attendre qu'elle se portât mieux pour vous remercier. Ce sont-là les propres paroles de maman, qu'elle m'a fait écrire auprès d'elle. Mais, oh! ma chère madame, nous sommes tous ici dans des craintes mortelles. J'appréhende fort que son mal ne soit plus considérable; beaucoup plus qu'elle ne le fait paroître. Il y a dans toute

ſa perſonne un changement viſible depuis le jour fatal dont elle vous a rendu compte dans ſa dernière lettre. Elle a perdu abſolument le ſommeil & l'appétit. Une fièvre lente la conſume, à laquelle ſe joint une ſoif dévorante; & elle ne ſauroit garder deux minutes, dans ſon eſtomac, aucune eſpèce de boiſſon. Elle s'efforce, autant qu'il lui eſt poſſible, de nous cacher tous les ſymptômes de ſa maladie. Le docteur Key eſt auprès d'elle, & nous flatte de l'eſpérance de ſon rétabliſſement. Je ne puis cependant me délivrer de mes inquiétudes. Dieu veuille conſerver ſa chère & précieuſe vie! Si nous avions le malheur de la perdre, ſongez, ah! ſongez, ma chère madame B... quelle ſeroit la ſituation de deux pauvres infortunées telles que ma ſœur & moi. Et quelle ſeroit la cauſe d'une ſi fatale perte! Pourroit-on y penſer ſans mourir auſſi de chagrin!

Nous avons reçu une lettre de mon oncle Bidulphe, dans laquelle il mande que ſir Edouard a été tué en duel, & ſon adverſaire bleſſé. Je penſe que vous en êtes également informée, & que je n'ai pas beſoin de vous nommer ſon antagoniſte. Sir Georges dit qu'il ne ſait point de détail de cette affaire, & qu'il n'eſt pas même certain du fait. Mais je crois qu'il écrit ainſi pour adoucir le coup qu'il a penſé que cette nouvelle pourroit nous porter. Et il ajoute : *Si la nouvelle eſt vraie, c'eſt grand*

dommage que ces deux démons associés n'ayent pas péri par la main l'un de l'autre. Ce sont ses terribles paroles.

Ma pauvre maman a été excessivement troublée en apprenant cette nouvelle, qui ne paroît que trop certaine. Madame Spillman a pleuré toute la journée, quoique je pense que sir Edouard Audley ne mérite guères ses regrets.

Nous n'en avons rien dit à ma sœur. Nous craignons de redoubler sa maladie, en parlant de tout ce qui peut avoir rapport à sa cruelle aventure. Elle paroît fort tranquille; cependant nous appréhendons toujours quelque rechûte : car il est aisé de voir que sa pauvre tête n'est pas encore revenue dans son état naturel. Nous ne voyons point de monde; c'est pourquoi on ne nous a point confirmé cette terrible nouvelle. Mais madame Askam dit qu'elle l'a apprise de différentes personnes.

Je partage mes soins entre maman & ma sœur. Mes chagrins particuliers sont absorbés dans les leurs. Néanmoins, ma chère madame, votre petite amie Cécile a reçu, en vérité, un coup bien violent, qu'elle sent jusqu'au fond du cœur.

Nous offrons tous nos respects à M. B...

Je suis, madame, &c.

P. S. Maman reçut hier une lettre de milord V... j'en ignore le contenu. Mais elle m'a dit

que cette lettre est remplie de tendresse & d'amitié pour elle & sa famille. Je n'en doute pas; c'est un si excellent homme!

LETTRE LXX.

M. PRICE A M. FALKLAND.

Woodberry, 2 Avril.

MONSIEUR,

Votre lettre du 28 du passé, a confirmé la nouvelle que nous avions reçue de votre tragique aventure. Le malheureux défunt n'avoit, à ce que je crains, que trop mérité sa destinée. Cependant je tremble, en songeant que par cette action téméraire, vous avez accru le nombre déjà si grand de vos offenses. Je prie dieu de faire durer en vous cette componction, de laquelle, par un juste sentiment de vos erreurs, vous me paroissez à présent être pénétré. Il est vrai que vous vous êtes furieusement écarté du chemin de la vertu; & les conséquences de cet égarement ont été terribles! Cependant il dépend de vous d'y rentrer. Cette idée doit soutenir votre espérance; mais prenez garde qu'elle n'éteigne votre repentir. Vous recevrez toujours mes exhortations & mes avis. Je voudrois bien en ce moment pouvoir y ajouter

un

un mot de consolation; mais j'appréhende fort de voir bientôt arriver un funeste évènement, qui ajoutera beaucoup à vos chagrins, aux miens, & à ceux des personnes qui nous sont chères. Madame Arnil est dangereusement malade. Sa douceur & sa résignation sont toujours les mêmes; mais ses forces sont entièrement épuisées, & n'ont pu résister à la violence de ce dernier coup qui vient de blesser tant de cœurs! Elle désire de vous voir, afin de pouvoir de sa propre bouche, s'acquitter de ce devoir essentiel de notre religion, de pardonner à ceux qui nous ont offensés.

Si vous êtes en état d'être transporté, je vous conjure de vous rendre incessamment à Woodberry. Je suis fâché de dire que ce sera là probablement le dernier acte de piété que ma digne amie & protectrice sera en état de remplir. Ne vous laissez donc pas vaincre par une mauvaise honte, qui vous priveroit d'un si grand bienfait.

Je ne cesserai de faire les vœux les plus ardens pour votre amendement dans cette vie, & votre salut dans l'autre.

Croyez-moi pour toujours, monsieur, votre très-dévoué serviteur,

SAMUEL PRICE.

LETTRE LXXI.

MADAME ASKAM A MADAME CÉCILE B....

Woodberry, 7 Avril.

MADAME,

Je suis chargée par toute une famille désolée, de vous apprendre une des plus affligeantes nouvelles que vous ayez jamais reçue : j'espère que vous y êtes déjà préparée, & que le cachet noir de cette lettre vous fera deviner ce qu'elle contient de triste.

Oh! madame,... ma maîtresse! ma bienfaitrice! mon amie! car elle *l'étoit!*... mais *elle est* heureuse, & ce sont ceux qui ont le malheur de lui survivre qui sont à plaindre.

Miss Cécile vous a mandé, madame, avec quelle affreuse promptitude nous avions vu la santé de sa mère décliner de jour en jour : nous en étions tous témoins; cependant cette admirable femme a combattu contre son mal avec un courage inconcevable; mais mardi dernier, se trouvant beaucoup plus foible qu'elle ne l'avoit encore été, elle fut obligée de se remettre au lit, après s'être levée & habillée comme à l'ordinaire. J'étois auprès

d'elle ; car je n'ai point quitté cette maison depuis le retour de miss Arnil : madame Askam, me dit-elle en souriant, & me prenant par la main, (j'étois au chevet de son lit), j'ai un secret à vous dire ; puis baissant la voix, parce que sa femme de chambre étoit là ; je m'en vais grand train, dit-elle ; ce dernier coup aura été pour moi le coup de grâce. Je fus obligée de tirer mon mouchoir, & je ne pus que lui répondre : A dieu ne plaise, madame !... Est-ce que vous m'enviez mon repos, ma chère Betty ? je croyois que vous alliez me féliciter.... N'en dites rien à mes pauvres enfans, ajouta-t-elle, ils n'auront que trop le tems après de se chagriner. Il y a deux choses que je voudrois bien faire avant de mourir ; je ne vous dirai rien de l'une en ce moment, l'autre seroit de voir Falkland, & de me réconcilier avec lui ; car en vérité, Betty, Falkland est autant l'auteur de ma mort que s'il m'eût tiré deux balles de pistolet, comme il a fait à sir Edouard. Pauvre malheureux ! je sais bien qu'il se reprochera ma mort quand il ne sera plus en mon pouvoir de la lui pardonner ; je voudrois bien lui donner cette dernière marque de mon affection ; car j'ai déjà pris soin de sa fortune. Vous avez vu, continua-t-elle, la lettre qu'il a écrite à M. Price ; je pense que son repentir est sincère, & dans cette croyance, je ne voudrois pas quitter la vie sans lui donner la

feule confolation qu'il puiffe à préfent recevoir ; celle d'apprendre de ma propre bouche que je lui pardonne.

Elle fouhaita que je lui fiffe venir M. Price ; j'allai le chercher, & après qu'elle lui eut dit les raifons qu'elle avoit pour défirer de voir Falkland, elle le pria de lui écrire, pour l'engager à fe rendre à Woodberry, le plutôt qu'il lui feroit poffible. La pauvre dame fe plaignit d'une douleur à l'eftomac, & de vertiges. Je la conjurai de permettre qu'on fît venir un autre médecin pour confulter avec le docteur Key. Ma bonne amie, dit-elle, fi j'imaginois pouvoir être foulagée par des fecours humains, je me croirois obligée de fuivre votre confeil ; mais en vérité, ma chère, mon mal eft hors du pouvoir de la médecine, & il eft inutile que je laiffe encore venir un médecin pour la forme ; je fens que tout eft dit pour moi. Croyez-moi, Betty, c'eft ce que j'aurois fouhaité, & que j'aurois demandé au ciel, fi je n'euffe regardé cette prière comme un crime,

Elle défira que mifs Arnil ne vînt auprès d'elle que le moins qu'il étoit poffible, de peur que fa fituation ne l'affectât trop violemment ; mais mifs Cécile ne quittoit pas le chevet de fon lit. Cette aimable fille ! Qu'elle a paffé cruellement fon tems depuis quinze jours ! heureufement elle reffemble à fon excellente mère, tant par le courage que

par toutes ses autres perfections. M. Price, madame Spillman, & moi, nous faisions tout ce que nous pouvions pour entretenir miss Arnil & l'empêcher d'aller dans la chambre de sa mère ; nous avions beaucoup de peine à la retenir ; elle vouloit, disoit-elle, prendre soin de sa maman ; n'en étoit-elle pas aussi capable que Cécile ? Sans doute ! ma chère miss ; mais le médecin a ordonné que votre maman fût tenue fort tranquille ; il lui a défendu de parler, & il faut qu'il n'y ait auprès d'elle qu'une personne à la fois.... Et pourquoi ne puis-je pas être cette personne ? je me tiendrois tout le jour auprès de son lit sans ouvrir la bouche. Ah ! madame Askam, je vois bien qu'elle ne m'a pas tout-à-fait pardonné... Nous étions obligés de la laisser aller dans sa chambre de tems en tems : elle entroit doucement, ouvroit un peu le rideau au pied du lit, & après avoir pendant quelques minutes regardé douloureusement sa mère, elle se retiroit sans rien dire.

Le jour se passa de cette manière ; nous ne pûmes obtenir de madame Arnil qu'elle prît autre chose qu'un peu d'eau de poulet ; car elle nous dit qu'elle avoit un dégoût affreux pour toute espèce de nourriture, & réellement son estomac n'en pouvoit garder aucune depuis plusieurs jours. J'aurois souhaité de passer la nuit auprès d'elle ;

mais elle ne le voulut pas. Ne craignez pas que je vous échappe cette nuit, cela n'ira pas si vîte.

Quand je vins la revoir le lendemain matin, elle me parut beaucoup mieux; elle me dit que sa douleur d'estomac étoit passée, & que les vertiges dont elle s'étoit plainte la veille étoient fort diminués; qu'elle ne sentoit plus rien qu'une foiblesse universelle qui, sans être douloureuse, la réduisoit à l'état d'un enfant qui vient de naître.

Il n'est pas possible d'être plus calme & plus tranquille qu'elle le fut tout ce jour-là. M. Price vint la voir, & s'étant assis auprès de son lit: J'ai songé ce matin, lui dit-elle, à une chose que je voudrois bien vous recommander, quoiqu'elle m'ait paru trop peu essentielle pour en faire mention dans mon testament. Qu'est-ce que c'est, ma chère dame? dit M. Price... J'ai toujours souhaité, dit-elle, de mener une vie simple & retirée, & de sortir du monde avec aussi peu de pompe & d'éclat que j'y suis entrée; c'est pourquoi je désire d'être enterrée avec le moins de cérémonie qu'il sera possible, dans l'église de la paroisse sur laquelle je mourrai: j'ai cru devoir vous en avertir, M. Price, comme étant la personne à qui je devois m'adresser pour faire exécuter cet article de mes dernières volontés... J'espère, madame, répondit ce digne vieillard, que je ne ferai jamais

à portée de remplir le devoir que vous venez de me prescrire... Mon cher monsieur, reprit madame Arnil, dites-vous cela pour me rassurer par l'espérance d'une plus longue vie? Je croyois que vous me connoissiez mieux, & que vous aviez assez bonne opinion de moi pour ne pas imaginer que j'aie peur de mourir... Je ne le pense pas assurément, madame; je sais que la vie que vous avez constamment menée ne peut vous causer aucun remords... Je ne voudrois pas me rendre coupable de présomption, répondit madame Arnil; cependant j'ai une extrême satisfaction de pouvoir déclarer qu'en faisant la revue de toute ma vie, je ne me souviens point d'avoir jamais commis volontairement aucune action contraire à ce que je devois à mon créateur. M. Price leva les yeux & les mains au ciel en actions de grâces. Je sais, continua madame Arnil, qu'il est plus d'un sage, & peut-être aussi plus convenable, même aux gens de bien, lorsqu'ils voient leur fin s'approcher, de s'accuser eux-mêmes comme de grands pécheurs; mais ne leur est-il pas bien aisé de se revêtir de la robe de l'humilité, & de prendre l'air & les regards de la pénitence, pendant que leur cœur peut-être ne peut sentir de componction réelle pour des fautes qui, dans le cours de leur vie, leur ont paru trop légères pour les expier, & dont ils ne s'accusent en ce moment, que pour se confor-

mer à l'usage commun? A la bonne heure que ceux dont la conscience est réellement troublée, cherchent de la consolation dans un humble aveu de leurs fautes; mais si après une exacte recherche faite dans nos derniers momens, où aucune passion ne sauroit nous distraire, ni aucun objet extérieur nous séduire, notre ame peut s'avouer à elle-même qu'elle s'est acquittée de son devoir, laissons-la hautement publier son innocence; non par aucune ostentation ni pour se glorifier de sa vertu, mais pour donner à nos amis, qui peut-être s'affligent trop sur notre sort, la plus grande consolation & la mieux fondée qu'ils puissent recevoir; & c'est-là, mon cher monsieur, l'unique raison qui m'engage à vous dire que je n'ai point de peur de mourir.... Je le crois, madame, & je suis aussi convaincu du motif qui vous fait parler ainsi, que du fait même; cependant vous êtes encore dans la jeunesse, & il est naturel que vos amis désirent.... Quoi? mon cher monsieur, que je traîne encore quelques années une vie misérable! & que j'aie, suivant toute apparence, les infirmités de la vieillesse pour surcroît à mes infortunes? Non, non, mon digne ami, ceux qui m'aiment sincèrement ne doivent pas souhaiter de voir mes jours prolongés: je regarde aujourd'hui l'ordre de quitter cette vie comme un plus grand bien qu'aucun de ceux que j'y pourrois

goûter désormais. Vous savez que j'ai essuyé bien des sortes de chagrins ; & quoiqu'il ait pu m'arriver de souhaiter la mort, lorsque mon impatience étoit plus forte que ma soumission, cependant, dès que je redevenois plus calme, je sentois toujours quelque chose qui me rappeloit à la vie, quelque lien que je n'aurois pu voir rompre sans regret ; & je trouvois en y réfléchissant, que je n'aurois pu mourir entièrement résignée ; mais aujourd'hui tout est fini pour moi : trompée comme je le suis dans mes dernières esperances, qu'est-ce qui pourroit encore m'attacher en ce monde ? Laissez-moi donc le quitter, tandis que mes espérances pour l'autre sont dans toute leur vivacité, tandis que le souvenir cruel de mes derniers malheurs me fait regarder la mort comme la plus grande faveur que le ciel puisse m'accorder. Voilà l'usage, mon cher monsieur, que je voudrois bien faire de mes afflictions ; je souhaite que les vœux de mes amis soient conformes aux miens, & qu'au lieu de murmurer en voyant si-tôt trancher le fil de mes jours, ils rendent grâces à la providence de ne les avoir pas prolongés.

J'ai été en état, madame, de vous rendre la conversation de cet ange sur la terre, grâce à M. Price qui, après l'avoir quittée, écrivit mot pour mot tout ce qu'elle lui avoit dit, & me permit d'en prendre une copie.

Elle passa le reste de ce jour & le lendemain à peu-près dans le même état. Nous commencions à nous flatter de quelque espoir, sans oser même en parler à madame Arnil : son espérance & la nôtre, dit M. Price, sont absolument opposées.

Elle conserva parfaitement sa douceur ordinaire; & sans affecter d'être gaie, elle ne montra pas la moindre apparence de chagrin ni d'impatience. C'est un grand bonheur, disoit-elle, de passer si doucement d'un rivage à l'autre; je ne sens ni mal ni douleur; & si ce n'étoient de certains avertissemens que j'ai là-dedans, (mettant sa main sur son cœur,) & que je ne puis décrire, joints à une foiblesse universelle qui augmente d'heure en heure; je serois en doute que ma délivrance fût si prochaine; mais je suis sûre que ma tâche sera finie dans un jour ou deux. Quoi qu'il en soit, je voudrois bien que madame B.... en fût informée avec ménagement; j'ai déjà prié Cécile de la préparer à cet évènement par une seconde lettre; car lorsqu'elle écrivit la première, j'ignorois combien de tems le combat pourroit durer.

Elle parla plusieurs fois de M. Falkland, paroissant craindre qu'il ne vînt pas, ou, ce qui seroit pis, qu'il n'arrivât trop tard; car c'est pour l'amour de lui principalement, dit-elle, que je désire de le voir.

M. Falkland arriva ici vendredi au soir; il fut

obligé de s'y faire porter en litière. Il avoit eu une fièvre violente ; sa plaie étoit si dangereuse, que les chirurgiens avoient cru, pendant quelques jours, qu'ils seroient dans la nécessité de lui couper le bras. Il étoit d'une si grande foiblesse, qu'il n'auroit pu soutenir le mouvement d'aucune autre voiture que de celle dont il fit usage.

On avertit madame Arnil qu'il étoit arrivé. J'en suis bien aise, dit-elle ; car je pense que demain c'eût été trop tard. Les deux miss Arnil étoient en ce moment dans sa chambre ; madame Arnil leur avoit dit qu'elle attendoit Falkland. Quand on lui eut dit qu'il étoit au bas de l'escalier, elle leur demanda si elles vouloient rester pour le voir, ou bien se retirer. Elles demandèrent à leur maman la permission de rester. Elle pria M. Price d'aller au-devant de Falkland, à dessein, je le suppose, qu'il pût préparer ce jeune malheureux à soutenir une si terrible entrevue ; car, sans doute, il ne s'attendoit pas à voir les deux filles de madame Arnil.

Miss Arnil se retira dans un coin de la chambre qui étoit obscurci par un paravent, de façon qu'il n'étoit pas aisé de la reconnoître ; elle s'assit & se couvrit le visage de son mouchoir. Miss Cécile garda sa place au chevet du lit de sa mère ; mais je m'apperçus qu'elle changea de couleur plusieurs fois... Nous attendions tous en silence. Le

tems que Falkland employa à monter l'escalier me parut long ; cependant je redoutois de le voir, & quand j'entendis ouvrir la porte de la chambre, je frissonnai. M. Price entra le premier ; M. Falkland le suivit à pas lents, son bras gauche enveloppé d'une écharpe noire ; il avoit l'air de quelqu'un qu'on vient de tirer du tombeau. Miss Cécile se leva, & lui fit une espèce de révérence, sans parler : elle fut le premier objet qui lui frappa les yeux en entrant ; mais il les détourna promptement, comme ne pouvant soutenir sa vue. Oh ! madame, si vous aviez pu le voir, vous auriez, malgré toutes ses fautes, eu pitié de ce jeune infortuné ! son beau visage si changé ! sa contenance si triste, si abattue ! il s'approcha en tremblant du lit de madame Arnil, puis se jetant à genoux, il se cacha le visage sur le couvre-pied, & fondit en larmes. La pauvre dame elle-même parut excessivement émue ; elle mit une de ses mains sur la tête de Falkland, & resta quelque tems sans pouvoir prononcer un mot. Miss Cécile ne put se contraindre davantage, & elle pleura à chaudes larmes. La pauvre miss Arnil, qui de son coin avoit observé ce qui se passoit, se mit à sangloter si fort, que je craignis qu'elle ne suffoquât, & je courus à son secours : elle me fit signe qu'elle n'avoit besoin de rien ; puis se levant, & allant tout doucement se mettre sous le rideau du pied

du lit de sa maman, elle se baissa, les bras étendus vers M. Falkland, paroissant avoir envie de le relever, & ne pas l'oser, ses larmes coulant toujours abondamment. Madame Arnil à la fin, rompit ce silence touchant; mais le son de sa voix avoit quelque chose de plus touchant encore; il étoit interrompu & inégal; c'étoit la voix de la tendresse mêlée de douleur. Je ne vous ai pas fait venir, Roland, pour vous mettre en cet état.... Je crois que vous vous repentez des malheurs que vous avez attirés sur ma famille.... Je ne vous en veux point de mal.... Je vous pardonne de toute mon ame; ce moment-ci n'est pas fait pour les reproches.... Je voudrois bien vous consoler, si je le pouvois.... Eh! comment le pourriez-vous, madame? dit Falkland en relevant la tête; pensez-vous que les objets que j'ai devant les yeux puissent servir à ma consolation? Oh! non, non, quoique j'aie perdu ma vertu, je n'ai pas perdu mes sentimens... Vous devez me priver de la mémoire, de la raison, de l'humanité, avant de me parler de consolation! Il est naturel, dit madame Arnil, que vous ayez du regret de votre mauvaise conduite; mais ce sentiment ne doit pas être porté à l'excès. Je voudrois bien attribuer votre faute à la jeunesse, à la passion, mais sur-tout aux mauvais conseils & aux mauvais exemples : ne vous regardez donc pas comme abandonné au mal, mais

efforcez-vous plutôt par votre conduite à l'avenir de réparer le passé. Je dis cela relativement à vous-même ; car quant à moi & à ces deux enfans, il n'y a point de réparation en votre pouvoir... Le mal est sans remède, & la seule consolation que je puisse vous offrir, est de vous assurer que je vous pardonne de tout mon cœur. C'est pour cela seulement que j'ai souhaité de vous voir, parce que j'ai pensé que cette assurance de ma part pouvoit adoucir votre peine. Je vous répète donc que je quitte la vie avec les mêmes sentimens de tendresse maternelle que je pris pour votre enfance lorsque votre digne père la commit à mes soins... Je pense, ajouta-t-elle, après avoir fait une longue pause, comme pour se remettre de l'émotion que ce dernier souvenir lui avoit causée, je pense que je puis prendre sur moi de vous assurer que mes deux filles vous pardonnent aussi sincèrement que je le fais : Qu'en dites-vous, mes enfans ? Miss Cécile fut la première à répondre, & se levant auprès du lit : Quant à moi, madame, dit-elle, je suis la moins offensée ; mais fût-il beaucoup plus coupable envers moi, votre exemple m'apprendroit à tout oublier ; c'est pourquoi dorénavant, Falkland, vous pouvez me regarder comme votre sœur ; mais pour aucun autre lien, quand vous seriez demain en liberté, & que tous mes parens consentiroient à notre union, j'y re-

nonce pour jamais... Je n'oferois pas non plus y penfer, répondit M. Falkland.... Et vous, ma chère, dit cette admirable femme à miss Arnil, ne voulez-vous pas auffi pardonner à ce pauvre Roland?... Ah! maman, je n'ai point de reffentiment contre lui..... Je n'en ai jamais eu... C'eft moi qui devrois lui demander pardon; fans moi il auroit pu être heureux! ma pauvre Cécile auroit pu être heureufe, & vous auffi, maman! mais je vous ai tous mis au défefpoir! Cependant, en vérité, Roland, je ne comptois pas vous féparer de votre amour... J'avois pris la réfolution de mourir en filence... Je ne fais comment j'ai pu le rompre; il faut que ce jour-là j'aie été faifie par une affreufe diftraction. Pardonnez-moi, monfieur, je vous prie, pardonnez-moi! & elle tenoit fes mains élevées, fixant fes beaux yeux avec un regard fuppliant, fur le vifage de Falkland... Oh! dieu, s'écria-t-il, joignant les mains, il eft jufte que mon châtiment foit proportionné à mes crimes; cependant je ne puis le fupporter!... Il fe détourna & s'éloigna d'elle dans l'excès de fon défefpoir. Elle le fuivit... Il ne veut pas me répondre, maman! Je ne fais pas étonnée qu'il foit fâché contre moi; cependant je voudrois bien être sûre qu'il ne me hait point!... Parlez-lui, dit madame Arnil d'une voix entrecoupée de fanglots... Prenez pitié d'elle, vous voyez en quel état elle eft. M. Falkland fe

jeta à ses pieds : Non, très-chère miss Arnil, dit-il, Falkland n'est pas un monstre tel qu'il faudroit l'être pour vous haïr ! il vous estime, il vous respecte, il vous révère plus que jamais ; & s'il évite vos regards, c'est la honte & non le ressentiment qui en est cause... Miss Arnil pressa légèrement avec ses doigts une des mains de Falkland... Je suis donc satisfaite, dit-elle, & avec un regard content, elle le quitta & alla reprendre sa place sous le rideau.

Nous étions tous excessivement émus de cette scène. Vous pouvez juger, madame, combien la pauvre mourante en étoit affectée. Je m'approchai de son lit ; elle étoit tout-à-fait épuisée, & son visage étoit couvert d'une sueur froide. Je la conjurai d'essayer de prendre quelque chose ; elle prit un peu d'eau & de vin, avec quelques gouttes fortifiantes.

J'ai à présent, dit-elle, fait la moitié de mon ouvrage ; si je puis achever l'autre, je mourrai en paix. Cécile, ma chère, venez ici. Miss Cécile s'approcha, & madame Arnil ayant tiré une lettre de dessous son oreiller : Voilà, dit-elle, une lettre de milord V... c'est celle que je vous dis il y a quelque tems que j'avois reçue. M. Price voudra bien nous la lire tout haut, afin que nous puissions tous entendre ce qu'elle contient. M. Price la lut. Vous en avez ci-joint, madame, une copie.

Je

Je n'ai pas voulu, dit madame Arnil à miſs Cécile, vous communiquer cette lettre avant de connoître vos ſentimens pour Falkland. Je me ſuis contentée de répondre à milord V... que je prendrois mon tems pour vous faire part de ſa lettre; voici le tems, Cécile, que j'ai choiſi. Je viens de vous entendre déclarer que vous renoncez à toute union avec Falkland; il eſt ici préſent; votre ſœur y eſt auſſi, & deux de nos bons amis : voulez-vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner à votre mère mourante la conſolation de penſer qu'elle laiſſe ſon enfant ſous la protection de ce digne lord? Si votre cœur y trouve encore de la répugnance, je ne veux en aucune façon vous contraindre; mais ſi vous croyez que vous puiſſiez être heureuſe avec le lord V... promettez-moi de l'épouſer. Miſs Cécile ſe mit à genoux, & prenant une des mains de ſa mère, qu'elle baiſa tendrement en l'arroſant de ſes larmes : Oui, ma très-chère maman, je vous le promets en préſence de tous ces témoins. Je reſpecte milord V... c'eſt l'homme du monde que j'eſtime le plus, & s'il eſt toujours dans l'intention de m'offrir ſa main, je la recevrai avec reconnoiſſance. Je vous remercie, mon amour, dit madame Arnil; mon ouvrage eſt fini à préſent. Elle demanda ſon teſtament, en diſant qu'elle avoit quelque choſe à y ajouter; elle me dit de le prendre dans le tiroir d'un petit ſe-

crétaire auprès de son lit, où je le trouvai plié. Je le lui donnai avec une plume & de l'encre; & l'ayant mise à son séant, avec des oreillers derrière elle, elle écrivit quelques lignes; puis repliant le papier, elle le mit entre les mains de M. Price, en lui disant: Je vous prie que mon frère Bidulphe sache que ceci a été la dernière action de ma vie, & dites-lui.... Elle s'arrêta tout court, comme si elle eût été interrompue par quelque émotion subite & extraordinaire; une belle rougeur se répandit en même-tems sur son visage; & ses yeux qui étoient auparavant foibles & languissans, parurent en un instant avoir repris tout leur feu; je ne vis jamais une figure aussi animée: elle se remit à son séant avec vivacité, les bras étendus & les yeux fixés vers le ciel, & s'écria d'un ton de voix assez fort: *Je suis prête!* puis retombant doucement sur son oreiller, elle ferma les yeux & expira sans faire entendre un soupir... Oh! madame, ce n'étoit pas la mort d'une créature humaine, c'étoit le retour d'un esprit bienheureux dans sa céleste patrie! Nous étions tous autour de son lit, nos regards ayant comme machinalement suivi les siens; enfin les tournant sur elle; M. Price dit: Cet ange est à présent dans le lieu de son repos; elle a quitté la vie avec la même dignité qui a toujours accompagné ses actions. Je ne pensois pas d'abord qu'elle fût morte; miss

Arnil fut dans la même erreur ; & voyant que sa maman ne remuoit pas : Quel doux sommeil, dit-elle ; & comme il est venu subitement ! Ma pauvre maman ! nous l'avons fatiguée en la faisant parler ; mais j'espère que le sommeil lui fera du bien : prenons garde de l'éveiller. Allons, Cécile, laissons-la reposer ; madame Askam voudra bien rester auprès d'elle.

Miss Cécile ne répondit rien ; mais donnant un bras à sa sœur, & de l'autre se couvrant les yeux de son mouchoir, elle se laissa conduire hors de la chambre par miss Arnil, qui tournant la tête en souriant, regardoit sa mère d'un air content.

M. Falkland demeura immobile aux pieds du lit, les yeux douloureusement fixés sur le corps inanimé de celle qui lui avoit été plus qu'une mère ; de celle dont il avoit abrégé les jours par une conduite dont il sentoit en ce moment le regret le plus amer. La promptitude de son trépas, (car peu d'instans auparavant nous n'avions remarqué aucun symptôme d'une mort si prochaine), l'avoit saisi d'étonnement : il la regarda sans parler pendant quelques minutes ; puis s'abandonnant à son désespoir jusqu'à en devenir furieux, il se frappa la poitrine ; & s'arrachant à poignée les cheveux : C'est donc-là, dit-il, la consolation que je pouvois espérer en venant ici ! d'être témoin de la ruine & de la désolation que j'ai moi-même causée ! Com

sidère ton ouvrage, Falkland! Vois quel est le fruit de ton horrible perfidie! N'étoit-ce donc pas assez d'avoir tourné l'esprit de la plus aimable fille! falloit-il encore ajouter à ce crime celui de la rendre orpheline! Puis se jetant sur le corps de madame Arnil: C'est ma vie, dit-il, ma maudite vie, qui devoit être sacrifiée, & non pas celle de la femme la plus accomplie!

M. Price l'ayant pris par la main pour l'obliger à se relever: Ayez plus de respect, dit-il, pour ces précieux restes; ne les outragez point par les expressions d'un désespoir inutile. Je vous conjure, monsieur, de vous retirer avec moi: cette chambre doit être laissée à la garde de madame Askam & des femmes de madame Arnil; nous devons tous deux en sortir. Ensuite, par un mouvement qui paroissoit involontaire, s'étant incliné vers le lit, il prit le bras de M. Falkland, & le fit sortir, quoiqu'avec beaucoup de peine.

Je viens, madame, de vous rendre un fidèle compte des derniers momens de madame Arnil. Je crois que vous savez qu'elle avoit à peine trente-huit ans, & qu'elle avoit conservé en grande partie, cette rare beauté qui avoit été si admirée dans sa jeunesse. Nous n'avons appris sa mort à miss Arnil que ce matin: cette nouvelle l'a jetée dans un accablement affreux. Les paroles ne peuvent exprimer le chagrin qui est répandu

dans toute cette maison. Je compte avoir l'honneur de vous écrire encore dans quelques jours; car il n'est pas à présumer que la pauvre miss Cécile soit en état de le faire. M. Price a écrit aujourd'hui à sir Georges Bidulphe, pour l'informer de notre terrible perte. Je vais donner cette lettre au domestique qui porte celle de sir Georges. Dieu veuille vous conserver, madame, à M. B... & à votre chère famille. Je suis avec le plus profond respect, madame, votre, &c.

MARTHE ASKAM.

LETTRE LXXII.

Copie de la lettre que le lord V... écrivit à madame Arnil peu de tems avant sa mort, & qui étoit renfermée dans la précédente.

Londres, 26 Mars.

MADAME,

J'ai appris hier par sir Georges Bidulphe, le fatal évènement arrivé depuis peu dans votre famille. J'en ai été touché plus que je ne puis vous l'exprimer; & j'use en ce moment du privilège d'un homme honoré de votre amitié, pour mêler en cette occasion ma sincère douleur à la vôtre. Croyez-moi, madame, quelques flatteuses espérances que mon cœur pût me suggérer en un autre tems; la

pitié, dans cette circonstance, me défend de les écouter; & sans vouloir triompher de M. Falkland comme d'un rival, ou le blâmer comme coupable, je ne puis m'empêcher d'avoir pour lui la compassion que mérite son infortune.

Vous savez, madame, que j'ai fait tous mes efforts pour parvenir à former une union à laquelle je croyois que le bonheur de la plus aimable des femmes étoit attaché. Vous me rendrez donc la justice de croire que je regrette sincèrement la perte de ses espérances. J'ai aspiré au bonheur de posséder son cœur, qui m'a été refusé. Cependant elle a daigné me favoriser de son amitié, de son estime, de sa confiance. Je m'efforcerai de les conserver comme des pierres d'attente sur lesquelles je puis fonder mes espérances pour l'avenir.

Je n'ose, quant à présent, m'étendre sur ce sujet. Je me borne à vous supplier de m'honorer de vos commandemens, si vous me trouvez bon à quelque chose pour votre service, ou pour M. Falkland.

Je suis, Madame, &c.

V...



LETTRE LXXIII.

MADAME ASKAM A MADAME CÉCILE B...

Woodberry, 12 *Avril*.

MADAME,

Je dois commencer par vous dire que les deux miſs Arnil ſont à préſent en auſſi bonne ſanté qu'on pouvoit l'eſpérer, vu le terrible coup qu'elles viennent de recevoir; ni l'une ni l'autre néanmoins ne ſont encore ſorties de leur appartement; elles n'ont point vu M. Falkland depuis la mort de leur mère, quoiqu'il ſoit encore dans la maiſon; car il fut ſaiſi dès le lendemain, du retour de ſa fièvre, & n'a pas encore pu quitter le lit; j'eſpère cependant que ſa vie n'eſt pas en danger. Sir Georges Bidulphe arriva ici le jour d'après qu'il eut reçu la lettre de M. Price: il fut vivement affecté en entrant dans cette maiſon; & lorſqu'il vit ſes deux nièces, il pleura amèrement, & s'efforça avec beaucoup de tendreſſe de les conſoler.

Il déſira de voir ſa ſœur, & je le conduiſis dans ſa chambre, où étoient madame Spillman, la femme de charge & la femme de chambre. Il fixa

les yeux sur elle pendant quelques instans avec beaucoup de tendresse. Voyez ! madame Askam, dit-il, cette pauvre petite masse de terre. Nous nous souvenons tous deux de l'avoir vue la gloire & l'ornement de son sexe ; elle a sacrifié le bonheur de toute sa vie à un trop rigide devoir, & enfin sa vie même a été sacrifiée à l'ingratitude ! Oh ! Sydney, tu dois être bien récompensée, ou... Il s'arrêta à ce mot, & me priant de lui conserver une boucle des cheveux de sa sœur, il se retira les larmes aux yeux.

M. Price dit qu'il n'avoit pas encore ouvert le testament de madame Arnil : comme elle avoit nommé sir Georges un des exécuteurs, il lui dit qu'il avoit attendu son arrivée. Sir Georges demanda qu'on en fît la lecture. J'étois présente avec les deux jeunes ladis. Elle a laissé son bien, qui est considérable, à ses deux filles, par égales portions : elle a fait à M. Falkland un legs de dix mille livres sterling : elle a laissé à chacun de ses amis une marque de souvenir, & n'a pas oublié un seul de ses domestiques. Dans un petit codicile, daté de quatre jours avant sa mort, elle lègue à madame Spillman trois mille livres sterling, hypothéquées sur le bien de ses deux filles, parce qu'elle avoit déjà, par son testament, disposé de toute sa fortune. Elle lui laisse cette

somme, dit-elle, comme une marque de sa reconnoissance pour le service essentiel qu'elle a rendu à miss Arnil.

M. Price ayant lu tout le testament, qui fut soigneusement exécuté, en vint à ce peu de lignes que cette admirable femme avoit écrites quelques minutes avant de mourir. Il y a ici quelque chose d'ajouté, dit-il à sir Georges; madame Arnil m'a recommandé de vous dire que c'étoit la dernière action de sa vie, comme en effet elle le fut. Je vais, madame, vous les transcrire.

« Ma fille Cécile m'a donné sa parole d'épouser le lord V.... c'est pourquoi je désire qu'elle donne sa main à ce digne lord, après mon décès, aussi-tôt que la décence pourra le lui permettre; & qu'elle prenne sa sœur Arnil dans sa maison pour y rester sous ses tendres soins, jusqu'à ce qu'il plaise au tout-puissant de lui rendre le parfait usage de sa raison, & de la mettre en état de disposer d'elle-même ».

Sir Georges Bidulphe écouta d'un air de satisfaction, la lecture de cet article, en regardant tendrement Cécile qui, de même que sa sœur, étoit noyée dans ses larmes depuis le moment où M. Price avoit commencé à lire. Vous avez donc consenti, ma nièce, dit-il, à épouser le lord V...? Oui, monsieur, répliqua-t-elle.... Voilà qui est

bien, répondit sir Georges, une de vous, au moins sera heureuse. Il ne parla point à miss Arnil; mais tourna la conversation sur quelque autre sujet. M. Price me dit quelques heures après, que lorsque sir Georges fut informé que Falkland étoit encore dans la maison, & qu'il étoit fort mal, il dit : « Ce seroit un grand bien pour nous tous » qu'il pût mourir ! je ne saurois songer à lui » sans frémir, & j'espère que nous ne nous ren» contrerons jamais ».

Lorsque M, Price informa M. Falkland de ce que madame Arnil avoit fait pour lui dans son testament, il s'emporta aux plus grandes exclamations sur sa propre indignité, en y joignant celles de la plus vive reconnoissance pour la mémoire de sa bienfaitrice, Il compte sortir d'ici dès qu'il sera en état d'être transporté, & rester caché dans la maison de quelque ami jusqu'à son départ d'Angleterre.

Madame Arnil sera enterrée ce soir dans l'église de sa paroisse, & sans cérémonie, comme elle l'a désiré. Sir Georges Bidulphe compte retourner demain à Londres, Les deux jeunes ladis restent ici, n'ayant pas désiré de l'y accompagner; sir Georges n'a pas paru le souhaiter non plus, parce qu'il est à présumer que le mariage de miss Cécile avec le lord V... se fera incessamment. Ainsi vous

voyez, madame, que les choses prennent un tour plus favorable qu'on ne pouvoit raisonnablement l'espérer, après tant d'évènemens fâcheux.

Je suis, madame, &c.

Voilà la dernière lettre de cette collection. Le reste de l'histoire de madame Arnil, ou plutôt de celle de ses filles, est écrite par madame Askam; mais comme son style est quelquefois un peu diffus, & que sa narration contient plusieurs circonstances peu importantes, je m'efforcerai de l'abréger le plus qu'il me sera possible, & de mettre seulement sous les yeux du lecteur les évènemens qui peuvent intéresser sa curiosité.

CONCLUSION
DE L'HISTOIRE
DE MADAME ARNIL.

MONSIEUR Falkland quitta Woodberry peu de jours après l'enterrement de madame Arnil, & se retira dans la maison d'un de ses amis, à quelques milles d'Oxford. Les deux miss Arnil prièrent madame Askam de ne les pas abandonner dans leur triste situation; & elles invitèrent madame Spillman à rester aussi jusqu'à ce que ses af-

faires fussent arrangées. On ne peut rien imaginer de plus aimable que la conduite de miss Cécile envers sa sœur; elle employoit tout son tems à tâcher de la calmer & de la consoler, évitant de parler de M. Falkland; ou, si cela lui arrivoit, c'étoit pour rendre grâces au ciel de l'avoir préservée du malheur d'être sa femme. Elle parloit du lord V.... comme de l'homme du monde qu'elle estimoit le plus, & de son mariage avec lui comme d'un évènement qui devoit la rendre heureuse. C'étoit-là le seul sujet de conversation dont la pauvre miss Arnil parût tirer quelque consolation; car ses larmes couloient perpétuellement pour la perte de son excellente mère.

Le lord V... écrivit une lettre de condoléance à miss Cécile, immédiatement après le retour de sir Georges Bidulphe à Londres. En lui exprimant la plus vive reconnoissance de la promesse qu'elle avoit faite de l'épouser; il toucha cet article avec une extrême délicatesse, & lui marqua l'intention où il étoit de se rendre à Woodberry dès qu'elle voudroit bien le recevoir.

Les choses étoient en cet état lorsque les deux jeunes ladis furent surprises par une visite tout-à-fait inattendue. Ce fut celle de miss Audley, qui étant venue à Oxford pour quelques affaires de famille, que la mort de son frère lui avoit occasionnées, profita de ce moment pour venir voir

ses anciennes amies. Elle étoit en grand deuil, & sa contenance répondoit bien à la tristesse de ses habits. Les deux miss Arnil fondirent en larmes à la vue d'une personne qu'elles avoient connue dans des tems plus heureux. Miss Audley mêla ses larmes aux leurs, & ce ne fut pas seulement par sympathie; car son cœur étoit pénétré de douleur de la perte d'un frère qu'elle avoit passionnément aimé, quoiqu'il n'en fût guères digne; la vue de ses deux jeunes amies lui en rappela le triste souvenir, auquel se joignoit le remords d'avoir malheureusement contribué à tous les désastres d'une famille avec laquelle elle avoit passé de si agréables momens; & peut-être pour la première fois de sa vie, commença-t-elle à réfléchir sérieusement sur sa coupable conduite.

L'éducation de miss Audley n'avoit pas été propre à lui inspirer les principes de la vertu; son enfance avoit été totalement négligée : sa mère, trop éprise du plaisir, l'avoit laissée entre les mains d'une gouvernante peu instruite. Quand elle fut plus avancée en âge, sous la conduite de cette même mère, elle passa tout son tems dans l'oisiveté & dans la dissipation, accoutumée à la dépense, & remplie de l'idée d'une grande fortune, dont elle se vit frustrée à la mort de sir Edouard, par le désordre affreux dans lequel il laissa ses affaires; ce qui la réduisit à subsister sur le douaire

médiocre de sa mère; & comme elle s'étoit trop laissé séduire par la vanité, un tel revers lui abattit entièrement le courage. Elle dit aux deux miss Arnil qu'elle venoit pour leur faire ses adieux; que sa mère & elle ne pouvant plus rester en Angleterre après le fatal évènement qui venoit d'arriver dans leur famille, elles étoient déterminées à aller passer en France le reste de leurs jours. Elle parut être extrêmement touchée des malheurs arrivés dans la famille de madame Arnil, reconnoissant que son frère en avoit été la cause, & qu'il étoit beaucoup plus blâmable que M. Falkland. Son trouble & sa confusion la portèrent même à avouer le rôle coupable qu'elle avoit joué en cette affaire. Madame Askam, qui étoit présente à cette conversation, prit ce moment pour dire à miss Audley, que puisqu'elle avoit la générosité de reconnoître sa faute, & d'en avoir du regret, il y avoit lieu de se flatter qu'elle n'en resteroit pas là; mais qu'elle s'efforceroit de rendre à Falkland toute la justice qui étoit en son pouvoir, en faisant connoître par quels moyens lui & miss Arnil avoient été conduits à des engagemens si contraires à la réserve & à la timidité de miss Arnil, aussi-bien qu'aux véritables inclinations de Falkland. Elle ajouta qu'on n'avoit pu tirer de miss Arnil que des éclaircissemens fort imparfaits, parce que ce n'étoit pas un sujet qu'on pût souhaiter de lui rap-

peler indépendamment de ce qu'elle pouvoit ignorer beaucoup de choses qui n'étoient sues que de miss Audley ; & qu'ainsi elles lui auroient une véritable obligation si elle vouloit leur donner l'explication de toute cette affaire. Miss Audley répliqua, ce seroit un aveu fort désagréable pour moi, madame Askam, & je crois que si je devois rester dans ce pays-ci, je n'aurois pas le courage de le faire ; mais puisque je vais quitter l'Angleterre pour n'y jamais revenir, je vous promets de vous donner avant mon départ quelques lettres qui, si elles nous peignent mon frère & moi, sous un jour peu avantageux, servent au moins à justifier en partie Falkland, & c'est un devoir que je me crois obligée de remplir.

Miss Cécile demanda à miss Audley la permission de lui présenter madame Spillman, comme la femme reconnue de sir Edouard. Miss Audley l'embrassa & lui fit beaucoup de politesses ; elle lui marqua son chagrin de ce que son frère n'avoit pu lui rien laisser que son nom, & lui dit que sa maman & elle seroient charmées de la voir à Londres, pour le peu de tems qu'elles devoient encore y rester. Madame Spillman reçut ses caresses avec beaucoup de modestie ; elle avoit pris le grand deuil, mais point de batiste. Elle dit que l'article de la fortune la touchoit peu, puisqu'elle

se trouvoit fort à son aise par les bienfaits de madame Arnil ; à l'égard du nom, vous voyez, madame, dit-elle, en montrant sa coëffure, que je n'ai pas songé à prendre depuis la mort de sir Edouard, un titre dont il ne m'a pas jugée digne pendant sa vie.

Miss Audley prit congé des deux ladis avec les plus vives démonstrations d'amitié, les priant de ne pas attribuer sa conduite imprudente à d'autre motif qu'à celui d'une tendresse excessive pour son frère, tendresse qui l'avoit portée trop loin.

Milord V... & sir Georges se rendirent peu de jours après à Woodberry, miss Cécile avoit trop de bon sens & trop de connoissance du mérite de son amant pour proposer des délais inutiles. Elle avoit déjà donné son consentement, & sir Georges Bidulphe profitant des dernières paroles de madame Arnil, insista pour que le mariage ne fût point différé ; il obtint de sa nièce, avant de la quitter, d'en fixer le jour, & un mois après milord V... se vit au comble de ses vœux en recevant la main de la femme qu'il adoroit. Ladi Sarah & sir Georges assistèrent à la cérémonie, & M. Price eut la satisfaction de joindre deux amans si dignes l'un de l'autre.

Le lendemain de ce mariage, milord V... partit avec sa femme pour se rendre au château de V...

dans

dans la province de Kent, ancienne demeure de ſa famille, & le lieu où madame Arnil avoit commencé de faire connoiſſance avec ce lord. Miſs Arnil les accompagna, & parut quitter avec plaiſir un lieu qui ne ſervoit qu'à lui rappeler ſes chagrins.

Milord & ladi V... ſollicitèrent vivement M. Price de venir avec eux; mais ce bon vieillard s'en excuſa, en leur diſant qu'il ſouhaitoit de paſſer le peu de jours qui lui reſtoient à vivre avec ſa chère fille madame Maine, dont rien, hors ſa reconnoiſſance & ſon attachement pour madame Arnil, n'auroit été capable de le ſéparer : il fallut bien céder à ſes déſirs. Il ne reſta que peu de jours à Woodberry après le départ des nouveaux mariés, pour arranger quelques affaires domeſtiques dont ils lui avoient laiſſé le ſoin. Il partit enſuite pour Londres, afin d'achever ſa vie avec une fille & un gendre bien dignes de toute ſa tendreſſe. Madame Spillman, qui ne voulut jamais prendre le nom d'Audley, ſe retira vers le même tems chez ſes parens en Buckingham-shire.

Pendant ce tems, M. Falkland avoit ſoutenu ſon procès pour la mort de ſir Edouard Audley, & ſur le témoignage de M. Bendish, il fut renvoyé abſous. Il partit auſſi-tôt après d'Angleterre, ſans dire adieu à aucun de ſes amis; & ſuivant la

résolution qu'il en avoit prise, il joignit l'armée en qualité de volontaire. Milord V... lui-même, fut aussi obligé de partir, & de quitter son aimable femme dans un tems où il en étoit plus épris que jamais; car le titre de mari n'avoit servi qu'à lui faire découvrir qu'elle méritoit sa confiance & son amitié, aussi-bien que son amour. Ladi V... ayant pris la résolution de rester dans sa terre jusqu'au retour de son mari, lui recommanda en partant, avec une aimable franchise, M. Falkland : s'il dépend de vous, lui dit-elle, de lui procurer des honneurs & d'avancer sa fortune; votre générosité me le promit dans le tems qu'il possédoit un cœur qui est à présent uniquement à vous, j'espère que vous n'aurez pas moins d'égards pour lui aujourd'hui, que je le considère comme un frère.

Le lord V... retourna en Angleterre à la fin de cette campagne, pendant laquelle M. Falkland s'étoit acquis la réputation d'une bravoure extraordinaire. Il arriva aussi un évènement dans sa patrie durant son absence, qui le remit en possession de l'héritage de ses ancêtres.

La plus grande partie du bien de son père étoit échue par succession, à un parent éloigné, qui ne s'étoit point marié, & qui, se voyant près de sa fin, laissa par principe de justice au jeune Fal-

kland, une fortune dont il n'avoit été mis en possession que par les malheurs arrivés au père de Falkland.

Miss Arnil n'étoit pas encore tout-à-fait rétablie de son ancienne maladie, il lui en restoit toujours quelques symptômes; on espéroit cependant que le tems achéveroit de les dissiper. Un gentilhomme qui jouissoit d'un rang & d'une fortune très-considérable dans cette province, l'ayant vue par hasard deux ou trois fois, en devint passionnément amoureux, & trouva le moyen d'informer de ses sentimens ladi V..., qui jugeant qu'un amant d'un tel mérite feroit capable de détacher le cœur de sa sœur de ses premiers & malheureux liens, & conséquemment de lui remettre l'esprit dans son état naturel, reçut avec plaisir cette déclaration, & lui promit qu'au retour de milord V... il auroit la permission de faire sa cour à miss Arnil: en attendant, elle parla de lui à sa sœur dans les termes les plus avantageux; mais elle la trouva tout-à-fait éloignée de songer à de nouveaux engagemens. Ladi V... néanmoins n'étoit pas sans apparence de vaincre par degrés une répugnance qu'elle n'attribuoit qu'au chagrin que sa sœur conservoit de la trahison qu'elle avoit éprouvée; & dès que son mari fut revenu, elle se hâta de l'informer de cette affaire; elle s'étendit en présence de sa sœur, sur le mérite, la

paſſion & les propoſitions avantageuſes de cet amant, & elle ajouta en ſouriant, qu'elle eſpéroit que ſon excellence voudroit bien appuyer ſes prétentions auprès de ſa ſœur.

Je connois, répondit milord V..., le mérite, la fortune & la naiſſance de l'homme dont vous me parlez, & je regarde comme un bonheur le déſir qu'il a de s'unir à notre famille; mais avant de m'engager à plaider ſa cauſe, je dois m'acquitter d'une commiſſion que j'ai promis à Falkland de remplir fidellement : il leur apprit tout de ſuite l'heureux changement arrivé dans la fortune de M. Falkland, qui venoit d'hériter de quatre mille livres ſterling de revenu. En arrivant à l'armée, dit-il, j'ai fait tout mon poſſible pour découvrir Falkland, qui a toujours pris ſoin de m'éviter; & je ne crois pas que nous euſſions jamais eu aucune correſpondance ſans cet évènement. Il m'écrivit quelques jours avant mon départ de l'Allemagne: voici ſa lettre. Milord V... ſe mit à lire tout haut. M. Falkland commençoit par ſupplier milord d'effacer de ſa mémoire ſa mauvaiſe conduite paſſée, dont il lui marquoit le regret le plus ſincère, auſſi-bien que la plus vive reconnoiſſance de toutes ſes obligations envers le lord V..., avouant que la honte ne lui avoit pas permis de paroître à ſes yeux. Il l'informoit enſuite de l'opulence dans laquelle il ſe trouvoit, par les grands biens dont il

venoit d'hériter. « Sans cette heureuſe révolution, » ajoutoit-il, je ſouhaiterois que mon nom même » fût oublié, & que miſs Arnil ne pût jamais ſe » rappeler le ſouvenir d'un homme qui ne mé- » rite que ſon mépris & ſon averſion. J'avoue, » milord, que je ne mérite rien autre choſe d'elle, » & que je ne ſaurois me plaindre ſi la diſtinction » dont elle m'a autrefois honoré eſt changée en » dédain ; mais ſi, au contraire, la même fata- » lité qui avoit forcé ſon inclination à ſe fixer ſur un » objet qui en étoit ſi peu digne, la faiſoit encore » perſiſter dans ſon premier choix, dites-lui que » je me jette à ſes pieds, pour y recevoir de ſa » juſtice ou de ſa clémence, le pardon ou le châ- » timent de mes crimes : ſi elle prononce la der- » nière ſentence, je ſuis à plaindre ; mais je ne » puis la blâmer : ſi elle daigne m'abſoudre, dites- » lui, milord, qu'un homme dont le cœur a été » dès ſa tendre jeuneſſe imbu des principes de la » vertu, quoique ſes paſſions puiſſent l'entraîner » dans le vice, n'en demeure pas long-tems l'eſ- » clave ; & que ſa douceur, ſa patience, ſa ten- » dre ſenſibilité, ſont capables d'allumer une paſ- » ſion plus forte & plus durable que ſa beauté, » toute raviſſante qu'elle eſt, n'en eût jamais pu » inſpirer.

» J'ai commencé par vous inſtruire, milord, » de l'état préſent de ma fortune, non comme

» une circonſtance qui puiſſe me donner le moin-
» dre mérite auprès de miſs Arnil, mais pour ob-
» vier aux plus légers ſoupçons que ſes parens
» pourroient concevoir, que l'intérêt eût quelque
» part dans la déclaration que je fais maintenant:
» je conſidère, en vérité, comme le plus précieux
» avantage que je puiſſe retirer de cette fortune
» inopinée, le droit qu'elle me donne de décou-
» vrir ces ſecrets déſirs qui, ſans cela, ſeroient
» reſtés pour toujours cachés au fond de mon
» cœur ».

Il finit par prier inſtamment le lord V... d'informer miſs Arnil de ſes ſentimens, & de lui communiquer les ſiens ſur cet important ſujet.

Le lord V... ayant fini la lecture de cette lettre: Voyez, madame, dit-il, à miſs Arnil, quelle réponſe vous voulez que je faſſe pour vous à M. Falkland. Je me ſuis acquitté de la promeſſe que je lui ai faite; mais je voudrois que vous priſſiez un peu de tems pour conſidérer.... Conſultez votre propre cœur, ma chère, dit ladi V..., je crois que c'eſt cela qui doit vous déterminer.

Miſs Arnil ſe tourna vers ſa ſœur, & s'adreſſant à elle d'un air ſérieux & même impoſant: Non, Cécile, dit-elle, je ne conſulterai pas mon cœur, qui m'a déjà trahie; je conſulterai ma raiſon, (puiſqu'il a plu au ciel de me la rendre); je conſulterai mon honneur, ce ſont là les guides qui

désormais dirigeront les actions de votre sœur. Milord, ce sujet n'exige point de réflexion; vous allez connoître tout à-l'heure quels sont mes sentimens. J'ai aimé Falkland dès mon enfance; mais intimement persuadée que nous n'étions pas destinés l'un pour l'autre, je tâchai d'étouffer une fatale passion dont je n'avois que trop sujet de redouter les conséquences. Mes efforts furent vains, & je trouvai qu'il ne me restoit d'autre ressource que de mourir martyre de ma foiblesse plutôt que de la divulguer. J'échouai encore dans cette entreprise, mon secret fut malheureusement découvert, & je fus cruellement trahie: je fus en même tems séduite par l'assurance qu'on me donna que j'étois tendrement aimée; cette assurance, en diminuant la honte que je ressentois de ma propre foiblesse, ne servit qu'à fortifier une passion déjà trop profondément gravée dans mon cœur; & lorsque, de la propre bouche de Falkland, je reçus l'aveu de sa tendresse, je n'eus pas la force de me défendre de lui donner ma parole de n'être jamais qu'à lui. Il est vrai qu'en lui faisant cette promesse, je ne voyois pas trop comment je pourrois trouver les moyens de la remplir; mais nous étions tous deux bien jeunes: il devoit partir pour l'armée, j'espérois que le tems & sa bonne conduite lui attireroient la bienveillance de mon oncle Bidulphe; & pour ma chère maman, sa dou-

ceur naturelle & sa tendre amitié pour Falkland, laissoient son cœur ouvert à nos assauts. J'avois compté d'engager vous, ma sœur, M. Price & madame B... à lui parler en notre faveur; & comme en ce tems-là, milord, vous nous fîtes l'honneur de nous proposer votre alliance, je me flattai de trouver en vous un excellent avocat. Voilà quelles furent mes espérances, & sur quoi je me hasardai à jurer que je ne serois jamais la femme d'aucun autre homme.... Non, Falkland! jamais! s'écria-t-elle, étendant les bras comme s'il eût été présent. Lord & ladi V..., frappés d'étonnement à cette exclamation, se regardoient l'un l'autre lorsqu'elle continua, comme si elle se fût adressée à Falkland: Cependant observez que je ne viole pas mon serment, lorsque je déclare que je ne serai jamais à vous; puis élevant les yeux & les mains: je prends le ciel à témoin, & mes amis qui sont ici présens, que je me voue au célibat. Vous ne sauriez douter que je ne vous aie véritablement aimé, toute ma conduite vous en a rendu témoignage; ma tendresse a résisté à mille marques de froideur & de négligence. Votre infidélité avouée & signée de votre main, ne put ébranler ma constance; la frénésie même qui m'avoit troublé le cerveau, ne vous avoit pas ôté de mon cœur. Mais la première chose que me dicte le retour de ma raison, c'est que je ne dois pas être votre femme;

je crois devoir ce ſacrifice (car c'en eſt un) à tous mes amis ; mais ſur-tout à la reſpectable mémoire de ma chère maman : je ne puis expier ma déſobéiſſance, il eſt juſte que je m'en puniſſe. Cependant c'eſt une grande conſolation pour moi d'être en liberté d'accepter ou de refuſer la réparation que vous offrez aujourd'hui de me faire ; puis ſortant de l'eſpèce d'extaſe dans laquelle elle avoit été en prononçant ce diſcours : Vous connoiſſez à préſent, milord, dit-elle, ma dernière réſolution ; je n'ai plus rien à y ajouter, ſi ce n'eſt de vous prier d'en inſtruire M. Falkland.

Quoique lord & ladi V... puſſent au fond de leur cœur approuver le parti que prenoit miſs Arnil, ils ne lui dirent pas un ſeul mot pour la confirmer dans cette réſolution. Le lord V... crut devoir en uſer ainſi par égard pour M. Falkland, qui lui avoit remis ſes intérêts entre les mains.

Comme la déclaration que venoit de faire miſs Arnil étoit la première explication régulière dans laquelle elle fût jamais entrée ſur ce ſujet, ce fut auſſi la première fois depuis ſon infortune qu'elle parut entièrement maîtreſſe de ſa raiſon ; & comme la douleur de perdre un homme qu'elle avoit ſi parfaitement aimé avoit ſuſpendu l'uſage de ſes facultés, il ſemble qu'elle les ait recouvrées en le voyant revenir à elle ; car on obſerva que depuis ce moment, elle parut de jour en jour re-

trouver son jugement & sa première tranquillité, & en peu de tems elle fut parfaitement rétablie, quoiqu'elle ait toujours conservé une douce mélancolie que le tems n'a pu subjuguer. Elle tint fidellement sa parole; car elle refusa depuis plusieurs partis considérables, conservant dans son cœur un attachement inviolable pour son premier & malheureux choix. M. Falkland obligé de se soumettre à cette cruelle décision, ne revint pas en Angleterre de plusieurs années. Il s'est élevé depuis à un rang distingué dans l'armée; mais il a toujours tendrement regretté la perte de miss Arnil; & à son imitation, il a pris la résolution de ne se point marier. Ils sont encore au même état au tems où l'on écrit ces mémoires (1); & probablement ils y resteront jusqu'à la fin de leur vie.

Miss Audley & sa mère choisirent pour leur retraite le fond d'une province de France, où elles se retirèrent aussi-tôt après la mort de madame Arnil, parce que le mauvais état de leur fortune ne leur permettoit plus de vivre en Angleterre comme elles y avoient vécu.

Miss Audley, avant son départ, laissa entre les mains d'une amie toutes les lettres qu'elle avoit écrites à son frère, & celles qu'elle en avoit reçues, telles qu'on les a trouvées dans cette collec-

(1) Madame Askam date ses mémoires de l'année 1738.

tion ; de même que celles que fir Edouard avoit reçues de M. Falkland. Et M. Falkland, immédiatement après fon départ de Woodberry, envoya à M. Price celles que fir Edouard lui avoit écrites : c'eft par ce moyen qu'on eft parvenu à les réunir.

Ladi Audley mourut après trois ans de réfidence en France. Son douaire retournant à fon jeune fils, qu'elle avoit laiffé en Angleterre, mifs Audley fe trouva dans de fi fâcheufes circonftances, qu'elle fut obligée de fe retirer dans un couvent, où les religieufes, en moins d'un an, obtinrent qu'elle fe fît catholique romaine ; & peu de tems après, elle prit le voile dans leur maifon. Madame Askam dit dans ces mémoires qu'un de fes amis fe trouva préfent, lorfque cette jeune infortunée fit profeffion dans un couvent de carmélites, un des ordres les plus févères de l'églife romaine.

Elle termine cette hiftoire par beaucoup de réflexions folides & pieufes ; mais l'éditeur a jugé à propos de les omettre, & de laiffer à chacun de fes lecteurs le foin de faire fes propres réflexions fur ce qu'il vient de lire.

FIN du troifième & dernier volume.